



LE
BOUCHER DE VERDUN

DU MÊME AUTEUR :

Nach Paris! roman........................... **1 vol.**

LOUIS DUMUR

LE BOUCHER DE VERDUN

ROMAN



PARIS
ALBIN MICHEL, EDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22

Il a été tiré de cet ouvrage :

30 *exemplaires sur* PAPIER DE HOLLANDE
numérotés à la presse de 1 à 30

L'édition originale a été tirée sur **PAPIER D'ALFA**

PREMIÈRE PARTIE

JULIETTE ROSSIGNOL

I

Qu'il est doux, quand, après de longues semaines de souffrances, on se réveille un beau matin d'un grand sommeil profond et réparateur, qu'on se retourne facilement et voluptueusement entre des draps frais qui ne pèsent plus sur le corps, qu'on éprouve pour la première fois depuis bien longtemps le délice de respirer librement sans brûlure entre les côtes et sans tenaillement dans l'abdomen, quand on se rappelle qu'on a eu l'honneur de tomber glorieusement blessé sur le champ de bataille au service de la patrie allemande, quand on a la croix de fer de deuxième classe sur son lit et dans le tiroir de sa table de nuit le brevet de lieutenant de Sa Majesté, qu'il est doux de se dire en buvant avidement des yeux la lumière divine :

— Herr Wilfrid, Herr Leutnant Wilfrid Hering, vous êtes encore en vie, vous êtes, *Donnerwetter!* tout ce qu'il y a de plus en vie et prêt à recommencer vos prouesses de naguère!

On n'en finit pas de se féliciter et de se congratuler,

de bénir sa chance qui vous a fait si miraculeusement passer entre les gouttes de fer et de feu, sans trop de dommage personnel, alors que tant de valeureux compagnons d'armes, partis comme vous pleins de joie et de santé, sont restés en morceaux sur les champs de bataille ou prisonniers entre les mains cruelles de l'ennemi.

Telles étaient les dispositions où je me trouvais le 26 octobre 1914, sur les neuf heures du matin, tandis que, bien calendrée d'amidon et toute tintinnabulante de bimbelots de piété, sœur Hildegarde m'apportait un bol de consommé à l'œuf et deux belles rôties dorées.

— Bon appétit, monsieur le lieutenant! Dieu soit loué, chaque jour monsieur le lieutenant a meilleure mine.

— Et meilleur estomac, sœur Hildegarde. Y aurait-il moyen d'avoir un second bol et deux autres rôties?

— Oh! non, pas pour aujourd'hui, monsieur le lieutenant. Vous aurez votre bouillie à midi. Mais je crois que monsieur le médecin-chef ne tardera pas à autoriser monsieur le lieutenant à manger de la viande.

— De la viande, sœur Hildegarde?... de la viande!...

— Nous commencerons pas une bonne escalope pannée...

— Quand?

— Dès demain peut-être. Puis, si tout va bien et s'il plaît à Dieu et à la sainte Vierge, nous permettrons à monsieur le lieutenant un bifteck quotidien.

— Je vous embrasserais pour cette bonne parole, sœur Hildegarde... Surtout si ça pouvait faire venir le bifteck plus vite!...

Sœur Hildegarde, qui en entendait bien d'autres, souriait placidement sous sa coiffe amidonnée, reprenait le

bol vide, secouait les miettes de mon rapide déjeuner, regonflait mes oreillers, me demandait si j'avais besoin de l'urinal et passait à un autre lit.

C'était une grande salle claire d'un lazaret militaire d'Aix-la-Chapelle, comportant une cinquantaine de lits de jeunes officiers, d'enseignes ou d'aspirants, blessés pendant les deux premiers mois de la guerre. Une abondante lumière bleuâtre, tamisée par des stores en tulle ciel, tombait de larges baies exposées au midi. Les rangées de boules de cuivre aux angles des lits brillaient et reluisaient, impeccablement alignées comme à l'exercice. Tendues de gris, les parois présentaient de belles cartes murales des fronts, gaîment et pittoresquement semées de petits drapeaux bigarrés. A l'une des extrémités de la salle paradait un grand portrait de l'Empereur dans le rutilant uniforme des hussards de Brandebourg, tandis qu'à l'autre bout pendait un immense crucifix, où un Christ de bronze noir se décharnait sur une croix de chêne foncé. Les deux images se faisaient exactement face, se regardaient, s'observaient, se complétaient, par-dessus la double haie d'honneur des lits blancs à boules de cuivre peuplés de jeunes corps allemands et chrétiens : l'homme rouge, coiffé du kolback à flamme écarlate, avec son attila, ses olives, ses tresses, ses nœuds hongrois, et l'homme noir, couronné d'épines, avec sa pancarte, ses clous, son coup de lance, sa ceinture drapée; l'un, dardant vers le ciel les pointes de sa moustache effilée, l'autre, inclinant sur la terre les boucles de sa barbe soyeuse; celui-ci qui avait dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre », celui-là qui disait : « Je suis le Seigneur de la guerre »; celui-ci qui se déclarait fils de Dieu et prêchait : « Mon Père et

moi » ; l'autre qui se proclamait roi par décret divin et vaticinait : « Dieu et moi » ; l'un qui bénissait : *Gott mit euch!* l'autre qui répondait : *Gott mit uns!* tous deux qui se mettaient réciproquement au service l'un de l'autre, qui avaient leurs troupes, leurs soldats, leurs fidèles, leurs croyants, leurs martyrs, tous deux qui disposaient du même pouvoir sur les âmes, du même empire sur les consciences, qui avaient les mêmes thuriféraires, les mêmes prophètes, les mêmes zélateurs, les mêmes dévots, les mêmes temples et les mêmes prêtres.

Et des lits, les regards allaient de l'un à l'autre avec le même dévouement. Les uns, il est vrai, se portaient plus complaisamment du côté du dolman rouge de l'Empereur : c'étaient ceux des blessés qui revenaient à la santé. Les autres, qui tremblaient encore de fièvre ou brûlaient de souffrance, se tournaient plus volontiers vers le torse maigre et noir du roi crucifié. Mais aucun dont la ferveur fût exclusive; tous ces regards participaient, dans des mesures diverses, à ce double culte. Les miens, bien qu'un peu plus chargés peut-être de philosophie, ne faisaient pas exception et considéraient avec un égal plaisir la tête raide et moustachue de mon Seigneur, comme le chef penché et barbu de mon Sauveur, que la présence tutélaire de sœur Hildegarde et le souvenir glorieux de ma campagne me rendaient uniformément sympathiques.

Cependant, à mesure que les jours passaient et que l'état des blessés s'améliorait, le portrait impérial et son attila de feu précisaient visiblement leur avantage. C'est que depuis longtemps on ne mourait plus dans le lazaret B d'Aix-la-Chapelle, du moins dans cette salle aux baies bleues, dite salle Hæckel, où se filait mon destin

présent; on n'y entendait plus de ces râles sinistres, de ces hoquets d'agonie, de ces hurlements de douleur qui en rendaient antérieurement le séjour si peu confortable. Ceux qui étaient marqués du signe fatal avaient déjà succombé; d'autres, qui les avaient remplacés, avaient succombé à leur tour ou guérissaient, si bien que, de sélection en sélection, il n'y avait plus dans la salle Hæckel que d'optimistes candidats à la résurrection, dont le pouls et le moral se restauraient conjointement et qui, détournant de plus en plus leurs yeux du Christ sur l'Empereur, ne laissaient plus de place vide pour de nouveaux blessés.

C'est tout au plus si une vingtaine d'entre nous prenaient encore quotidiennement, allongés sur une civière ou appuyés sur un infirmier, le chemin de la salle de pansement. Pour moi, je ne connaissais plus, depuis bientôt quinze jours, cette accablante corvée. Mes plaies se cicatrisaient, ma balle avait été extraite de l'épaule gauche, mes deux côtes s'étaient proprement ressoudées, je bougeais, je remuais, je m'étendais ou me recroquevilllais sans autre embarras qu'une dernière raideur du genou droit, et il me semblait que j'aurais pu déserter ma couche et me promener de long en large comme ci-devant, ce dont j'avais une furieuse envie. Tous mes muscles s'ajustaient et roulaient, mes articulations jouaient, mes organes manœuvraient, j'étais entier, complet, intact et, bien que j'eusse dû subir une opération interne, je me retrouvais frais et neuf comme un oiseau qui va s'élancer hors du nid. Mon appétit, que je ne pouvais encore satisfaire au gré de mes désirs, commençait à devenir impérieux, et je ne tardais pas à constater, à mon infinie satisfaction, que ma virilité, pour

laquelle j'avais pu nourrir quelque crainte, suivait de près mon estomac.

Le rétablissement de cette fonction importante me rappela la jeune fille que j'aimais, ma douce et blonde fiancée, la belle Dorothéa von Treutlingen. Ah! ce beau mois de juillet 1914, alors qu'étudiant à l'université de Halle, je passais mes vacances dans le Harz, si loin de me douter que quelques semaines plus tard, après des aventures inouïes, j'échouerais, à moitié démoli, dans ce lazaret d'Aix-la-Chapelle! Cette jolie villa de Goslar, où j'allais faire la cour à ma bien-aimée, ce jardin fleuri de zinnias, ce petit salon où je buvais de la bière, tandis qu'elle me jouait de ses mains dodues le menuet du Bœuf ou la chevauchée des Walkyries! Heures inoubliables! divins souvenirs! Je me les remémorais à satiété durant ces longs après-midi où je me remettais lentement du rude choc de la guerre. Ah! Dorothéa! chère idole, chère âme et chère chair! Combien j'eusse aimé t'avoir près de moi, sentir tes mains lourdes sur mon front et m'assoupir béatement au souffle de ta molle présence!

A défaut de cette présence, je possédais du moins tout un petit paquet de ses lettres, qui ne quittait pas le dessous de mon oreiller. Je les en retirais deux ou trois fois par jour pour en relire la forte écriture gothique. C'était celles qu'elles m'avait adressées aux armées, et dont les dernières ne m'étaient parvenues qu'à l'hôpital. J'en contemplais avec amour les traits gras. Je cherchais à discerner ce qui se cachait de tendresse et de douce sensualité dans ces pleins écrasés et ces déliés onctueux. La psychologie de mon adorée m'apparaissait riche de réalité et grandiose de poésie. O lune pleine des soirs d'été!...

Et rêvant à ma famille future, ma pensée revenait par une pente naturelle, à la fois filiale et fraternelle, à ma famille présente, à mon père, le conseiller de commerce Hering, à ma mère, Mme la conseillère de commerce Hering, à mes chères sœurs, Hedwige et Ludmilla. D'eux aussi j'avais des lettres et que je relisais de même, quoique moins souvent. Savaient-ils ce que j'étais devenu? Pendant un mois, abruti de souffrance, de fièvre ou de drogues, incapable de joindre deux pensées, de rassembler un souvenir ou de remuer un doigt, je n'avais pu leur donner signe de vie. Depuis huit jours seulement je m'étais vu en mesure de leur griffonner quelques lignes sur des cartes postales militaires. Les avaient-ils reçues? Mes chers et vénérés parents! mes douces petites sœurs! Je songeais à notre belle propriété d'Ilsenburg, dans la forêt romantique du Harz, non loin de Goslar, où nous passions l'été et où l'ordre de mobilisation était venu me surprendre. S'y trouvaient-ils encore ou avaient-ils déjà regagné la ville?

C'est en de telles pensées, lentement reconstituées, en de tels souvenirs, longuement remémorés que se passaient mes heures, attendant le souper, que m'apporterait sœur Hildegarde, puis le sommeil, que me verserait la nuit. Je nageais dans un infini bien-être, celui de n'éprouver plus aucune douleur, plus la moindre difficulté à me mouvoir et à respirer. Quelle béatitude! Et le lendemain, ainsi que l'avait promis sœur Hildegarde, j'avais une belle escalope à la viennoise qui me fit entrevoir ce que pourraient être les délices futures du paradis par l'avant-goût des voluptés présentes d'un estomac plein de désirs.

Au bout de quelques jours de ce régime reconstituant, je crus pouvoir m'insurger violemment contre mon lit,

tant je me sentais de forces. Mais quand, revêtu de chauds tricots et d'une capote *feldgrau*, je voulus éprouver ma validité, je fus tout étonné de constater mon extrême faiblesse. C'est à peine si je pus me tenir debout et risquer quelques pas enfantins au bras secourable de sœur Hildegarde. C'était néanmoins, à n'en pas douter, mon entrée en convalescence.

Puis, un matin, ce fut une nouvelle joie.

— Une visite pour vous, *lieber Herr Leutnant!*

— Une visite?

— Une surprise, une grande surprise!...

J'entendis un gloussement de voix bien connues et je vis s'avancer, prudemment et fort dépaysés, entre les lits militaires, mon père, le conseiller de commerce Hering, avec sa grosse moustache à la Friedrich-Karl, ses petits yeux porcins, sa pelisse de loutre et sa canne à pomme d'or, suivi de ma mère, Mme la conseillère de commerce Hering, en chapeau extravagant et en étole de renard bleu.

Je laisse à penser quels furent les cris de tendresse, les effusions, les épanchements de pleurs à cette rencontre émotionnante.

— *Herrje!* comme il est maigre! s'apitoyait ma mère.

Ma croix de fer et mon brevet de lieutenant furent l'objet des plus vives conjouissances. Je dus faire le récit de ma campagne, dont le peu de lettres que j'avais écrites n'avaient donné qu'une idée insuffisante. Je racontais notre départ mystérieux de la caserne de Magdebourg, la nuit du 28 juillet, notre concentration au camp d'Elsenborn, la traversée en trombe de la Belgique, notre première affaire aux approches d'Anvers, l'incendie de

Louvain, Mons, l'entrée en France, nos combats sur la Somme, la marche sur Paris, enfin cette terrible bataille de la Marne, où j'avais été grièvement blessé, après avoir perdu la plupart de mes compagnons d'armes et vu anéantir la presque totalité de notre régiment.

Là, mon père m'arrêta :

— La Marne, dis-tu? Qu'est-ce que c'est que ça?... Nous n'avons jamais entendu parler d'une bataille de la Marne.

— Ce fut pourtant, dis-je, une grande, une formidable bataille, l'affaire de beaucoup la plus importante que nous ayons eue.

Je me mis à lui en tracer à grands traits le schéma, du moins selon ce que j'en savais. Mon père m'écoutait d'un air étonné, puis profondément sceptique.

— Non, non, finit-il par dire. Si c'était vrai, nous le saurions. Nos communiqués ne nous cachent rien. Encore une invention de ces hâbleurs de Français, je parie! L'engagement dont tu nous parles, mon cher Wilfrid, ne peut pas avoir eu l'importance que tu lui attribues. Ta division a pu se trouver un moment accrochée, au cours des opérations, et subir des pertes. Ce sont là les hasards de la guerre. Mais cela ne tire pas à conséquence. Je sais bien que nous avons dû, au milieu de septembre, opérer un léger recul stratégique et que depuis lors nous n'avons guère avancé. En revanche, notre front s'est considérablement étendu du côté du nord, nous bordons la mer et, en ce moment même, une colossale bataille se livre dans les Flandres, qui va nous donner Calais, rejeter les Anglais et nous permettre de reprendre sur une plus vaste échelle la marche un instant interrompue sur Paris et la conquête de la France.

— Je n'en doute pas, dis-je; mais, en attendant, la bataille de la Marne a bien eu lieu.

— Je veux bien, puisque tu y tiens, concéda mon père. L'essentiel c'est que tu t'en sois tiré à ton honneur et au nôtre, mon cher fils, et que nous ayons aujourd'hui le bonheur de te retrouver en bonne voie de guérison.

— *Herrgott!* larmoyait ma mère, en agitant les plumes de son pharamineux chapeau, nous sommes en effet bien heureux et nous remercions la Providence!...

Mes chers parents restèrent trois jours à Aix-la-Chapelle et vinrent chaque matin et chaque soir passer une heure avec moi.

J'appris ainsi que mes deux sœurs faisaient de grands progrès, l'une en musique, l'autre en dessin, et qu'Hedwige avait en outre fait la connaissance, à la Maison des Diaconesses de Halle où elle était volontaire, d'un jeune et brillant officier de dragons, blessé au genou, qui pourrait plus tard donner un fiancé. L'automne avait été fort beau et mes parents s'étaient attardés dans leur propriété d'Ilsenburg; ils venaient seulement de regagner Halle et leur somptueux appartement de la Wilhelmstrasse.

Les amours de ma sœur Hedwige et les détails circonstanciés que m'en confiaient avec complaisance mes chers parents me ramenèrent avec une force nouvelle aux miennes propres. J'osai faire une timide allusion à ma belle Dorothéa. Au sourire entendu de mon père et à l'épanouissement béat de ma mère, je vis qu'ils en savaient beaucoup plus que je ne croyais. J'appris alors avec de doux frémissements de joie que le père de ma bien-aimée, le conseiller de cour Otto von Treutlingen, était venu un jour à Ilsenburg demander si l'on avait

des nouvelles du « jeune guerrier ». Mon père lui avait rendu sa visite à Goslar. On s'était revu. On s'était lié. Le conseiller de cour et le conseiller de commerce avaient chassé ensemble. On avait dîné les uns chez les autres. Ma Dorothéa était devenue la meilleure amie de mes sœurs. Mes fiançailles étaient désormais reconnues, patentées, officielles.

— Dès que tes souffrances auront pris fin, mon chéri, et que la guerre sera terminée, ce qui ne saurait tarder, dit ma mère, vous pourrez vous marier... Et vous irez faire votre voyage de noces à Paris !

— Où notre brillant Kronprinz résidera comme vice-roi, ajouta mon père.

Délicieux espoirs ! riantes perspectives ! Ces merveilleux propos et ces tendres entretiens me faisaient plus de bien et me rétablissaient plus sûrement que toutes les potions de sœur Hildegarde. Mon cœur battait à grands coups chauds dans ma poitrine ; une émotion pleine de volupté inondait mon être ; je rayonnais, j'étais aux anges. A travers mille questions entrecoupées de caresses et de baisers, j'éprouvais une véritable ivresse à pouvoir enfin parler librement de ma bien-aimée, et il me semblait que je perdais l'équilibre dans trop de bonheur.

Le plus beau fut quand je reçus des mains de ma mère une jolie taie d'oreiller en toile fine, brodée par ma Dorothéa, et dont elle s'était faite la messagère. J'en pleurai d'attendrissement.

Puis mes parents partirent, rassurés sur mon sort et sur ma prochaine guérison, emportant la douce pensée de me revoir bientôt à Halle en congé de convalescence. En quittant Aix, mon père, le conseiller de commerce Hering, fit un don de deux mille marks au lazaret B.

Quelques jours plus tard et mon état s'étant sensiblement amélioré, je fus transféré dans un pavillon annexe du bâtiment principal, où j'occupai, au premier étage, une belle chambre en compagnie de trois autres jeunes officiers. Je quittai sans regret la vaste salle au Christ noir et au Kaiser rouge, ainsi que les soins onctueux de sœur Hildegarde. Le pavillon était le séjour des blessés gradés en bonne voie de rétablissement et ayant de la fortune. On y était plus libre, plus richement soigné et l'on y recevait la visite de dames de la ville.

Attenant à une galerie-promenoir donnant sur le parc, avec ses quatre fenêtres, ses vitrages de guipure, ses lits en pongée, avec son tapis de moquette, son divan de panne, ses fauteuils-bergère, sa table à thé, sa table de jeu et son piano Bechstein à cordes obliques, la pièce offrait un aspect cossu, intime et confortable qui faisait plaisir à voir et plaisir plus grand à habiter.

Mes compagnons ne déparaient pas cette ambiance. Ils étaient trois.

Blond, mince, aristocratique, type parfait du grand dolichocéphale germain, le premier-lieutenant comte von Kubitz, du 48e régiment d'infanterie, avait été blessé comme moi à la Marne, alors qu'il essayait dans d'héroïques efforts d'arrêter sur le Grand-Morin, avec le IIIe corps d'armée, l'assaut frénétique des Français de Franchet d'Espérey. Touché à l'aine, il s'était vite remis, et c'était le plus valide de l'escouade, bien qu'il eût conservé de son aventure un assez fort chaloupement. Il était artiste, disert et distingué.

Tout autre apparaissait le lieutenant von Bullen, avec son faciès ravagé, son nez cassé, son torse de centaure, ses courtes cuisses sous son derrière énorme. Officier de

uhlans, il avait précédé, suivi ou flanqué de la Meuse à la Marne l'armée von Bülow, pour revenir se faire abîmer la figure sur l'Oise. Vaniteux, boute-en-train et hâbleur, il aimait les lourdes plaisanteries et les vastes rodomontades.

Le troisième était le lieutenant Schalkenberg, des chasseurs de Bückebourg, cosmétiqué, calamistré, prétentieux, obséquieux et insolent, et que ne paraissait guère affecter l'ablation de deux doigts à la main gauche, non plus qu'une balle française qu'il enchâssait dans son thorax.

Ils me reçurent avec politesse et froideur; mais la glace fut vite rompue, dès qu'ils surent que, par suite de la disparition de mes chefs, j'avais eu l'honneur de commander pendant quelques heures un bataillon sur la Marne et que j'étais bien pourvu d'argent. Il se trouva aussi que le comte von Kubitz était lointainement apparenté à la famille de ma fiancée, les von Treutlingen, et cette circonstance acheva de m'accréditer dans le petit cercle élégant et capitonné des blessés du pavillon.

Von Kubitz, par paresse, von Bullen et Schalkenberg, par prescription, restaient couchés une partie de la journée, et je les imitais volontiers. Le déjeuner se prenait au lit, ainsi que le repas de midi. Une ordonnance du corps de santé nous servait. Le médecin passait chaque matin vers dix heures.

On ne se levait guère avant deux heures. A ce moment, on voyait sortir d'un des lits la grosse jambe, la grosse cuisse, suivie du gros derrière de von Bullen, qui, en caleçon de tricot et en chemise molle, passait dans un des deux cabinets de toilette dont nous jouissions, tandis que Schalkenberg allait occuper l'autre où il s'ondoyait de

parfums. A Schalkenberg succédait von Kubitz et je remplaçais moi-même au lavabo von Bullen; après quoi, dans de douillettes robes de chambre ou de confortables pyjamas, nous nous mettions en devoir de couler sans ennui le reste de la journée. On jouait. Le poker étant défendu, nous nous satisfaisions avec le bridge, où nous trouvions encore le moyen de faire de belles différences. Entre temps, on s'enquérait des nouvelles. Nous avions lu, le matin, la *Kœlnische Zeitung* et les feuilles d'Aix-la-Chapelle. Fritz, notre ordonnance, nous apportait la *Frankfurter Zeitung* et les gazettes berlinoises de la veille, accompagnées des derniers cancans de l'hôpital.

Ceux-ci nous occupaient presque autant que celles-là, car ainsi le veut la relativité des circonstances humaines. Mais les premières seules importent et méritent mon souvenir. La marche sur Calais n'avançait guère. Malgré les assauts intrépides du duc de Wurtemberg et l'auguste présence de notre Kaiser, qui avait décidé d'être à Ypres le 1er novembre pour y proclamer l'annexion de la Belgique, nos satanés adversaires, accrochés à une méchante digue haute d'un mètre vingt, réussissaient, on ne sait comment, à résister à nos coups les plus furieux, comme à nos feintes les plus surprenantes. Et il fallait bien croire qu'il y avait aussi quelque diablerie là-dessous, car nos journaux racontaient, en termes assez mystérieux, qu'à l'imitation des Hollandais du XVIIe siècle ils avaient ouvert leurs vannes maritimes, noyé d'eau l'étendue des champs de bataille et, à l'exemple encore des anciens Hébreux, tendu entre eux et nous l'obstacle infranchissable d'une mer de boue, de vagues et de submergements, semblablement rouge de sang, charrieuse de chars, d'armes et de cadavres.

— Nos pertes doivent être énormes, observait le gros uhlan von Bullen. Cœur!...

— Deux trèfles!... Que de beaux jeunes gens perdus pour la patrie! soupirait le comte von Kubitz.

— Vous voulez dire pour l'amour, mon cher! rectifiait ironiquement Schalkenberg. Je passe!

— Bah! peu importe!... Le principal, en effet, reprenait von Bullen, c'est de passer.

Entre nos manches, nous nous contions alors de bonnes histoires de guerre. La mémoire de chacun en était riche. Avec son III[e] corps, von Kubitz avait ravagé l'Hesbaye, le Hainaut, le Vermandois, l'Oise, massacrant, brûlant et pillant à cœur joie. Schalkenberg avait éventré des femmes, des nonnes, des fillettes et même embougré un petit garçon avant de lui trouer la gorge. Von Bullen avait été à Gerbéviller. Pour moi, quand on me mettait à mon tour sur la sellette, je narrais, sans trop me faire prier, l'incendie de Louvain, auquel j'avais assisté, ou le viol d'une jeune fille française par un capitaine, trois lieutenants, un feldwebel, quatre sergents et trois enseignes, dont j'étais le benjamin.

— En somme, la guerre a du bon, émettait jovialement von Bullen. A vous la donne!

— Coupez, cher ami!... Oui, malgré la rudesse des combats, elle laisse de bons souvenirs.

— Nous ne les raconterons pas à nos petits-enfants! riait Schalkenberg. Pique!

— Trois carreaux!

— Contre!

— Surcontre!... Bah! tout cela deviendra de l'épopée. Croyez-vous que les Grecs d'Homère n'en faisaient pas autant?

Nous recevions aussi des illustrés et des journaux de guerre, où nous corroborions par l'image et le document graphique la haute idée que nous concevions déjà de nos succès par les récits des quotidiens. L'allure que prenait sur ces représentations artistiques notre soldat allemand, qu'il y fût figuré à pied, à cheval ou aux flasques de son canon, en troupe compacte ou en groupe pittoresque, dans l'ardeur du combat, la fantaisie du repos ou l'alignement impeccable d'une revue en parade, faisait bien de ce héros massif, de ce nouveau porte-glaive, le champion de notre force et le drapeau de notre cultture.

Dans une de ces liasses, nous trouvâmes un jour quelques numéros d'un journal imprimé en langue française par les soins de notre gouvernement, à l'intention des régions occupées. Nous les examinâmes avec curiosité et bientôt avec attendrissement, tant nous parut louable la sollicitude de nos autorités pour entretenir dans un bon esprit l'âme de nos nouveaux administrés et offrir à leurs esprits un aliment intellectuel digne d'eux et de nous. Cet excellent journal s'appelait la *Gazette des Ardennes.*

Voyant le plaisir que nous prenions à sa lecture, von Bullen, qui ne savait pas le français, me pria de lui en traduire quelques morceaux, et il admira comme nous la modération, le ton tout à la fois familier et convaincant de cette feuille sympathique, bien propre à nous concilier les populations indociles que nous tenions courbées sous notre joug paternel. Nous goutâmes surtout un article intitulé *Allemands et Français*, qui stigmatisait en termes judicieux les abominables calomnies déversées chaque jour sur nous par la presse de Paris.

Nous n'aimons pas les gros mots, disait la *Gazette,* mais nous devons constater que cette haine, cette campagne d'injures, ces diffamations quotidiennes sont repoussantes.

Et comparant l'attitude de la presse allemande à celle des journaux parisiens, la *Gazette des Ardennes* ajoutait:

Il est vrai que, parfois aussi, des journaux allemands commettent des exagérations; mais que les Français se donnent la peine de comparer le contenu de ces journaux à ce qu'on ose leur offrir quotidiennement dans *Le Matin* et *L'Echo de Paris,* pour citer des feuilles du genre indigne, ou même dans *Le Journal des Débats* ou *Le Temps,* qui pourtant se donnent pour sérieux.

Et ce qui est encore plus attristant, c'est que même les premiers esprits de la France font partie de ce syndicat d'excitation haineuse.

Nous voulons parler des académiciens. Nous ne citerons que Maurice Barrès, qui, autrefois, écrivait de beaux livres, mais qui, aujourd'hui, est descendu dans l'arène la plus basse du combat politique; nous nommerons encore René Bazin, auteur de tant de romans de psychologie saine et fine, Alfred Capus, qui ne nous fait plus rire comme jadis, et — la plume se refuse presque à écrire ce nom — le meilleur des écrivains contemporains, Anatole France, que nous voyons se mêler à cette clique déchue.

— Ce sont des bandits! s'écria von Bullen, et, tout académiciens qu'ils soient, une fois à Paris, nous les enverrons tous au peloton d'exécution.

— On pourrait peut-être, dis-je, faire une exception pour Anatole France. Il est bien vieux et il n'a sans doute plus sa tête à lui.

— Soit. Celui-là, fit Schalkenberg, nous l'enfermerons dans une maison de fous.

C'est dans de tels propos et de tels agréments que nous passions la première partie de l'après-midi. A cinq heures, ces dames arrivaient pour le thé. C'était le moment le plus récréatif de la journée.

Il y en avait quatre, le nombre correspondant au nôtre, toutes plus sémillantes, plus froutroutantes, plus capiteuses les unes que les autres, mais de façons, de toilettes et de beautés différentes. Elles appartenaient, bien entendu, à la meilleure société d'Aix-la-Chapelle, car des personnes d'un moindre crédit n'eussent pas eu l'accès du lazaret, dont elles étaient des bienfaitrices et des habituées. Elles consacraient leur temps et leurs soins aux blessés, s'attachant de préférence aux officiers de qualité et par prédilection aux plus jeunes. Pour elles, autant qu'on pouvait le déterminer sous leurs apprêts, leurs poudres et leurs crèmes, elles paraissaient toutes quatre avoir de vingt-cinq à trente-cinq ans.

L'une se nommait Mme Sch... C'était la femme d'un banquier de la ville. Elle avait d'admirables yeux noirs, le nez légèrement busqué, une chair superbe, ferme et mate. Elle pouvait être juive. Elle s'habillait le plus souvent de noir, d'une robe de velours sans manches, d'où sortaient ses beaux bras nus.

Blanche, rose, blonde, fluette et filigranée, telle se présentait par contre Mme la générale von Z..., dans son crépon paille, beige ou orange garni de Venise. Elle était probablement la plus jeune. C'était la seconde femme du vieux général von Z..., à la retraite depuis plusieurs années et rappelé en activité comme inspecteur de camps de prisonniers de guerre.

La troisième de ces dames était la baronne von K... Celle-ci était garçonnière et sportive. Elle engainait son souple corps d'éphèbe dans un tailleur étroit de couleur claire. Elle portait un col d'homme, une cravate régate épinglée d'un fer à cheval et des cheveux jais coupés à la nuque. Elle paraissait s'apparier fort exactement à

notre beau dolichocéphale blond, le premier-lieutenant comte von Kubitz.

Enveloppée d'un ample satin bleu-paon, couverte de choux, de quilles et de godets, Frau Professor W... dominait par sa majesté, sa luxuriance et sa fraîcheur l'élégant quatuor. Telle je pouvais m'imaginer ma Dorothéa à quarante ans. Sous des yeux pervenche battait un nez sensuel et gourmand, tandis qu'une bouche très rouge et charnue s'ouvrait et babillait sans cesse sur des dents étincelantes. Bien qu'appartenant au monde universitaire, Frau Professor W... devait être riche, car ses mains scintillaient de somptueux bijoux, qui s'étageaient par deux et trois bagues à la fois sur chacun de ses doigts grassouillets. Dès le premier abord, je compris qu'elle était momentanément inoccupée et qu'elle me couvait d'un regard attendri, ce qui me flatta beaucoup, en ma qualité d'étudiant dont les cours avaient été interrompus par la guerre.

Elles arrivaient donc chaque jour vers cinq heures, ensemble ou les unes sur les autres, chargées de boîtes de biscuits, de cartons de pâtisseries, de cornets de fondants, de sacs de chocolats et parfois suivies d'un marmiton porteur d'une corbeille de *Delikatessen*. Grâce à elles, nous regorgions de douceurs et de friandises, et nous avions même des fleurs dans nos porcelaines. De ses belles mains Mme Sch... préparait le thé, dont Fritz apportait le service jaspé or. On prenait place sur les fauteuils-bergère, le divan ou même sur les lits, et les propos s'échangeaient, les langues s'activaient, les rires perlaient et les flirts se dégageaient.

— *Entschuldigen*, madame la baronne, je ne suis pas de vos avis : le champagne vaut tous les vins du Rhin.

— Pour les femmes, oui, mais pas pour les hommes : je suis un homme.

— Quel dommage que le champagne vous soit défendu! déplorait la générale von Z... Je vous en aurais fait porter. J'en ai reçu mille bouteilles de France, où mon beau-fils réquisitionne à tour de bras.

— Nous irons en boire chez vous, madame la générale, quand nous aurons des autorisations de sortie, si vous le permettez.

— *Ach! das war wunderschœn, gestern, in der Oper!* s'extasiait Mme Sch...

— Qu'est-ce qu'on jouait?

— *Martha.*

— Comment pouvez-vous entendre de la musique pareille?

— Mais, monsieur le comte, vous oubliez que nous ne sommes pas ici à Berlin ou à Dresde. On ne nous donne ni *Salomé*, ni le *Chevalier à la Rose*... Je vous assure que la Wettstein était délicieuse...

Sous une certaine cérémonie de bon ton, un aimable laisser-aller plein de charme présidait aux ébats de notre société. La malignité toutefois ne laissait pas d'y exercer ses prérogatives. Nous étions tenus au courant de toutes les histoires de la ville et, bien qu'aucun de nous ne fût d'Aix, ou n'y eût de relations, nous n'ignorions rien de ses racontars de salons ou d'alcôves, de sa chronique mondaine comme de sa gazette scandaleuse. Du théâtre on passait à la rue, aux promenades, aux confiseries, au Kurhaus, et de la loge de la Wettstein aux réceptions de monsieur le président supérieur de province, au cabinet de monsieur le conseiller supérieur intime de justice ou au

lit de madame la conseillère intime actuelle des finances. L'énorme mouvement de troupes que la guerre y faisait déferler accroissait singulièrement le nombre de ces historiettes. Les hôtels et les casernes en laissaient tomber de toutes leurs fenêtres, et rien n'était plus piquant que les intrigues que messieurs les officiers généraux et supérieurs de notre belle armée nouaient ou dénouaient à leur passage et dont ces dames paraissaient connaître les moindres détails.

Quant aux leurs propres, elles ne nous étaient point trop cachées, puisque nous en étions les héros et que nous avions tout lieu de supposer que d'autres avant nous et que d'autres après nous en avaient été ou seraient les heureux bénéficiaires. Mais pour le moment, je veux dire l'après-midi, autour de ces tasses de thé et de ces coupes de gâteaux, dans le papillotement des papotages, des gestes, des mimiques, des dentelles, des plumes et des soies, tout se passait à peu près correctement et n'excédait pas les bornes d'une sympathique bienséance. Ainsi en eût jugé du moins tout observateur nouveau venu, et c'est ce que je fus le premier jour et même les deux ou trois jours qui suivirent, car je fus un peu lent à comprendre.

On pouvait néanmoins, même alors, distinguer assez aisément le jeu mutuel des préférences, l'aimantation réciproque des cœurs, ou ce que notre grand Gœthe appelle, plus littérairement, les affinités électives. Il était évident, par exemple, aux yeux les moins prévenus que notre grand dolichocéphale blond, le comte von Kubitz, n'était nullement insensible au charme quelque peu masculin de la sportive baronne von K..., laquelle le stimulait de ses lazzis de champs de courses, de ses coups de cravache sur le mollet ou des soufflets de son gant de daim

qu'elle lui envoyait à tout propos sur les doigts. La petite générale von Z..., elle, s'acoquinait fort bien au fringant lieutenant de chasseurs Schalkenberg, et sa blondeur mièvre s'animait singulièrement aux galanteries que lui décochait sans répit, malgré sa balle dans le thorax, le jeune et séduisant officier. Plus médusé encore, le uhlan von Bullen béait à l'aspect de la carnation de Mme Sch..., buvait goulûment des yeux la belle israélite, qui se laissait généreusement savourer, frôlant parfois de son bras nu l'épouvantable visage glabre et tuméfié de son admirateur.

Pour moi, si j'ose m'en vanter, j'avais l'honneur, la satisfaction et, je dois même l'avouer, l'émotion croissante d'intéresser plus particulièrement Frau Professor W..., qui ne cessait de me convoiter d'un œil tout à la fois maternel et fortement amoureux. Cette imposante personne m'inspirait la sorte de plaisir qu'on éprouve à désirer une belle poire fraîche, mûre à point, la même sensualité à mordre en pensée ses lèvres charnues qu'à contempler ses vastes atours, son brocart et ses mains replètes chargées de joyaux.

— Et vous portiez la casquette de quel corps? me demandait-elle langoureusement.

— De Teutonia, *Frau Professor*, orange au liseré vert et or.

— De Teutonia, *wie reizend!...*

Je lui montrais ma balafre, qu'elle admirait plus encore que les traces de mes blessures de guerre, et je lui contais nos combats d'étudiants, comme je le faisais, quelques mois auparavant, pour ma Dorothéa.

Un coup de cravache bien appliqué relevait le comte

von Kubitz de la position plus ou moins équivoque qu'il occupait le long du costume garçonnier de la baronne.

— Allons, Max, commandait la baronne von K..., au piano!... et jouez-nous de la grande musique!

Max von Kubitz se portait alors en chaloupant vers le Bechstein, où il distillait avec assez de goût du Mendelssohn, du Schubert, du Schumann et s'aventurait même jusque dans du Liszt.

— Très bien, Max, bravo!... vous êtes un artiste!...

La petite générale von Z..., qui voulait en être une aussi, nous servait à son tour, d'une voix aigrelette et fripée, les couplets d'une chansonnette viennoise, et la belle juive, Mme Sch..., toujours accompagnée par Max, nous chantait non sans passion le grand air d'*Euryanthe*.

Pour un peu on eût dansé, si le règlement et notre état de valétudinaires ne s'y fussent opposés.

A sept heures, la petite fête était terminée, ces dames regagnaient leurs devoirs citadins et Fritz, révérencieux et ponctuel, les accompagnait jusqu'au bas de l'escalier.

Il était cependant rare que l'une ou l'autre ne revînt pas dès le lendemain matin, ou quelquefois même deux d'entre elles, mais à des heures différentes. Car autant ce qui se passait l'après-midi était mondain et tenait son principal attrait du plaisir pris en commun, autant ce qui se pratiquait dans la matinée était d'ordre intime et désirait la discrétion. Ces dames s'entendaient-elles? Je n'oserais l'affirmer, mais le fait est qu'elles ne se rencontraient jamais. Elles nous trouvaient dans nos lits. Il était dix ou onze heures. Le médecin avait passé, la salle était faite, l'air renouvelé, les lits arrangés, les pots de chambre vidés. Tout était propre et bien en ordre. Un grand paravent japonais à six panneaux était prêt à venir se

disposer autour du lit qui aurait la bonne fortune de recevoir, ce jour-là, sa visiteuse.

Le champagne, comme je l'ai dit, nous était défendu, ainsi que toute autre boisson alcoolisée, à l'exception d'un unique verre de vieux bordeaux que nous prenions à notre repas de midi. Mais l'amour nous était permis. S'il ne nous était pas expressément recommandé, il était du moins l'objet d'une aimable et tout hygiénique tolérance, et le pavillon des officiers convalescents du lazaret B n'eût pas été ce qu'il était, s'il se fût privé bénévolement de cet avantage appréciable. Que des jeunes gens pleins de feu et de sang, sinon encore dans leur complète vigueur, du moins rendus plus impatients par leur oisiveté et l'abondante chère qui leur était faite eussent besoin de ce traitement complémentaire que seul peut donner l'amour, voilà qui devait trop se comprendre pour pouvoir même être discuté; et que de jolies femmes, au cœur aussi charitable que sensible, ne voulussent pas les sevrer de cette joie et de cette douce médication, voilà qui témoignait de leur zèle et de leur intérêt pour leurs chers blessés. Le leur, non plus que leur propre plaisir, n'y était point étranger, peut-être; mais cela ne nous regardait pas; l'important était que nous fussions aimés, et elles s'y appliquaient avec dilection et dans une juste mesure.

Au reste, nous n'avions plus guère besoin d'autres soins, et, à part quelque cachet ou quelque bol de tisane que nous administrait encore occasionnellement le docteur, tout ce qui pouvait rappeler la pharmacie, la chirurgie et la clinique avait depuis longtemps disparu de notre étage. On n'imaginait d'ailleurs pas bien nos élégantes diaconesses maniant le cataplasme, embandant le pansement ou plaçant le thermomètre. Elles étaient plus

propres à d'autres manipulations, et si la température qu'elles consultaient pouvait être élevée, elle n'avait rien que de naturel.

Aussi bien madame la baronne von K..., que madame la générale von Z..., ou que la dignissime madame Sch..., toutes faisaient montre du plus pur dévouement et, si les gestes étaient divers ou les rôles différents, toutes comprenaient semblablement leur mission.

Quand c'était la première, le grand paravent japonais venait déployer ses panneaux enluminés autour du lit de monsieur le premier-lieutenant comte von Kubitz. Le grand dolichocéphale blond rayonnait. Sa visiteuse arrivait en bottes d'écuyère et en culotte de cheval. Nous la saluions tous d'un collectif :

— Bon matin, madame la baronne!...

Elle se bornait à nous répondre d'un signe cavalier et s'engageait résolument dans le pli intérieur du paravent.

Un paravent derrière lequel il se passe quelque chose est toujours intéressant. Nous avions en outre, pour nous distraire, le spectacle, sur la face qui nous regardait, de grandes grues s'enlevant dans le ciel d'un vol gris, d'herbes lacustres et de martinets bleus plongeant d'une branche, l'aile en biseau. Mais si nous n'avions pas mieux à contempler que ce décor extrême-oriental, nous ne laissions cependant pas d'entendre, qui s'en échappaient, des lambeaux de phrases interjectives de ce genre :

— Voyons, Max!... Max... ma chérie!...

— Irma!... Oh! sacré gamin!...

Fritz tenait une faction rigoureuse à la porte.

Quand c'était Mme Sch..., on voyait s'épanouir horriblement la repoussante figure lépreuse de von Bullen. Le grand paravent les renfermait à leur tour. Là, le bruit se

faisait plantureux et pesant. On entendait des tassements, des effondrements, des plaintes de matelas, des cris de bois, de vastes et profonds soupirs, qui marquaient, sans qu'on pût s'y méprendre, les assauts emportés du gros uhlan sur la Judée.

Avec Mme la générale von Z..., c'était le lieutenant de chasseurs qui triomphait. Elle traversait la salle, légère et dansante, avec de petits rires. Elle jetait son toquet sur la table de jeu, défaisait ses cheveux blonds et s'engouffrait en coup de vent derrière le panneau aux grues japonaises, d'où bruissait bientôt une chute de vêtements et d'où l'on voyait parfois jaillir, l'éclair d'un instant, une fine jambe en bas de soie crêtée de la dentelle d'un pantalon.

Oh! alors... je n'en pouvais plus... Considérablement excité, je ne voulais plus rien voir, plus rien ouïr. Je fermais les yeux et je me bouchais les oreilles.

Je ne tardais pas, comme bien on pense, à connaître, moi aussi, les mystères du paravent. Et, comme bien on pense également, celle qui s'offrait à le peupler avec moi n'était autre que Frau Professor W...

Dès sa seconde visite, le contact était établi. Je sentis sa belle bouche lippue se poser sur mon front, sur mes joues, passer de là et s'attarder longuement sur mes lèvres, tandis qu'éperdu je ne pouvais que balbutier :

— *Oh! Frau Professor!... oh! Frau Professor!...*

Dès la troisième, l'accord était complet. Elle déposait, pour plus d'aisance, ses bijoux sur le marbre de ma table de nuit, coulait un de ses bras autour de mon cou...

— *Oh! Frau Professor!...*

Son opulente poitrine pressait la mienne... Sur mes côtes palpitaient ses énormes seins...

— *Oh! Frau Professor!...*

— Mon gentil!... mon loup!... *mein Goldkerl!...*

Et pendant que, la tête pâmée sur l'oreiller de ma Dorothéa, je buvais d'une bouche avide son baiser moelleux, je sentais se glisser entre mes draps sa main sans bagues...

— *Oh! Frau Professor!... Frau Professor!...*

L'après-midi, ces dames se retrouvaient toutes quatre pour le thé, correctes, mondaines et charmantes, comme je l'ai raconté, et nous étions tous très heureux.

Cette magnifique vie ne pouvait se prolonger : c'eût été trop beau. Dans ces délices de Capoue, nous en venions à oublier totalement la guerre, et les journaux que nous lisions encore, dans nos heures vides, nous paraissaient rapporter des événements se passant dans des pays lointains, sinon dans quelque planète imaginaire. Mais la guerre, elle, ne nous oubliait pas. Elle avait besoin d'hommes. Ses blessés, une fois guéris, lui appartenaient de nouveau et il lui fallait les récupérer.

Sans que nous nous en doutions, des rapports périodiques étaient rédigés sur notre état. L'Administration nous surveillait, nous guettait. Nous étions enregistrés, cotés, fichés, catalogués, et l'on suivait les moindres progrès de notre rétablissement.

Le premier qui partit fut le lieutenant Schalkenberg, avec ses deux doigts en moins et sa balle dans le thorax, mais pour le reste en excellente forme. La blonde générale von Z... en eût été fort chagrinée, si le brillant lieutenant de chasseurs n'avait été remplacé le jour même par un lieutenant de hussards non moins brillant, auquel elle se voua sans plus tarder corps et âme.

Quelques jours après, — c'était le 16 décembre, — je reçus à mon tour mon exeat agrémenté d'un mois de congé. Je quittai l'aimable premier étage du pavillon des officiers convalescents du lazaret B, son lit douillet, sa bonne cuisine, ses parties de cartes, ses thés et son paravent japonais, sinon sans regret, du moins sans larmes. Par contre, j'eus l'émotion d'en voir couler de sincères et de ruisselantes des grands yeux tendres de ma Dulcinée.

— *Oh! Frau Professor,* je ne vous oublierai jamais!...

— Il faudra m'envoyer beaucoup de cartes postales... et le portrait de votre fiancée.

Je restai vingt-quatre heures à Aix, le temps de vaquer aux diverses formalités de mon départ. Je me présentai au Gouvernement militaire de la ville. Je me présentai à l'Etat-major de la place. Je me présentai au Commandement du service des étapes. J'allai dîner au casino des officiers. Je bus du champagne chez Mme la générale von Z... Je passai ma soirée à l'Opéra, dans la loge de Mme Sch... J'entendis la Wettstein. Je descendis pour la nuit à l'hôtel du Grand Monarque, où m'attendait Frau Professor W..., et je connus enfin vos charmes entiers et à pleins bras, ô belle Junon de l'Olympe universitaire!

Le lendemain matin à sept heures, ma cantine dans le filet et une malle de souvenirs de guerre dans le fourgon de bagages, je quittais définitivement ces lieux où j'avais cru mourir et où la vie m'avait repris triomphalement pour me rejeter dans l'orbe incendiaire de la destinée.

II

La neige recouvrait de ses fleurs épaisses la ville de Halle quand, descendu fièrement de wagon sur le quai trépidant de sa grande gare, je la retrouvai au bout de cinq mois d'absence. Cinq mois qui me paraissaient cinq ans, tant il s'était accumulé d'événements durant ce bref espace de temps. Je l'avais quittée étudiant de première année, je la revoyais lieutenant de Sa Majesté, la croix de fer sur la poitrine, glorieusement blessé au service de la patrie allemande et de l'Empereur allemand. Ma casquette orange de Teutonia s'était muée en un casque à pointe couvert de la housse *feldgrau* et mon élégante badine à cordon en un long sabre d'officier sautillant sur son dard. J'avais versé le sang, j'avais vu mourir des milliers d'hommes, j'avais dans les oreilles le fracas des combats, dans les narines l'odeur de la poudre et des charniers, dans les yeux le spectacle des carnages, les rougeoiements des incendies, les flammes des canons.

Tout le blanc de Halle, ce blanc paisible, froid, ouaté de la cité studieuse, contrastait étrangement avec ce qui brûlait encore, torride et rouge, dans les braises de ma mémoire. Ce calme et cette neige m'impressionnaient. Je reconnaissais à peine les longues files des maisons de la Leipzigerstrasse, cornichées et toiturées de

blanc, avec leurs trottoirs étroits où glissait, chaussée de caoutchoucs, une foule nombreuse et affairée, leurs étalages géants et bourrés, leurs magasins disparaissant sous les apprêts de Noël.

Le long des jardins de la Bibliothèque universitaire, la Wilhelmstrasse alignait ses jolis hôtels et ses maisons modernes. Dans la plus belle, mes parents occupaient un fastueux premier étage, tout croulant de dorures et tout miroitant de glaces. C'est là que mon père, le conseiller de commerce Hering, après avoir longtemps habité Magdebourg, était venu s'installer et qu'il résidait, l'hiver, depuis quelques années, tant pour y être mieux au centre des vastes affaires qu'il avait dans la région, que pour m'y assurer, en prévision de mes études à l'Université, le confort et la sécurité de la vie de famille. L'été, comme je l'ai dit, se passait à Ilsenburg, dans le Harz.

Revenir à la maison pour les fêtes de Noël est pour un jeune Allemand au cœur sensible le sommet de l'émotion et le comble de la félicité. Ce bonheur se doublait pour moi de la gloire qui m'accompagnait et dont je me sentais tout environné comme du claquement même de nos drapeaux triomphants. Aussi quelle joie et quel orgueil quand, ma neige secouée, je me vis pressé et étreint sur tous ces pectoraux et entre tous ces bras, paternels, maternels, sororaux, cousinesques et avunculaires, dont l'accolade, le baiser ou l'embrassement se faisaient d'autant plus impétueux que j'étais un héros de la grande guerre et l'un des paladins de l'Empire!

— *Ach! Wilfrid!... So schœn!... So prächtig!... Aber, du bist ja Offizier!... Wie viel Franzosen hast du abgemuckst?...*

Mes deux sœurs, Hedwige et Ludmilla, étaient les plus ardentes; elles auraient voulu, je crois, que je leur rapportasse à chacune une tête de Français dans les soufflets de ma cantine.

Je ne pus leur exhiber qu'un débris de képi, qui se maculait d'ailleurs de quelques traces de sang.

Remis de toutes ces embrassades, restauré, lavé, changé, je pus enfin jouir du repos familial, si bien gagné, dans le bel appartement de la Wilhelmstrasse. Je retrouvai ma chambre, mes livres, mes souvenirs d'études, mes pipes et mes chopes. Je m'étendis tout botté sur mon lit, pour me remettre dans les reins les avantages de mon sommier, et je refis connaissance avec mes fauteuils. Puis, ma malle déballée, je passai deux grandes heures à piquer aux murs ou à disposer sur mes étagères quelques-unes des reliques de guerre que j'avais conservées : un portrait de von Kluck, un portrait de Joffre, des photographies de Louvain et de Senlis, un obus français de 75, avec son détonateur et sa fusée de cuivre, des cartouches, une bande de mitrailleuse, une jumelle-télémètre, des cartes de l'état-major français et des notices de mobilisation, une dragonne d'officier, des boutons d'uniforme, des plaques d'identité, une chéchia de zouave, un tibia, une médaille militaire, une croix de la Légion d'honneur...

On vint admirer ce petit musée, et je tirai encore de ma malle de nombreux cadeaux que je distribuai royalement, à la grande joie de tous mes bien-aimés. Mes sœurs eurent chacune un bracelet, une broche et un éventail; Hedwige reçut en outre un volant de dentelles de Valenciennes et Ludmilla une boîte de mouchoirs en batiste de Cambrai. Mon cher père se vit attribuer

une magnifique chevalière et une grosse chaîne d'or toute bimbelotante de breloques. Mon incomparable mère fut gratifiée d'un superbe écrin de toilette, garni de pièces en écaille, que j'avais sauvé dans un pillage, à Moreuil, et d'un magnifique coffret à odeurs, chef-d'œuvre d'une parfumerie parisienne. Je n'avais oublié personne. Je trouvai un service d'argenterie pour la cousine Ida, une bonbonnière pour la tante Bathilde, une épingle de cravate pour l'oncle Jansénius; les trois bonnes se partagèrent divers colifichets, et il y eut une poignée de louis d'or pour notre grosse cuisinière Thécla et un valet de chambre suisse engagé en remplacement de notre domestique Johann, parti pour le front russe.

Mes trésors inventoriés et dispensés, on me montra avec une nouvelle joie ceux dont regorgeait déjà la maison et qui, de même provenance, m'étaient naturellement encore inconnus. Il y en avait dans toutes les pièces, qui enrichissaient le mobilier, ornaient les consoles ou remplissaient des armoires : quatre fauteuils Louis XIV, une table Empire, un chiffonnier, une coiffeuse et un guéridon Marie-Antoinette, des tapisseries, des bibelots, du linge de table et de corps, des robes, des corsages, des manteaux, des fourrures, cent objets de ménage, de toilette ou de salon, achetés pour la plupart par mon père ou ma mère aux ventes qui avaient lieu deux fois par semaine dans la salle aux enchères de la ville de Halle.

Parmi les pendules figurait un beau cartel Louis XV, qui carillonnait aux heures et marquait les phases de la lune. Il y avait en outre plusieurs tableaux, dont je remarquai un qui me parut assez joli et que l'on avait accroché en bonne lumière dans notre grand salon. Il représentait un sous-bois vaporeux, aux feuillages nuan-

cés, frais, aériens, baigné d'une luminosité rosâtre et qu'animait une danse légère de nymphes et de faunes. Je déchiffrai au bas cette signature : Corot.

— Combien as-tu payé cette toile? demandai-je à mon père.

— Je ne l'ai pas achetée. C'est un cadeau de l'oncle Adalbert.

— Ah! c'est gentil!... Et comment va-t-il, l'oncle Adalbert?

— Il va très bien. Nous recevons de temps à autre de ses nouvelles. Il est parti au commencement d'octobre.

— L'oncle Adalbert est au front?

— Pas précisément. Il est à l'arrière, dans un poste de tout repos. Il fait de l'occupation. Il nous a envoyé ça il y a une quinzaine de jours, avec un lot de jupons et une paire de rideaux. Il paraît que cette peinture a de la valeur.

— En tout cas, c'est bien aimable de sa part, dit ma mère, car l'oncle Adalbert n'a pas l'habitude d'être généreux.

— Oh! pour ce que ça lui a coûté! dit mon père.

Si la guerre se prolongeait, tout le monde, on le voit, n'en était pas mécontent. L'Empereur avait bien promis que tout serait terminé à Noël, mais que ses prévisions et celles du Grand Etat-major ne se fussent pas réalisées, nul, à vrai dire, sauf peut-être quelques mauvaises têtes bonnes à se faire casser en première ligne, ne lui en tenait rigueur. Dans les Flandres, en dépit de nos efforts et de nos sacrifices, la fameuse percée ne s'était pas produite, et nous avions dû nous contenter, pour toute destruction, de celle de la cité d'Ypres, de son beffroi et de ses vieilles halles. Sur le front est, après une rapide

avance, nous avions été ramenés presque à notre frontière; les Russes occupaient les cols des Carpathes et assiégeaient Przemysl. Dans le Balkan, les Autrichiens s'étaient fait battre honteusement par ces bandits de Serbes. Mais tout cela ne tirait pas à conséquence. On passerait l'hiver à tenir les tranchées et à préparer les offensives victorieuses du printemps. Ce n'était qu'un retard, et la valeureuse Turquie, entrant à son tour en guerre, venait ranger à côté de nos étendards germaniques la bannière verte de l'Islam.

Il n'était donc pas question de désillusion. La guerre favorisait trop de gens et trop de choses pour que sa durée provoquât du mécontentement ou même la moindre inquiétude. Du moment que la victoire était certaine, peu importait qu'elle se fît attendre. Le résultat serait d'autant meilleur que la carte à payer serait plus forte. La France y perdrait quelques provinces de plus et l'Angleterre d'autres colonies, et le chemin de fer de Bagdad ne verrait nul inconvénient à diriger une branche sur l'Egypte. Au surplus, les affaires marchaient merveilleusement. La guerre se faisait fructueuse et l'argent roulait de tous côtés par flots inlassables. Mon père, le conseiller de commerce Hering, n'était point des derniers à se féliciter et à profiter de cette manne prodigieuse. Sa fortune, déjà grosse, s'accroissait de mois en mois par bonds imposants. Les actions gonflaient leurs dividendes, les commissions étoffaient leurs bénéfices et les jetons de présence aux conseils d'administration multipliaient leur quotité. N'eût été le sang répandu, mon père se fût grandement conjoui de cette prospérité, dont il n'avait point lieu de souhaiter une fin prochaine, et s'il ne le disait pas trop haut, il le

pensait fortement tout bas. Aussi, plein de son importance et de son allégresse, n'avait-il pas hésité, pour assurer à ces capitaux nouvellement acquis un placement de tout repos, tout en faisant acte de haut patriotisme, à porter au premier emprunt de guerre allemand une souscription d'un million de marks.

Le 2 décembre, pour fêter à la fois ce brillant Noël de guerre, mon retour, mes fiançailles avec la belle Dorothéa von Treutlingen et celles de ma sœur Hedwige avec son blessé, le lieutenant Reinhold Petermann, qui s'était soudainement décidé à demander sa main, mes parents donnèrent un magnifique dîner du soir, auquel furent conviées plus de trente personnes.

Ce fut pour moi un jour faste entre tous. Ma belle Dorothéa était arrivée la veille de Goslar, avec monsieur son père, le conseiller de cour Otto von Treutlingen. Tous deux étaient descendus à l'hôtel Kronprinz, où ils comptaient séjourner durant la semaine des fêtes, ce qui me remplissait de joie. Quand je la vis apparaître, au bras de monsieur son père, en superbe toilette de taffetas crème — peut-être aussi une toilette française, — un piquet de roses jaunes dans ses cheveux blonds, fraîche, vermeille, tendre et bien en point, aux oreilles les magnifiques pendants que je lui avais envoyés de France, je me trouvai plus que jamais conquis et, éperdu d'admiration, je lui jurai, dans mon cœur d'abord, puis dans un aveu passionné, un éternel amour.

Bien que je n'eusse d'yeux que pour elle, je ne pus pourtant me dispenser, tant on m'entourait et me félicitait, de prendre contact avec d'autres invités. Outre les membres de la famille présents à Halle, qu'accompagnaient une bonne douzaine d'enfants de tout âge, il

y en avait de marquants auxquels je ne pouvais me soustraire. Je fis la connaissance de mon futur beau-frère, le lieutenant Reinhold Petermann. C'était un garçon sans grande apparence, au parler sobre et gras, au cheveu roux, à la figure pleine semée de taches de son et coupée d'une grosse moustache ocre aux filaments rêches. C'est ce qui représentait pour ma sœur Hedwige l'idéal de la beauté. Il avait rapporté sa blessure au genou des marais de Saint-Gond, et je lui demandai s'il l'avait reçue d'un éclat d'obus. Il n'en était rien. Il avait bien été touché quelque part par un éclat d'obus, mais il s'en était vite remis. L'affaire de sa rotule, beaucoup plus grave, était le fait d'un coup de pied de cheval, et il n'en était pas encore guéri, ce qui l'obligeait à marcher avec une canne. Nous nous congratulâmes chaleureusement et réciproquement, et nous décidâmes aussitôt de faire *schmollis* et de nous tutoyer.

Je reconnus avec plaisir, parmi ces invités, le juge de district Obercassel, venu tout exprès de Magdebourg, et l'un de nos professeurs à l'Université, le Geheimrat Anton Glücken, qui enseignait l'histoire de l'art, et dont j'avais suivi le semestre précédent, avec enthousiasme et vénération, les doctes leçons. Je fus aussi présenté au pasteur Heiligeland, qui présidait à l'instruction religieuse de ma sœur Ludmilla, et à Frau Storch, directrice de la Maison des Diaconesses, où était soigné le lieutenant Reinhold Petermann et dont ma sœur Hedwige était une des infirmières volontaires.

Il fallut procéder, pour ceux qui ne le connaissaient pas encore, à une nouvelle inspection de mon petit musée, auquel s'intéressa vivement le juge de district Obercassel ; puis on fut admirer en cortège les récentes

acquisitions de mon père, les fauteuils Louis XIV, le chiffonnier Marie-Antoinette, le cartel Louis XV, dont on écouta le carillon et qui recueillit tous les suffrages; et une discussion s'engagea autour du Corot de l'oncle Adalbert, que le professeur Anton Glücken, qui devait s'y connaître, estima valoir pour le moins trente mille marks.

— L'oncle Adalbert a été vraiment bien généreux! répéta ma mère.

— C'est qu'il n'a pas su ce qu'il nous donnait! affirma de nouveau mon père.

Ma chère Dorothéa ne put s'empêcher de faire à son tour admirer ses boucles d'oreilles, deux magnifiques perles entourées de brillants, mon principal cadeau de guerre. Après qu'elle en eut été bien complimentée, elle m'avoua en grand secret qu'elle n'avait pas pu se tenir de les faire évaluer par un joaillier.

— Ah! dis-je, et combien les a-t-il prisées?

— Quarante mille marks, s'écria-t-elle triomphante et rouge de plaisir.

N'eût été la présence de tant de gens, j'en eusse été récompensé par un ample baiser.

Le dîner fut splendide et plantureux. Sous les lustres ruisselant d'électricité et entre les surtouts chargés de fruits du midi et de fleurs rares, circulèrent les crustacés, les poissons, les viandes de choix, le gibier, les volailles, croulèrent les entremets crémeux, s'éboulèrent les desserts et partirent les pétards, d'où surgirent tout autant de bonnets de papier de formes et de couleurs diverses, dont chacun se coiffa. Ah! on se moquait bien du blocus des Anglais, comme le démontraient bruyamment le juge de district Obercassel et mon futur beau-

père, le conseiller de cour Otto von Treutlingen, qui, pour être quelque peu dur d'oreilles, n'en criait que plus fort. Bien que l'Allemagne, de par son riche cheptel et son agriculture à méthode intensive, regorgeât de produits, le gouvernement, dans sa sagesse, prenait déjà des mesures pour en activer le rendement, en régler la distribution et en centraliser l'économie. Non, il n'y avait aucun danger qu'on manquât jamais de rien, et la vie resterait abondante et facile, surtout pour ceux qui pouvaient la payer. Les neutres y contribuaient d'ailleurs de toutes leurs forces, qui étaient grandes et propices. L'Amérique envoyait des cargaisons innombrables qui se déchargeaient dans les ports hollandais et italiens et nous arrivaient en convois et trains incessants par le Rhin et par le Gothard. Ah! le blocus anglais!... Avant qu'on ait pu seulement consommer les denrées énormes pillées en Pologne, en Belgique et en France, expliquaient le juge de paix Obercassel et le conseiller de cour Otto von Treutlingen, la guerre serait depuis longtemps finie, et avec la course et la menace de nos sous-marins l'Angleterre risquait fort d'être affamée plus vite que nous.

Et assoiffée aussi! Car, tandis que ses cargos de futailles sombraient sous nos torpilles, nos caves s'emplissaient des généreux liquides prélevés sur les pays conquis, et dont la source ne devait pas être près d'être tarie, à en juger par les échantillons impressionnants qui en paraissaient sur la table de Noël de mes vénérés parents. Il n'y avait là que des vins français, et le miracle des noces de Cana s'y trouvait renouvelé par l'effet de cet autre miracle qu'étaient nos merveilleuses victoires. Le jubilatoire « victoires sur victoires » du vieux

François-Joseph se traduisait ce jour-là non moins jubilatoirement pour nous et nos honorables convives par un capiteux « bouteilles sur bouteilles ». C'est ce que ne manqua pas de faire remarquer, en termes plus évangéliques, le digne pasteur Heiligeland. Bourgognes, anjous et bordeaux, ils n'en avaient pas en Palestine, pas plus qu'en Angleterre. La France seule en avait, et c'est nous qui avions la France! *Prosit! Gesundheit! Heisa!* Et quand on en fut au champagne, ni plus ni moins que si nous avions été chez Mme la générale von Z..., et que mon père, le conseiller de commerce Hering, aux premières coupes remplies, se fut levé, et, portant solennellement la sienne à la hauteur de ses yeux, eut lancé le sacramentel : *Dem Kaiser!... Hoch! hoch! hoch!...* suivi par toute l'assemblée dressée et tonitruante, ce fut une formidable, colossale et enivrante minute où, dans l'enthousiasme de nos âmes et le choc de nos verres pétillant de l'étincelante liqueur française, nous conçûmes plus fortement que jamais l'ampleur de notre triomphe, toute la grandeur de notre noble, de notre chevaleresque, de notre puissante Allemagne.

— *Hoch!... hoch!... hoch!...*

Sur quoi le professeur Anton Glücken et le pasteur Heiligeland improvisèrent de jolis discours, et le juge de district Obercassel porta un toast vibrant à l'entrée prochaine de nos troupes à Paris.

Puis les portes de la salle de concert s'ouvrirent et, aux grands cris de joie des enfants, apparut un magnifique sapin de Noël, tout flambant de ses bougies, de ses cristaux, de ses boules de verre, de ses filés d'argent, de ses glands d'or, de ses clinquants, de ses paillons et de ses petits miroirs.

— C'est un sapin du Harz, dit mon père. Je l'ai fait couper dans ma propriété d'Ilsenburg.

Ma mère et mes sœurs, qui l'avaient orné, reçurent force compliments.

Puis, sous la direction du pasteur Heiligeland, qui tira un petit diapason de son gousset et donna le *la*, on chanta *O Tannenbaum, o Tannenbaum!* Après quoi on se mit joyeusement, à plat ventre, à genoux, sur la pointe des pieds, grimpés sur les chaises ou sur les degrés d'une échelle double, à dépouiller l'arbre de sa parure.

Pendant ce temps, et durant que les pralines se croquaient, que les rébus se devinaient et que les cadeaux enfantins se distribuaient, le professeur Anton Glücken se mettait au piano et préludait au petit concert obligatoire par une exécution un peu chaotique de la Marche des Dieux dans le Walhalla. La cousine Ida, qui avait une forte voix de contralto, chanta les imprécations d'Ortrude. Ma divine Dorothéa se fit longuement prier pour donner d'un poignet ferme la sonate en *la* de Hummel.

— Qu'est-ce qu'elle joue? me demanda le conseiller de cour, tandis qu'elle déchaînait un vacarme formidable.

— La sonate en *la* de Hummel.

— S'il vous plaît? fit le sourd en me tendant l'oreille.

Je lui criai dedans avec toute la force que je pus :

— De Hummel!

— Ah! de Haydn... Très bien, merci.

Puis le fiancé de ma sœur, le lieutenant Reinhold Petermann, nous fit apprécier son talent sur le violon. Rêveur et flottant, je me crus de nouveau un instant dans le pavillon d'Aix-la-Chapelle, entre la table de thé, le

paravent japonais et le Bechstein, me demandant si le comte Max von Kubitz, le grand dolichocéphale blond, y caressait encore le clavier de ses mains indolentes, si Mme Sch... y poussait toujours son grand air d'*Euryanthe* et la sémillante générale von Z... ses chansonnettes viennoises.

— A quoi pensez-vous? me sussura Dorothéa.

— A vous, *lieber Schatz*, déclarai-je amoureusement et revenu aussitôt à des réalités plus présentes, quoique plus éthérées.

Le concert achevé sur la romance de l'Etoile, accompagnée au violon, on dansa. Le sapin, où se consumaient les dernières bougies, fut traîné dans un coin de la salle et la tante Bathilde remplaça au piano le professeur Anton Glücken, dont la dignité s'accommodait mal avec la cadence des valses et le rythme des galops. Les deux couples des fiancés, bien entendu, ouvrirent le bal, qu'avec la plus grande imprudence et malgré la défense formelle de Frau Storch, le lieutenant Reinhold Petermann voulut honorer de deux tours de parquet, sans sa canne. Et bientôt enfants et adultes, jusqu'au Herr Geheimrat Anton Glücken, qui ne crut pas déchoir cette fois de sa gravité professorale en invitant ma mère, Mme la conseillère de commerce Hering, à se livrer dans ses bras aux balancés d'une chorégraphie distinguée, bientôt tous se trémoussaient et pirouettaient à qui mieux mieux, coiffés des bonnets de papier des pétards de Noël, tandis que le pasteur Heiligeland, en chapeau pointu de magicien, tournait d'un doigt ponctuel la musique de danse de la tante Bathilde.

Célestes heures!...

Et à minuit, au moment précis où naissait le Sauveur

et où le carillon du cartel Louis XV marquait de ses notes anciennes et de son timbre argentin cet instant solennel, les fiancés échangèrent leurs anneaux, au milieu des embrassades, des pleurs, des rires, des souhaits de tous leurs parents ou amis et des paroles émues du pasteur Heiligeland qui, les yeux élevés, la tête découverte et son bonnet de magicien à la main, appelait sur eux la bénédiction de Dieu.

Hélas! rien ne passe plus vite que les jours de bonheur. Nous assistâmes au service divin, le jour de Noël, dans l'église Marie, et nous entendîmes le beau sermon, vraiment chrétien et vraiment allemand, du pasteur Heiligeland. Puis la semaine s'écoula, dans les magasins, les marchés, les bazars, les banques et les pâtisseries, dans la foule, la neige et la bousculade, aux mille achats et aux mille petites préoccupations propres à cette époque de l'année. Le jour de l'an, l'oncle Jansénius offrit un dîner de midi, avec la dinde truffée, la tourte à la frangipane et le château à la crème. Dorothéa et son père repartirent le lendemain pour Goslar. Mon mois de congé s'échancrait de plus en plus. Je fus malade pendant deux jours d'une indigestion. Je rendis visite à mon corps d'étudiants de Teutonia, bien diminué, et je participai à un *Kommers*. J'appris que notre Fuchsmajor, le gros von Pumplitz, surnommé Falstaff, avait péri sur l'Yser. Après avoir engoulé tant de tonneaux de bière, le malheureux avait fini noyé. On ne se mesurait plus, les duels ayant été suspendus pendant la durée de la guerre. Il y eut un second dîner chez nous, le 8 janvier, anniversaire de naissance de ma sœur Ludmilla. L'échancrure

grandissait à vue d'œil et mon mois n'était plus qu'un croissant qui s'amincissait. J'allai une fois à Goslar. Puis, le 17 janvier, mon père, ma mère, mes sœurs embrassés avec larmes et ma cantine refaite, je pris le train pour Magdebourg.

Niemberg, Sturnsdorf, Cœthen... Je me remémorai invinciblement le trajet analogue que j'avais suivi moins de six mois auparavant, le 27 juillet 1914, alors que, mobilisé en grand secret, je ne savais si je partais pour les manœuvres ou pour une entrée en campagne. Que d'événements depuis, que de souvenirs! Je débarquai dans la même gare, toute civile alors, aujourd'hui toute remuante d'un énorme brouhaha militaire. Je retrouvai la Kaiserstrasse et son Stadttheater, le Breite Weg avec ses magasins, ses promeneurs, ses maisons à pignons et sa grande brasserie du Franziskaner, où j'avais lu les journaux en buvant de la bière, dans cette torride après-midi du 27 juillet, et où j'avais causé de la situation politique avec le juge de district Obercassel. Je retrouvai notre vaste caserne de la Landwehrstrasse, son corps de garde, ses murs ocre, sa cour quadrangulaire avec sa statue équestre de Guillaume Ier. Comme alors, elle bourdonnait d'une intense activité guerrière; mais la soldatesque n'en était plus alerte, robuste et bien entraînée, telle que je l'avais vue à la veille du grand départ; trop jeune ou trop vieille, balourde et disparate, elle piétinait stupidement le sol gelé, sous les ordres hargneux de sous-officiers fourbus et dont l'un avait une jambe de bois.

— *Achtung... Kompagnie... Das Gewehr... über!... Links... um!...*

Que de pensées m'assiégeaient en pénétrant à nouveau dans cette fourmilière où je ne connaissais à peu près plus

personne!... Où étaient-ils, tous ceux avec lesquels j'avais quitté joyeusement cette enceinte massive, tous ceux qui avaient franchi avec moi, sac au dos et l'arme à l'épaule, cette grande porte pour s'élancer sur les routes de Belgique et de France?... Où étaient-ils?... J'évoquais leurs noms et leurs figures... Kasper, von Bückling, mon cher ami le lieutenant Kœnig, morts sur les champs de la Somme... Le valeureux capitaine Kaiserkopf, le savant Schimmel, le colonel von Steinitz, le major von Nippenburg, Poppe, Schlapps, Biertümpel, Buchholz, Quarck, Schweinmetz, tombés glorieusement sur la Marne... Et toi, sergent Schmauser, et toi, Waldkatzenbach, et toi, brave Wacht-am-Rhein!... Dieu ait vos âmes, compagnons de l'héroïque épopée!... Quel que soit le sort de la grande guerre, vous êtes sacrés et la patrie ne vous oubliera pas!...

J'errais douloureusement de cour en cour et de salle en salle dans cette caserne grouillante, qui ne me paraissait plus qu'un vaste cimetière. Combien de fois notre bataillon de dépôt n'avait-il pas servi de cadre à de nouvelles et de nouvelles levées, parties inlassablement pour de nouvelles hécatombes? Et j'étais là! Et j'avais réussi, seul entre tant d'autres, à revenir, à me retrouver entre ces murs ocre, à revoir ces rangs alignés, ces maniements d'armes, cette statue de Guillaume I[er]!... Etait-ce la chance? était-ce le destin? était-ce la Providence?...

Personne dont je pusse serrer la main! Personne en qui je reconnusse un visage familier!... Seul le tailleur Stich était encore présent, toujours actif, toujours pressé, toujours débordé, sa chevilière au cou... « Avez-vous grandi? avez-vous grossi, *Herr Fähnrich?* »... Je n'étais plus *Herr Fähnrich*, mais bien *Herr Leutnant*, et je

n'avais ni grandi, ni grossi; ou plutôt j'avais considérablement maigri à Aix-la-Chapelle et considérablement regrossi à Halle... Mais lui-même, Stich, combien en avait-il vu passer entre ses mains râpeuses, qu'il avait mesurés, armés, habillés, comme on fait la toilette d'un cadavre?...

J'allai me présenter au major Wurm, vieil officier de landwehr, et au colonel von Kerkerstein, qui avait été retiré du front pour incapacité, mais qui s'entendait à mener la caserne avec une rigueur implacable, une méthode de fer et une discipline de chiourme. Le colonel von Kerkerstein m'accueillit fort courtoisement, car sa dureté ne dépassait pas l'échelon des sous-officiers, s'arrêtant aux feldwebels, dont il avait besoin pour ses sévices, et aux officiers, qui lui étaient également très supérieurs par l'intelligence, le savoir et la bonne éducation.

— Nous aurons besoin de vous ici, me dit-il, lieutenant Hering. Ces brutes de recrues doivent être dressées à grands coups de plat de sabre, car il s'agit d'en faire des soldats en six semaines.

— A vos ordres, *Herr Oberst!*

Je n'étais pas du tout décidé à déférer aux ordres fatigants du colonel von Kerkerstein et à me rompre les bras à la gymnastique plutôt fastidieuse à laquelle il me conviait. Mais enfin il fallait faire preuve d'acquiescement, sinon de bonne volonté.

— Nous nous entendrons, fit-il en me serrant la main.

J'allai ensuite déposer ma carte, Hohenzollernstrasse, chez le général-major von Beaumont, qui commandait les troupes à l'instruction de l'effectif divisionnaire. Puis je m'enquis d'un logement en ville. J'en trouvai un assez joli

du côté du Luisen-Garten ; mais il n'était disponible que pour la semaine suivante. Je m'installai en attendant à l'hôtel Fürst Bismarck.

Le lendemain, je me présentai au médecin principal de l'état major de division, qui, sur les bonnes recommandations dont j'étais muni, m'examina lui-même très sérieusement, constata mon parfait état de guérison et m'ordonna trois mois de repos relatif. J'étais résolu à en profiter. Deux ou trois heures de service par jour me parurent un gage suffisant de mon zèle, et je fus assez heureux pour faire partager cette manière de voir au colonel von Kerkerstein, lequel, pourvu que j'employasse ces deux ou trois heures à « taper dur », ne fit pas de difficulté pour se ranger à l'avis du médecin principal. Je fus affecté à une compagnie d'ersatz, que commandait un certain capitaine Stier, sorte de réplique furieuse de Kerkerstein, et je me reposai entièrement sur lui et sur un terrible feldwebel, nommé Pampusch, qu'il avait dans la main, du soin de brutaliser congrument la troupe de galériens qui lui était livrée.

Je revis alors ces vieilles salles d'escrime et de gymnastique, ces stands de tir, cette place d'exercice où pivotaient et trimaient toute la journée des hordes de malheureux drôles surmenés, ce champ de manœuvres où évoluaient, se déployaient, s'enterraient ou chargeaient les bataillons. Mais l'instruction n'y était plus la même. Aux marches et aux contremarches, au pas de parade et à la mécanique impeccable des prises d'armes avaient succédé le maniement de la pelle, de la bêche et de la cisaille, le jeu du couteau et le jet de la grenade. Ce n'était plus la savante giration des colonnes et des sections, mais la reptation des corps, le défilement des unités, l'enfouis-

sement dans le sol et l'utilisation furtive du terrain. Tout un réseau de tranchées, de boyaux, de parapets, de banquettes, de fils de fer barbelés avait été aménagé à cet effet et couvrait un vaste espace où disparaissaient et guerroyaient souterrainement des légions de troglodytes.

J'assistais sans y prendre trop de part, et sans sévir d'une canne aussi rigoureuse que l'aurait voulu le colonel von Kerkerstein, à ces exercices bizarres et astreignants, heureux de m'en échapper au bout du temps que je m'étais fixé, pour regagner la ville, ses boutiques, ses marchés, ses tavernes, ses libraires ou la calme retraite de mon logement de Luisen-Garten. A midi, je dînais au casino, le soir, dans quelque restaurant; je fréquentais le théâtre et le concert, quand je n'étais pas invité chez le juge de district Obercassel ou à quelque réunion, quelque fête ou quelque beuverie d'officiers.

Cette vie ne me déplaisait pas, bien qu'elle s'ombrât parfois de moments d'ennui. J'avais trop de loisirs et me mis à songer à les mieux employer. Je fus assez long à me déterminer. Ferais-je de l'escrime, de l'équitation, des mathématiques ou de l'art militaire? Elaborerais-je la documentation d'une thèse de doctorat sur la cathédrale de Magdebourg ou tiendrais-je un journal intime à l'intention de ma Dorothéa? J'hésitais à me décider et j'absorbais en attendant force journaux, brochures, publications illustrées donnant les nouvelles de la guerre ou en discutant les conjonctures.

Si active jusqu'à l'arrière-automne, la guerre semblait se stabiliser. Une digue épaisse de tranchées inexpugnables courait maintenant des Vosges aux dunes flamandes, contre laquelle venaient se briser les assauts

impuissants de l'ennemi. A Moltke avait succédé Falkenhayn et l'on commençait à dire qu'à ce changement de personne allait correspondre un changement de système. La guerre, insinuait-on, pourrait bien se prolonger plus qu'on ne croyait. Au lieu de la foudroyante offensive escomptée pour le premier printemps et la reprise vigoureuse des opérations sur le front occidental, on entendait affirmer dans les cercles d'officiers, car naturellement la presse n'en soufflait mot, que nos armées demeureraient sur la défensive en France pour porter leur principal effort contre la Russie.

La perspective d'être envoyé moi aussi en Russie ne me souriait qu'à moitié. Je puis même dire qu'elle ne me souriait pas du tout. Quelques grands projets qu'eût conçus notre Etat-major général pour la nouvelle année de guerre et quelque gloire qu'il dût y avoir à servir sous les ordres d'un chef dont on parlait déjà beaucoup, le feld-maréchal von Hindenburg, j'étais peu enclin à me laisser séduire par le charme mystérieux de l'Orient slave, et la conquête de territoires peuplés de moujiks sales et d'églises à bulbes byzantins ne m'inspirait qu'une médiocre ardeur. Je ne me sentais pas l'homme de la Sainte-Russie. Tolstoï et Dostoïewsky ne me disaient rien qui vaille. Je les tenais pour de dangereux mystiques et pour d'absurdes illuminés, et si, comme on l'assurait, tous les Russes leur ressemblaient, sauf ceux qui avaient du bon sang allemand dans les veines ou de bonne culture allemande dans le cerveau, je n'éprouvais nulle envie de prendre contact avec ces gens-là, fût-ce à coups de canons et de baïonnettes, pas plus que de remplir mes yeux du spectacle désolé des immenses plaines glacées ou marécageuses du Niémen et de la Vistule.

Non, le théâtre occidental, malgré ses périls dont j'avais déjà la terrible expérience, faisait beaucoup mieux mon affaire. Aussi, ces réflexions aidant, me résolus-je un beau jour à mettre de mon côté toutes les chances de voir déterminer à mon gré ma future affectation, et, au lieu de céder aux suggestions de l'état-major de la place et d'apprendre le russe comme tant de mes camarades, je me mis en tête de me perfectionner dans ma connaissance de la langue française. Bien que cette connaissance eût été assez poussée et qu'au gymnase j'eusse même subi brillamment un examen dans cette branche, le court séjour que j'avais fait en France m'en avait vite démontré l'insuffisance. Je n'étais même pas capable de commander correctement en français un bifteck aux pommes de terre.

Enchanté de ma décision, je me mis en devoir aussitôt de faire venir de ma bibliothèque de Halle tout ce que j'y possédais d'ouvrages français ou relatifs au français. Il n'y en avait pas beaucoup. C'étaient, pour la plupart, des livres de classes : ma grammaire Plœtz, ma méthode Toussaint-Langenscheidt, mon petit Sachs, mon *Französisches Sprachbuch*, mon Manuel de littérature française, un Théâtre choisi de Corneille, Racine, Molière et Scribe, l'*Histoire de Charles XII*, de Voltaire, *l'Allemagne*, par Frau von Staël, et les Poésies de Casimir Delavigne. Il s'y joignait quelques romans de Dumas, Daudet, George Sand et Paul de Kock, les Œuvres complètes de Gaboriau, un guide de l'Etranger à Paris et un Almanach galant du boulevard. J'en achetai d'autres, dont le fameux et admirable *Jean-Christophe* de M. Romain Rolland, et je me plongeai dans l'étude et la lecture de ces divers ouvrages avec un zèle peu commun et un plaisir insoupçonné.

Mais je ne tardai pas à reconnaître qu'à eux seuls ils ne me conduiraient pas à mon but, qui était de me rendre maître du français de l'usage courant et surtout de le parler sans accent. Aux livres devait pour cela s'adjoindre l'aide d'un maître et ce maître devait être un Français.

Je m'en ouvris au colonel von Kerkerstein, qui voulut bien approuver mon projet.

— De jeunes officiers comme vous, me dit-il, bien instruits dans les manières du pays vaincu, seront précieux pour mater ces indociles canailles parisiennes et leur donner la schlague dans les formes. Il faudra que nous en parlions au général à la première occasion.

Elle se présenta quelques jours plus tard, au casino des officiers, où le général avait sa table et où il venait quelquefois prendre son repas en compagnie des officiers de son état-major. J'avais eu l'honneur d'approcher déjà le général von Beaumont, mais nos rapports s'étaient bornés jusque-là à l'échange, entre inférieur et supérieur, des formalités strictement protocolaires. Cette fois, le colonel von Kerkerstein m'introduisit de façon plus particulière.

— Oui, oui, fit le général assez affablement... je connais... lieutenant Hering... parfaitement...

— Blessé en France, monsieur le général, dit le colonel.

— Je sais, je sais... c'est très bien... son père... gros souscripteur... je sais...

Puis il ajouta, selon sa constante habitude quand il était satisfait et voulait être encourageant :

— C'est très bien! c'est très bien! voilà qui est du patriotisme!

Le colonel von Kerkerstein exposa ma requête.

Quand il eut fini et que j'eus moi-même fourni le complément de quelques explications, le général von Beaumont dit en tordant sa barbiche :

— Je vois... j'y suis... ce qu'il vous faudrait, c'est un professeur de français... qui soit un Français... C'est très bien! c'est très bien! voilà qui est du patriotisme!... C'est que...

Il se frappa le front de deux doigts perplexes :

— C'est qu'ils sont tous dans les camps de concentration.

Le colonel leva au ciel ses bras courts.

— Attendez... cela peut s'arranger, reprit le général... Ce qu'il vous faudrait... je vois... ce qu'il vous faudrait, lieutenant Hering, c'est un prisonnier... Je réfléchirai... Voyons, voulez-vous venir...

Il consulta son agenda.

— Voulez-vous venir me voir chez moi... voyons... samedi à deux heures?

— A vos ordres, monsieur le général, et avec mon profond respect, mon humble reconnaissance.

Je reculai de deux pas pour faire le salut militaire; mais le général me tendit sa main aristocratique, où je plaçai la mienne, tout confus et rouge de plaisir.

Au jour dit, je me présentai Hohenzollernstrasse, et je fus introduit par un planton, puis par une ordonnance d'état-major dans une grande salle à manger, au fond de laquelle se trouvait une table servie où deux personnages achevaient de dîner. Serviette au collet et coudes sur la nappe, ils étaient en train d'écorcer des oranges dont ils trempaient les quartiers dans du champagne. L'un

était le général von Beaumont, l'autre était également un général.

Je me rassemblai brusquement, claquai des talons, me cambrai énergiquement tout entier, bombai le torse et m'immobilisai aussi raide que je le pus, le gant à la casquette.

— Approchez, lieutenant Hering, me dit le général von Beaumont.

Il me présenta à son hôte, qui portait, sur les torsades à trois brins de ses pattes d'épaules à une étoile, une tête chevaline assez flétrie, aux poches oculaires énormes, au cheveu rare et presque blanc, aux favoris importants, d'un jaune très grisonnant.

— Le lieutenant Hering, du 183e de réserve, actuellement en service de dépôt pour motif de blessure.

— Charmé, monsieur le lieutenant... chevrota le général aux favoris.

— Monsieur le père du lieutenant, continua le général von Beaumont, est un des souscripteurs millionnaires à l'emprunt.

— Ah! ah! fit l'autre, ah! ah!... charmé, charmé...

Je vis que la situation de mon père, le conseiller de commerce Hering, et surtout sa forte contribution à l'emprunt de guerre me valait, à défaut du rang, la considération d'un officier supérieur.

— Asseyez-vous, lieutenant, fit le général von Beaumont, vous allez prendre le café avec nous.

Je me découvris, posai ma casquette sur un meuble, puis mon derrière sur une chaise que m'avançait l'ordonnance, formidablement flatté d'être admis familièrement en si haute compagnie.

Les deux généraux m'adressèrent quelques questions

courtoises sur ma campagne, mes blessures et les circonstances de ma guérison, tandis que l'ordonnance servait le café, les liqueurs et passait les havanes. Quand il sut que j'avais été soigné à Aix-la-Chapelle, le général à favoris, dont je vis s'illuminer tout à coup la figure fanée, s'écria :

— Aix-la-Chapelle!... le lazaret B!... Mais peut-être connaissez-vous ma femme, la générale von Z...?

Je sursautai et rougis aussitôt considérablement. Comment, ce vieux général à favoris cuivre argenté était...

— J'ai en effet eu l'honneur, balbutiai-je, le grand plaisir...

— Ah! monsieur le lieutenant, je suis charmé, charmé...

Il se leva, vint précipitamment à moi et me prit les deux mains, qu'il secoua chaleureusement. Puis, se tournant vers le général von Beaumont :

— Figurez-vous, cher monsieur le général, que mon adorable femme, Mme la générale von Z..., qui est toute jeune, comme vous savez, passe la meilleure partie de son temps au chevet de nos blessés.

— C'est très bien! c'est très bien!... voilà qui est du patriotisme!...

— Si vous la connaissiez, cher monsieur le général, c'est un ange! continuait à s'extasier le général von Z..., puisqu'il faut bien désormais que je l'appelle par son nom... ou du moins par son initiale. C'est un ange!... *Sie ist ein Engel!...*

— C'est votre seconde femme, je crois?

— Ma seconde.. pour ne pas dire ma troisième... car la première est morte que nous n'étions encore que fiancés... Mais celle-ci, cher monsieur le général, c'est bien

la meilleure des trois... *Sie ist ein Engel!...* Je suis en admiration devant elle chaque fois que je retourne à Aix-la-Chapelle... Et si vous voyiez ses lettres!... Elle n'en a que pour ses chers blessés!...

— C'est très bien! c'est très bien!...

Je ne crus pouvoir moins faire que de célébrer à mon tour en termes sentis les vertus de Mme la générale von Z..., son dévouement, sa constance, son inépuisable charité, au milieu des « *sie ist ein Engel! sie ist ein Engel!* » répétés et émus de monsieur le général von Z...

Le général von Z..., ainsi que j'ai dû déjà le dire, était inspecteur des camps de prisonniers de guerre de la 4e région. Cette circonstance me fit comprendre immédiatement pourquoi le général von Beaumont m'avait mandé ce jour-là. La conversation ne tarda pas, en effet, à s'engager du côté qui m'intéressait.

— Notre jeune ami, le lieutenant Hering, commença le général von Beaumont en lampant un troisième gobelet de vieil armagnac, notre jeune ami, dont les mérites sont très grands et qui s'adonne avec zèle en ce moment à l'étude de la langue française, cherche un professeur avec lequel il pourrait perfectionner ses connaissances dans cet idiome. Je suppose que vous devez avoir ça.

— Ah! ah!... ah! ah!... un professeur de français... sans doute... cela n'est pas difficile à trouver... Je m'en occuperai.

— Je désire, dis-je, monsieur le général, un Français d'une certaine culture... si possible un Parisien... bref quelqu'un qui puisse m'enseigner ce qu'aucun livre ne donne... le français tel qu'on le parle... le dialecte usuel... l'accent... Je crois qu'avec une préparation de ce genre,

je pourrais rendre sur le front français des services... avoir une utilité...

— Sans doute... sans doute... réfléchissait le général von Z...

— Des services précieux, une utilité certaine, confirmait le général von Beaumont. Peut-être même vous emploiera-t-on dans un état-major de division. Il faut des officiers ayant une pratique sérieuse de la langue de l'adversaire et la possédant jusque dans ses nuances pour interroger les prisonniers, en tirer des renseignemnts parfois de premier ordre pour la connaissance des positions ennemies et la conduite des opérations. *Ja, ja*...

Puis, se mettant tout à coup à sortir son français :

— Ché beux moi-même drès egzellemment vranzais barler, gar j'abbardiens à ine fraie fieille vranzaise vamille... *ja*, mossié, ine vamille di temps té Louis lé Guadorzième... Gombrenez-fous-moi?...

— Oh! monsieur le général, vous vous exprimez admirablement.

— Ché m'en vladde. Ché né m'abelle bas bour rien lé chénéral té Peaumont!... Engore ine bédide ferre té zette egzellende vranzaise ligueur?...

Pendant ce temps, le général von Z... avait fini de réfléchir. Mais il hésitait encore. Je le vis se pencher à l'oreille du général von Beaumont et tenir avec lui une courte conversation à voix basse, ponctuée de hochements de tête et de signes d'intelligence. Elle se termina par ces quelques mots prononcés un peu plus haut par le général von Beaumont :

— Mais si, mais si, allez-y... Je suis sûr que le lieutenant comprendra parfaitement.

— J'aurai certainement votre affaire, me dit alors le

général von Z... Mais, outre ce que vous alléguez pour justifier votre demande, et qui est suffisant, vous pouvez nous rendre, dès à présent, un autre service, non moins précieux, et auquel nous attachons depuis quelque temps une grande importance.

— Lequel, monsieur le général?

— Voici. Vous n'êtes pas sans savoir, ou je vous l'apprends, que la résistance française se fait de plus en plus sérieuse et que nous n'arriverons pas à la briser aussi facilement que nous avions pu l'espérer tout d'abord, ni par les seuls moyens que nous avons employés jusqu'ici. Nous devrons même probablement renoncer pour cette année, sur ce front, à toute offensive de grand style.

— C'est triste, fit le général von Beaumont.

Je ne pus que souscrire moi-même à cette tristesse en poussant dolemment quelques « *ach!* »

— En attendant que nous puissions reprendre les opérations, poursuivit le général von Z..., il a été décidé en haut lieu de mener, parallèlement à la guerre militaire, un autre genre de guerre et, ne pouvant avoir raison par la seule force des armes, de la résistance matérielle de l'ennemi, de miner sa résistance morale.

J'écoutais atentivement, essayant vainement de comprendre.

— La puissance d'un peuple qui combat, continuait le général entre ses favoris gris et jaunes, ne réside pas seulement dans son armée, mais aussi dans la volonté de guerre qui inspire l'âme même de la nation. Le front est de ce fait entièrement solidaire de l'arrière, et attaquer avec succès celui-ci, c'est porter des coups sensibles à la solidité de celui-là. Ruiner le moral de l'arrière pour enfoncer ensuite plus aisément le front, c'est donc ce

que nous avons imaginé. Pour une telle entreprise les moyens ne manquent pas, et nous nous préparons à les employer tous. Brisons la volonté de guerre de la France et ce ne sera plus qu'un jeu pour nous de rompre le rempart de sa défense et de balayer tout devant nous, comme un cyclone arrache et disperse les palissades pourries d'un parc à moutons.

— Avec les moutons eux-mêmes! s'écria, tout ravi de cette image, le général von Beaumont.

Quelques lueurs commençaient à poindre dans mon entendement sans que je pusse toutefois deviner où le général von Z... voulait en venir.

— Et quels sont, dis-je, si j'ose poser la question, ces moyens que l'on se proposerait d'employer?

— Ils sont divers. C'est d'abord la propagande, qui se pratique d'ailleurs depuis le début de la guerre, directe dans les pays neutres, indirecte et par leur intermédiaire dans les pays ennemis. On l'intensifiera et on la perfectionnera. C'est ensuite l'utilisation habile et méthodique de la presse, par la diffusion de fausses nouvelles, l'achat ou la création de journaux, la subornation de journalistes et d'individualités maîtresses de l'opinion. Ce sera encore l'exploitation savante des passions politiques, la corruption de fonctionnaires, de personnalités influentes et même, si c'est possible, de membres des Parlements, d'hommes d'Etat, voire de partis tout entiers.

— C'est très bien! c'est très bien!... voilà qui est du patriotisme!... approuvait le général von Beaumont dans sa barbiche.

— Nous dépenserons pour cela des millions, des milliards, s'il le faut : l'argent ne compte pas pour un plan si grandiose. Mais venons-en immédiatement à ce qui nous

concerne. L'un des moyens prévus consiste dans l'emploi raisonné des prisonniers de guerre, de certains prisonniers, tout au moins. Vous n'êtes pas sans vous douter, *Herr Leutnant*, qu'il se trouve partout des gens assez dénués de conscience pour mettre l'humanité au-dessus de la patrie, assez singuliers pour préférer la fraternité au massacre, assez fous pour préconiser la paix à tout prix. Nous en avons comme les Français, et les Français en ont comme nous. Mais nous matons les nôtres, qui n'en mènent pas large. Les Français, sous leur régime démocratique et républicain, sont plus tolérants. L'avantage est pour nous. De pareilles gens sont nos alliés et nos meilleurs agents de démoralisation. Parmi les quelque trois cent mille prisonniers français que nous détenons déjà, vous supposez bien qu'il y en a un certain nombre pourvus de cette mentalité. C'est de ceux-là que nous userons et dont nous allons renvoyer en France la plus grande quantité possible.

— C'est très bien! c'est très bien! interrompit le général von Beaumont. Voilà qui est du patriotisme! Je connaissais ce plan et je vous ai suivi jusqu'ici. Mais maintenant, je vous arrête. Comment comptez-vous vous y prendre pour les renvoyer en France, ces fameux prisonniers? Allez-vous les laisser s'évader et leur faciliterez-vous le passage de nos lignes?

— Non. Peu d'entre eux d'ailleurs seraient enclins à s'évader. Ce ne sont pas ceux-là qui s'évadent.

— Alors, je vous avoue qu'ici je ne comprends pas.

— C'est bien simple, et vous allez comprendre. Il y a d'abord toute une catégorie de prisonniers que nous sommes tenus de restituer : ce sont les sanitaires. Nous ne les rendons pas tous : nous gardons ceux qui nous sont

utiles. Mais dans les rangs de ceux que nous rendons, rien de plus facile que de glisser les hommes qu'il nous convient d'évacuer : un brassard, un semblant d'examen, l'inscription sur une liste, et le tour est joué. Une convention pour le rapatriement des grands blessés est en outre en train de se négocier : nouvelle porte ouverte. Un grand blessé, c'est un grand blessé, mais il y a bien des façons d'être un grand blessé. D'autres conventions se concluront sans doute pour l'internement en pays neutre, puis pour l'échange des prisonniers valides, tête pour tête...

— Je vois, j'y suis, marmottait le général von Beaumont.

— Les têtes, nous les choisirons. Et c'est ici, *Herr Leutnant*, ajouta le général von Z... en se tournant vers moi, c'est ici que vous pouvez nous servir.

— Très honoré, dis-je, monsieur le général, mais je ne vois pas comment...

— Vous allez voir. Nous allons vous livrer un prisonnier bien choisi...

— Mais, fis-je, avec votre haute permission, c'est un professeur que je désire!

— Ce sera aussi un professeur, mais trié sur le volet. Soyez tranquille, il vous donnera d'excellentes leçons. De votre côté, et c'est tout ce que je vous demande, vous l'endoctrinerez, je veux dire vous l'entretiendrez dans sa manie, vous l'y fortifierez et vous lui jouerez une petite comédie... Vous serez charmant avec lui, vous arriverez peu à peu à la familiarité, vous lui laisserez bientôt entendre que vous partagez ses opinions; puis, poussant plus loin le simulacre, vous lui affirmerez que ces opinions sont celles de très nombreux Allemands, que le désir de

paix est immense chez nous, qu'on veut la fin de la tuerie, que la guerre est une atrocité, bref toutes les sornettes que vous suggérera votre intelligence déliée... Voyez-vous notre homme? son épanouissement, sa joie?... Au bout de quelque temps, il sera mûr pour être renvoyé en France.

J'étais un peu ahuri... un peu inquiet aussi du rôle que l'on voulait me confier.

— Pardon, dis-je, monsieur le général, mais... si vous me le permettez... et à mon humble avis... il serait beaucoup plus simple de le bien munir d'argent et de le prendre à gages.

— Ah! ah!... ah! ah!... permettez-moi de rire, mon jeune ami... Vous savez peut-être fort bien leur langue... mais vous ne connaissez pas les Français!... Soyez tranquille, tous ceux qui sont achetables sont achetés ou le seront... Mais cela n'est pas de mon ressort... Les gens dont je vous parle sont de tout autre sorte et n'ont rien à voir avec les espions, les vendus ou les traîtres. Les gens dont je vous parle sont des illuminés, des fous, de pauvres fous, disons plutôt de dangereux fous, dont il s'agit d'utiliser la démence à notre profit. Ceux-là, vous ne les aurez pas pour de l'argent. Ce sont d'honnêtes consciences, des âmes sincères, souvent pleines de noblesse et d'abnégation... Mais ce sont des fous... si vous voulez, des rêveurs, des utopistes...

— Des socialistes? suggérai-je.

— Oui, ils sont généralement d'opinion socialiste, et de la plus avancée... Mais ce n'est pas toujours le cas... Ce sont surtout des mécontents, des aigris, des délicats ou des orgueilleux, qui ont souffert de la vie et sont prêts à rejeter sur la société la responsabilité de leurs maux.

— *Sie sind ein Psycholog, Herr Generalleutnant!* s'écria plein d'admiration le général von Beaumont.

L'autre se rengorgea. Puis, s'animant de plus en plus, dans toute sa figure fripée et jusqu'au bout de ses favoris frétillants :

— Supposons un homme de ce genre, sorti d'entre vos mains après le petit traitement que je viens d'avoir eu le plaisir de vous indiquer, bien soigné, bien nourri, ayant reçu, par nos soins et par les vôtres, pendant le dernier temps de sa captivité, toutes ces petites faveurs auxquelles sont si sensibles les prisonniers de guerre, voyez-le lancé en France, lâché comme un ferment dans ce troupeau suggestible de l'arrière, s'agitant, se démenant, criant partout : « Assez de tueries! Plus de sang! Fin à la tragédie! Les Allemands sont des gens comme nous! Ce ne sont pas les barbares qu'on nous avait dit! On est très bien chez eux, ils sont très bons, très humains, tout ce qu'on raconte d'eux n'est que légende! Ils en ont assez, comme nous! Ils ne demandent que la paix! » Voyez notre homme s'exciter, s'exaspérer : « A bas la guerre! Tous les peuples sont frères! Ceux qui veulent la continuation du carnage sont des brigands, des misérables, des assassins, d'infâmes profiteurs qui s'engraissent du sang des morts et des blessés! » Entendez-le hurler : « Au mur, les généraux! Crosse en l'air! » Ecoutez cette voix s'enfler, s'exalter, multipliez-la par cent, par mille, par des milliers, entendez le vacarme, assistez à l'émotion populaire, au déchaînement des instincts pacifistes de la foule, et bientôt c'est le désordre, l'émeute, l'anarchie... c'est la déroute, la débâcle... c'est la révolution!...

Il était très éloquent, à demi dressé sur son siège, son petit œil chassieux maléfique et fulgurant, le sourcil arqué,

et son bras gesticulant semblait secouer au loin, sur la terre ennemie, le brandon du désastre et la torche de l'incendie.

— C'est très bien! c'est très bien!... applaudit le général von Beaumont. Voilà qui est du patriotisme!... Mais sapristi de sapristi, cher monsieur le général, je ne vous savais pas si beau parleur!

— Eh bien, y êtes-vous? me demanda le général von Z... en allumant un nouveau cigare, car, dans la verve de sa gesticulation, il avait projeté à travers la salle, jusque sur le dolman de l'ordonnance, ce qui restait du précédent.

— Je ferai de mon mieux, monsieur le général.

On vida et l'on remplit derechef les gobelets, puis, mis en goût de curiosité, le général von Beaumont questionna :

— Et les autres?

— Les autres prisonniers?

— Oui, les autres?

— Ce sont malheureusement les plus nombreux, de beaucoup les plus nombreux, déplora le général von Z... Félicitons-nous, toutefois, de les tenir, de les avoir chez nous, bien à nous dans nos geôles et dans nos camps, car c'est autant de terribles bougres de moins que nous avons à combattre. Ceux-là, nous les réduisons en esclavage et nous les faisons travailler à la trique et à la baïonnette en leur allouant juste ce qu'il faut de nourriture pour qu'ils ne succombent pas d'inanition. A la moindre velléité d'incartade, de fainéantise ou d'insoumission, on les sale rigoureusement. Nous disposons à cet effet de toute une série de mesures disciplinaires et de supplices. Nous avons la cellule de force, la famine, la bastonnade,

le travail dans l'eau, la pendaison par les poignets, le poteau, qui donne les meilleurs résultats, surtout avec le sac de pierres aux pieds... Nous avons encore les anneaux, la cage, la pelote, le silo... Dans les camps à mines, il y a les chambres de chauffe, à 50 ou 60 degrés...

— Et on les y laisse...

— Trois jours, quatre jours, cinq jours, sans aliments ni eau. On en grille aussi devant les fours à coke...

— Excellent! excellent!... C'est très bien!... voilà qui est...

— N'y en a-t-il pas beaucoup qui meurent à ce régime? demandai-je assez effrayé par cette énumération.

— Sans doute, mais nous en avons tellement que nous ne regardons pas à les ménager. N'est-il d'ailleurs pas de notre devoir de saigner la France à blanc par tous les moyens? Pour ma part, j'ai la chance d'avoir en ce moment dans un de mes camps, celui de Wittenberg, une épidémie de typhus apportée par les Russes. C'est admirable, les prisonniers meurent comme des mouches. Pour aider à la propagation du fléau, j'ai ordonné de mélanger systématiquement les Russes malades aux Français. Le succès a été de premier ordre.

— Entre la famine, les tortures, la chauffe, le typhus, questionna le général von Beaumont, combien estimez-vous que vous ayez perdu de prisonniers?

— Voyons... En fait de Russes...

— Oh! les Russes ne comptent pas... Les Français?

— Eh bien...

Le général von Z... réfléchit, supputa, tirailla un instant ses favoris, puis répondit :

— Eh bien, j'estime que j'ai tué jusqu'à présent quelque chose comme trois mille cinq cents Français.

— Presque un régiment! s'exclama enthousiasmé le général von Beaumont. C'est très bien! c'est très bien!... Voilà qui est du patriotisme!...

— C'est ma façon à moi de faire la guerre!

Je m'apprêtais à prendre congé, très honoré de la confiance de mes deux hauts interlocuteurs. Mais il restait un point à régler.

— Pour votre profeseur, me dit le général von Z..., je ne pense pas que nous le trouvions à Magdebourg. Tant à la Citadelle qu'au Wagenhaus ou qu'au Cavalier Scharnhorst, ce sont des camps d'officiers, et il n'y a pas grand'chose à faire avec ces gens-là. Nous ferons venir notre homme de Wittenberg ou de...

— Sans poux et sans typhus! m'écriai-je.

— Sans poux et sans typhus, rassurez-vous... De Wittenberg, de Gardelegen ou d'Altengrabow, et nous le transférerons, pour plus de commodité, à la citadelle de Magdebourg. Au demeurant, *lieber Herr Leutnant*, je suis à votre disposition pour vous donner ultérieurement, s'il en est besoin, les directives nécessaires.

Je remerciai vivement le bon général von Z... de sa grande bienveillance et ne manquai pas de le prier de vouloir bien présenter mes déférents hommages à Mme la générale von Z...

— Je n'y manquerai pas, mon jeune ami... charmé, charmé... *Ach! sie ist ein Engel!...*

J'ajoutai plus timidement :

— Et si j'osais, monsieur le général, je vous demanderais aussi de prier Mme la générale de me rappeler au délicat souvenir de Frau Professor W...

— Comment donc... avec le plus grand plaisir...

charmé, charmé... Frau Professor W... est une des meilleures amies de ma femme.

Sur quoi, ayant repris ma casquette, je me retirai respectueusement à reculons, tandis que, passant des révélations sur les camps de prisonniers à des confidences plus douces, j'entendais la voix fêlée de monsieur le général von Z... répéter au travers de la table à monsieur le général von Beaumont :

— *Sie ist ein Engel!...*

Une semaine ne s'était pas écoulée que je recevais un coup de téléphone d'un officier d'administration du général von Z... Il m'informait que mon prisonnier était arrivé à la Citadelle, où je n'avais qu'à me présenter. J'y fus dès le lendemain.

Edifiant son polygone bastionné, ses hauts remparts casematés, ses lunettes, ses escarpes et ses contre-gardes de l'autre côté de l'Elbe, dont le flot gris la séparait de la ville, la citadelle de Magdebourg continuait à offrir l'aspect à la fois terne et rébarbatif qu'elle devait avoir déjà à la fin du XVIIe siècle, au moment où achevait de la murer la prudence du premier roi de Prusse. Une partie de l'espace qu'elle occupait et des constructions qu'elle enceignait était présentement affectée à l'embastillement d'un demi-millier d'officiers, tant Belges que Français. Ils étaient servis par des prisonniers ordonnances qui lavaient, nettoyaient, brossaient, dressaient les lits, à raison d'une ordonnance par dix officiers, aux termes du règlement.

La poterne franchie, je me trouvai dans le corps de garde. Le portier, se présentant à mes ordres, me con-

duisit, par un chemin de ronde dallé, au bureau du commandant. C'était une grande pièce aux murs de pierre nue, sans autre lumière que celle de l'électricité, chauffée par une cheminée à manteau où se consumaient des bûches, meublée de tables, dont l'une avec un tapis vert, de bancs, de chaises, d'un fauteuil en cuir et d'une quantité de rayons où s'empilaient, vertes, rouges ou grises, les chemises d'innombrables dossiers. Un feldwebel à tête de dogue vint me recevoir.

— Parfait, parfait, *Herr Leutnant*, aboya-t-il dès que j'eus décliné mon nom. Nous sommes avertis. Quand voulez-vous voir le prisonnier en question?

— Tout de suite, si c'est possible.

— Certainement. Veuillez me suivre, *Herr Leutnant*.

Nous longeâmes une galerie couverte, nous traversâmes une salle voûtée, nous atteignîmes une petite courtine. J'aperçus un instant, au passage, une cour assez sale, aux murs lépreux, au sol de fange, où rôdaient tristement une vingtaine d'ombres fantomatiques, en pantalons rougeâtres ou en capotes luisantes, sous la garde d'une sentinelle armée. Nous débouchâmes de là dans un corps de bâtiment plus moderne, en briques, où mon guide ne tarda pas à m'ouvrir la porte d'un nouveau bureau. Moins confortable que le précédent, il comportait pour tout mobilier une table nue, deux bancs, quelques sièges de bois, un appareil téléphonique et un pupitre debout, où un sous-officier en calot et en tunique bleue classait des fiches.

— Je vais vous l'amener moi-même, *Herr Leutnant*... *Zu Diensten!*... C'est un certain Rossignol...

— Un Français?

— Un Français... et même un Parisien.

— Est-ce un *Herr Professor?*

— Non... je ne crois pas... Ce serait plutôt... comment dirais-je?... une sorte de *Schriftsteller*... de.. littérateur...

— Bien, bien, nous verrons. Je vous attends.

Dix minutes plus tard, je voyais reparaître mon feldwebel précédant un petit Français à la mine pâle, au poil bistre et floconneux, très maigre, aux yeux fiévreux, aux pommettes tuberculeuses, vêtu d'une capote bleue déteinte et rapiécée, de pantalons ocreux s'effilochant sur des savates pourries, et qui, au premier abord, produisit sur moi une impression peu favorable. Il portait vingt-cinq ou vingt-six ans et était amputé du bras gauche.

— A vos ordres, *Herr Leutnant*, fit le feldwebel. Voici le téléphone de service, si vous avez besoin de moi. Il y a une sentinelle à la porte.

Il fit signe au sous-officier de laisser ses fiches et de le suivre, et me laissa seul avec mon Welche.

Je l'examinai plus attentivement, tandis que son regard fuyant me surveillait à la dérobée avec une méfiance sournoise. Il n'avait certainement rien d'un *Herr Professor*. Je pris place sur le meilleur siège et me mis à l'interroger.

— Vous vous appelez Rossignol;

— Rossignol.

— Quel est votre prénom?

— Sosthène.

— Votre âge?

— Vingt-trois ans.

— Votre profession;

— Homme de lettres.

— Où êtes-vous né?

— A Montparnasse.

— Montparnasse?... Où situez-vous cela?

— Paris, si vous aimez mieux. C'est un quartier de Paris.

La voix était terne et pauvre, mais l'accent semblait bon, la prononciation pure.

— Voyons, fis-je en prenant un ton moins sévère, permettez-moi, soldat Rossignol, de vous poser encore quelques questions... Voyons... d'abord... Où avez-vous été blessé?

— A Charleroi.

— Ce fut une formidable bataille.

— Oui, et...

Il reprit sourdement :

— Et une formidable défaite pour nous.

— Sans doute, sans doute... Dites-moi, avez-vous entendu parler de la bataille de la Marne?

— La bataille de la Marne?... Non... Qu'est-ce que c'est que ça?

C'était la même question que m'avait déjà posée mon père, à Aix-la-Chapelle.

— Que savez-vous des opérations de guerre?

— Pas grand'chose... Il me semble que ça s'éternise... L'Aisne, Ypres, les Flandres... J'attrape de temps en temps un bout de journal allemand.

— Vous savez l'allemand?

— Non. Je me fais traduire les communiqués.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel j'entendis le gros pas ferré de la sentinelle s'éloigner et revenir dans le corridor. J'interrogeai de nouveau :

— Est-ce également à Charleroi que vous avez été fait prisonnier?

— Oui. Blessé et pris.

— Avez-vous été bien soigné?

— Peuh! fit-il, ce sont des charcuteurs d'un côté comme de l'autre.

— Dans quel camp avez-vous été interné?

— A Langensalza, pour commencer.

— Y étiez-vous bien?

— Très mal. Baraquements infects, saleté, vermine, alimentation insuffisante; par jour, une soupe à la betterave, deux cents grammes de pain à la paille et, une fois par semaine, cinquante grammes de viande en décomposition; mauvais traitements, coups, punitions corporelles dégradantes...

Il me dévisageait d'un air assez sarcastique, presque avec une certaine bravade, estompée cependant d'une vague inquiétude, en me défilant cette litanie.

— Ma foi, dis-je, nous avons été pris au dépourvu... On a dû improviser dans des conditions souvent défectueuses... Quant aux sévices des gardiens... Evidemment, c'est fâcheux... Mais pensez-vous que les prisonniers allemands soient mieux traités chez vous?

— Je pense le contraire. Les sous-offs sont les mêmes partout : des brutes.

— Et de quel camp venez-vous maintenant?

— D'Altengrabow.

— Etiez-vous mieux là?

— Guère au début. Ensuite, ça s'est amélioré. J'ai pu manger à peu près à ma faim. Les gardiens sont devenus moins tyranniques. On m'a dispensé des corvées de travail. On m'employait à la comptabilité, au service de la poste. Puis j'ai été admis à faire de petites conférences aux camarades prisonniers.

— Des conférences... littéraires?

— Littéraires et philosophiques.

— Et ici?

— Ici, à Magdebourg?...

— Oui.

— Oh! ici, c'est très bien... J'y suis depuis avant-hier... C'est très bien, il n'y a rien à dire... On m'a mis aux cuisines.

— C'est un emploi privilégié.

— Je crois bien!... On est à la source. Aussi, depuis trois jours, il me semble que j'ai déjà engraissé.

Il n'y paraissait guère.

— Ah! non, je ne me plains pas, reprit-il moins âprement. Je ne demande qu'à ce que ça continue... Et puis on m'a donné une chambre pour moi tout seul, avec un lit à deux couvertures... Certes, je me trouve bien mieux que messieurs les officiers, entassés à vingt ou trente dans leurs salles humides et sombres, avec leurs matelas de copeaux, leurs tinettes communes, et obligés de prendre leurs repas dans leurs bassins de toilette.

Je me mis à rire franchement à ce tableau pittoresque et comique.

— Mais, asseyez-vous donc, je vous prie, dis-je à Rossignol. Nous avons encore un peu à causer.

Il prit place sur un banc et me regarda avec une curiosité étonnée. J'abordai alors le point qui me tenait à cœur :

— Dites-moi, Rossignol, comment trouvez-vous que je parle le français?

— Pas trop mal, pour un Allemand.

— Il pourrait sans doute être meilleur.

— L'accent n'est pas très bon, hein?

— Je vais vous faire une proposition, Rossignol. Je voudrais prendre avec vous quelques leçons... un certain nombre de leçons...

Son visage devint de nouveau maussade et ce fut avec une nervosité visible qu'il me répondit :

— Vous n'avez qu'à commander... Vous êtes les maîtres!...

— Mais non, mais non, me récriai-je, je ne vous donne pas d'ordres... pas plus que je ne vous demande un service gratuit... J'entends au contraire vous payer vos leçons... dont nous fixerons le prix, si vous le voulez bien, à un mark de l'heure.

Il rougit un peu, hésita, se passa la main dans les cheveux, puis balbutia :

— C'est que... c'est que... on va me prendre cet argent...

— On ne vous le prendra pas, dis-je; tout au plus vous l'échangera-t-on contre des bons de cantine. Mais si vous le désirez, comptez sur moi, on vous le laissera.

— Alors, fit-il... alors, j'accepte... D'ailleurs, pour des leçons de français... surtout s'il s'agit de causer de littérature... c'est un si grand plaisir pour moi que je vous les donnerais aussi bien pour rien.

— Eh bien, c'est convenu, dis-je. Nous commencerons demain. Mais ne trouvez-vous pas, observai-je, qu'on boirait bien quelque chose? Que vous semble d'un verre de bière?

Sans attendre sa réponse, je me mis en communication avec la cantine et, quelques instants après, un planton apparaissait, porteur d'un cruchon et de deux chopes.

— A votre santé! fis-je, ou, comme nous disons en allemand : *Prosit!*

Je choquai mon verre contre le sien. La bière n'était pas trop mauvaise.

— Ce n'est pas du Pschorr ou du Spaten, dis-je, mais elle est buvable.

Puis je lui offris une cigarette.

Il n'en revenait pas. Je m'amusais à voir s'ébahir son œil glauque, trembloter sa petite lèvre névropathe.

— Il n'y a pas à dire, finit-il par exprimer, il n'y a pas à dire, monsieur... vous êtes un homme comme il faut !

— Il y en a donc si peu en Allemagne? demandai-je.

— Je n'en ai guère rencontré, en tout cas.

— Mais non, mais non, protestai-je, vous vous trompez... Vous vous trompez, je vous assure. Il y en a beaucoup.

Nous échangeâmes encore quelques observations, où je mis toute la politesse, toute l'amabilité que je pus. Puis je me risquai à lui demander :

— En somme, monsieur Rossignol, que pensez-vous de la guerre?

— Je pense, trémola-t-il en s'agitant, je pense que la guerre est une stupidité.

— Eh bien, dis-je, je ne suis pas loin de penser comme vous. La guerre est une fatalité, sans doute, cependant ce n'en est pas moins, comme vous dites, une stupidité.

Rossignol blêmit, rougit, son unique bras se trémoussa, tournoya, puis se brandit violemment, tandis qu'il proférait, avec une sorte de rage :

— C'est une stupidité !...

Je ne crus pas devoir rien ajouter. Je me bornai à dire :

— Eh bien, donc, à demain, monsieur Rossignol. A demain, même heure.

Je lui tendis la main. Il y mit la sienne. Puis, brusquement, comme pour me rendre ma politesse, il me fit le salut militaire.

A ma sortie, la sentinelle se roidit, claqua des talons et me présenta l'arme. Je lui jetai au passage :

— *Fertig. Sie können den Mann wegführen* (1).

Le lendemain, je retrouvai un Rossignol plus gai et plus confiant.

— Ah! monsieur, m'accueillit-il... mon lieutenant!... Je suis content de vous revoir...

Il me tendit le premier la main. Je n'hésitai pas à la serrer.

— Alors, fit-il en s'asseyant, sans même que je l'y invitasse, nous commençons?

— Nous commençons.

J'avais apporté mon Théâtre choisi de Corneille, Racine, Molière et Scribe, en guise de manuel de lecture. Sans plus tarder, j'attaquai les premiers vers du *Misanthrope*.

Je vis tout de suite que mon magister me serait d'un excellent conseil. Il me reprenait, me corrigeait, rectifiait mes fautes fort convenablement, s'appliquant à obtenir de moi une prononciation exacte, insistant sur certaines voyelles propres au français, comme les nasales et les *u*, certains sons difficiles, comme les dentales et les chuintantes, que nous autres Allemands confondons si géné-

(1) C'est terminé. Vous pouvez l'emmener.

ralement, et me faisant répéter jusqu'à dix fois les mêmes passages.

Je lus ainsi tout le premier acte, jusqu'à la fin de la scène du fameux sonnet, profitant de mon mieux de ses indications, m'arrêtant pour écouter ses explications aux mots ou aux tournures que je comprenais mal.

Vraiment enthousiasmé par cette lecture, et sentant croître mon admiration pour le grand auteur comique, je ne pus m'empêcher de dire :

— Ce Molière est vraiment unique, et je crois bien qu'il n'y a rien dans notre littérature allemande qui lui soit comparable. Il faut remonter aux Latins et aux Grecs pour trouver le pareil.

— Oui, fit Rossignol, c'est en effet assez bien. Le vers est bien frappé, la pensée assez forte. Il faut dire aussi que le *Misanthrope* est sa meilleure pièce.

— Et qu'est-ce que vous aimez le mieux dans le *Misanthrope?*

— Oh! sans contredit, le sonnet.

— Le sonnet?... le sonnet d'Oronte?

— Mais oui, le sonnet.

— Pourtant Molière s'en moque!

— Molière a tort. C'est de beaucoup ce qu'il y a de mieux dans sa pièce, et je donnerais tout le reste pour ce seul sonnet. Ecoutez...

Il le lut, le redit, le détailla, de sa voix grêle et précieuse, avec le même amour et la même satisfaction que l'eût pu faire Oronte lui-même, au temps de Louis XIV, de Benserade et de l'hôtel de Rambouillet.

— C'est divin! C'est exquis! s'écriait-il pâmé... C'est tout simplement merveilleux!... Mallarmé n'a rien fait de plus réussi.

— Qui ça, Mallarmé?

— Mallarmé!... Peut-être notre plus grand poète moderne.

Je dus confesser mon ignorance, tandis que Sosthène Rossignol me considérait d'un petit air commisératif et supérieur.

— Je vois, dis-je tout confus, que j'ai encore beaucoup à apprendre, non seulement en diction, mais en littérature.

Nous nous séparâmes dans les meilleurs termes.

Avant de quitter la Citadelle, il me vint à la pensée que le lieu affecté à nos rendez-vous n'était guère commode pour mes leçons. J'aurais voulu avoir sous la main mes livres et mes dictionnaires. Le séjour de ce bureau de prison sommaire et mal odorant n'était pas non plus très agréable. Aussi me fis-je annoncer chez le commandant pour lui demander l'autorisation de prendre dorénavant mes leçons chez moi.

Le commandant parut assez interloqué de ce projet.

— C'est que... c'est que, objecta-t-il... le prisonnier...

— Rien de plus simple : vous n'avez qu'à le faire conduire et ramener.

— C'est que, c'est que...

— Ecoutez, fis-je agacé, si vous éprouvez quelque scrupule, téléphonez au général von Z...

— C'est ce qui sera fait, monsieur le lieutenant. Monsieur le général von Z... décidera.

Le lendemain, à mon réveil, un appel téléphonique me parvenait de la Citadelle :

— C'est entendu. Vous aurez le prisonnier. La sortie sera de deux heures.

— De trois heures. Je le garde deux heures. Une

demi-heure pour venir, une demi-heure pour le retour, cela fait trois heures.

— Soit. Entendu. Seulement nous n'avons pas de monde pour l'accompagner; veuillez nous envoyer votre ordonnance en armes.

— Entendu. *Besten Dank.*

L'après-midi, au retour de mon service, j'envoyai donc Michel, mon ordonnance, prendre livraison de Rossignol. Et désormais, chaque jour, sur les trois heures, je voyais arriver mon Rossignol tout radieux, animé par sa marche au grand air et le spectacle des rues marchandes de Magdebourg, qui s'asseyait dans un de mes fauteuils, les pieds aux chenets, prenait du thé, du chocolat, des gâteaux, des confitures, acceptait un verre de liqueur et fumait force cigarettes en écoutant mes exercices. C'était charmant et je faisais des progrès surprenants. A cinq heures, il repartait, toujours escorté de mon brave Michel, qui avait la consigne de tirer résolument sur lui à la moindre velléité de fuite. Mais aucune velléité de ce genre ne hantait l'âme pacifique de Sosthène Rossignol.

Je lui montrais mes livres français, dont il appréciait en termes entendus et parfois singuliers les mérites ou les tares. Les écrivains classiques le trouvaient respectueux, mais froid.

— C'est de l'histoire littéraire, disait-il. Cela n'a qu'une valeur de documents, propres à nous ouvrir quelques clartés sur la culture ou les mœurs d'époques pour nous périmées.

Il couvrait d'un mépris uniforme Casimir Delavigne, George Sand, Paul de Kock et Gaboriau. Tout au plus admettait-il ces deux derniers pour l'étude du langage familier et vulgaire.

Quand je lui sortis un Daudet, il s'indigna au seul énoncé de ce nom :

— Daudet, bondit-il, c'est une crapule !

— « Crapule » ? demandai-je, ne comprenant pas ce mot.

— Une canaille, si vous aimez mieux.

— Ah! bon, j'y suis.

Je lui tendis le volume. Mais à peine y eut-il jeté les yeux que sa figure se détendit et qu'il se mit à rire :

— *Tartarin de Tarascon!...* Ce n'est que *Tartarin!...* Alphonse Daudet!... je croyais...

Il reprit, tout à fait calmé et condescendant :

— Ce n'est rien... C'est un auteur bien oublié...

— Il a pourtant écrit là, dis-je, une bien jolie satire du Français !

— Du méridional tout au plus, répliqua Rossignol avec une moue dédaigneuse.

Je crus l'avoir offensé.

— Je voulais dire... commençais-je à m'excuser...

— Mais non, mais non, vous avez raison, repartit-il amèrement. Il y a trop de Tartarins en France, doublés par trop de fripouilles.

— « Fripouilles » ?

— Coquins, si vous préférez.

Un autre de mes auteurs, par contre, nous trouva complètement d'accord : c'était Romain Rolland. Pour celui-là, Rossignol l'admirait tout autant que moi, plus que moi peut-être.

— C'est notre grand homme, déclarait-il fortement ; il faut que vous le lisiez tout entier.

Je ne possédais que trois de ses volumes.

— Vous devez acheter les autres, prononça-t-il ; il est

essentiel que vous connaissiez dans son intégrité cette œuvre capitale.

Je le lui promis. Puis je sollicitai de lui quelques conseils supplémentaires sur les acquisitions qu'il était bon que je fisse et sur les lectures qui pouvaient m'être utiles pour compléter mon instruction. Il me les donna avec empressement.

Pour Sosthène Rossignol, la littérature française ne remontait pas au delà d'un poète du nom de Baudelaire, qui ne m'était pas à vrai dire inconnu, mais dont j'étais loin de soupçonner la souveraine importance. Tout ce qui lui était antérieur ne constituait qu'une sorte de néant redondant et banal, bon pour les professeurs, mais dont un artiste n'avait pas à se préoccuper. Je fus très flatté d'être jugé digne par mon mentor d'échapper à l'égide des professeurs pour pénétrer à sa suite dans cette sphère supérieure de la haute littérature. Ce Mallarmé, qu'il m'avait déjà nommé, n'en était pas le seul astre. Toute une pléïade d'étoiles de première grandeur, dont je ne fus pourtant pas sans soupçonner que quelques-unes pouvaient n'être que de brillants météores, y fixaient leurs constellations scintillantes. Il m'en fit connaître les noms, m'en décrivit les lumières diverses, les éclats particuliers, m'en analysa les spectres étonnants. J'en entendais parler pour la première fois, mais je ne les en admirai pas moins de confiance. Leurs noms étaient, autant que je m'en souviens : Villiers, Verlaine, Rimbaud, Corbière, Ghil, Kahn, Tailhade... j'en oublie... Claudel encore, Gide, Suarès, Romains, Apollinaire... Laforgue aussi, qui, m'apprit mon guide, avait été lecteur de l'impératrice Augusta, ce qui me le rendit aussitôt éminemment sympathique.

Après les titres de leurs principaux chefs-d'œuvre, Rossignol m'énuméra les revues et publications littéraires où ils étaient en honneur : le *Mercure de France*, la *Nouvelle Revue française*, *Vers et Prose*, les *Marges*, le *Double Bouquet*, les *Bandeaux d'Or*, les *Soirées de Paris*, les *Echos du Silence*... J'étais aussi ignorant de ces autels que des dieux qu'on y adorait.

— N'y a-t-il pas aussi, dis-je, pour faire montre de quelque savoir, n'y a-t-il pas aussi une... attendez donc... une *Revue des Deux Mondes?*

A ces mots, toute la personne sidérale de Sosthène Rossignol fut secouée d'un frénétique accès de gaîté. Il s'exclamait, s'esclaffait, pleurait de rire, battait l'air de son bras, se tapait la cuisse, où il y avait heureusement une bonne couche de graisse nouvelle. Une formidable hilarité le convulsait tout entier, le roulait et le tordait comme un ver dans mon fauteuil. J'eus la conscience d'avoir émis une bêtise énorme.

— Ah! ah!... ah! ah!... se désopilait-il. Elle est bien bonne!... elle est superbe!... Lisez, mon cher!... lisez donc!... voyez!... achetez!... instruisez-vous, nom d'un chien!...

C'est bien ce que je comptais faire. Mais il était peu probable que je pusse me procurer à Magdebourg quelques-uns seulement des ouvrages qu'il m'indiquait. Il me faudrait aller les chercher à Berlin. Certes, j'irais!...

Après quelques conversations de ce genre, je ne doutai guère que Sosthène Rossignol ne fût lui-même un poète. C'est, en effet, ce qui se trouva. Il m'apporta un jour une plaquette salie, froissée, graisseuse de toutes ses sueurs, qu'il me présenta mystérieusement.

— Voilà, dit-il. C'est de moi. Je vous laisse cela

jusqu'à demain. Il ne me reste que cet exemplaire. Je vous le confie précieusement. C'est tout ce que j'ai pu sauver de mon désastre personnel et du désastre de la France.

C'était une brochure in-douze d'une soixantaine de pages, imprimée sur papier de fil en caractères de quatre couleurs; la couverture était enluminée d'une ornementation à la géométrie compliquée et falote. Au-dessus du titre étrange, dont je ne parviens pas à me rappeler l'effarant libellé, paradait en lettres mordorées le nom de son auteur : SOSTHÈNE ROSSIGNOL. L'éditeur en était un certain Figuière.

Le contenu n'était pas moins baroque. J'en jugeai du moins ainsi. Il se composait de vers de toutes dimensions, au sens énigmatique et aux vocables obscurs. C'est en vain que je m'appliquai à y saisir quelque signification. Je renonçai vite au déchiffrement de ce prétentieux grimoire.

Ce qui ne m'empêcha pas, le lendemain, de couvrir Rossignol de compliments. Il s'en montra vaniteux et ravi, et voulut incontinent me dire quelques-uns de ses poèmes, pour mieux m'en faire savourer l'art et concevoir l'ingéniosité. Mais pour passer par l'organe crécellant et la diction insidieuse de leur rapsode, ils ne m'en devinrent ni plus intelligibles, ni moins burlesques.

— Ah! fit-il tout à coup, se rendant compte de son insuffisance déclamatoire, il y faudrait la voix et le geste de Juliette Rossignol!

— Juliette Rossignol?... Qui est-ce?

— Une jeune actrice du plus grand talent, au charme enivrant et à la voix plus dorée que celle de Sarah.

Sarah! Encore un rébus pour moi. Mais je n'insistai pas : la jeune actrice m'intéressait davantage.

— Elle porte le même nom que vous? remarquai-je.

— C'est ma cousine... Ah! la mâtine! quel avenir!... Ça n'a pas vingt ans, ça sort du Conservatoire, c'est engagé à la Comédie-Française... Elle n'y a encore joué que de petits rôles... mais, mon cher... mon cher ami!... Dans les petits théâtres, où elle a fait des créations plus importantes, elle a déjà remporté des triomphes... C'est dans les vers qu'il faut l'entendre! Jamais on n'a dit les vers comme elle. Elle est extraordinaire et délicieuse!... Gredine, va!...

— Vous n'avez pas l'air très content d'elle?

— Il y a de quoi. Voilà une friponne qui doit pourtant bien savoir que je suis prisonnier en Allemagne... Eh bien, mon ami, jamais une lettre, pas une simple carte, pas un mot de souvenir ou de sympathie... rien!...

— Et vous, lui avez-vous écrit?

— Plus de dix fois. Rien et rien!...

— C'est votre seule parente?

— Non. Mais les autres, c'est tout comme. Rien de rien!

— Vous avez de la famille.

— J'ai mon père.

— Que fait-il?

— Il est percepteur à Esternay, dans la Marne.

— Et vous n'avez pas de nouvelles de lui?

— Aucune. Mon oncle et ma tante, bernique également.

— Où habitent-ils;

— A Dun-sur-Meuse.

— Dun-sur-Meuse?... Où ça se trouve-t-il?

— Un peu au-dessous de Verdun, entre Verdun et Sedan.

Je n'osai pas lui dire qu'il était plus que probable que cette région était occupée par nos troupes. Je demandai :

— Ce sont les parents de la jeune actrice?

— Non. Juliette est leur nièce. Ma tante de Dun est une sœur de mon père. Juliette, qui est orpheline, était fille d'un frère puîné. Mais ils ont un fils, mon cousin Pierre, qui est maréchal des logis dans un régiment de dragons. De celui-là non plus, pas une ligne... Ah! la famille!... Tout le monde m'oublie. On se fiche de moi!... Sacrée Juliette, va!... C'est encore elle qui me chagrine le plus!...

Rossignol en devenait presque émouvant. Le jour d'après, non moins mystérieusement que pour sa plaquette de vers, il tira de l'intérieur d'un gilet de laine que je lui avais donné une photographie passablement moisie et dégoûtante, qu'il m'exhiba entre un soupir et un sourire. C'était un portrait de Juliette Rossignol. Je contemplai avec quelque difficulté un fin visage à l'expression charmante, aux grands yeux, à la jolie bouche rieuse, achevant une gorge juvénile et un corps plein de grâce qu'habillait une ravissantee toilette de théâtre. Telle que je la devinais sur ce mauvais carton, elle me plut infiniment.

— Elle doit être exquise, dis-je.

— Merveilleuse, hélas... merveilleuse!...

— Vous l'aimez? demandai-je.

— Non... c'est fini... Il faudrait que je sois autre chose que je ne suis...

— Quoi, par exemple?

— Un grand poète... un grand auteur dramatique....

— Vous le deviendrez peut-être.

— Trop tard! jeta-t-il amèrement.

Et il recommençait ses jérémiades, où se mêlaient confusément ses plaintes sur son malheureux sort, son aigreur envers la destinée, son ressentiment de l'injustice et de la sottise des hommes, le dépit de ses amours contrariés, ses diatribes contre la guerre et les déceptions de sa vocation de grand homme, jérémiades qui se terminaient volontiers par ce refrain qu'il m'avait déjà souvent servi :

— Rien à faire en France!... C'est un pays perdu!

Ou par cet autre, que j'avais entendu également :

— Ah! si j'étais Allemand... je serais déjà célèbre!

Au milieu de ces entretiens littéraires et de ces récréations sentimentales, j'avais garde de négliger, comme on le pense bien, les instructions du général von Z... Ma tâche m'était d'autant plus facile que les dispositions de mon prisonnier l'inclinaient d'elles-mêmes à mes vues. Je n'avais qu'à presser un bouton, Rossignol se déchaînait. Et à mesure qu'il prenait plus de confiance en moi, son déchaînement devenait plus violent. Je m'efforçais en outre de lui rendre sa captivité plus légère et plus douce. Je captais sa satisfaction en même temps que sa complicité. Il se plaignait de ne pas recevoir de colis de France; je lui fis accroire qu'il existait en Allemagne des sociétés philanthropiques qui s'occupaient des prisonniers de guerre abandonnés par leur patrie. Je chargeai mes parents de lui adresser chaque semaine de Halle un colis de victuailles et de tabac, ce qui fut fait régulièremeent, à sa grande reconnaissance pour ces bienfaiteurs anonymes, et à son plaisir plus grand encore. Je lui faisais de petits présents et j'avais augmenté le cachet de ses leçons. J'obtins pour lui l'autorisation de circuler en ville

dans un vêtement civil, que je lui fis confectionner d'un excellent drap d'Elberfeld, à moins qu'il ne fût de Roubaix. Depuis longtemps, la baïonnette avait disparu du canon de Michel, puis le fusil de Michel, enfin Michel lui-même. Rossignol sortait absolument seul, et il n'y avait plus de limites à ses sorties. Je n'hésitais pas à me promener parfois avec lui, et quand, aux premiers beaux jours, le soleil nouveau et l'air attiédi nous sollicitèrent à jouir du printemps, plus d'une leçon se passa dans les allées du Luisen-Garten, où verdoyaient les rameaux et où fleurissaient les lilas, à deviser le long des pelouses, comme deux philosophes platoniciens dans les jardins d'Académos.

Je l'emmenai même un soir au théâtre, où il me parut entendre avec un enthousiasme de connaisseur un opéra de Wagner. Bien pris, remis en forme, dans son beau complet marron, le jonc à la main, le feutre vert sur la tempe, Rossignol était maintenant méconnaissablee, et lorsque nous entrions dans une brasserie, car cela nous arrivait, avec sa manche gauche vide soigneusement épinglée à son veston, si l'on prêtait l'oreille à nos propos français, on devait le tenir pour quelque blessé lorrain de l'armée allemande, chez qui ne pouvait surprendre qu'un seul détail : l'absence de la croix de fer sur sa poitrine.

Un jour qu'il fourrageait dans ma bibliothèque, il mit la main sur un volume de Jaurès.

Inutile de dire que j'en avais fait l'emplette exprès pour lui.

— Tiens, vous avez un Jaurès?

— Cela vous étonne?

— Non, car je vous savais socialiste. Mais je suis

content de voir qu'à côté de vos socialistes, qui sont nos maîtres à tous, vous lisez aussi les nôtres. Celui-là n'est pas des plus avancés, mais il est sûr. C'est un bon orateur et un écrivain appréciable.

Je crus opportun ici de placer un de mes couplets, ou plutôt un de ceux du général von Z...

— Ah! m'écriai-je d'une voix convaincue, quel malheur que cette guerre ait éclaté si tôt! Quelques années plus tard, avec les progrès foudroyants du socialisme et l'influence menaçante et devenue décisive sur les gouvernements d'hommes comme nos Scheidemann, nos Bauer, nos David... ou comme votre Jaurès, qu'ils ont assassiné.....

— Vous avez raison, qu'ils ont assassiné!

— Je dis qu'avec de tels hommes et la marche de nos idées cette épouvantable guerre aurait été rendue impossible. Quel malheur! C'est que vous ne vous doutez peut-être pas de la force que représente déjà le socialisme. Si je vous disais, mon cher Rossignol, que la moitié de l'armée allemande est socialiste, vous ne me croiriez pas. C'est pourtant la stricte vérité. Plus de la moitié de nos hommes sont des social-démocrates, et des milliers de nos jeunes officiers appartiennent au même parti. Tous déplorent profondément cette guerre criminellement fomentée par des pouvoirs impérialistes et bourgeois entre des peuples faits pour s'entendre; tous aspirent ardemment à la paix, une paix sans indemnité ni conquête, qui instaurera la concorde parmi les nations et apportera le salut au monde. Que de pareils sentiments se fassent jour en France, que nous en ayons seulement l'espérance, et je vous jure que ce sera bientôt fini!

Rossignol m'écoutait attentivement.

— Je vous crois, fit-il. Mais vos cadres sont trop forts. Vous obéissez toujours. Vos chefs militaristes et pangermanistes sont vos maîtres.

— C'est ce qui vous trompe, répliquai-je. Nos cadres ne sont qu'une façade, et une façade chancelante. Mais on nous fait croire qu'en France comme en Angleterre on veut notre mort et notre effondrement; on nous fait croire que nous luttons pour notre existence; on nous affole et on nous ment. Aidez-nous. Nous n'attendons qu'un signe venu de France pour tout renverser.

— Vous déposeriez votre empereur?

— Parfaitement.

— Vos généraux, vos junkers, vos fonctionnaires impériaux, vos financiers et vos professeurs mégalomanes?...

— Nous les fusillerions.

Rossignol avait les larmes aux yeux.

— Comme ce serait beau! murmura-t-il dans une sorte d'extase.

— C'est le secret de l'avenir, fis-je d'un air augural. Et l'avenir tient dans nos mains. Il faudra que tout se paye! vaticinai-je. Le gouvernement allemand est le principal coupable de cette guerre.

— Le gouvernement français est plus coupable que lui! répondit Rossignol.

— Guillaume et François-Joseph sont des bandits!

— Nicolas et Poincaré sont des misérables!

Et nous nous trouvâmes tous deux d'accord pour déclarer :

— Mais la responsabilité capitale incombe encore à la perfide Albion.

Sur quoi m'indignant avec toute la véhémence qu'il me fut possible de déployer :

— Et voilà les salauds, les repus, les forbans pour qui nous nous battons! Voilà les buveurs de sang, les ignobles vampires pour qui tant de braves gens comme vous et moi se massacrent sur les champs de carnage!... Est-ce que je vous hais? Est-ce que je suis votre ennemi? déclamais-je en lui tendant la main d'un geste pathétique.

— Non! s'écria-t-il, non, vous n'êtes pas mon ennemi!

Et se jetant dans mes bras en pleurant, il éclata :

— Vous êtes mon frère!...

Nous étions trop émus l'un et l'autre, lui surtout, pour nous quitter. Aussi, pour terminer dignement une après-midi si bien remplie, je l'emmenai dîner au Franziskaner.

Désormais, la partie était gagnée, la mission qui m'avait été confiée était honorablement accomplie; Rossignol se trouvait monté à fond et, pour employer l'expression du général von Z..., il était mûr pour être renvoyé en France.

III

Tous les deux mois j'avais une permission de huit jours, que j'allais passer régulièrement dans le sein réconfortant de ma bien-aimée famille. Au mois de mai, mes parents quittèrent Halle pour rejoindre leur belle propriété estivale du Harz, dans la vallée de l'Ilse. Cela me rapprochait de Goslar, où je coulai dès lors amoureusement de nombreuses heures de ma période permissionnaire, quand ce n'était pas Goslar qui se transportait à Ilsenburg. Ma divine Dorothéa croissait en grâce, en charme, en santé et en vertu allemande. J'en étais tout ensorcelé, et c'était à chaque séparation un nouveau déchirement accompagné de nouveaux serments d'amour, lorsque revenait pour moi le moment de reprendre le train de Magdebourg.

C'est au retour d'une de ces permissions que j'appris que Rossignol était parti pour la France. Jugeant que mes études de français avaient encore besoin d'être poursuivies, je le fis remplacer par un autre prisonnier, qui me fut livré aux mêmes conditions. Celui-là était un instituteur. Il était moins cultivé que Sosthène Rossignol et je me trouvai infiniment plus fort que lui en ce qui concernait la plus récente littérature française. Mais je m'instruisis avec lui des façons de s'exprimer les plus usuelles, que le disciple de Baudelaire et de Mallarmé

avait quelque peu négligées, et notamment de l'argot de guerre.

Je m'assimilai parallèlement d'autres connaissances, qui pouvaient m'être utiles. Je suivis des cours pour officiers. J'appris aussi la sténographie, et au bout de quelque temps j'arrivai à la pratiquer assez habilement dans les deux langues.

Bien que le médecin principal, quelque bonne volonté qu'il déployât, eût dû finir par me reconnaître en irréprochable état de validité et bon pour reprendre la campagne, mon service ne s'était guère accru, et devant le louable emploi que je faisais de mes loisirs, on continuait à m'en laisser la disposition. Les rigueurs de Kerkerstein, les furies de Stier, les bastonnades de Pampusch suffisaient à dresser les recrues, et les contingents passaient et repassaient entre les poignes de ces terribles manieurs d'hommes, sans que je fusse tenu de leur prêter l'appoint de ma modeste brutalité. Réservistes, landwehriens, landsturmiens, volontaires, hommes d'ersatz, mobilisés des jeunes classes ou récupérés des hôpitaux, combien j'en avais déjà vu partir ou repartir, drillés et boulonnés à bloc, pour la double fournaise d'Orient et d'Occident ou les grands camps d'instruction qui montaient les nouvelles formations divisionnaires! Et j'attendais mon tour sans impatience.

Un jour, le général von Beaumont me dit au casino :

— Mon cher Hering, si vous voulez passer au IIIe corps où on a besoin d'officiers, vous serez promu Oberleutnant et vous ne tarderez pas à être dirigé sur le front de France.

Je demandai une journée de réflexion et j'acceptai. Je ne craignais pas le renvoi au front, qui en tout état de

cause était fatal à plus ou moins brève échéance, et, à faire preuve de bonne volonté, je hâtais de six mois, d'un an peut-être, mon avancement.

Une semaine plus tard, je partais pour Brandebourg, où je passai tout le mois de septembre. L'activité y était plus intense encore qu'à Magdebourg. On y instruisait déjà, quand j'y arrivai, des recrues de la classe 1916. En moins d'un an, trois classes avaient donc été appelées : 1914, 1915 et 1916, cette dernière composée de jeunes gens de dix-neuf ans. Mais, tandis qu'on y pressait, comme à Magdebourg, l'entraînement des réservistes d'ersatz et des volontaires destinés à combler les vides de la 5ᵉ division, qui tenait alors le front de Champagne, les mobilisés de la classe 1916 subissaient une préparation plus longue et plus complète, en perspective de desseins encore ignorés et dont nul ne pouvait soupçonner l'orientation. Je me vis bientôt absorbé à tel point par mes fonctions nouvelles que je dus renoncer à toute autre espèce d'occupation. L'étoile d'or qui distinguait maintenant mes pattes d'épaules me remplissait d'ailleurs d'une orgueilleuse ardeur et du sentiment plus vif que jamais de mes devoirs militaires.

Le 14 octobre, je fus désigné pour partir, en compagnie du lieutenant Siebel et d'une centaine d'hommes de complément du 48ᵉ régiment. Il m'était accordé huit jours de permission. Ma feuille de route portait que je devais rejoindre le contingent le 22, à Cassel, pour le convoyer de là jusqu'à Thionville, où des ordres ultérieurs en préciseraient la destination.

Le 15, à midi, je débarquais dans la petite gare d'Ilsenburg, et une demi-heure après, affamé et botté, je tombais comme un bolide dans la salle à manger de notre

somptueuse villa, aux grands cris de joie de toute ma famille qui se mettait à table.

— Hourrah! acclama mon père, qui, la truelle en l'air, s'apprêtait à découper une magnifique truite, la dernière de la saison.

— Wilfrid! Wilfrid! glapissaient ma mère et mes sœurs.

Les embrassades terminées et mon couvert mis, je contai rondement mon affaire. Il y eut bien quelques nuages sur les visages, quand on sut que je retournais au front. Mais mon père marmonna certaines paroles confuses dans sa moustache, où je crus saisir qu'un nouvel emprunt de guerre était en souscription et qu'il saurait s'arranger pour que je ne courusse pas de trop grands dangers.

Mon étoile faisait sensation.

— Tu deviendras bientôt général! bécassait adorablement ma sœur Ludmilla.

Des gelinottes, chassées en société de M. von Treutlingen, bardées et faisandées à point, composaient le rôti. J'en savourai la chair tendre et parfumée aux baies de la forêt, tandis que mon père en narrait complaisamment le trépas cynégétique.

— Ce cher von Treutlingen a encore l'œil excellent, mais il devient tellement sourd que c'est à peine s'il entend son coup de fusil.

Un délicieux pain bis, dénommé pain KK, une purée de pomme de terre au sucre, un gâteau de maïs à la crème, du fromage de Hollande et des chocolats suisses complétaient un menu suffisant pour d'honnêtes appétits allemands et même pour un estomac comme le mien.

— Et dire, s'égayait largement mon père, qu'au camp de nos ennemis on nous croit déjà en proie à la famine!

C'est un des meilleurs coups de notre propagande. Grâce à cette merveilleuse disette, dont elle a su répandre la légende, les neutres, pris de pitié, se bouclent le ventre à notre profit et ces idiots d'Anglais, comptant sur notre reddition prochaine, négligent de resserrer les mailles de leur blocus.

— Cependant, dis-je, les classes populaires doivent commencer à souffrir.

— Pas le moindre signe. A Halle, les cuisines et baraques municipales, abondamment pourvues, fonctionnent à la satisfaction générale. Nulle part les mesures de rationnement, méthodiquement comprises, ne vont jusqu'à la restriction... Et à Brandebourg, comment êtes-vous nourris?

— Mais fort bien.

Et dans un gros éclat de rire, mon père, le conseiller de commerce Hering, conclut :

— Il n'y a que les prisonniers de guerre et les populations occupées qui sachent ce que c'est que la famine allemande!

Dès le café pris — et ce n'était pas un café d'orge, — on téléphona à Goslar la nouvelle de mon arrivée. J'entendis dans le récepteur la voix forte et joyeuse de ma bien-aimée et je promis d'aller la voir dans l'après midi. même.

Aussi, ma bicyclette enfourchée, me trouvais-je bientôt pédalant, heureux et véloce, sur la jolie route, jonchée des premières feuilles mortes de l'automne, qui, par Harzbourg et Oker, menait en une petite heure aux architectures pittoresques de la vieille cité de Barberousse. Non loin de la Maison des Empereurs et de l'énorme

tour féodale du Zwinger, la villa du conseiller de cour Otto von Treutlingen reposait dans un nid de verdure et de roches, entre un jardin d'agrément et un petit parc forestier. Les pentes minières du Rammelsberg exhaussaient à proximité leurs promenades de hêtres et de pins.

Fraîche, luxuriante et magnifiquement carnée, ma belle Dorothéa, au rauquement de mon cornet, s'empressa à ma rencontre, faisant voler le gravier du jardin sous la précipitation de sa bottine et le souffle de sa robe; puis je me sentis entouré lourdement de ses bras, tandis qu'à travers le tulle de son corsage deux seins étoffés et durs venaient pénétrer ma poitrine et qu'une senteur enivrante de linge et d'eau de Cologne m'étourdissait divinement.

L'étoile de ma patte d'épaule la fascina, elle aussi, immédiatement :

— *Oberleutnant!... Oberleutnant!... Herrlich!...*

La journée était belle et nous prîmes la bière dans un kiosque de chèvrefeuille. A son tour, le conseiller de cour était accouru, en pantoufles brodées, en robe de chambre chinoise et en bonnet grec. De son binocle interrogateur et de son oreille tendue il s'essayait à suivre le tendre ramage de ma Dorothéa et mes fanfaronnades héroïques, pendant que la blonde servante Lischen renouvelait le broc, apportait les tartines, les bretzels et le pumpernickel. Quel calme et quelle poétique simplicité! Je voyais de là la maison blanche et rose avec sa décoration de briques émaillées, la véranda qui la vitrait d'un côté, la baie cintrée du salon et, au premier étage, la porte-croisée de la chambre de ma bien-aimée, avec ses rideaux de guipure et son balcon de ciment armé. Je contemplais, avec une exquise émotion, la douceur du jardin dépouillé, les

parterres fraîchement labourés et fumés, la serre où se pressaient les plantes rentrées et les pots de boutures, le tuyau d'arrosage lové près de sa prise d'eau et le vieux jardinier Ambrosius qui, le panier au coude, juché sur une échelle double, récoltait les poires d'un espalier.

Et comme le jardin, comme la maison, comme le kiosque de chèvrefeuille, la belle Dorothéa, dans le printemps de sa chair, était automnale et mélancolique.

— *Mein Wilfrid*, soupirait-elle, aurais-je pu jamais penser que la guerre te reprendrait!...

— Je ne le croyais pas non plus, disais-je; mais il en est ainsi : dans huit jours je serai au feu.

— *Herrje!*... Ces maudits Français ne veulent donc pas encore se déclarer vaincus?

— C'est à nous de le leur faire comprendre. Il y faudra encore quelques bons coups de canon.

— Que le Seigneur Dieu te garde, mon cher Wilfrid!

Nous parlions alors de notre futur mariage, du pasteur Heiligeland qui le bénirait, de l'appartement que nous choisirions à Halle, du mobilier qui le garnirait, et nous nous demandions si nous célébrerions notre union tout de suite après mon retour de campagne ou si nous resterions fiancés jusqu'au moment où j'aurais conquis mon grade de docteur.

Le conseiller de cour opinait de son bonnet grec et répétait de distance en distance :

— *Ja, ja... So, so... Das scheint mir doch sehr räsonnabel...*

Quand je repris ma bicyclette, j'avais convenu avec Dorothéa que nous nous rencontrerions chaque jour à mi-chemin entre Goslar et Ilsenburg, pour passer quelques

heures à excursionner ensemble dans la forêt. C'est ce qui fut réalisé ponctuellement. Nous nous retrouvions tantôt à Oker, tantôt à Bündheim, tantôt à la source Krodo des bains de Harzbourg. Arrivé le premier au rendez-vous, je ne tardais pas à voir apparaître ma belle bien-aimée, penchée sur le guidon de sa machine, en béret de laine ou en feutre blanc, la chaussure de toile souple au pédalier, les cuisses moulées dans la robe courte rythmant leur doux pistonnement devant le garde-jupe en cordonnet vert. Elle sautait mollement à terre, toute rose de sa course. Nous nous pressions longuement les mains et nous échangions nos tendresses. Puis, reprenant la selle, nous roulions béatement côte à côte le long des routes sylvestres qui pénétraient le massif de la montagne. Nous remontions la vallée de la Radau ou celle de l'Oker; nous visitions le Burgberg et les restes de son château médiéval, Oderbrück et son étang, la Romkerhalle et sa cascade artificielle; nous poussions jusqu'à Clausthal, Zellerfeld ou Lautenthal, avec leurs mines millénaires d'or, d'argent, de zinc ou de soufre et leurs bains d'aiguilles de pins. Ou, laissant nos bicyclettes dans quelque hôtellerie, nous nous élevions par les chemins muletiers, les sentiers et les laies aux flancs des coteaux sauvages et des monts anfractueux. Nous en escaladions les croupes et nous en franchissions les ravins. C'étaient l'Elfenstein et le Schmalerkopf, le Ziegenrücken et ses versants de sapins, l'Ahrendsbergklippe et ses blocs singuliers, le Bruchberg et ses gorges sinistres; c'étaient les contreforts déchirés du Brocken, couverts de hêtraies rousses et brunis de bruyères, avec leurs aspérités, leurs bosses, leurs brèches et leurs turgescences, entre lesquelles, gnomesque et têtu, le petit chemin de fer à voie étroite venant de

Wernigerode grimpait sinueusement en soufflant sa fumée jusqu'au sommet dénudé où, les nuits de sabbat, dansaient et chevauchaient les sorcières.

Le Harz déployait à nos regards captivés sa rouge et sombre magnificence. Partout se drapaient les futaies aux teintes violentes, tendues de roc en roc et de cime en cime, écarlates, vermillonnes, fauves, cramoisies, laquées de minium, de pourpre, de cinabre, brûlées et violacées, avec de grandes plaques jaunes, ocre, cuivre ou orange, touchées de bronze, piquées de bistre, rongées de rouille, où s'épandaient les coulées noires des abiétinées. Les vagues forestières battaient les écueils difformes des rochers, couturés de bleu et d'ardoise, parfois recouverts de l'écume des mousses, parfois secs, chauves, pétreux et désolés. D'énormes pics émergeaient de l'océan de feu, léchés eux aussi des flammes et les reflétant jusqu'en haut, la Tête-du-Kobold, la Garde-aux-Loups, hirsutes et démoniaques, déchiquetés et flamboyants. Des vallées et des combes y foraient leurs sillons et y enchevêtraient leurs crevasses. Ça et là, blanche ou verte, s'ouvrait une clairière où brillait un point d'eau.

Quand nous ramenions nos yeux dans notre voisinage ou que, délaissant le point de vue, nous rentrions dans le sous-bois, l'impression, pour être proche, et le spectacle, pour être borné, n'en étaient pas moins charmeurs. Les tiges cylindriques des hêtres et les fûts verticillés des sapins dirigeaient le hasard de notre route. Nous marchions sur l'épais tapis des aiguilles et des feuilles. Les cônes et les faînes roulaient ou craquaient sous nos pas. Les ramures dorées ou rubescentes des ormes blancs, des aulnes, des charmes et des coudres s'arquaient en berceaux sur nos têtes et frôlaient nos visages. De place en

place un grand B blanc gravé sur un tronc ou réchampi sur une roche indiquait le chemin du Brocken.

Mais nous évitions cette direction trop suivie. Nous préférions nous égarer dans les plis solitaires de la montagne. Les cornouillers, les genévriers, les nerpruns offraient leurs baies rouges ou bleues, les merisiers et les sureaux leurs grappes, les baguenaudiers leurs gousses violâtres et vésiculeuses, les tamaris d'Allemagne leurs fruits en capsules ou les boules blanches de leurs semences. Nous cueillions des noisettes que nous cassions entre nos dents, ou des mûres noires dont nous nous barbouillions les lèvres en nous embrassant. Partout les arbrisseaux gonflaient, craquaieent, se disséminaient. On sentait le tan, l'écorce, la pulpe et la résine. Des ruisselets gazouillaient sur les pierrailles et dégringolaient en cascatelles. On entendait la lime aiguë de la mésange serrurière ou le crissement taraudeur des insectes bûcherons. Un tétra vert et brun s'enlevait bruyamment d'une bruyère; on voyait fuir la queue rousse d'un écureuil, et parfois paraître d'entre les frondaisons basses d'un boqueteau la tête fine et le bel œil humide d'un chevreuil.

Plongés dans cette nature débordante, qui nous pénétrait de ses effluves et nous baignait de son mystère, nous en subissions l'enchantement, nous en éprouvions la palpitation. Un délicieux émoi troublait nos cœurs. Dans la tiédeur défaillante de l'automne et la fécondité lourde de la fructification, le magnétisme étrange de la forêt romantique dominait puissamment nos âmes et transportait nos sens. Nos mains se serraient, nos bras se pressaient, nos bouches se joignaient. Une mollesse inconnue ployait contre moi ma bien-aimée. Qu'elle était belle! qu'elle était touchante! qu'elle était inconcevablement

idéale et enivrante!... Ses yeux bleus profonds s'animaient d'une douce flamme; son sourire tremblait d'un désir incertain; sa voix s'altérait en modulations murmurantes; ses doigts énervés et moites s'enroulaient à mes phalanges. Qu'elle était belle! Je l'enlaçais avec passion; sa taille pliait sous mon étreinte; son corps frémissait confusément dans mes bras, et quand ses baisers répondaient aux miens, une exaltation délirante se répandait dans mon être et me brûlait jusqu'au bout de mes artères.

Nous nous asseyions souvent sur un banc de mousse ou entre les racines noueuses d'un arbre. Le tamis des feuillages semait sur son cou, sa robe et ses bas de fil à jours des taches ensoleillées. L'humus moisi des souches se piquait de bolets jaunes et de chanterelles orangées. De gros coléoptères y promenaient leurs mandibules. Un mulot se coulait dans un trou. Etendue à mes pieds, ma belle bien-aimée reposait sur mes genoux sa tête lourde. Une langueur latente semblait l'oppresser. Elle fermait les paupières. Je caressais sensuellement ses cheveux chauds comme une fourrure. Son poids opulent chargeait mes jambes. Je voyais son sein se soulever, sa gorge se mouvoir entre les dentelles de sa chemisette, pendant que l'odeur de sa peau, mêlée aux senteurs âcres de notre couche végétale, montait comme un encens vivant à ma narine.

O Dorothéa!... ma divinité!... mon elfe bocagère!...

Nous revenions engourdis de bonheur, de désirs inavoués et d'aromes forestiers. Avant de reprendre nos bicyclettes, nous nous restaurions et nous nous rafraîchissions. Le chocolat mousseux ou le café crémeux gonflaient dans les tasses, la bière de Pilsen perlait dans les gobelets, les tranches de jambon, de saucisses de foie, de

fromages de porc comblaient les assiettes, servis sous une tonnelle par quelque accorte kellnerin aux bras nus et à la jupe rouge. Puis, après un temps de pédale, et comme il se faisait tard, nous nous quittions sur une bifurcation, elle pour rentrer à Goslar, moi pour retourner à Ilsenburg, non sans nous être préalablement donné un nouveau rendez-vous pour le lendemain.

Mais à mesure que les jours passaient et que nos promenades s'additionnaient, une mélancolie qui tournait à l'angoisse naissait et s'accroissait en moi. Je songeais à mon départ prochain, à l'imminente séparation, et quelle séparation! Les dangers que j'allais courir, l'idée du hasard terrible des batailles, de la blessure peut-être irréparable hantaient et torturaient mon esprit. Reviendrais-je jamais? Retrouverais-je pareille heure, magique de force, de désir, de jeunesse et d'amour? Si j'allais disparaître avant d'avoir bu à la coupe tendue? L'aurais-je tenue dans ma main, si proche de mes lèvres, sans en avoir savouré le céleste breuvage, sans en avoir épuisé jusqu'au fond, au moins une fois, l'ardent étanchement? Et mon angoisse s'accentuait jusqu'à la folie. Etait-il possible que cette affreuse ironie du sort menaçât mon avenir, que ce destin de néant pût m'être départi? Non... Non! avant d'aller braver à nouveau le péril du canon français, je voulais étreindre ce corps chéri, l'étreindre tout entier. Il me fallait jusque dans sa plus tendre intimité cette chair adorée et virginale. La balle qui pourrait me percer, l'obus qui pourrait m'emporter ne tuerait pas un homme qui n'aurait pas goûté la volupté suprême, la seule chose pour laquelle la vie vaille d'être vécue : posséder la jeune fille qu'on aime et en faire une femme.

L'avant-dernier jour se passa; mon affolement et ma

décision connurent leur paroxysme. Le dernier jour arriva. Je devais partir le lendemain matin à six heures.

Nos bicyclettes nous menèrent, cet après-midi-là, sur les bords du petit lac d'Oderbrück. Assis côte à côte sur le gazon odoriférant de la rive, nous contemplions silencieusement l'onde bleu pâle où floconnaient de petits cirrus rosés entre les dentelures vert sombres des conifères. Nous étions seuls : pas un chapeau en vue, pas une ombrelle, pas un toit de chaumine. L'image du site tremblait parfois, ridée par une brise légère.

— Dorothéa, dis-je d'une voix altérée, je pars demain; c'est notre dernière promenade.

Ses yeux se remplirent de larmes; elle se pressa douloureusement et amoureusement contre moi.

Mon bras serra sa taille; je couvris son cou et sa nuque de baisers; je lui murmurai dans l'oreille :

— *Süsser Schatz*, je t'aime tant!...

Elle tressailit, toute commotionnée, comme si je prononçais ces mots pour la première fois.

— Dans vingt-quatre heures, dis-je, je serai sur le chemin de la France, je me rapprocherai du canon, je l'entendrai peut-être.

— *Ach! Herrgott!... Herrgott!...*

— Qui sait ce qui m'arrivera?

— *Ach!* ne pensons pas à ça!... Wilfrid!... mon Wilfrid!...

— Pensons-y, au contraire... Pour moi, *herzliebste Dorothea*, je ne t'oublierai jamais. Si je meurs...

— Oh! pas ça!... pas ça!...

— Si je meurs, Dorothéa, ma dernière pensée sera pour toi... c'est ton nom que je prononcerai, qui s'exhalera de mes lèvres expirantes avec mon soupir d'agonie.

— Quelle horreur!... Wilfrid, tu ne mourras pas... je ne le veux pas! sanglotait-elle.

Je bus plusieurs grosses larmes sous mes baisers. Puis je continuai :

— Moi non plus, je ne le veux pas... Mais ce n'est pas nous qui décidons : c'est le hasard... C'est Dieu... Et Dieu veut beaucoup de sang, par ce temps-ci.

— Dieu ne permettra pas cela!

— Et pourquoi ne le permettrait-il pas aussi pour nous?... Beaucoup de sang, beaucoup de pleurs!... Que de veuves!... que de fiancés aussi, Dorothéa, veuves sans l'être... et c'est encore ce qu'il y a de plus terrible!

— *Ach! ja!...*

— Si, du moins, avant ce départ, peut-être pour la mort... si j'avais de toi le grand souvenir... celui qu'il est impossible d'oublier jamais... celui qu'on emporte jusque dans l'éternité!...

Elle devint extrêmement pâle; ses lèvres palpitèrent; elle porta les mains à son cœur comme pour en comprimer les pulsations. Puis elle balbutia :

— Mais si tu ne meurs pas?

— Eh bien, dis-je, si je ne meurs pas, je reviendrai et je t'épouserai... tu le sais bien!...

— Et si tu meurs? fit-elle sourdement.

— Eh bien, si je meurs... Si je meurs, je t'aurai eue, tu auras été ma femme, nous aurons été unis... et nous nous retrouverons plus tard, dans le ciel.

Elle s'effara.

— Oh! comment... tu voudrais...

— Oui, bégayai-je nerveusement, je voudrais... je voudrais... Je veux! râlai-je tout à coup avec force, la

mâchoire serrée, les bras violents et en la couchant presque sur l'herbe.

Elle se mit à crier en se débattant :

— Oh! non! non!... Wilfrid!...

Je mordais ses lèvres, j'étouffais ses cris sous mes baisers, mon étreinte se resserrait férocement.

— Je... te... veux! martelais-je.

Elle se roidit avec une énergie extraordinaire, parvint à me repousser, tandis qu'elle proférait, défaite et les dents claquantes :

— Wilfrid!... Wilfrid!... Et si j'ai un enfant?...

J'avoue que je n'avais pas pensé à cela. Un enfant!... Je me trouvai sur le moment si éberlué qu'il me fallut tout d'abord revenir de ma minute d'égarement. C'était une objection... une objection toute féminine, mais qui s'imposait. Je dus réfléchir quelques instants. Dorothéa semblait encore plus interloquée que moi. Son instinct avait parlé, avait jailli de son inconscient, et son cri l'étonnait comme moi-même.

Mais je ne fus pas long à retrouver ma présence d'esprit en même temps que mon désir. Je prononçai très instamment et très posément :

— Un enfant?... Soit!... Ceci ne doit pas être exclu... Est-ce que, par peur de l'enfant, tu me refuserais... Non, non, Dorothéa, aucune crainte, même celle-ci, ne doit t'empêcher de remplir le vœu suprême du guerrier qui va s'exposer à la mort pour défendre la patrie!... Tu aurais un enfant... un enfant de mon baiser d'adieu!... Eh bien, quoi!... Ou je reviendrai, tout auréolé de la victoire, et cet enfant sera notre enfant, notre légitime enfant... Ou je ne reviendrai pas... et alors... Alors, Dorothéa, ne devras-tu pas être fière de porter dans ton

sein l'enfant du héros glorieusement tombé, face à l'ennemi, pour la cause sacrée de l'Allemagne;... Ne m'as-tu pas dit, Dorothéa, lorsque je suis parti pour la première fois, ne m'as-tu pas dit que si je mourais, tu me pleurerais toute ta vie?... Eh bien, au milieu de ta douleur, tu aurais au moins cette joie : le gage visible et vivant de notre amour sublime; cette consolation : d'avoir, avant sa mort, donné à celui qui t'aime plus que tout la digne récompense due au guerrier.

Je m'étais exalté en parlant, d'autant que je voyais bien que l'éloquence de mon argumentation faisait la plus vive impression sur l'âme sensible et patriotique de Dorothéa. Je continuai donc à développer ces thèmes puissants, dont son amour pour moi décuplait encore la force, jusqu'à ce que je l'entendisse murmurer, vaincue et toute en larmes :

— Evidemment... je ne puis te refuser cela...

Fou de bonheur, je me rapprochai d'elle, je la saisis de nouveau dans mes bras frémissants, mes lèvres se jetèrent sur ses lèvres...

— Oh! non, non, résista-t-elle... Je t'en supplie... Pas ici!...

— Où donc?

— A Goslar.

— A Goslar?...

— Dans ma chambre.

J'étais confondu.

— Mais, dis-je...

— Je t'attendrai cette nuit... Il n'y a rien à craindre. Le jardinier et la cuisinière logent dans la dépendance, au fond du parc.

— Et Lischen?

— Lischen a aujourd'hui sa sortie hebdomadaire. Elle couche en ville.

J'allais poser la question : « Et ton père? » Mais nous nous comprîmes. Le conseiller de cour n'entendrait rien. L'ouïe fermée à tout bruit et cloîtré dans son sommeil opaque, tout au plus lui arriverait-il de marmonner en rêvant son « *ja, ja... so, so...* » coutumier, conciliant et approbateur.

— Tu n'auras qu'à entrer par le portail, compléta-t-elle. J'en aurai tiré le verrou après le départ du jardinier.

— Je viendrai à minuit, fis-je, tout excité par cette mise en scène romanesquee.

— Oh! dit-elle, tu peux déjà venir à onze heures. L'échelle sera dans le jardin; elle atteint la hauteur de mon balcon.

Le soleil se couchait sur les plus hautes pointes des sapins. Rouge, rose, topaze, le miroir ébloui du petit lac reflétait l'énorme boule sanglante percée des lances bronzées des cimes. Une vapeur mauve s'exhalait d'une combe.

— Quel dommage! susurra la voix suave et trouble de ma Dorothéa. Si nous y avions pensé! Nous aurions pu faire un mariage de guerre.

— C'est trop tard, à présent. Demain matin je serai à Cassel. Ne regrettons pas ce qui n'a pas été et ce qui ne peut plus être.

— Je ne regretterai rien, dit-elle dans un sourire infini.

Nous redescendîmes rapidement la vallée et nous nous séparâmes, après un long regard complice et solennel.

Je ne sais comment je soutins pendant tout le repas du

soir, à Ilsenburg, l'amicale sollicitude de mes parents et de mes sœurs. C'était le dernier jour, la dernière soirée, le dernier repas; on m'accablait de prévenances, de questions, de recommandations, tandis que je n'étais occupé que d'une seule chose, que je n'avais qu'une unique pensée. J'étais à la fois si impatient, si confus et si exubérant, qu'il me paraissait impossible que cela ne se remarquât pas, que cela n'éclatât pas tout autour de moi. Il me semblait que j'avais une auréole sur la tête. J'étais en verre et tout illuminé à l'intérieur. Je répondais au hasard, n'écoutant pas, consultant à tout moment ma montre ou les pendules, sentant tous ces chers yeux braqués sur moi, entrant à travers moi, pénétrant et voyant mon secret. J'étais très malheureux et très heureux.

A dix heures, je me retirai, prétextant le repos à prendre avant le départ, auquel tout le monde se promettait, au reste, d'assister, en se levant comme moi de grand matin. Puis je gagnai ma chambre, dont je fermai la porte à clef; j'enjambai la fenêtre, et, quelques minutes plus tard, je roulais comme un fou sur la route de Goslar.

Un grand quartier de lune se levait derrière les arbres, projetant devant moi mon ombre immense et mécanique. La nuit était sereine, douce, aérée. Les feuilles crisselaient et babillaient subtilement sur mon passage. Nul autre bruit, sinon parfois le cri aigu d'une chauve-souris ou le sifflet lointain d'une locomotive sur la voie de Vienenburg.

Je glissais comme un sylphe dans l'air diaphane, porté d'un vol souple sur les ailes de mes talons giratoires. La durée et la distance fondaient sous mon essor. Je me remémorais en courant tous les amants célèbres : j'étais Léandre franchissant les flots, j'étais Tristan

s'élançant vers Yseult. O vertige de la vitesse et de l'amour!...

Quand la silhouette démesurée de la tour ventrue du Zwinger m'apparut, onze heures tintaient aux églises de Goslar, gravement et sonorement au Frankenberg, clairement et argentinement à la Domkapelle, doucement et harmonieusement à l'église du Marché, lointainement, faiblement et angéliquement au couvent de Neuwerk. Je m'arrêtai, le cœur battant de plus de coups que tous les clochers de Goslar, devant la grille de la villa Treutlingen. Le portail en était entr'ouvert. J'entrai. Le jardin, baigné de lune, idéalisait ses parterres zinzolins, ses gazons bleus, sa serre vert d'eau, son kiosque au chèvrefeuille violet et ses espaliers jaspés. Mi-partie crème et sable, la maison semblait flotter dans une lueur de rêve, où seule la chambre de Dorothéa, éclairée de l'intérieur, mettait une lumière directe, réelle et rose.

A cette vision si suavement poétique, je ne pus m'empêcher de me murmurer les vers de Faust entrant chez Marguerite :

Willkommen, süsser Dämmerschein,
Der du dies Heiligtum durchwebst;
Ergreif mein Herz, du süsse Liebespein,
Die du vom Tau der Hoffnung schmachtend lebst! (1)

Puis, pour annoncer mon arrivée, je sifflai par deux fois le refrain de notre gaie chanson d'étudiants : *Grad aus dem Wirtshaus...*

Je trouvai facilement l'échelle double et la dressai sous le balcon.

(1) Salut, doux crépuscule qui règnes dans ce sanctuaire! Saisis mon cœur, douce peine d'amour, qui vis altérée de la rosée de l'espérance! *Faust*, 2332-2335.

Une forme blanche apparut : ma divine Dorothéa, dans un peignoir en crêpe de Chine. De sa main forte, elle m'aida à sauter la balustrade et je fus dans ses bras.

— *Willkommen! willkommen! mein Geliebter! mein Held!...*

— Dorothéa!... mon incomparable chérie! mon merveilleux trésor!...

Tout ému, tout frémissant, je pénétrai dans la chambre comme dans un tabernacle. Un petit lustre électrique à trois lampes Osram enveloppées d'abat-jour de soie nacarat l'illuminait d'une rougeur atténuée. Un papier satiné où étaient figurées des scènes d'*Hermann et Dorothée* en tendaient les parois. Le meuble se composait d'un mignon secrétaire de dame en bois de rose, d'une table à ouvrage en marqueterie, d'une petite bibliothèque vitrine, d'une commode laquée, d'une belle et ample armoire à glace, de chaises dorées et d'un délicieux canapé de Munich garni en damas capucine. Au fond de la pièce, de grands rideaux de plumetis blanc voilaient le lit. Partout où ils avaient pu se nicher, sur toutes les surfaces planes, sur toutes les tablettes, aux angles des miroirs, aux cols des vases, épinglés ou fixés aux murs, une multitude de charmants objets et colifichets féminins, rubans, sachets, guirlandes, fleurs artificielles, éventails, carnets, cadres de peluche ou de cuir, porte-cartes, vide-poches, écrins, liseuses, albums, pendentifs, souvenirs de bal, d'anniversaires ou d'arbres de Noël bariolaient et agrémentaient de coquetterie ce tendre et innocent séjour. Parmi les photographies, où brillaient celles de l'Empereur et de l'Impératrice, du Kronprinz et de la princesse Cécile, des princes et princesses impériaux, de la reine de Grèce et de l'impératrice de Russie,

se trouvaient les nombreux portraits que je lui avais donnés de moi, moi dans toutes mes phases et sous tous mes costumes : étudiant, avec la casquette, la veste à brandebourgs et les bottes à l'écuyère; escrimeur, la rapière au gant et le plastron sur la poitrine; danseur, en frac à revers de soie et la rose à la boutonnière; excursionniste, la plume au feutre et le sac tyrolien sur le dos; volontaire d'un an, le casque à pointe sur la tête et la soutache aux pattes d'épaules; aspirant, le fusil d'infanterie au bras, le galon de sous-officier au collet; lieutenant enfin, avec la dragonne à l'épée, la visière sous la casquette et la jumelle de campagne en sautoir.

— Il ne manque que celle de l'*Oberleutnant*, roucoula Dorothéa, appuyant ses beaux bras nus sur mes étoiles et se pressant amoureusement contre les boutons de mon uniforme.

Nous avions fait à petits pas, serrés l'un à l'autre, le tour de la chambre. Arrivés devant le lit, j'en soulevai d'une main le rideau. Je contemplai, dans une vision de paradis, toute cette blancheur immaculée : les oreillers de dentelles, brodés à son initiale, le lambrequin à volant, les draps festonnés, le couvre-pieds en pongée. Saisi d'un immense frémissement, j'évoquai de nouveau notre grand Gœthe et je m'écriai avec transport :

Quel délire s'empare de moi!
Là, je voudrais m'oublier de longues heures.
Nature! c'est là qu'en des songes légers
Tu complétas ce bel ange incarné!
Là que reposa cette enfant,
Son tendre sein tout palpitant de vie et de chaleur!
Là qu'en une sainte et pure création
Se développa l'image des Dieux! (1)

(1) *Faust*, 2354-2361.

Mais l'image des Dieux, le bel ange incarné me donna une tape sur les doigts et le rideau retomba. Elle me conduisit au canapé capucine, où nous restâmes longtemps à nous embrasser, à nous enlacer, à confondre nos haleines, nos caresses et nos exaltations passionnées. Ses beaux yeux étaient pleins de larmes brillantes et ses lèvres de baisers.

— *Wilfrid!... mein Wilfrid!... Du, Wilfrid mein!...* ramageait-elle, les paupières alourdies d'amour.

Sous le peignoir, je sentais onduler et vibrer son corps en chemise. La peau divinement modelée et musclée de ses bras serrait mes joues dans leur étau de soie chaude. Un terrible enivrement montait en moi. Je devenais fou... Je sentis qu'il me fallait maintenant la ployer sur les coussins.

Mais elle m'échappa. Elle disparut derrière une tenture qui fermait son cabinet de toilette.

Quelques instants après, les rideaux du lit s'ouvrirent. Une forme féminine gonflait les draps. La tête enfouie dans les oreillers ne laissait voir que l'éparpillement touffu de ses cheveux d'or.

Je m'avançai en titubant. Mon uniforme tomba sur le tapis. Je plongeai mes mains fiévreuses dans cette chevelure en fusion, voulant retourner, pour la couvrir de baisers, cette tête chérie...

Mais je reculai soudain, interdit. A peine avais-je revu le visage de ma bien-aimée, que j'y découvris, de chaque côté, deux choses qui brillaient à travers la toison éparse, qui scintillaient étrangement sous le rayonnement rosé du petit lustre électrique...

C'étaient les boucles d'oreilles de Marguerite... les

miennes... celles qui valaient quarante mille marks... et que je lui avais envoyées de France...

— Non! non! criai-je nerveusement. Ote ces bijoux!... Je ne veux pas voir ces perles sur toi!...

— Vraiment? susurra-t-elle surprise. Moi qui croyais te faire plaisir!... Eh bien, fit-elle, je les enlève. Je les remettrai quand nous serons mariés.

Elle les détacha et les déposa sur la table de la ruelle. Cela me rappela le geste avec lequel, à Aix-la-Chapelle, Frau Professor W... ôtait ses bagues.

Je me rapprochai, je chancelai sur le lit, je m'abattis éperdu sur ce corps chaud et respirant.

— Oh! oui!... oui!... haletai-je. Je te veux ainsi!... sans parure!... belle de ta seule beauté!... mon étoile!... ma vie!... ma belle fiancée vivante!...

Elle se cacha la tête dans ma poitrine... Je sentis tout son corps contre moi... Mon visage baignait dans ses cheveux; mes baisers mordaient sa nuque, ses épaules... J'eus le contact de ses jambes... Une volupté insensée coula comme un alcool brûlant dans mes veines.

Longtemps je caressai, j'étreignis avec passion ce corps de vierge, m'inondant de sa chevelure, m'abreuvant des baisers de ses lèvres, des regards demi-clos de ses yeux, de tout l'abandon de cette chair encore virginale... évitant de brusquer le bel ange qui se donnait à moi et retardant la consommation de l'irréparable et adorable destinée.

Des minutes ou des heures passèrent, je ne sais.

Alors, prudemment, doucement, lentement, puis d'un grand élan fougueux, je la pris.

Elle poussa un cri de douleur, suivi presque aussitôt

de soupirs de jouissance qui me remuèrent jusqu'au fond de l'âme.

O wunderhelle Sternenacht!... C'est ici qu'il faudrait la lyre et le génie de tous nos grands poètes pour exprimer l'ineffable beauté de cet instant prodigieux. O passion créatrice! ô pâmoison sacrée! conjonction éternelle de l'homme et de la femme, comme de deux mondes, de deux principes, de deux causes! Musique des sphères et musique des sens! harmonie supérieure des espaces et des espèces! Qui dira, cycles souverains, vos lois et vos apothéoses? qui chantera, flux, vos librations et vos retours éternels? O métaphysique! transcendance! ô physique! immanence! Résolution des antinomies! Apollo, forme femelle, Dionysos, fureur mâle! Génies de l'eau, de la terre et du feu! Et vous, Nornes fatidiques! Vous, déesses augustes, Mères! Et toi, Homunculus! O poésie! orchestre! sortilèges du Vénusberg! forêt de Siegfried! enchantement du Vendredi-Saint!... Et au-dessus de tout, toi, Amour, qui unifies tout, dans ton monisme conçu du dualisme!...

Ainsi s'embrasaient mon être et ma pensée, durant cette nuit solennelle où toutes les cloches de Pâques sonnaient dans ma tête en fête et sur le lit blanc de Marguerite. Quelle assomption! Quel envol en plein empyrée!...

Mais voici que d'autres cloches répondirent soudain de l'extérieur, les cloches de Goslar, d'abord celles de Frankenberg, puis celles de la Domkapelle, puis celles de l'église du Marché et celles de Neuwerk... Et ce n'étaient pas des cloches de rêve, mais des cloches réelles... Et elles tintèrent quatre coups.

— Quatre heures! m'écrai-je, ramené subitement de l'empyrée dans ce bas monde.

— Non... reste encore! implora la voix de Dorothéa. Ne t'en va pas, mon âme!...

— Il est quatre heures! fis-je résolument en m'échappant du lit. A six, je dois prendre le train à la gare d'Ilsenburg.

— Il est trois heures!... Il n'a sonné que trois coups!...

— Quatre, je les ai entendus.

— Trois!.. il ne fait pas encore jour!...

— Le jour point!... Veux-tu donc me faire déserter?

— Déserter!... ah! mon Dieu!... Il fait jour!... Il fait jour!... Vite, vite, va-t'en!... Sauve-toi!... Il fait jour!

Cela me rappela les vers d'un autre grand poète, qui se mirent aussitôt à voltiger dans ma mémoire, tandis que je me rhabillais hâtivement, ce dialogue immortel de notre Shakespeare :

Willst du schon gehn? Der Tag ist ja noch fern.
Es war die Nachtigall, und nicht die Lerche,
Die eben jetzt dein banges Ohr durchdrang.
Sie singt des Nachts auf dem Granatbaum dort.
Glaub' Lieber, mir : es war die Nachtigall.

Die Lerche war's, die Tagverkünderin,
Nicht Philomele : sieh' den neid'schen Streif,
Der dort im Ost der Frühe Wolken säumt.
Nur Eile rettet mich, Verzug ist Tod.

Es tagt, es tagt! Auf! eile! fort von hier.
Es ist die Lerche, die so heiser singt
Und falsche Weisen, rauhen Miston gurgelt.
Stets hell' und heller wird's : wir müssen scheiden (1).

(1) *Shakespeare's dramatische Werke,* übersetzt von August Wilhelm Schlegel. *Romeo und Julia.* Dritter Aufzug, fünfte Szene.

Tu veux déjà partir? Le jour est encore loin.
C'était le rossignol, et non pas l'alouette
Qui perçait ton oreille anxieuse.

Eplorée, Juliette m'avait accompagné au balcon. Je lui envoyai d'en bas un dernier adieu, je jetai à sa forme blanche un dernier baiser, que peut-être elle ne vit pas, car en réalité il n'y avait pas encore la moindre lueur de jour, et seul le croissant lunaire, que voilait légèrement la gaze d'une brume, commençait à descendre, vague et blafard, sur Goslar. Et il n'y avait non plus ni alouette, ni rossignol, car l'alouette et le rossignol n'habitaient plus nos climats et avaient déjà fui vers le sud. On entendait seulement, venu de la lisière voisine, l'ululement plaintif d'un chat-huant, que les rougeurs tardives de l'aurore ne chassaient pas encore.

— *Ade! ade!... Lebewohl!...*

Et comme Roméo sur le chemin de Mantoue, je m'élançai rapidement sur la route d'Ilsenburg, toute gonflée des feuilles mortes et humides de l'automne.

Il chante la nuit sur ce grenadier.
Crois-moi, mon amour: c'était le rossignol.

C'était l'alouette, l'annonciatrice du jour,
Et non le rossignol: vois le rayon jaloux
Qui ourle là-bas à l'orient les nues de l'aurore.
Fuir est mon seul salut; tout retard, c'est la mort.

C'est le jour, c'est le jour! Debout, fuis, vite, vite!
Oui, c'est l'alouette dont le chant rauque
Fait entendre ces accents faux et discords.
La clarté croît de plus en plus: il faut nous séparer.

IV

Je me réveillai vers midi, respectueusement tiré de mon sommeil par le contrôleur.

— *Bitte sehr, Herr Oberleutnant!*

J'étais en gare de Cassel. Le lieutenant Siebel m'attendait sur le quai. Engourdi, bâillant, comateux, je me secouai enfin.

— *Wie geht's? Alles recht?*

— *Alles recht.* Nous partons ce soir pour Thionville.

Nous commençâmes par aller dîner au König von Preussen. L'après-midi, nous nous rendîmes aux casernes, où nous inspectâmes nos hommes. On nous embarqua, effectivement, le soir même.

Le voyage fut long et sans autre agrément que les multiples postes de ravitaillement de la Croix-Rouge, où nous taquinions les buffetières, quand il s'en trouvait de jolies, tout en absorbant leurs bouillons et en consommant leurs sandwichs. Parvenus le lendemain soir à Thionville, nous descendîmes, Siebel et moi, au Terminus, pendant que nos hommes prenaient quartier dans un baraquement du gros fort de la rive droite.

On nous laissa tranquilles six jours. Tranquillité relative. La place, gorgée de soldatesque, était effroyablement tonitruante et charivarique. Des miliers de soudards de toute arme et de toute incorporation, venant du

front ou s'y rendant, y mugissaient jour et nuit leurs hurles bachiques et y débraillaient leurs turbulences martiales. Les nombreux éléments très jeunes de la classe 16, imberbes et roses, admiraient frénétiquement leurs aînés, brûlés par le feu ou tannés par la tranchée, et, dans leur pétulance belliqueuse, faisaient encore plus de bruit qu'eux. C'est là que je vis pour la première fois les nouveaux casques de guerre, si différents de nos braves cuirs à pointe de 1914, énormes salades d'acier, à visière et à couvre-nuque mambrinesques, que, sur l'exemple des Français et en les amplifiant à notre goût, il nous avait bien fallu adopter, comme pare-éclats contre les trop fréquentes blessures à la tête propres à la balistique moderne. Préférant à ce lourd métal leur bon calot de drap, la plupart de nos *Feldgrauen* se débarrassaient d'ailleurs, sitôt qu'ils le pouvaient, de cet armet, qu'ils portaient sur leur sac comme un plat à barbe ou laissaient rebondir sur leur derrière, accroché à leur ceinturon.

J'allais chaque matin chez le commandant d'étapes attendre mes ordres. Ils me furent communiqués le 30. Je devais partir le lendemain, première heure, avec ma centaine de recrues, dans un convoi militaire qui, par Longuyon, Montmédy et Sedan, allait être dirigé sur Vouziers. C'était bien ce que je présumais. Les combats de Champagne du mois précédent avaient creusé dans nos régiments d'énormes vides qu'il fallait combler. Rien que sur ce front, nous avions perdu cent cinquante mille hommes, dont vingt-cinq mille prisonniers. C'était miracle que les Français n'eussent pas percé. Le 48e, décimé, était au repos à l'arrière et nous allions lui infuser du sang.

Nous passâmes une revue d'armes, on nous distribua des casques, et, le 31 octobre, au petit jour, le train, dont

nous occupions deux wagons, quittait Thionville, emportant deux mille hommes.

Nous suivions la grande ligne de rocade des armées allemandes qui, par Charleville et Hirson, mettait en communication Metz et Lille, desservant toute l'étendue du front. Les convois y échelonnaient de cinq en cinq minutes leur marche lente, régulière, continue, et toutes les deux minutes et demie nous en croisions un. De distance en distance, des plexus de voies de garage amalgamaient leurs rames. De longs quais tout neufs bordaient les approches des stations et des passages à niveau. Des lignes récemment construites, et qui ne figuraient pas sur les cartes françaises, des épis, des chemins de fer à voie étroite venaient s'embrancher sur l'artère principale. Fortement gardée, celle-ci piquait son parcours de sentinelles grises, de guérites aux couleurs allemandes, de petits postes au bivouac faisant la soupe autour de marmites de campagne que léchait un feu de bois. Parfois, on voyait surgir d'un buisson le profil équestre d'un uhlan, lance passée au coude, ou circuler au petit trot sur une route une vedette de dragons. Parfois aussi l'on découvrait, plantée sur ses roues, la gueule en l'air, une pièce contre avions ou l'énorme cylindre bâillant d'un projecteur.

Entre Audun-le-Roman et Pierrepont, notamment pendant un arrêt à Joppécourt, sur le plateau, il nous arriva d'entendre gronder le canon. Je reconnus avec plaisir et dans un léger battement de cœur ce bruit familier. Ceux qui ne l'avaient jamais entendu, sinon aux manœuvres, et c'étaient les plus nombreux, en furent tout excités. Un grand frémissement courut le long du train. Officiers et sous-officiers, descendus sur le ballast, écoutaient, la main

aux oreilles, et se communiquaient joyeusemeut leurs impressions. Le grondement était sourd, profond, lointain. On percevait le coup, lourd comme un effondrement souterrain, suivi d'un roulement confus qui n'en finissait pas. C'étaient quelques-uns de nos mortiers, tapis dans la forêt de Spincourt, qui tiraient sur les forts de Verdun.

Nous nous éloignâmes progressivement de ces parages pour nous enfoncer dans les vallées pittoresques de l'Ardenne. Partout les pentes se couvraient de bois, se coupaient de gorges, s'échancraient de fagnes tourbeuses ou d'étroites prairies. On passait des ponts et des viaducs. Le pays était agricole et ouvrier. Après Montmédy, dont les Français avaient fait sauter le tunnel en évacuant la place en 1914, et que l'on contournait par une déviation de quelques kilomètres, c'était Margut et ses filatures, Blagny et ses usines, Carignan avec ses forges et ses halles, Brévilly et son église fortifiée. Mais aucune fumée ne panachait les cheminées, aucun bétail ne paissait aux herbages. Une maigre population de vieillards, de femmes et d'enfants poussait pour nous la charrue derrière d'étiques chevaux, semait le blé, le seigle ou l'avoine, arrachait les pommes de terre, hersait, plantait ou ensilait, parfois sous l'œil et la carabine d'un gendarme prussien.

Il était près d'une heure quand nous entrâmes en gare de Sedan. Une surprise m'y attendait, sous les espèces d'un télégramme de la 5e division, qui me fut remis à l'arrivée et où je recevais l'ordre de rester à Sedan pour me tenir à la disposition du commandant de station de cette place. Je fis donc mes adieux au lieutenant Siebel, je reçus le salut de mes hommes et laissai repartir sans moi le train pour la Champagne.

Je me présentai aussitôt à la Kommandantur de la gare. Un sous-officier de service me répondit que le major commandant était en train de dîner et que j'eusse à repasser une heure plus tard. Je n'eus d'autre parti à prendre que de faire comme le major commandant, ce qui me convenait fort bien, car j'avais grand faim, et je me dirigeai du côté du buffet.

La gare de Sedan était merveilleusement ordonnée, reluisante de propreté et frappait par son aspect de belle tenue et même d'élégance. Des sentinelles impeccables en garnissaient les issues, des drapeaux allemands aux couleurs fraîches en décoraient les baies, un grand air d'apparat solennisait les quais, les salles et les visages. Sur les murs et les écriteaux s'inscrivait, maintes fois répété, en caractères gothiques, ce nom magique : Sedan

Au buffet, qu'encombrait une foule de brillants officiers, de civils cossus et de dames en pompeuses toilettes de ville, on se serait cru dans un grill-room de palace, en temps de grandes manœuvres. Je cherchai avec une vaine curiosité quelques têtes qui pussent être françaises; je n'en découvris pas, sauf peut-être de deux ou trois femmes assez délurées, attablées en compagnie de jeunes lieutenants. Des maîtres d'hôtel en habit assuraient un service choisi. Je pris place à un guéridon et me fis présenter le menu rédigé en allemand.

Quelque peu interloqué de tomber au milieu d'une société si distinguée, fort intrigué surtout par l'arrêt brusque de mon voyage et la destination inconnue qui allait m'être assignée, il me vint soudain à l'esprit, tout en dégustant une excellente perdrix, que je me trouvais sur un point particulièrement intéressant de la zone des opérations. A vingt kilomètres nord-ouest, sur cette même

ligne ferrée, se trouvait la double ville de Charleville-Mézières, en ce moment résidence de S. M. l'Empereur et siège de l'Etat-Major général, tandis qu'à quarante kilomètres sud-est, sur la ligne qui de Sedan remontait la vallée de la Meuse, était Stenay, quartier général de S. A. I. et R. le Kronprinz allemand. A l'idée de ces proximités sensationnelles, je fus pris d'un saint tremblement et je me mis à manger beaucoup plus respectueusement la suite de mon repas.

Qu'allait-il m'arriver, *mein Gott?* Serais-je admis un jour à contempler l'un ou l'autre de ces augustes visages? A cette perspective, qui n'avait point à être reléguée hors du domaine du possible, mon cœur bondissait d'émoi dans ma poitrine, mon âme allemande tressaillait de loyalisme et d'exaltation patriotique. Je me voyais déjà passé en revue de combat ou de garde d'honneur par l'un de ces héros laurés de la victoire, recevant peut-être personnellement un ordre de la bouche d'un de ces personnages presque divins. Je m'imaginais félicité par l'un d'eux à la suite de quelque exploit valeureux ou, sort funèbre mais non moins glorieux, blessé à mort et rendant le souffle sous le reflet de cette rayonnante présence.

Ma pensée se reportait alors sur ma Dorothéa, dont, par anticipation et dans l'éventualité de ce tragique dessein, j'avais cueilli la belle chair, et je me plaisais à me représenter quels seraient à la fois sa douleur et son orgueil, quand elle recevrait, en mémoire de moi et en accomplissement de ma dernière volonté, la croix qu'auraient épinglée sur le drapeau noir, blanc, rouge de mon cercueil la main majestueuse de l'Empereur ou les doigts sérénissimes du Kronprinz.

Mais la poursuite de ce rêve et l'assouvissement de

mon appétit m'avaient conduit jusqu'à deux heures et demie. Il était temps de repasser à la Kommandantur. Le major s'y trouvait, et je reconnus en ce gros officier, abondamment moustachu et violemment sanglé dans un uniforme chamarré de décorations, un des dîneurs du buffet.

— Premier-lieutenant Hering? C'est parfait. Je vous attendais. Les instructions que j'ai pour vous, monsieur le premier-lieutenant, portent que vous devez vous rendre, par les voies les plus rapides, à Dun-sur-Meuse.

Il me remit mon ordre de route et m'informa que la voie la plus rapide consistait à monter dans un train qui passerait une heure plus tard en gare de Sedan et qui me mènerait en deux petites heures à destination.

— Bon voyage, *Herr Oberleutnant*, et faites-nous là-bas de la belle besogne!

Dun-sur-Meuse... J'avais quelque souvenir d'avoir entendu prononcer ce nom-là... Dun-sur-Meuse!... Où diable... Ah!... Je me rappelai cet extraordinaire Sosthène Rossignol, qui m'avait donné des leçons de français à Magdebourg. C'était lui qui m'avait parlé de Dun-sur-Meuse, où il avait des parents. Je consultai mes cartes pour identifier cette localité. Elle se trouvait à une douzaine de kilomètres en amont de Stenay et à une douzaine de kilomètres des premières lignes du front de Verdun. Ce n'était pas encore l'avant, mais c'en était bien près. Qu'allais-je faire là, loin de mon régiment, et pourquoi m'y envoyait-on?

Le train où je montai était une rame légère exclusivement composée de voitures de première classe et de wagons-salons de la Compagnie française de l'Est. La centaine de voyageurs qui en occupaient les fauteuils ou en animaient les couloirs me parurent être du même

monde que les dîneurs de Sedan : officiers de l'Etat-Major ou du Grand-Quartier, la bande rouge amarante au pantalon, fonctionnaires militaires, l'aigle à la casquette, hussards à brandebourgs, uhlans à plastron, médecins à caducée et à collet noir, intendants bedonnants, sveltes attachés de cabinet ou de chancellerie. J'aperçus un général de la Garde, la torsade à l'épaule et la litze à la manche. Parmi la douzaine de civils, deux ou trois gentlemen en feutre vert et en moustache cirée, diamant à la cravate et cigare au bec, pouvaient appartenir sans trop de doute à la police secrète de campagne. Plusieurs dames au verbiage sonore et en luxueux manteaux de fourrure lançaient leurs fusées de rire et leurs simagrées féminines dans la fatuité un peu gourmée des hommes.

Je ne connaissais personne et me trouvais trop intimidé pour tenter de nouer aucune conversation; personne non plus ne m'adressa la parole. Mon impression de grandes manœuvres, de Kriegspiel et de festivité militaire s'accentuait et fût devenue prédominante, n'eût été le spectacle cinématographique qui se déroulait le long de la ligne et rappelait avec force à la réalité de la guerre. Les trains que nous croisions ne ressemblaient pas au nôtre et n'étaient point différents des convois hérissés et volumineux que nous avions rencontrés en si grand nombre depuis Thionville. Sur la voie et ses alentours s'exécutaient d'énormes travaux où s'évertuaient nos pionniers et auxquels étaient contraints de copieux contingents de prisonniers et des populations entières de civils : terrassements, creusement de tranchées, construction de baraquements et de hangars, abatage d'arbres, pose de rails et de fils télégraphiques. A mesure qu'on avançait, les chantiers se multipliaient. A Villers, une nouvelle voie

commençait à doubler la nôtre du côté de la Meuse. Elle se quadruplait à la station d'Autrecourt et s'enfonçait dans l'intérieur du pays.

Le train, qui avait déposé en cours de route quelques-uns de ses voyageurs, se vida à peu près complètement à Stenay. Le général, les officiers d'Etat-Major, les policiers et les dames en fourrures y descendirent. Un grand papotage s'éleva sur le quai, au milieu du cliquetis des sabres et du tintement des éperons. On entendait bruire des autos.

A Dun, ce fut mon tour. Le train n'allait pas plus loin. Là aussi de gros ouvrages s'exécutaient et l'on y terrassait, on y charroyait, on y charpentait et l'on y boulonnait plus considérablement encore qu'ailleurs. Je donnai l'ordre à un soldat de prendre mon bagage et de me guider jusqu'à la Kommandantur. L'obscurité commençait à se faire, qu'opacifiait une bruine assez dense. Nous suivîmes une chaussée empierrée et noyée de boue entre des terrains bas. Nous traversâmes plusieurs ponceaux, un pont sur un canal, puis un pont plus long sur la Meuse. Nous longeâmes une rue coudée, d'où nous passâmes sur un nouveau pont qui franchissait en biais un autre bras de la rivière. Une file de toits silhouettait le long de la rive ses ombres baroques. Nous tournâmes à gauche, suivîmes une rue obscure obstruée de soldats indistincts, et nous débouchâmes devant une façade noire, d'où filtraient, à travers les rainures de contrevents clos, de minces filets de lumière. Des sentinelles qui en gardaient l'entrée émergèrent des ténèbres. Je fus introduit dans l'intérieur très éclairé d'un édifice spacieux qui paraissait loger plusieurs services d'armée.

Sur un corridor dallé s'ouvraient des salles gorgées

d'un remuement administratif et militaire où, au milieu du brouhaha, des jurons, de la fumée, du cliquettement des machines à écrire et dans un grand va-et-vient d'officiers, de feldwebels et de sergents, se paperassait, se dressait, se classait toute une gestion d'inspection d'étapes. Des inscriptions à la craie se lisaient sur les portes : *Intendantur, Quartierleistung, Verpflegungskommission, Feldpostamt*... Une cour donnait accès à d'autres locaux. Un pavillon voisin logeait une *Feldpolizei*. Conduit par un planton, je montai au premier étage. Une porte annonçait sur une pancarte grossièrement clouée : *Kommandantur*. J'entrai dans le bruit, le griffonnage et le brouillard des pipes. C'était une vieille salle au plafond à solives, aux trumeaux boisés, meublée de banquettes, de bureaux et de tables. Une grande chromolithographie du Kaiser enluminait violemment une paroi.

Je m'avançai vers le colonel commandant, me présentai et lui montrai mon ordre de route.

Tandis que j'échangeais quelques mots avec lui, j'entendis derrière moi une voix chantante qui ne m'était pas inconnue :

— Lieutenant Hering!... Par quel heureux hasard...

Je me retournai. Je vis une haute stature flexible et dandinante, surmontée d'une tête aristocratique à fine moustache blonde et à regards doucereux. C'était le premier-lieutenant comte von Kubitz, le beau Max d'Aix-la-Chapelle, notre grand dolichocéphale blond en personne.

— Lieutenant Hering!... répétait-il, chaleureux et souriant de ses dents trop blanches.

— *Oberleutnant*, rectifiai-je.

— Ah! pardon, je n'avais pas remarqué... Tous mes compliments... Mais que vois-je aussi? Vous appartenez

maintenant à notre division... et vous êtes du même régiment que moi!...

Je lui contai l'histoire de mon changement de corps.

— Et depuis quand êtes-vous à Dun?

— J'arrive à l'instant.

— C'est parfait, fit-il. Mais ce n'est pas tout. Il va falloir vous loger, et ce ne sera pas facile. Tout est plein. Il y a ici une grosse *Etappen-Inspektion*, dont les services occupent la moité de la ville. Le reste est pris par les officiers pour leur logement particulier.

— Et les habitants? demandai-je.

— On leur laisse deux pièces par maison. Le surplus est réquisitionné. Dites donc, Flachsmann, continua-t-il en s'adressant à un sergent, il faudrait trouver pour demain un logement pour mon ami monsieur le lieute... je veux dire monsieur le premier-lieutenant Hering. Quelques chose de propre et d'agréable, si c'est possible.

— A vos ordres, monsieur le premier-lieutenant. Je crois pouvoir promettre à monsieur le premier-lieutenant que monsieur son ami monsieur le premier-lieutenant aura demain ce qu'il lui faut.

Il salua militairement et je lui remis un billet de dix marks.

— Pour ce soir, reprit le grand dolichocéphale blond, on pourra vous donner un lit de camp dans un coin de l'auberge du Grand Cerf, où nous avons notre casino et où vous allez me faire le plaisir de venir souper avec moi.

J'acceptai, heureux de n'être pas seul dans cette fourmilière militaire où je venais de tomber comme un hanneton. Nous sortîmes. Suivis de mon porteur de bagage, nous nous engageâmes dans l'obscurité de la ville, ris-

quant à chaque pas de nous heurter aux ombres bruyantes et cliquetantes qui la peuplaient.

— Est-ce qu'il vient des avions, questionnai-je?

— Rarement. Nous sommes ici dans un secteur tranquille. Pour le moment, du moins, ajouta-t-il, car, à en juger par le travail qui se fait depuis quelque temps, il pourrait bien y avoir du changement sous peu.

Après avoir malaisément parcouru quelque trois cents mètres d'un pavé gras, nous arrivâmes à l'auberge du Grand Cerf, dont la porte poussée nous ramena en pleine lumière. C'était une maison qui devait être en temps ordinaire de troisième ou quatrième ordre, mais qui, aménagée presque luxueusement à notre usage et brillamment fréquentée comme elle l'était, faisait assez bon effet. Les deux autres établissements de la localité, l'hôtel de la Gare et l'hôtel des Voyageurs, avaient été également transformés en casinos. Mais le Grand Cerf était le plus recherché, car il avait l'avantage d'avoir conservé ses tenanciers français, notamment la patronne, Mme Gaillard, qui était un cordon bleu. Je m'en aperçus sans plus tarder. Présenté à quelques-uns de mes futurs camarades, nous prîmes place autour d'une table chargée d'une magnifique argenterie, qui n'appartenait sans doute pas à l'auberge, et de vins de marque, qui ne sortaient peut-être pas primitivement de sa cave. Et je ne fus pas le dernier à faire honneur aux excellents plats qui nous furent servis.

— Et voilà, fit von Kubitz; ici, mon cher, nous n'avons pas d'autre distraction : la cuisine, le vin et le jeu.

— Pas de théâtre, de concert?

— Rien. Des conférences d'officier. Dun est un trou. La bourgade n'a pas mille habitants, et il en reste deux cents.

— Vous ne vous ennuyez pas?

— On ne nous en laisse guère le temps. Mais quand j'ai une journée libre, je cours à Stenay. Là on s'amuse, là on est gai, là c'est la belle vie!

— Vous connaissez Son Altesse Impériale le Kronprinz?

— Je crois bien. Quel homme charmant! Il faudra que je vous introduise dans ce milieu ultra-captivant.

— C'est que, dis-je, je ne suis pas titré comme vous.

— Ce serait une difficulté en temps de paix, fit le comte von Kubitz. Mais en campagne il n'en est pas de même. Votre grade suffit, si les circonstances s'y prêtent. N'oubliez pas que vous êtes maintenant un officier de son groupe d'armées.

Ces perspectives, un peu légèrement ouvertes peut-être par le grand dolichocéphale blond, que je n'eusse jamais supposé devoir être si aimable pour moi, me remplirent d'ivresse. Le vin aidant, nous évoquâmes les joyeux souvenirs d'Aix-la-Chapelle. Puis il me conta ses aventures depuis son retour au III[e] corps et comme quoi il avait fini par être envoyé à Dun en qualité d'officier de liaison de la 5[e] division, fonction qui allait sans doute être aussi la mienne. Nos compagnons n'étaient pas moins gais que nous et nous régalèrent à leur tour de quelques histoires magnifiquement scabreuses. La partie de cartes s'engagea ensuite et je perdis élégamment quelques centaines de marks. Cela me rappela encore les beaux jours d'Aix-la-Chapelle, et peut-être en était-il de même pour le blond Max, car je le sentis plusieurs fois se pencher sur moi et m'embrasser, comme si j'avais été la belle et garçonnière baronne von K...

Le lendemain, quand je me présentai au bureau des logements de la Kommandantur, je retrouvai le sergent Flachsmann, qui me dit :

— Monsieur le premier-lieutenant, je crois que j'ai votre affaire. C'est une maison sise au bout de la ville, sur la route de Verdun, et qui ne loge encore personne. Elle appartient à deux vieilles personnes, les époux Lormeau, qui l'habitent. Il doit s'y trouver deux ou trois bonnes pièces disponibles, où vous n'aurez qu'à faire votre choix et à vous installer de votre mieux, monsieur le premier-lieutenant.

— Allons voir ça.

— A vos ordres, monsieur le premier-lieutenant.

Nous suivîmes, du côté de l'amont, la longue rue qui bordait la Meuse. Un moulin y caricaturait sa carcasse noircie. Bon nombre de maisons étaient incendiées ou détruites, mais on avait réparé tant bien que mal celles qui pouvaient encore être utilisées pour le logement des troupes ou les services de l'Inspection d'étapes.

— Les dégâts datent de 1914, dit Flachsmann. Nous avons rapiécé ce que nous avons pu. Il n'y a rien eu depuis, que quelques toits détériorés par les avions français.

Le temps était gris, mais il ne pleuvait plus. Nous pataugions dans la boue et nous circulions péniblement à travers le charroi. De temps en temps, la sourdine de quelques coups de canon indistincts et comme ouatés signalait la proximité du front.

L'avant-dernière maison citadine, avant les bicoques éparses amorçant la campagne, présentait en alignement de la rue une vieille façade grise sans style, percée de deux rangs de fenêtres à contrevents d'un ocre terni que

surmontait un œil-de-bœuf ouvert dans un pignon latté.

— Nous y sommes, dit le sergent en tirant le pied de biche de la porte.

Un grêle carillon tinta à l'intérieur et nous vîmes presque aussitôt survenir un petit vieillard à l'impériale tremblotante et aux grands yeux noirs tout inquiets sous des sourcils blancs broussailleux.

— *Donnerwetter!*... Jampre... Offizier... logieren... commença le sergent Flachsmann d'un ton menaçant.

Je crus devoir venir à son secours.

— Monsieur, fis-je très poliment et en portant la main à ma casquette, j'ai besoin d'un logement. Vous avez des chambres disponibles. Ayez l'obligeance de me les montrer.

Nous étions dans un assez vaste vestibule carrelé, complètement vide, sauf quelques patères où pendaient des défroques. A gauche s'ouvrait une cuisine. Entre deux belles portes de chêne, l'une au fond, l'autre à droite, la cage d'un escalier montait à l'étage.

— Veuillez entrer, messieurs, nous dit le vieillard en ouvrant la porte de droite.

Nous pénétrâmes dans une grande pièce planchéiée, sans rideaux aux fenêtres, à laquelle une table oblongue, quelques sièges de paille et un buffet de sapin chargé d'une modeste vaisselle donnaient l'aspect d'une pauvre salle à manger. Une dame d'une cinquantaine d'années, aux cheveux grisonnants sous une coiffe de fausse dentelle noire, maigre et les yeux rougis, enfouie dans un vieux châle de laine, se leva à notre entrée, quittant une chaufferette, qui était le seul feu de la pièce.

— Vous êtes monsieur et madame Lormeau? dis-je.

— Oui, monsieur, répondirent-ils l'un après l'autre.

Je répétai ma question relative aux chambres.

— *Donnerwetter!... Ja,* jampres! tonitrua Flachsmann... Là êdre ine jampre! reprit-il, le bras tendu vers une porte qui s'encadrait dans la paroi opposée à la rue, à hauteur de celle que nous avions vue au fond du vestibule. Oufrez!...

— Il y a là une chambre, en effet, dit la dame française, mais qui n'est pas libre.

— C'est là que vous couchez? demandai-je.

— Non, monsieur, notre chambre à coucher est au premier étage.

— Drois jampres!... drois jampres! hurla le sergent en abattant un poing formidable sur la table.

— Ne vous fâchez pas, messieurs, fit très doucement et sans s'émouvoir Mme Lormeau, tandis que la barbiche blanche de son mari s'angoissait d'un tremblotement recrudescent. Nous sommes prêts à descendre coucher ici dès que vous aurez besoin du haut et à la première injonction. Mais prenez la peine de me suivre, vous verrez mieux ce qui peut vous convenir.

Nous regagnâmes le vestibule et l'on nous ouvrit la porte du fond. Elle donnait accès dans une ample et magnifique pièce, parquetée et lambrissée, qui avait dû être le salon, mais qui, veuve de tout ameublement, ne conservait de son ancien confort qu'une superbe cheminée empire en marbre, elle-même démunie de la moindre garniture. Deux hautes fenêtres et une porte-croisée à petits châssis donnaient sur un grand jardin en culture maraîchère, qui descendait jusqu'à la Meuse, dont on apercevait par places les luisances grises entre les branches dépouillées.

Nous montâmes ensuite à l'étage, précédés par la

démarche maigre de Mme Lormeau et suivis par le pas ankylosé du vieux Français. Quatre pièces le composaient : deux sur la rue, deux sur le jardin. Le sergent vérifiait les lieux et prenait des notes. Les deux pièces du devant étaient à peu près nues. Une lessive y séchait; des pommes de terre s'y conservaient sur une couche de paille. Il en était de même de la chambre qui, sur le jardin, correspondait au salon du rez-de-chaussée. Mme Lormeau dit en nous la montrant :

— C'est la chambre de notre fils.

Elle porta son mouchoir à ses yeux.

— Et où est-il, votre fils, madame? demandai-je.

— Je ne sais pas. Nous n'avons aucune nouvelle de lui.

— Il est en France?

— Je l'espère. Notre fils est soldat.

— Et vous ne savez rien de lui?

— Rien.

— Rien, confirma le vieillard. Nous ne savons s'il est mort ou vivant. Depuis quinze mois, nous sommes sans communication avec le monde.

La seconde pièce sur le jardin, qui devait correspondre à la pièce du bas dont le sergent Flachsmann avait montré si véhémentement la porte, était celle où couchait le vieux couple. Elle montrait un lit à courtine de reps, un lavabo disloqué, un fauteuil de jonc, deux chaises cannées.

— Votre mobilier est plutôt sommaire, crus-je pouvoir observer.

— On nous a tout pris, monsieur, répondit calmement Mme Lormeau. Ils ne nous ont laissé que le strict nécessaire; ce lit et ce que vous avez vu en bas.

Je me mordis les lèvres. Puis, pour réparer ma bévue, je dis :

— Et vous n'avez pas peur, madame, de coucher ici, à l'étage?

— Peur de quoi? demanda-t-elle.

— Mais, peur des bombes... des bombes françaises?...

— Oh! monsieur, fit-elle tristement, pourquoi craindrions-nous la mort, maintenant?... Qu'une bombe nous tue, elle sera la bienvenue... et si c'est une bombe française, tant mieux!... D'ailleurs, ajouta-t-elle, entre le toit et cet étage, il y a encore les greniers.

— Vous n'avez jamais eu de bombe d'avion? demandai-je.

— Si, monsieur, une fois, l'année dernière... Nous avons entendu un certain fracas...

— Un assez fort fracas, fit le vieillard.

— Mais nous ne savons si la bombe a réellement touché notre toit. Du moins, nous ne nous sommes jamais aperçus qu'elle ait fait de dégâts.

Mon choix était fait. Je prenais le salon du bas. Nous y redescendîmes. La pièce me convenait tout à fait. Outre qu'elle était la plus belle de la maison, elle présentait l'avantage de la proximité de la cuisine et du plain-pied avec le jardin. Un petit local attenant, qui la séparait de la cuisine et avait dû servir d'office, logerait mon ordonnance, et une sorte de renfoncement du côté de la seconde chambre située vers le jardin me fournirait un cabinet de toilette. Déjà Flachsmann, un mètre à la main, mesurait, arpentait, combinait.

— Nous allons vous arranger quelque chose de coquet, monsieur le premier-lieutenant, dit-il. Allons au garde-meuble.

Je quittai ces braves gens de Lormeau, en les prévenant que je reviendrais m'installer dans l'après-midi.

Le magasin du mobilier de l'armée se trouvait près de la gare. Nous nous y rendîmes, après être préalablement passés à la Kommandantur pour les autorisations de délivrer. C'était un vaste hangar rempli de tout ce qui avait été pillé, volé, déménagé, réquisitionné dans la ville et ses environs. On s'y serait cru chez Wertheimer. Ce qui avait une valeur d'art, d'ancienneté ou de richesse avait été dirigé sur l'Allemagne, tandis que l'ordinaire, l'usuel, le médiocre était envoyé aux cantonnements et aux tranchées. Le garde-meuble de Dun conservait le reste pour les besoins de l'inspection d'étapes et la commodité des officiers et sous-officiers qui résidaient dans la région. On y voyait, entretenus et classés en séries par les soins de magasiniers diligents, des lits de toute espèce, des sommiers, des divans, des poêles, des bahuts, des tables,, des dressoirs, des bureaux, des consoles, des glaces, des tapis, des tentures, des piles de linge, de matelas et de couvertures, des malles de vêtements, des caisses de vaisselle, bref tout ce qui pouvait servir à monter une maison, depuis le nécessaire jusqu'à l'agréable, de l'ébénisterie, de la cristallerie, de la ferblanterie, de la chaudronnerie, de la brosserie, de la faïencerie, jusqu'à des lustres, des livres, des horloges et des pianos.

J'étais émerveillé, et un peu embarrassé, tant le choix était grand. Je fis deux ou trois fois le tour de ce bazar. Si ma Dorothéa avait été là, je l'aurais volontiers consultée. Et je songeais au jour où nous aurions à faire une promenade semblablee, dans Halle, Magdebourg ou Berlin, en vue de nous mettre en ménage.

Je finis par retenir un beau lit genre Empire, en acajou

et marqueterie, une commode de palissandre, une armoire à glace, un bureau ministre, un canapé, une demi-douzaine de fauteuils et sièges en cuir des plus confortables. J'arrêtai le mobilier de toilette et la literie, désignai les rideaux, commandai la moquette. Puis, me rappelant ma belle cheminée de marbre, je lui choisis sa garniture, la pendule, les vases, les chandeliers, ainsi que sa galerie de foyer. Je pris aussi une bibliothèque, que je munis d'ouvrages français de littérature. Je songeai un instant à me fournir d'un piano, mais j'y renonçai, n'étant pas exécutant moi-même et ne tenant guère à inviter chez moi le comte von Kubitz, dont les Schubertiana et les Schuhmanniana auraient ravivé encore davantage et d'un peu trop près les souvenirs d'Aix-la-Chapelle et de la baronne von K...

Ayant ainsi pourvu au principal de mon home et remettant à plus tard d'en compléter l'assortiment en menus objets, je donnai l'ordre d'emménager. On chargea le tout sur un camion automobile, qu'accompagnèrent, pour procéder à l'installation, deux soldats déménageurs, un soldat menuisier et un soldat tapissier. Il ne me restait plus qu'à m'assurer d'une ordonnance. Flachsmann, qui décidément était ma providence, me recommanda pour ce service un garçon un peu bête, mais très dévoué, un brave Altmarkien nommé Schmutz, qu'il m'envoya en effet deux heures après. Il me plut et je l'arrêtai. Schmutz se mit aussitôt à témoigner de son zèle en donnant le coup de main aux déménageurs et en prenant possession de la cuisine, dont l'usage devait m'être commun avec mes hôtes français.

Le soir tout était terminé, et, après avoir jeté un regard satisfait sur mon nouvel intérieur, j'allai souper au Grand

Cerf, où je retrouvai la compagnie de la veille. Mais je ne m'y attardai pas jusqu'à la fermeture. Fatigué de ma nuit précédente, passée dans ma mauvaise soupente de l'auberge, et pressé d'expérimenter les douceurs de mon chez moi, je me retirai avant le moment de la partie de cartes et des épanchements fâcheux du grand dolichocéphale blond.

Rentré dans mes pénates, j'y trouvai un bon feu de bois pétillant dans la cheminée et, sur mon bureau, une fort convenable lampe à pétrole éclairant de sa flamme douce, à défaut de l'électricité que je me promettais de faire poser, mes meubles, mon tapis, mes livres et mes murs, ceux-ci nus pour le moment, mais où je comptais bien accrocher plus tard quelques tableaux. Mes Français devaient être depuis longtemps couchés, car seul, naturellement, j'étais autorisé à avoir de la lumière, et encore tous volets et rideaux strictement clos. Schmutz me tira mes bottes et m'apporta des pantoufles. Puis il me prépara un thé excellent, qu'il accompagna d'un flacon de rhum, ayant déjà trouvé moyen de constituer à mon usage, et peut-être aussi au sien, un petit cellier. Sur quoi, bien enfoncé dans un de mes fauteuils, les pieds aux chenets, je bourrai une vieille pipe d'étudiant et, tout en envoyant à mon plafond de béates bouffées, je me mis à relire une lettre de Dorothéa qui était arrivée pour moi dans la journée et qu'on m'avait remise à la Kommandantur.

Ma chère Dorothéa se portait fort bien et m'accablait de ses effusions d'amour. Mais elle était tourmentée d'une inquiétude dont elle ne pouvait s'empêcher de me faire part. Elle avait grand'peur de se trouver enceinte de mes œuvres. Cette perspective, dont, sous le coup de la pas-

sion et l'ardeur de mon désir, elle n'avait pas envisagé d'abord toute la gravité, lui paraissait maintenant terrible. Certes, dans neuf mois, la guerre serait finie. Mais le serait-elle assez tôt pour que nous pussions nous marier avant que son état fût devenu visible? Si le conseiller de cour, son père, était assez sourd pour n'avoir pas entendu nos ébats, il ne serait pas assez aveugle pour ne pas s'apercevoir un jour de la suite qu'ils comportaient. Toutes mes belles paroles, auxquelles elle avait eu la faiblesse de succomber, s'étaient trouvées fort éloquentes sur le moment; mais, l'heure du berger passée, elles avaient perdu de leur force et ne lui semblaient plus posséder la même vertu. Un enfant, c'était très gentil, encore fallait-il qu'il eût un père qui ne fût ni posthume, ni naturel. Bref, que je mourusse ou que je survécusse, la situation restait la même, c'est-à-dire fort peu riante pour ma pauvre Dorothéa.

J'étais, je dois le dire, assez peu ému de ces doléances. Ce que pourrait penser ou dire un jour monsieur le conseiller de cour Otto von Treutlingen m'était absolument indifférent. Quant aux appréhensions, aux terreurs et aux tiraillements moraux — en attendant qu'ils devinssent physiques — de ma chère Dorothéa, je n'étais pas sans y compatir dans une certaine mesure, mais je ne pouvais m'abstenir de juger qu'elle mettait quelque égoïsme bien féminin à me les formuler, alors qu'elle était tranquillement à Goslar, pendant que je me trouvais à la guerre, exposé à d'autres dangers. Qu'était-ce, après tout, que celui qu'elle courait? Bien peu de chose en comparaison de ma vie que je risquais et du sort de la patrie allemande qui se jouait sur les plaines de France.

Telles étaient mes réflexions et le point où elles étaient

arrivées, quand un bruit singulier vint me tirer de ma méditation. C'était une sorte de crissement, comme d'un glissement de pas ou d'un froissement d'étoffe, avec parfois un choc confus de meuble ou un tintement léger de porcelaine. Intrigué et vaguement inquiet, je prêtai l'oreille. Le bruit s'assourdissait, reprenait, cessait une minute ou deux, puis recommençait. Une seule chose m'apparaissait distincte dans ce remuement, c'est qu'il provenait non de l'étage supérieur où dormaient les Lormeau, mais de la chambre immédiatement contiguë à la mienne. Mon inquiétude s'accrut jusqu'à devenir de l'alarme. Au fond, qu'était-ce que cette maison que je ne connaissais pas, où je m'étais installé sans défiance et qui appartenait à des ennemis qui pouvaient très bien avoir machiné contre moi quelque traquenard infâme, aposté dans l'ombre un mystérieux égorgeur et fourbi le poignard de la trahison?

Je vérifiai mon revolver et le posai sur mon bureau, bien résolu à ne pas fermer l'œil de la nuit.

Puis, réfléchissant que c'était là une résolution assez sotte, vu que j'avais grand besoin de sommeil et que j'avais à ma disposition quelqu'un qui pouvait veiller aussi bien que moi, j'appelai Schmutz, qui ronflait déjà tout habillé sur le lit de camp qu'il s'était dressé à l'office.

— A vos ordres, *Herr Oberleutnant.*

— Schmutz, entends-tu quelque chose là? fis-je en indiquant la paroi suspecte.

Il alla y appliquer son oreille, écouta un instant, puis grasseya dans un large rire :

— *Ja, ja, Herr Oberleutnant,* ça bouge là-dedans... Il y a quelqu'un.

— Eh bien, mon garçon, dis-je, tu vas te coller dans ce fauteuil et monter la garde vigilamment. A la première alerte, tu me réveilleras.

— A vos ordres, *Herr Oberleutnant.*

Sur quoi, tranquillisé, je pris possession, à demi-vêtu, de mon beau lit français, où je me trouvai si bien, que je m'endormis bientôt profondément.

Quand je me réveillai, la lampe finissait de brûler dans la tranquillité absolue de la maison, dont seul le grand ronflement de Schmutz, assoupi la bouche ouverte dans mon fauteuil, ébranlait le silence.

— Brigand! m'écriai-je, tu t'es endormi!

— A vos ordres, *Herr Oberleutnant!* sursauta-t-il en s'ébrouant.

J'allai pousser les volets. Il faisait petit jour.

— Quand t'es-tu endormie, brute?

— *Ik weess nich, Herr Oberleutnant...* C'est venu tout seul.

— Allons, va me préparer du café.

Et je l'envoyai dans son office d'un grand coup de pied dans le derrière.

Il était six heures. Pas un bruit n'éveillait encore la maison. Une diane lointaine de cornets égratignait le brouillard.

Habillé, brossé, ciré et restauré, j'allai prendre mon service, sans avoir revu les Lormeau. Dans l'après-midi, après avoir dîné au Grand-Cerf, je me mis à la recherche du sergent Flachsmann, pour avoir de lui un complément d'information sur le logement qu'il m'avait fourni. Je le trouvai dans son bureau de la Kommandantur et lui fis part de mes soupçons.

— Qu'est-ce que c'est au juste que ces Lormeau? demandai-je.

— Ils m'ont été signalés, me répondit-il, comme de bons bourgeois tout à fait inoffensifs. Mais, pour plus de précisions, monsieur le premier-lieutenant, si vous le désirez, nous irons nous renseigner auprès de la police.

— Allons-y, dis-je.

La *Feldpolizei* occupait, je crois l'avoir dit, un pavillon voisin de la Kommandantur. C'est là qu'elle avait installé sa paperasserie, ses registres, ses fichiers, sa chambre de fouille, son dépôt et son cachot. Elle comprenait un lieutenant, chef de service, trois ou quatre scribes, une escouades de gendarmes et une demi-douzaine d'inspecteurs en civil.

Nous y fûmes reçus par le lieutenant, un officier de réserve nommé Moral, de son métier, si je m'en souviens bien, commissaire de police à Stendal. Il fut d'une courtoisie parfaite.

— Enchanté, monsieur le premier-lieutenant, d'avoir l'honneur de faire votre connaissance et plus enchanté encore si je puis vous être agréable. Etes-vous satisfait de Dun?

— Très satisfait, monsieur, mais le temps est bien mauvais.

— La saison est peu propice. Au premier jour de beau, montez sur la hauteur qui domine la ville, vous aurez de là une vue admirable. J'espère que vous vous plairez ici. La vie n'y est pas trop ennuyeuse et il y a quelques Françaises assez piquantes. Au reste, pour ce qui concerne la question femmes, monsieur le premier-lieutenant, vous pouvez y aller à votre gré et en toute sécurité. Voyez plutôt.

Il me montra une petite affiche rose dont je pus voir ensuite des exemplaires placardés sur divers points de la ville et qui était ainsi conçue :

Toutes les personnes du sexe féminin, âgées de 14 à 60 ans, et appartenant à un Etat en guerre avec l'Empire allemand, doivent se présenter mensuellement à la Kommandantur pour y être soumises à la visite sanitaire.

— Hein! s'écria-t-il, sommes-nous assez prévoyants? C'est vous dire, monsieur le premier-lieutenant, que si vous trouvez une poulette à votre goût, nous vous la garantissons. Sur votre désir, nous lui ferions même subir, à votre intention, des visites complémentaires. Ne craignez pas d'user et d'abuser de nous. Nous sommes ici, et c'est une de nos principales fonctions, pour assurer les plaisirs et l'hygiène des soldats allemands, et surtout des officiers allemands.

Je remerciai l'obligeant policier de sa complaisance, mais je lui exposai que ce n'était pas pour un service de cette nature que j'avais, dans la circonstance, recours à lui. Informé du point qui me préoccupait, il n'eut qu'à consulter une fiche pour me renseigner.

— La maison où vous avez pris votre logement, me dit-il, est habitée par les conjoints Lormeau, âgés respectivement de 63 et 52 ans, gens tranquilles sur lesquels il n'y a rien à dire, et par une célibataire du sexe féminin, leur nièce, se disant âgée de 30 ans et qui se nomme Juliette Rossignol.

— Juliette Rossignol! m'écriai-je ébahi.

— Vous la connaissez?

— Non, mais j'ai grande envie de la connaître.

— Tout à votre disposition, monsieur le premier-lieutenant, fit l'aimable Moral dans un sourire entendu.

Etrangetés de la destinée! Je me trouvais donc présentement séjourner sous le propre toit de l'oncle et de la tante de ce Sosthène Rossignol, mon prisonnier français de Magdebourg, dont j'avais si brillamment orienté la formation, tandis qu'il parfaisait la mienne. Mais ce qui me surprenait plus encore, c'était la présence à Dun de sa belle cousine, cette Juliette Rossignol, actrice à la Comédie-Française, dont il m'avait montré le séduisant portrait. Comment se faisait-il qu'au lieu d'être à Paris à jouer ses rôles devant un parterre enthousiaste, elle eût troqué sa loge d'artiste contre cette chambre voisine de la mienne dans une maison taciturne au bord de la Meuse, et que pendant que son poétereau de cousin, notre ancien prisonnier, s'employait sans doute à cette heure à répandre ses poisons en France libre, ce fût elle qui fût notre prisonnière en territoire occupé et l'une des brebis assujetties à la houlette prévoyante de Herr Moral?

Rentré chez moi la tête pleine de ce petit mystère, qui m'occupait un peu plus que je ne voulais me l'avouer, je trouvai Schmutz, mon ordonnance, debout dans le renfoncement qui abritait mon cabinet de toilette, les jambes légèrement ployées, les mains arcboutées aux rotules, l'œil planté à la paroi qui séparait les deux chambres.

— Qu'est-ce que tu fais là, stupide animal? criai-je assez en colère.

Il retourna vers moi sa face épanouie.

— A vos ordres, *Herr Oberleutnant*... Ce qui est là-dedans, c'est une femme.

— Eh bien, drôle, sache qu'elle n'est pas pour toi! fis-je avec emportement. Tu me feras le plaisir de ne pas y toucher, mon garçon, ou sans ça tu auras à faire à

moi!... Mais comment diable, m'étonnai-je, comment peux-tu savoir que c'est une femme?

Un rire niais ouvrit sa bouche.

— C'est que... je vais vous dire, *Herr Oberleutnant*... Il y a là un trou.

— Un trou?

— *Ja, Herr Oberleutnant*... Un trou dans la muraille.

Je m'approchai pour examiner l'endroit qu'il me désignait de son gros index velu. Il s'y trouvait, en effet, une fente qui ouvrait un léger jour sur la chambre voisine. Je n'hésitai pas à y appliquer l'œil à mon tour. Mon regard aperçut assez difficilemeent, au delà d'un bout de tapis usé, une table de toilette en bois blanc, que chargeaient des boîtes, des petits pots, des étuis, des brosses, des houppes, des pinceaux, des tampons, des tubes, devant un vieux miroir ovale dans un cadre d'acajou. Rien d'autre n'apparaissait dans le champ étroit de ma vision, sinon que le miroir reflétait le coin d'un lit de fer et une jupe haillonneuse de cotonnade noire posée sur le dossier d'une chaise.

— Est-elle là? demandai-je à Schmutz.

Il fit un signe négatif, ajoutant :

— Elle est partie, un cabas au bras, avec la vieille dame pour le ravitaillement américain.

— Et... par le trou, tu l'as vue?

— *Ja, ja*, s'égaya-t-il lourdement.

— Comment est-elle?

— Oh! laide à faire peur, *Herr Oberleutnant*.

— Comment, laide à faire peur?

— C'est comme je vous le dis.

— Buffle!... En tout cas, tu as compris la consigne : pas un mot, pas un geste!

— Elle sera facile à observer. A vos ordres, *Herr Oberleutnant.*

Quoi qu'il en fût, le principal était que je me sentais maintenant tout à fait tranquillisé, prêt à rire même de mes absurdes appréhensions. Aussi quand, le soir, je fus de retour du Grand Cerf, je n'armai point, comme la veille, mon revolver, j'ordonnai à Schmutz d'aller ronfler à l'office et ce fut sinon sans trouble, du moins dans un trouble tout différent, que j'entendis le bruissement de ma gracieuse voisine; car, en dépit du jugement peu flatteur de ma brute d'ordonnance, je me refusais à penser que, fût-elle même un peu moins jolie que ne me l'avait présentée sa photographie, elle ne fût pas encore parfaitement agréable et charmante. Et l'on ne me croirait sans doute pas, si je niais d'avoir essayé d'en surprendre le tableau tentateur et de m'être approché en tapinois sur mes pantoufles du pertuis qui me séparait d'elle, pour y glisser une prunelle indiscrète : mais la chambre n'avait pas de lumière et je ne distinguai rien.

Aiguisée par mon insuccès, ma curiosité était devenue si vive le lendemain, qu'en revenant de mon service, pour lequel j'avais dû partir avant le jour, et voulant en avoir le cœur net, j'allai frapper chez les Lormeau.

Le petit vieillard vint m'ouvrir. J'entrai, saluai militairement Mme Lormeau, toujours enfouie dans son châle, puis je pris place à califourchon sur une chaise, le sabre rudoyant le plancher, et je demandai sévèrement :

— Vous avez une jeune fille avec vous?

— Oui, monsieur, dirent-ils l'un et l'autre.

— Allez la chercher.

— Mais, monsieur, fit avec une visible inquiétude Mme Lormeau, c'est notre nièce.

— Allez la chercher ! intimai-je et d'un ton qui n'admettait plus de réplique. Je désire l'interroger.

La vieille dame se dirigea en vacillant vers la chambre du fond, où j'entendis bientôt un chuchotis de voix. Quelques instant après, elle reparaissait, suivie d'une personne de taille moyenne, misérablement fagotée, d'apparence contrefaite et qui s'avançait d'une allure traînante et claudicante.

Considérablement étonné, je contemplai un moment sans mot dire cette créature disgraciée, au front barré de rides noires, aux cheveux grossièrement ramassés sous un bonnet de paysanne, au teint sale, au cou noué d'énormes veines bleues, aux vêtements effrangés, aux lourds bas de laine s'affaissant sur des sabots usés. Une grande balafre crayonnait sa joue de l'œil à l'oreille. Des taches de rousseur maculaient la peau. C'était un monstre.

— C'est votre domestique ? prononçai-je enfin.

— Non, monsieur, c'est ma nièce, assura Mme Lormeau.

— Ce n'est pas possible !

— Si, monsieur, c'est bien notre nièce, confiée à le vieux Lormeau, et son certificat d'identité est parfaitement en règle.

— Montrez-le-moi.

— Le voici.

Il était en effet en règle, et ce certificat, dressé et délivré par la Kommandantur de Dun-sur-Meuse, était celui de Juliette Rossignol ; la photographie qui y était apposée et timbrée était le portrait de l'épouvantail que j'avais devant les yeux.

Je n'en revenais pas. Examinant plus attentivement et alternativement l'original et le document de la Komman-

dantur, je dus, il est vrai, constater une vague et dérisoire ressemblance avec la photographie que m'avait montrée un jour à Magdebourg ce pantin de Rossignol. Mais l'ironie de cette grotesque et caricaturale déformation ne pouvait que rendre plus cruelle ma déconvenue.

— C'est bien vous, dis-je, qui vous appelez Juliette Rossignol?

La maritorne entr'ouvrit une bouche où parurent des dents noires et répondit d'une voix dissonante :

— C'est moi, monsieur?

— Quel est votre âge?

— Trente ans.

— C'est en effet celui qui est porté sur cette pièce d'identité, et votre aspect en accuse même trente-cinq. Mais vous mentez, mademoiselle : vous avez vingt ans.

— Mais, monsieur...

— Inutile de nier, je le sais. Je découvre encore sur cette carte un autre mensonge. Vous vous y donnez comme sans profession. Or, vous avez une profession, mademoiselle : vous êtes actrice à la Comédie-Française.

Un coup de tonnerre — ou de canon — fût tombé en ce moment sur la maison des Lormeau, qu'il n'eût pas causé plus d'effarement. Frappés de consternation, l'oncle et la tante se mirent à gémir de terreur, à pousser de sourdes exclamations affolées, tandis que leur nièce, cessant subitement d'être bossue, s'avançait vers moi d'un pas qui ne boitait plus du tout.

— Vous me connaissez donc?... Vous m'avez vue?... jeta-t-elle avec agitation.

Sans doute pensait-elle que j'avais pu la voir jouer sur son théâtre, avant la guerre, à Paris, et que je savais qui

elle était. Je jugeai bon de la détromper, tout en la rassurant.

— N'ayez pas peur, dis-je, je ne vous trahirai pas. Je ne suis pas de la police et je n'ai nullement l'intention de lui dévoiler votre secret. J'aurai d'autant moins de scrupule à vous le garder, que votre qualité ne fait pas de vous une personne plus dangereuse. Si je sais qui vous êtes, mademoiselle, ce n'est pas que je vous aie jamais vue antérieurement. Je ne suis jamais allé à Paris, et le plus près que je m'en sois approché, c'est à quarante kilomètres, lors de la bataille de la Marne, regrettant vivement de ne pouvoir aller plus loin. Mais, puisque j'ai votre secret, vous aurez le mien : je connais votre cousin.

Un nouveau changement à vue, plus dramatique encore que le précédent, se produisit sur ces mots.

Bouleversée, Mme Lormeau se précipita sur moi, le visage suppliant, les yeux pleins de larmes, et je crus qu'elle allait tomber à genoux.

— Pierre!... Mon fils!... Vous connaissez mon fils?...

— Pierre!... Vous connaissez Pierre? sanglotait à son tour le vieux Lormeau, dont la barbiche tremblotait éperdument. Oh! monsieur, donnez-nous de ses nouvelles!...

Juliette Rossignol était devenue toute pâle.

— Pierre!... murmura-t-elle comme dans une prière.

Puis, soudain, avec un accent d'angoisse :

— Il est prisonnier?...

Je me rappelai que Sosthène Rossignol m'avait parlé de ce Pierre, son cousin, qui était maréchal de logis dans un régiment de dragons. Je compris aussitôt la confusion qui s'était créée. Légèrement gêné de la désillusion

qui allait en être le résultat, et me demandant si Juliette Rossignol ne nourrissait pas elle-même pour ce Pierre Lormeau quelque sentiment tendre, je dis à Mme Lormeau :

— Ce n'est pas votre fils, madame. Il s'agit d'un autre cousin de mademoiselle, et qui est votre neveu, je crois. Il s'appelle Sosthène Rossignol.

— Sosthène!... Ce n'est que Sosthène! fit la jeune actrice visiblement déçue, tandis que les parents de Pierre Lormeau retombaient dans une muette douleur.

— Il est, ou plutôt il était prisonnier de guerre, dis-je, car je crois savoir qu'il a été depuis rapatrié en France, et c'est en Allemagne que je l'ai connu. C'est de lui que je tiens les détails que je possède sur votre famille. Je dois vous dire, ne manquai-je pas d'ajouter avec une certaine satisfaction, que Sosthène Rossignol, que j'ai eu l'occasion de fréquenter, ne professait pas sur l'Allemagne les opinions défavorables qu'ont sur nous trop de Français et qu'il se rendait compte de la justice de notre cause.

Juliette Rossignol eut un froncement de colère.

— Le misérable!.., laissa-t-elle échapper sourdement.

— Oui, dit tristement Mme Lormeau, avant la guerre il avait déjà des idées bizarres; il causait beaucoup de soucis à son père.

— Il se plaignait amèrement de ne rien recevoir de sa famille, dis-je; de vous, madame, et de son père.

— Hélas! comment aurions-nous pu lui envoyer quelque chose d'ici? répondit doucement la vieille Française. Quant à son père... Puisque vous dites, monsieur, que notre neveu est rentré en France, il pourra regretter maintenant d'avoir mal parlé de lui. Mon pauvre frère

a été tué en août 1914 en défendant sa caisse de percepteur, à Esternay, contre une bande de pillards allemands.

Le vieux Lormeau crut devoir ajouter :

— Nous l'avons su, car à cette époque on recevait encore quelques nouvelles. C'est à partir de septembre, avec la fixation du front et la permanence de l'occupation, que nous avons été privés de tout contact avec le dehors.

— Mais c'est surtout à vous, mademoiselle, repris-je en me tournant vers Juliette Rossignol, c'est surtout à vous qu'il en voulait de l'oublier. J'ai plus d'une fois reçu ses doléances à votre sujet.

— Je lui aurais certainement écrit quelquefois, dit la jeune fille, si j'avais été à Paris. Un soldat est un soldat. Mais je suis ici. L'invasion m'y a surprise pendant que je passais mes vacances avec mon oncle et ma tante. Nous n'avons pas eu le temps de nous sauver.

Elle fit une pause, comme au théâtre, puis, me regardant fixement et avec un petit ton d'insolence qui, sur le moment, me déplut fort :

— Quant à votre police, dont vous ne faites pas partie, ce qui est bien extraordinaire pour un Allemand, comme j'étais naturellement sans papiers, elle a dû se contenter de mes déclarations.

Dédaignant de relever ce propos, j'ajoutai seulement :

— Une dernière question, mademoiselle. Sans vous avoir jamais vue auparavant, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, il m'est cependant arrivé d'avoir une fois sous les yeux une de vos photographies. Permettez-moi de vous exprimer mon étonnement du peu de ressemblance qui existe entre votre personne physique et ce portrait que j'ai vu de vous.

A cette observation, Juliette Rossignol parut se troubler et rougit dans ses taches de rousseur. Mais elle se remit aussitôt et répliqua :

— C'est que vous ne savez pas, monsieur, ce que dix-huit mois de souffrances, d'angoisses morales et de privations peuvent faire d'une femme.

— Très bien, m'inclinai-je. Je n'insiste pas.

Puis revenant à Mme Lormeau :

— Excusez-moi, madame, d'avoir un instant et bien involontairement réveillé vos alarmes sur le sort de votre fils. Cela vous laisse présumer du moins, ajoutai-je pour la consoler, qu'il n'est pas prisonnier en Allemagne.

Sur quoi je saluai et partis en laissant traîner bruyamment mon sabre.

Si j'avais cru fermement que la jolie cousine de Sosthène Rossignol fût devenue l'affreuse souillon que je venais d'apercevoir, je n'eusse sans doute plus pensé à elle et je me fusse contenté de ranger cette rencontre au nombre des multiples et passagères désillusions dont l'âme d'un jeune homme sensible a trop souvent à subir les fâcheuses atteintes. Mais le rêve a de telles forces persuasives, que je ne voulais pas encore convenir de mon mécompte. Un reste de mystère me paraissait d'ailleurs continuer à planer sur cette aventure. Que le visage de Mlle Rossignol fût « laid à faire peur », comme disait Schmutz, et le fût demeuré jusqu'à la fin de notre entrevue; que le vêtement qui habillait la jeune actrice fût repoussant au delà de toute expression et n'eût pas pris meilleure tournure à s'être peu à peu rapproché de moi,

c'était certain et il n'y avait pas à modifier sur ce point mon impression première. Mais il s'était néanmoins produit un phénomène étrange. Contrefaite à son entrée, Juliette Rossignol avait à un certain moment cessé de le paraître comme par enchantement, et la voix rauque du début s'était singulièrement clarifiée et timbrée au cours de notre conversation. Je ne pouvais me dissimuler que cette extraordinaire transformation, due sans doute aux émotions par lesquelles avait passé la jeune fille, cachait peut-être d'autres surprises, et je me prenais presque à l'espérer. Aussi, loin de mettre un terme à ma curiosité, la scène qui venait de se jouer devant moi, et dont j'avais été de quelque façon l'ordonnateur, n'avait eu pour résultat que de m'intriguer davantage.

On ne sera donc pas étonné d'apprendre que, le lendemain matin, ayant retardé mon départ jusqu'à huit heures, moment où, au dire de Schmutz, on entendait de nouveau du bruit chez ma voisine, je me sois trouvé en observation, l'œil rivé au fameux trou. Cette fois, elle était là, et droit sous la ligne de mon regard. Mais elle me tournait le dos. Assise en jupon et les jambes nues devant sa table de toilette, elle ne pouvait du moins me cacher sa taille fine et ses membres délicieusement formés, non plus que d'abondants et magnifiques cheveux de ton châtain qui descendaient en longues ondulations presque jusqu'à terre. Stupéfait et fasciné, j'attendais sans un souffle. Sa main, qui tenait une serviette dont elle se lavait le visage, m'empêchait de surprendre le reflet de celui-ci dans le miroir opposé. Quel était-il? Celui de la veille ou un nouveau visage que je ne connaissais pas ou dont je me souvenais trop bien? Mon cœur battait anxieusement sous mon corset.

Soudain, elle se leva et se retourna. J'eus un éblouissement. *Herrgott!* Elle était merveilleuse. Dans un ovale d'une ligne suave, des yeux bruns ravissamment fendus en amande, ombrés de grands cils sous de légers sourcils au pastel, un joli petit nez spirituel et droit, une bouche en cerise, de mignonnes oreilles nacrées, un front pur, un teint frais et délicat comme l'envers d'un pétale de rose... J'avais vu à Potsdam les célèbres Watteau de l'Empereur : je ne pouvais mieux comparer cette divine petite Française qu'à la plus séduisante des figures féminines du peintre exquis du XVIIIe siècle. C'était elle, bien elle, celle du portrait de Magdebourg, mais combien plus adorable et plus émouvante, dans l'inimitable prestige de la couleur, de la forme, de la lumière et de la vie! Seule l'expression, qu'un pareil visage eût souhaitée toute de jeux et de ris, était triste, voilée et comme douloureuse. Une brume de mélancolie baignait ces traits charmants.

Elle eut un mouvement, tourna sur son talon nu et sortit de mon champ visuel. J'entendis le vol de son pas léger dans la chambre. Puis elle reparut. Elle prit de nouveau place devant son miroir... Et alors... alors, j'assistai à la catastrophe. De ses mains de fée... de fée maligne, prenant, échangeant, reprenant tour à tour boîtes, tubes, étuis, brosses, tampons, pinceaux, bâtons de cosmétiques, pots de pâtes, crayons de maquillage, aciers, cornes, ivoires, je la vis détruire impitoyablement et avec une patience acharnée le pur chef-d'œuvre qu'avait lentement et avec amour façonné l'art de la nature, défigurer ce visage plein de grâce, creuser ou emplâtrer ces lignes angéliques, ternir ces joues de nymphe, semer de taches d'ocre ce teint de lis, rider ce front, vider ces yeux, jaunir ces paupières, blanchir ces cils ombreux, couvrir

de violet sale le rose des lèvres et y marquer des gerçures, vernir et culotter de noir l'émail immaculé des dents...

Je suivais avec effarement dans l'écran du miroir le progrès de cet enlaidissement effroyable; je voyais s'étendre peu à peu la ruine et s'opérer le désastre; tout croulait ignominieusement sous les petites mains agiles et détestables. Touche après touche, note après note, à mesure que se détériorait et que s'évanouissait le délicieux Watteau qui venait de me ravir, le masque hideux de la sordide guenon de la veille se refaisait et se recalfatait sous mes yeux épouvantés. Et bientôt je n'eus plus dans la glace que le reflet d'une face grimaçante, que des gestes menus agités d'une dernière frénésie, comme sous l'empire de quelque diabolique sorcellerie, achevaient d'avilir et de farder d'horreur.

Je ne pus en supporter davantage et je m'enfuis, le cœur serré.

V

Je fus accueilli au bureau de la division par une joyeuse nouvelle. Devançant l'arrivée d'un premier contingent de troupes, une partie de l'état-major divisionnaire allait venir nous rejoindre sous peu de jours. Nous n'étions, pour le moment, que trois officiers, sous les ordres d'un colonel du génie avec une demi-douzaine de topographes et de dessinateurs. Créé depuis plusieurs semaines, ce petit bureau était chargé d'étudier l'installation et le cantonnement d'un effectif d'un corps d'armée — sans doute le nôtre — dans la région de Lissey, Ecurey, Réville, Etraye, située à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Dun, du côté de Damvillers. J'y remplissais les fonctions de secrétaire et j'avais pour me seconder un soldat dactylographe. Ma tâche principale consistait à rédiger, d'après les notes qui m'étaient remises, des rapports sur l'état de nos travaux, rapports qui étaient envoyés au Quartier général du groupe d'armées, à Stenay. Vie plus administrative que militaire, à laquelle il me semblait que je m'accommodais assez bien.

— Qu'avez-vous? me dit le comte von Kubitz, vous paraissez triste, cher. Auriez-vous déjà le *Heimweh?*

— Je n'ai pas le *Heimweh*, dis-je.

— Alors, c'est que vous pensez trop aux femmes. Croyez-moi, mon ami, cela ne vaut rien pour vous.

Le grand dolichocéphale blond devait flairer l'ennemi, car il me menaça d'un index soupçonneux :

— Je parie, petit drôle, que vous devez aimer une Française !...

— Non, dis-je, je n'aime que ma fiancée, que j'ai laissée en Allemagne, la belle Dorothéa von Treutlingen, votre cousine à je ne sais plus quel degré... vous me l'avez dit à Aix-la-Chapelle...

— Le cinquième.

— Le cinquième, soit... et je compte l'épouser sitôt la guerre finie.

— Gare aux Françaises !... Allons, Hering, venez avec moi. Sortons. Allons nous promener. Profitons de ce pâle soleil qui daigne se montrer pour la première fois depuis un mois.

— J'ai à travailler, bougonnai-je.

— Laissez ça, ce n'est pas si pressé.

Le colonel Schwarzmuth était parti en automobile pour Damvillers. Le temps était beau, et ce que je faisais ne présentait, en effet, aucune urgence.

— Eh bien, allons, fis-je, changeant d'idée et d'humeur.

L'air lavé et limpide diffusait une lumière bleuâtre. Quittant la basse ville, nous nous élevâmes par les raidillons du versant sur l'escarpement qui la dominait à l'est et supportait les maisons anciennes du haut bourg. Des vestiges de fortifications, des éboulements de remparts, un débris de poterne témoignaient, dans leur vétusté moussue, de quelque renom lointain d'une cité déchue. Une belle église ogivale, entre une esplanade et un cimetière, en

occupait le sommet, arquant sous la caresse solaire ses nervures fleuronnées où s'entremêlaient, du primitif au flamboyant, les reliques de plusieurs siècles. Ce quartier du haut avait encore plus souffert que la ville inférieure. La plupart des maisons en étaient détruites et aucune n'y subsistait intacte. L'église même n'était plus qu'une émouvante ruine.

Nous n'avions installé aucun de nos services dans cette partie de la ville et l'on n'y rencontrait personne. Seul un petit poste d'observation dressait son baraquement dans les décombres d'une maison. Une sentinelle y somnolait sur ses pieds, le dos appuyé contre sa guérite. Du haut de cette butte, comme l'avait indiqué Herr Moral, la vue était très étendue, découvrant de tous côtés un panorama surprenant et varié. Sous nos pieds, la longue rue du bas Dun bordait la rivière de la double rangée de ses toits roussâtres ou de ses combles carbonisés. De son milieu, le pont biais rejoignait l'île, panachée de ses moulins en ruine, de son petit quartier de maison, de ses arbres, de ses jardins maraîchers et de ses bancs de sable. Au delà du canal, c'était le vaste espace de la gare, avec son semis de baraquements militaires, son treillis de voies remuantes d'un trafic mystérieux et guerrier. A droite et à gauche, la Meuse sinuait, grise et souple, entre ses pâquis, au caprice d'ondulations inégales et alluvionnaires. Au nord, elle serpentait vers Stenay, en festonnant de ses courbes les lignes rigides du canal et de la route nationale n° 64. Au sud, elle annelait doucement sur Brieulles, prononçant ensuite un ample repli vers Sivry et Consenvoye, où venait s'ajuster notre front.

Circulant dans les ruines en bordure de notre observatoire, nous nous attardâmes à étudier, boussole sur la

carte et lorgnette au yeux, la région du sud-est, qui nous intéressait davantage, car c'était celle où s'opéraient nos travaux. Von Kubitz, qui y avait fait avec le colonel Schwarzmuth deux ou trois tournées d'inspection, en identifiait facilement les premiers plans : Brandeville, Bréhéville, les bois d'Ecurey, de la Grande Montagne, du Plat-Chêne, Sivry, Vilosnes-sur-Meuse. Plus loin, les fonds s'estompaient, s'azuraient. La ligne du front devait passer par le bois de Consenvoye, la ferme Ormont, Flabas, le bois le Comte, fixée à gauche par la double cheville des Jumelles d'Ornes, à droite par la longue arête du bois de Forges. Plus loin encore, à peine perceptible, c'était ou plutôt se devinait le liseré des grandes positions françaises, la côte de Talou, la côte du Poivre, les hauteurs d'Hardaumont, avec, sur le milieu, un minuscule et vague bossellement, que nous jugeâmes devoir être le fort de Douaumont. Et là-bas, tout là-bas, invisible à nos regards comme au rapprochement de nos lorgnettes, mais présent, à sa place exacte et planté comme un clou de feu dans nos imaginations : Verdun.

Nous revenions par la face septentrionale de l'église à notre point de départ quand le comte von Kubitz me fit un signe accompagné d'une interjection. Un personnage en uniforme des hussards de la Garde se tenait à l'endroit que nous avions quitté et contemplait le paysage dans la direction de l'ouest, comme nous l'avions fait peu auparavant.

— C'est le baron von Werthau, me chuchota von Kubitz, un des aides de camp de Son Altesse Impériale le Kronprinz.

Nous nous approchâmes. Au bruit de nos pas, le nouveau venu se retourna.

— Tiens, Max! s'écria-t-il gaîment. Comment cela va-t-il?

— Très bien, très bien, cher ami. Par quelle heureuse circonstance...

— Circonstance des plus banales, Max, du moins pour moi, qui ne la connais que sous les espèces d'un pli volumineux qui nous est arrivé ce matin de Mézières et que nous transmettons au commandement de l'Inspection d'étapes de Dun-sur-Meuse, ce dont je viens de m'acquitter il n'y a pas une demi-heure.

Ces première paroles échangées, Max me présenta :

— Mon ami, le premier-lieutenant von Hering.

— Hering, fis-je modestement et ne voulant pas trop rougir de ma roture.

— Qui doit épouser ma cousine M[lle] von Treutlingen, s'obstina le grand dolichocéphale blond.

— Ça oui, dis-je, et ce sera, je l'espère, pour bientôt.

Le baron me fit le meilleur accueil. C'était un homme jeune, aux traits empreints de distinction, à l'œil extrêmement intelligent, au sourire un peu désabusé, mais plein d'esprit et de bonne humeur. Il portait sur les pattes d'épaules les deux étoiles de capitaine, au col et aux parements le galon jaune et rouge de la Garde et au pantalon la double bande ponceau des officiers d'ordonnance de l'Empereur. Je conçus instantanément pour lui une vive sympathie.

— Et comment va Son Altesse Impériale? demanda le comte von Kubitz.

— Willy?... Willy se porte le mieux du monde. Tenez, voulez-vous le contempler? Il est précisément en vue.

Il nous montra sur le ruban de route qui, de l'autre côté de la Meuse, filait sur Aincreville, une automobile grosse comme un point, qui se déplaçait avec rapidité.

— C'est lui, dit le baron von Werthau. C'est Willy. Etes-vous curieux de savoir où il va? Je puis vous satisfaire. Willy emmène à Varennes le célèbre voyageur suédois Sven Hedin, qui est notre hôte depuis quelques jours. Il va lui faire visiter un joli secteur de front, bien choisi, et sans doute le faire assister à une gentille petite bataille. Pour peu que vous ayez de patience, vous ne tarderez probablement pas à voir prononcer un bout d'attaque du côté de l'Argonne. Sven Hedin, qui est un de nos meilleurs propagandistes neutres, en élucubrera, à la gloire de l'armée allemande, un mirifique récit de guerre, qui fera le tour du monde. Cent pauvres diables auront payé de leur peau cette belle réclame. Ce n'est pas cher.

— Très amusant! fit le grand dolichocéphale blond en suivant de sa lorgnette le point qui disparaissait dans Aincreville.

— Je suis moi-même chargé, poursuivit le baron, de ramener pour ce soir à Stenay le général von Mudra, en ce moment à Dun. C'est un bon causeur et un savant stratège, qui, avec notre chef d'Etat-major, le général Schmidt von Knobelsdorf, entretiendra brillamment la conversation sur le terrain militaire, pour le plus grand émerveillement de notre Suédois. Car, vous le savez, messieurs, l'art de la guerre n'est pas précisément notre fort. Willy a la réplique aisée et parfois judicieuse, mais pour conduire une discussion, exposer une manœuvre, décrire une opération, ce charmant garçon n'est pas tout à fait à la hauteur.

— Les femmes sont mieux son affaire! émit ironiquement Max von Kubitz.

— Les femmes, la chasse, les sports, l'automobilisme, les bijoux, les chiens, la toilette... notre gracieux Kronprinz témoigne de multiples ressources de culture. Ce n'est pas le premier venu. Il est très bien. Mais pour ce qui touche au grand arcane, au sport des sports, au jeu souverain, la guerre, du moment que cela se traduit par quelque chose de plus sérieux qu'une brillante promenade militaire, Sa sémillante Altesse passe la main. Parader, caracoler devant ses escadrons, organiser une revue, monter un carrousel, sourire du haut de son cheval, l'épée à la main et la fleur au corsage, à la bonne heure, Willy est là! Ce n'est pas la guerre qui lui va, c'est l'armée. Il en aime l'oripeau et l'apparat, et il se connaît en uniformes presque aussi bien que Sa Majesté. Willy fera une entrée merveilleuse à Paris.

Ce petit portrait médiocrement flatteur, encore que séduisant, me montra le baron von Werthau sous le jour d'un homme peu porté à s'en laisser imposer par ce qui courbe d'ordinaire les esprits sous le joug du prestige ou de l'opinion, et moins enclin, dans son indulgence narquoise, à concourir à la formation des légendes avantageuses qu'à en dégonfler d'un coup d'ongle malicieux la chatoyante boursouflure.

Le comte von Kubitz riait franchement :

— C'est bien ça! c'est bien ça! disait-il.

— C'est trop ça, reprit irrespectueusement l'incisif baron. Nous avons eu à deux reprises, ces temps-ci, à Stenay, le terrible feldmaréchal von Haeseler. Le vieux sagouin n'est pas content. « Ça traîne, ça traîne ne cesse-t-il de grogner. En 1870, nous avions mené les choses

plus rondement! » Ce n'est cependant pas qu'on ne fasse rien. Quoi qu'en dise le vieux Gottlieb, on travaille, on travaille même beaucoup. Pas le Kronprinz, s'entend!... Ah! quel dommage que nous n'ayons pas réussi en 1914! Cela marchait pourtant si bien, et cela aurait été mené plus rondement encore qu'en 1870, n'en déplaise au vieux maréchal!

A ce moment de petites détonations sourdes, semblables à un très lointain trommellement, nous parvinrent du sud-ouest, apportées par le vent.

— Ah! ah! fit le baron, voilà Willy qui commence à amuser son Suédois.

Nous braquâmes aussitôt nos jumelles dans la direction de Varennes. Mais la distance était trop grande. Nous ne vîmes rien qu'un mince secteur de l'horizon qui se ternissait peu à peu de vapeurs.

— Et maintenant, dis-je, monsieur le baron, puisque vous venez de nous affirmer qu'on travaille à Stenay, qu'on y travaille même beaucoup, maintenant, si je puis me permettre cette question, qu'allons-nous faire? que se prépare-t-il?

— Ce qui se prépare, cher monsieur? Ah! sapristi, ici vous me prenez de court. Je l'ignore absolument, et je crois que Son Altesse Impériale n'en sait pas davantage. Ce qui se prépare? Diable! Il n'y a guère que Son Excellence le général von Falkenhayn qui serait en mesure de vous le dire.

Puis, prenant son ton le plus enjoué et frappant du doigt la patte d'épaule de Max von Kubitz :

— Eh bien, ma charmante, à quoi songez-vous? Pas aux femmes, je parie!

— Mon cher, fit le grand dolichocéphale blond, je

songe qu'il est près de midi et que nous pourrions aller dîner. Si vous voulez nous faire le plaisir d'être notre hôte, au casino, pour vous, mon cher, et sur un mot de moi, la Gaillard mettra les petits plats dans les grands.

— Ce serait bien volontiers, répondit le baron von Werthau, mais je dîne chez le commandant avec le général. Est-il vraiment midi? Partons alors. Quand viendrez-vous nous voir, Max, à Stenay?

— Le plus tôt possible.

Nous quittâmes l'esplanade, où la sentinelle du poste d'observation, qui s'était réveillée, nous présenta son arme, et, tout en continuant à deviser, nous accompagnâmes le brillant aide de camp jusque devant la porte de la Kommandantur.

Enchanté de l'emploi de ma matinée, commencée sous de moins sereins auspices, très fier surtout de la haute relation que je venais d'avoir l'honneur de nouer et que je devais, en somme, à l'amité suspecte du comte von Kubitz, je me laissais complaisamment aller à entrevoir l'avenir sous des couleurs aussi riantes pour mon imagination que flatteuses pour mon amour-propre. Où ne monterais-je pas, surtout quand j'aurais épousé Dorothéa von Treutlingen? Et si, à la différence de mon ami le comte von Kubitz, je pensais aux femmes, mes prochaines ascensions, j'y comptais bien, m'en favoriseraient l'approche et m'en faciliteraient la conquête.

Ainsi disposé et abondant d'espoir, je n'envisageais pas sans plaisir ma nouvelle condition et je me félicitais chaudement de faire maintenant partie d'une armée réser-

vée sans doute aux plus hautes destinées. De tout cet immense front que nous occupions de la mer aux Vosges, je me trouvais précisément au point le plus sensible et le plus intéressant, à celui qu'allait certainement toucher d'au plus près le succès et la gloire, à l'endroit préconçu par la Providence et les desseins supérieurs de l'Empire pour l'accomplissement de grandes choses. Là où était le Kronprinz allemand, là devait se résoudre la guerre et se régler le sort du monde. C'était écrit, c'était fatal, c'était voulu par ce qu'il y avait de plus puissant sur terre, le Kaiser germanique, nécessité par ce qu'il y avait de plus inéluctable sous les cieux, l'intérêt sacré de la dynastie, dans la personne de l'héritier du trône, du futur Empereur de l'Europe et peut-être de la planète.

Et j'étais là, là même, j'accédais degré par degré à ce centre où tout battait, d'où tout partait, où tout convergeait!...

Quelle que fût la discrétion observée à ce sujet par le baron von Werthau, il était évident qu'il s'élaborait quelque chose de considérable, de capital. Je ne tardai pas à en recueillir de mes yeux la confirmation et à voir mon pressentiment se changer en certitude.

Notre colonel avait l'habitude de se faire accompagner dans ses tournées d'inspection par un de ses officiers. Deux ou trois fois déjà le comte von Kubitz, à ce qu'il m'avait dit, avait été son second. A quelques jours de là, ce fut mon tour. Nous sortîmes de Dun par la route de Milly. Notre petite auto, mobile et stable, était apte à passer partout, car les chemins, dégradés par un charroi incessant et l'inclémence de la saison, étaient parfois peu praticables, malgré la réfection méthodique à laquelle ils étaient soumis. De Milly-devant-Dun à Brandeville,

par le village de Murvaux, la route suivait un trajet pittoresque entre la côte Saint-Germain, les bois du Fayel et la forêt de Woëvre, dans un fond de vallée où gloussait un ruisseau. Le gros bourg de Brandeville, démesurément allongé sous la côte de son bois, sonnait et criait du bruit des marteaux et des scies. On y charpentait des baraquements, on y assemblait un hôpital, on y boulonnait un nœud de voies étroites, dont les branches venaient s'y articuler de sept ou huit directions différentes, toutes couvertes de wagonnets. A trois kilomètres de là, sur une de ces voies, Bréhéville agglomérait ses maisons champêtres autour de son clocher à dents. Une compagnie de pionniers l'occupait et y débitait en planches tout un canton de forêt.

A Etraye, nous mîmes pied à terre pour visiter cette partie de nos travaux. Ils s'étendaient sur plus de deux kilomètres le long de la route de Damvillers à Consenvoye entre les pentes d'Etraye et de la Grande Montagne qui les couvraient de tous côtés. Ils consistaient principalement en baraquements, au nombre d'environ une cinquantaine, les uns de quelques mètres carrés, destinés à emmagasiner les vivres et le matériel, d'autres longs et amples, qui devaient servir à cantonner des troupes. Des équipes de prisonniers français y œuvraient laborieusement sous les ordres de nos techniciens et la canne de nos sous-officiers. On aménageait en outre le village et l'on préparait un hangar à drachen. Conjointement avec ces travailleurs le génie creusait des abris et organisait le terrain. Là s'ouvraient les premières tranchées, je veux dire celles de dernière ligne, les plus distantes du front dont les plus avancées couraient à quatre ou cinq kilomètres plus au sud.

Je n'en avais pas encore vu, ou plutôt je ne connaissais que les égratignements précaires à la pelle-bêche que l'on improvisait durant l'offensive de 1914, et les spécimens restreints du champ d'exercice de Magdebourg; aussi les examinai-je avec curiosité. Je fus stupéfait de leur importance et des progrès effectués dans cet art de défense et de protection au cours de la guerre. Toutes en redans, spacieuses et profondes, boisées comme des galeries de charbonnage, clayonnées, treillagées, revêtues de sacs de terre, de fascines et de gabions, parfois maçonnées ou bétonnées, elles offraient un aspect solide, massif et presque confortable de fortification permanente. Elles étaient fouillées de niches et d'alvéoles, forées de couloirs et d'escaliers, trouées de tunnels, excavées de cryptes et de chambres de repos, drainées de fossés et de puisards, coupées de pare-éclats, percées de créneaux et de meurtrières, épaulées de parapets couverts où s'encastraient des banquettes de tir. Leurs flancs obscurs, sillonnés de fils électriques, pouvaient engouffrer d'énormes contingents. Pour le moment elles étaient vides et seules quelques sentinelles en gardaient les abords.

Son inspection terminée, le colonel Schwarzmuth me proposa de pousser plus avant et d'aller visiter le retranchement de première ligne. J'accueillis avec joie son invitation. Nous reprîmes notre petite auto et, par la route bien défilée de Wavrille et de Moirey, nous nous rendîmes, à quelques kilomètres plus loin en direction sud-orientale, à Ville-devant-Chaumont, entre Flabas et Azannes. Cette localité, organisée fortement en point d'appui, était tenue par un bataillon du 57e régiment de réserve. Quittant nos sabres, et après avoir échangé contre un casque la casquette de drap, nous nous mîmes

en marche sous la conduite d'un sergent. Nous avions devant nous les pentes du bois des Caures, à notre gauche celles du bois le Comte sortant du ravin de la Vaux-Hordelle. Une canonnade très intermittente ébranlait de secousses inégales l'atmosphère humide.

Nous ne tardâmes pas à nous engager dans un petit chemin creux assez boueux, qui finit par dégénérer en boyau d'accès et nous amena après une demi-heure de zigzags et de pataugement dans une longue tranchée étroite et à ciel ouvert, orientée nord-est-sud-ouest. Nous en suivîmes d'un pas maladroit le caillebotis périlleux. A notre passage, de rares êtres terreux, gibbeux, troglodyteux se collaient dans leurs anfractuosités en haussant une patte pouacre à leur casque crotté. Des portiques en sacs s'ouvraient à droite ou à gauche sur d'autres repaires. Nous nous enfonçâmes nous-mêmes sous le sol et nous parvînmes à une sorte de carrefour fortement étrésillonné où s'embranchait, presque d'équerre, une grosse tranchée beaucoup plus imposante et mieux conditionnée que la précédente. Nous étions en première ligne. Par un rameau d'une quinzaine de marches nous descendîmes au poste de commandement. C'était un bel abri coffré de dosses jointives, planchéié, natté, tapissé de plans et de cartes, que fermait une porte vitrée et que chauffait un poêle de fonte. Meublé d'une table-bureau, de chaises en cuir, d'un fauteuil, d'un sopha et d'un standard téléphonique, il se prévalait par surcroît d'une horloge-coucou, d'un piano et d'un gramophone. Une petite chambre s'ouvrait à droite, tendue de cretonne et munie de quatre couchettes superposées deux par deux, comme dans un compartiment de sleeping. Une troisième pièce, pouvant tenir commodément six personnes assises autour

d'une table, servait à la fois de salle à manger, de cuisine et de cave, avec sa suspension électrique, son fourneau et son petit cellier foui dans le mur, bien pourvu de barillets et de bouteilles.

Le major commandant nous fit les honneurs de son appartement souterrain, puis nous montâmes avec lui aux tranchées, dont il dirigea la visite. Son secteur courait, sur environ quatre kilomètres, de la route de Flabas, à l'ouest, au Cap de Bonne-Espérance, à l'est, ceignait d'abord à contre-pente, sous le nom de Busengraben, la croupe du bois le Comte, épousait transversalement le fond des Vaux, embrassait ensuite d'une grande courbe concave, sous la désignation de Zickzackgraben, le pourtour du bois de Ville. Il se raccordait du côté de l'Herbebois à la tranchée de Soumazannes et de celui du bois d'Haumont à la tranchée de Bayreuth. Toute anguleuse de saillants et froncée de pare-éclats en sacs, la ligne se crénelait d'un parapet continu, que coupaient de deux en deux mètres des boucliers de tir en acier chromé. Au delà du parapet, le champ de tir se couvrait de défenses accessoires : réseaux de fil de fer barbelé, hérissons, chaussetrapes, chevaux de frise harnachés de feuillards en dents de scie. Des sapes tendues vers l'avant comme des antennes conduisaient aux postes d'écoute. Ainsi constituée, fortement munie de ses mitrailleuses, de ses petits canons, de ses lance-bombes, de ses minenwerfer, de ses caisses de grenades, de ses pétards, de ses fusils automatiques, la tranchée allemande, sous la garde vigilante de ses guetteurs, paraissait inexpugnable.

Trois à quatre kilomètres de bois la séparaient, dans cette région, de la ligne française, et nous n'apercevions par les meurtrières que les déclivités aux troncs grisâtres

où patrouillaient et s'assassinaient, la nuit, les reconnaissances et où les cadavres demeuraient des semaines accrochés aux fourrés, avant de disparaître, nettoyés lentement par les bêtes rapaces. Hormis ces escarmouches nocturnes, aucune action d'une importance quelconque n'avait eu lieu depuis de longs mois, et le major évaluait ses pertes à une moyenne d'un ou deux blessés par jour et d'autant de tués par semaine. Il tenait le secteur depuis onze mois et ne craignait rien tant que d'être relevé, ne demandant qu'une chose, c'est qu'on l'y laissât tranquille jusqu'à la fin de la guerre.

Revenus au poste de commandement, après avoir parcouru et admiré quinze cents mètres de ce retranchement, nous fûmes tout heureux d'accepter l'invitation que nous fit notre hôte de nous restaurer, car il était une heure et nous avions grand faim. Pendant notre absence, la table s'était couverte d'une nappe bien blanche et d'une fort bonne argenterie, et nous fûmes agréablement surpris de nous voir servir à vingt pieds sous terre un repas complet excellemment accommodé, où la matelote d'anguilles, le filet de porc, le pâté de canard et la salade aux pommes de terre s'arrosaient de vins capiteux et d'élixirs de choix.

— Elles sont fines et très grasses par ici, nous dit le major en recevant notre compliment sur ses anguilles, car elles sont friandes des morts.

Je rentrai parfaitement satisfait de ma tournée.

J'en fis d'autres avec le colonel Schwarzmuth. Celui-ci me prit même comme son compagnon le plus habituel, en raison de ma connaissance de la sténographie, qui me permettait de noter *in extenso* ses explications et facilitait ainsi la rédaction de mes rapports. J'acquis de la sorte

une connaissance assez complète de cette zone de notre front, dont, quand fut arrivé le général von Lochow, commandant le IIIe corps, avec une partie de l'état-major de la 5e division, nous poussâmes plus d'une fois l'exploration jusqu'à la Woëvre et jusqu'à Spincourt.

C'est alors surtout que je me rendis compte de l'importance de nos préparatifs. Il n'y avait encore que peu de troupes d'infanterie et les tranchées, de la Meuse aux Jumelles, n'étaient tenues que par de faibles effectifs. Par contre, le génie, le train, les troupes de communications fourmillaient par bataillons denses, grossis de légions d'ouvriers militarisés, de civils embauchés et de prisonniers de guerre.

Mais plus que tout le reste, l'artillerie foisonnait. Sur toutes les positions, dans tous les bois, derrière toutes les crêtes se trouvaient tapis, gîtaient, s'embusquaient, se dissimulaient d'innombrables canons de tous calibres, abrités de branchages ou camouflés de couleurs terreuses et végétales. On en voyait, soigneusement bâchés, circuler lentement par longues processions sur les lignes ferrées, chargeant les trucks ou montés sur leurs boggies, et l'on en découvrait rampant lourdement sur leurs palettes au fil des routes, remorqués par leurs tracteurs. Quatorze voies normales et une centaine à un mètre ou à 60 cm. les distribuaient tout autour du front, amenant sans cesse d'autres engins, déversant de nouvelles bouches et nourrissant jusqu'à la pléthore leurs dépôts de munitions. Jamais pareille concentration de pièces à feu ne s'était effectuée sur un espace aussi restreint. Il y en avait dans les bois de Consenvoye et du Plat-Chêne, au ravin de Molleville, à Crépion, derrière la cote 360, au buisson de Chaumont, aux entours de Flabas et de Ville; la

région d'Azannes en était parsemée; Gremilly, ses essarts et ses communaux en regorgeaient; les Jumelles d'Ornes en cachaient sous leurs deux rotondités; il s'en trouvait au bois de Breuil et sur le pourtour de ses étangs, au moulin de Maucourt, à Mogeville, à Gincrey. Mais le plus gros amas peuplait la forêt domaniale de Spincourt, qui, infestée d'affûts squameux et de gueules épouvantables, redevenue préhistorique et hercynienne, semblait recéler des monstres. Echelonnées sur une profondeur de douze kilomètres, les plus mobiles en avant, dans l'intérieur de nos lignes et en flanquement de nos tranchées, les demi-lourdes et les lourdes au milieu, réparties dans la zone de soutien, les très lourdes en arrière, sur les épis des voies larges et les plateformes bétonnées, les batteries arquaient de la Meuse à la Woëvre un croissant prodigieux, dont tous les rayons braqués convergeaient sur le camp retranché de Verdun.

C'était la foule alerte des 105, obusiers légers de campagne, couplés par quatre, aux affûts à bêche de crosse, avec leurs voitures à munitions, leurs chariots, leurs caissons, leurs piles d'obus peints en jaune et de shrapnells peints en bleu; c'étaient les canons de 130 de l'artillerie à pied, aux roues ceinturées de plateaux, tirant à quatorze kilomètres des obus de 40 kilos, et les obusiers lourds de 150, mafflus et camards, lançant des projectiles allongés; puis venaient les mortiers de 210, lents et torpides, obligés de se couper en deux pour se mouvoir, émetteurs de boulets de 120 kilos chargés d'acide picrique, et ceux de 280, plus obèses encore, qui pesaient quatorze tonnes et vomissaient en un jet de dix kilomètres des excrétions de 340 kilos; arrivaient ensuite les magnifiques et gigantesques autrichiens de 305 et de 380, for-

gés et déchaînés par les antres de Skoda, aux freins à air à recul dans le berceau, colossales pièces de siège, pouvant déverser toutes les six minutes, à douze et quinze kilomètres, des masses de 390 et de 600 kilos bourrées d'écrasite et de trinitrotoluol; et c'étaient aussi, c'étaient enfin nos fameux et cyclopéens 420, au nombre de douze, baugés dans le bois d'Hingry, la forêt de Mangiennes et la forêt de Spincourt, avec leurs locomotives, leurs tenders, leurs wagons à munitions et à moteurs, leurs plaques tournantes sur galets, leurs vérins hydrauliques, leurs freins à glycérine, leurs accumulateurs d'air, leurs dynamos, leurs grues à chargement et leurs allumages électriques, mugissants mastodontes de la balistique, lourds chacun de trois cents tonnes, râblés de fer, bandés d'acier, culassés de feu, capables de tirer cinquante fois de suite des coups de 900 kilogrammes.

Mais nul encore n'avait entendu le hurlement profond des bêtes, nul même ne pouvait s'imaginer quel serait le déchaînement dévorant de toutes ces clameurs déflagrant à la fois : car, pour le moment, muselées, bâillonnées, leurs gueules encapelées et leurs gorges gainées, elles se taisaient, elles se taisaient mystérieusement et formidablement. Le silence des canons était auguste. Seuls, ceux qui rôdaient là depuis un an poussaient de temps à autre leurs rugissements habituels et familiers. Tout le reste était muet, ténébreux, inouï. Les canons attendaient. Les milliers de canons, dormeurs majestueux, attendaient sous le dais des forêts et des bois le moment où une certaine main viendrait les tirer du sommeil, la minute fatidique où une certaine voix viendrait subitement leur dire : Monstres, réveillez-vous !

Ces voyages, pour intéressants qu'ils fussent, n'absorbaient point toutes mes facultés de pensée et n'accaparaient pas la somme de mes préoccupations. Je couvais d'autres sollicitudes qui, pour m'être personnelles, ne s'en trouvaient pas moins insistantes et troublantes. Ma délicieuse voisine de Dun en était, pour tout dire, l'objet principal.

Que de fois, lorsque mon service ne m'obligeait pas à sortir avant l'aube, n'avais-je pas tenté de revoir ce visage adorable, sans son masque de laideur! J'en étais malade de désir, d'impatience et de perplexité. Dans l'espoir de la mieux observer, de mieux rassasier d'elle mes yeux, aux rares instants où elle m'était visible dans toute sa beauté, j'avais, en son absence, élargi le trou qui me servait de trop incommode judas pour l'admirer. Ma main s'était glissée dans la fente secrète de la paroi, y avait gratté, détaché du plâtras, s'y était achoppée à un corps dur, métallique, et en avait retiré un assez gros fragment de fonte, déjà tout oxydé de chaux, qui n'était autre chose qu'un éclat de bombe. Je me rappelai alors le récit que m'avait fait Mme Lormeau de l'explosion qui s'était produite sur la maison pendant un raid d'avions français. L'engin avait dû éclater en l'air ou en touchant le toit, les morceaux s'en étaient vraisemblablement dispersés sans causer de dégâts apparents, mais l'un d'eux, traversant le comble ou passant par une cheminée, était venu se loger là, déterminant cette fissure qui faisait mes délices et qu'avait découverte mon imbécile d'ordonnance, cette bonne brute de Schmutz.

J'y entrais maintenant la tête. De l'autre côté elle continuait à n'être qu'une simple lézarde, peu discernable sans doute et n'attirant pas l'attention. Mon œil s'y appliquait

étroitement, contrôlant une nouvelle portion de la chambre, la fenêtre aux vitres sans rideaux et un vantail de la porte-croisée, qui donnait comme la mienne sur le jardin.

Quand Juliette était là, j'y dissipais mon temps disponible. Juché à califourchon sur une escabelle surélevée de trois ou quatre bouquins qui me mettait à hauteur de mon objectif, je m'emplissais l'âme et la pupille de ce spectacle irritant et enchanteur, assez hanté désormais par son image réelle pour ne plus voir sous son affreux déguisement que le brillant papillon qui ployait ses ailes diaprées dans la bure de sa chrysalide. Mais j'étais absent presque toute la journée, et, le soir, le manque de lumière jetait un voile sur tout essai de contemplation. Je savais pourtant tout ce que faisait ma Béatrice, car je la donnais à espionner à Schmutz. J'appris ainsi qu'elle passait la plus grande partie de ses heures dans la salle à manger des Lormeau, se montrant le moins possible au dehors, travaillant au jardin avec son oncle et ne sortant que pour se rendre avec sa tante au ravitaillement américain ou aller remplir quelqu'une des formalités qu'imposait aux occupés l'inquisition de la police. Je ne la rencontrais jamais, pas même dans le vestibule, et bien qu'il m'en prît parfois envie, je n'avais pas osé renouveler la scène de l'interrogatoire.

Un jour que j'étais resté chez moi, me sentant grippé, et que l'on devait me croire parti comme à l'ordinaire, il m'arriva une aventure qui acheva de me tourner la tête. J'avais envoyé Schmutz au bureau m'excuser auprès du colonel. Il en revint avec mon congé pour la journée, des cachets de quinine et une lettre de ma Dorothéa, à laquelle, je l'avoue, je commençais à beaucoup moins penser,

Tandis que le bon Schmutz me préparait un grog, je pris connaissance du message venu de Goslar. Il était aussi bref qu'affolé. Catastrophe! Ma chère Dorothéa n'avait pas eu ses règles!... Le billet se terminait par ces quelques mots :

Je suis perdue! Reviens tout de suite et épouse-moi!...

J'avoue que je me trouvai beaucoup moins affolé que ma fiancée par cette révélation. Comme c'était simple! « Reviens et épouse-moi! » Est-ce que l'univers tournait autour du ventre de Mlle von Treutlingen? Ah! les femmes! Etait-ce parce que du sang ne coulait pas là-bas qu'il fallait distraire, ne fût-ce qu'un instant, sa pensée de celui qui coulait ici? J'en verserais à sa place, moi, du sang, et Mlle von Treutlingen devrait s'estimer encore fort heureuse s'il m'en restait assez pour pouvoir la conduire plus tard devant le pasteur Heiligeland!

Cette sotte histoire ne m'occupait pas plus que de raison et je buvais tranquillement le grog de Schmutz, quand un son de voix harmonieux s'éveilla dans la chambre de Juliette. J'oubliai aussitôt ma boisson et ma fiancée, et je courus à mon observatoire. Je m'attendais à retrouver la jeune Française dans son triste appareil d'ignominie. Quelle surprise! Elle était pure, nette, sans tache, dans toute la grâce et la fleur de sa radieuse métempsychose. Debout, légèrement drapée à l'antique dans une loque de soie nouée à l'épaule, les cheveux retenus à la grecque par un ruban défraîchi, la jeune fille prenait des poses, étudiait des mouvements, levait et fléchissait les bras, penchait ou redressait la tête, tout en prononçant, sur les intonations les plus diverses et dans des modulations infiniment variées, des mots détachés,

des débris de vers, des suites de syllabes maintes fois répétées. La voix était souple, claire, merveilleusement timbrée, montant par gradations chromatiques aux sonorités les plus aiguës, ou s'abaissant, s'enrichissant, s'étoffant, passant aux velours les plus sombres et aux violes les plus douces, tantôt s'enflant en belle ronde de plain-chant, tantôt s'atténuant et faiblissant jusqu'au soupir, nuancée et cadencée, expressive et mobile, parfois fusant en un trille de rires et parfois s'éplorant en une mélodieuse cantilène. Une diction impeccable rythmait et accentuait ces vocalises. Transporté par cette musique délicieuse, je quittai un instant du nez mon oculaire pour y coller l'oreille, afin de me mieux pénétrer de ce ravissant gazouil. Comme c'était joli et comme c'était français! Je l'aurais écouté des heures sans m'en rassasier. Je n'avais pas tout d'abord saisi ce que signifiait ce ramage, mais je finis par comprendre ce que c'était : Juliette Rossignol faisait ses exercices d'articulations et d'assouplissement de voix.

Ce n'était que le commencement de ce que j'allais voir et entendre. Plus rose et l'œil pétillant, elle se mit à déclamer avec une grâce mutine, et en l'accompagnant de gestes exquis, une poésie de Musset. Je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais le coup au cœur que la révélation de cette perfection me donna. Non seulement je n'avais rien vu de pareil, mais j'aurais été incapable de rêver quelque chose d'aussi divinement artistique.

Juliette dit deux autres pièces que je ne connaissais pas, également d'allure romantique. Puis elle passa au classique. Je la vis avec étonnement se transformer soudainement en soubrette de Molière, éveiller de sa gaîté et des éclats de ses reparties les échos de sa misérable

chambre, tourner, virevolter, pirouetter, se camper les poings sur les hanches, tapoter et chiffonner hardiment sa pauvre soie qu'elle avait disposée en fichu autour de sa gorge et dont les lambeaux lui tombaient en tablier sur la taille.

Elle fut ensuite, pendant quelques instants, Célimène. Devenue grande dame et coquette, s'éventant avec son mouchoir et jouant avec un vieux manche de parapluie en guise de canne de cour, elle fila avec une capricieuse ironie la charmante tirade qui commence par ces vers :

> Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux
> Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.

Ah! comme je plaignais ce pauvre Sosthène Rossignol, qui l'avait pourtant entendue, sa jolie cousine, et qui donnait tout le *Misanthrope*, y compris Célimène, pour le sonnet d'Oronte!

J'étais depuis une heure ankylosé sur mon escabelle, que je ne me lassais pas d'admirer la jeune actrice, ayant complètement oublié ma grippe. Juliette passait, marchait, s'arrêtait devant son miroir, étudiait une physionomie, essayait un geste, recommençait une phrase, reprenait une réplique, disparaissait, reparaissait, disparaissait encore, mais je l'entendais toujours. La comédienne répétait.

Elle se transforma de nouveau. Le châle retomba en péplum; la chevelure grecque retrouva sa noble simplicité; puis les traits se couvrirent d'une douleur subite, la voix se désola, s'exalta, les regards se levèrent suppliants... Et elle fut Iphigénie :

> Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
> Attaché le bonheur de votre destinée.

Notre amour nous trompait; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire :
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.

Ses yeux se remplirent de larmes réelles. A quci songeait-elle?...

Je meurs dans cet espoir satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que, du moins, un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir,
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.

Je fus inexprimablement ému. Mais je n'avais pas encore eu le temps de verser moi-même mes larmes, que l'enjouement revenait, que la grâce reprenait le dessus et que d'autres métamorphoses s'opéraient. La guenille de soie de simuler des paniers, et c'était Silvia de Marivaux; de s'enrouler en mantille, et voilà Rosine de Beaumarchais. Plusieurs autres fragments de rôles, dont j'ignorais la source, s'animèrent encore devant ma loge, ou plutôt ma baignoire, aussi grillée qu'inconfortable.

Mais soudain je tressaillis et je me sentis aussitôt tout bouleversé. La voix de Juliette prononçait :

Non, c'est le rossignol qui chante à ton oreille.
Ne crains rien. Ce n'est pas l'alouette, elle dort.
Là, dans ce grenadier, vers quelque étoile d'or,
Il chante chaque nuit, toujours à la même heure.
J'ai reconnu sa voix. Mon Roméo, demeure!
C'était le rossignol et le jour est lointain.

Où étais-je? où me trouvais-je? est-ce que je rêvais?...

Et subitement tout s'écroula. Une grosse voix, celle de cette brute de Schmutz, cornait derrière moi :

— *Herr Oberleutnant*, que prenez-vous pour votre dîner de midi ?

Alarmée, Juliette Rossignol avait bondi à sa table de toilette et se barbouillait avec précipitation. Le joli papillon rentrait dans sa chrysalide.

— Stupide animal ! grondai-je en colère. Je ne prendrai rien. Je me sens en état de sortir et j'irai dîner au casino.

Profondément troublé par cet épisode extraordinaire, dont l'effet se répercuta longuement en moi, jusqu'à obséder mes jours et mes nuits, mettant mon imagination comme ma sensibilité en complet désarroi, je ne pensai plus qu'aux moyens de me rapprocher de cette Française enivrante, que séparait de moi, je le sentais trop, hélas, beaucoup plus que l'épaisseur d'une paroi trouée, tout un rempart de circonstances fâcheuses, à travers lesquelles il serait peut-être difficile d'ouvrir une brèche favorable. Outre qu'il paraissait déjà peu commode de l'aborder, puisque nous ne nous rencontrions pas, comment prendrait-elle des avances de ma part, si l'occasion se présentait ou s'ourdissait artificiellement de lui parler ? Le peu que j'avais pu recueillir d'elle pendant l'interrogatoire que je lui avais fait subir me la montrait assez susceptible de caractère et plutôt mal disposée envers les Allemands. Que l'un d'eux entreprît de lui faire la cour, fût-il d'aspect agréable, de condition avantageuse et d'éducation parfaite, comme je me flattais de l'être, ne suffirait-il pas qu'il portât l'uniforme de Sa Majesté germanique et parlât la langue de Gœthe pour lui inspirer de ce seul fait une aversion insurmontable et l'in-

duire à l'hostilité la plus regrettable? Ces considérations étaient sérieuses et je ne me dissimulais point les écueils de mon projet. Le plus sage eût été d'y renoncer. Mais loin d'être sage, je me sentais devenir de plus en plus fou. La nuit, surexcité, trépidant, dévoré de fièvre, je sortais de mon lit en sursaut, me promenant à longs pas nus sur mon tapis, m'arrosant à grande eau, douchant de verres de bière mon gosier altéré. Je frémissais de désir, je hennissais. J'étais pris d'accès de fureur et d'appétits de viol. J'aurais voulu enfoncer d'un coup d'épaule cette paroi ridicule... et te ravir, t'emporter comme une proie dans mon beau lit Empire... Juliette! Juliette!... te posséder, couvrir ta chair de mes baisers et sentir ployer sous le mien ton joli corps français!...

Rompu et névralgique, je ne retrouvais, le lendemain, un équilibre relatif qu'au milieu de mes camarades de bureau ou autour de la table du Grand Cerf, où Max von Kubitz, moitié inquiet, moitié émoustillé, trouvait que je prenais « une mine intéressante ».

C'est un après-midi, en rentrant du casino, qu'il m'arriva pour la première fois de rencontrer Juliette Rossignol. Elle descendait du premier étage, où sa tante, indisposée, gardait la chambre. Je la croisai dans le vestibule. Saisi, j'eus du moins la présence d'esprit d'essayer de mettre à profit cette circonstance. Je m'arrêtai pour lui adresser un salut militaire des plus cérémonieux et, après m'être incliné de l'air le plus aimable qu'il me fut possible de prendre, je lui dis :

— Mademoiselle, si je puis vous être agréable de quelque façon, tant à vous-même qu'à ceux qui vous sont chers, je serais trop heureux de me mettre à votre entière disposition.

La jeune fille me regarda un instant de ses yeux aux cils décolorés, un léger frisson de colère trembla au coin de ses lèvres violacées, puis elle me répondit glacialement :

— Je vous remercie, monsieur, nous n'avons besoin de rien.

Avant que j'aie eu le temps de placer une seconde phrase, Juliette s'était éclipsée.

Je fus pris de rage à mon tour. Ah! la mâtine!... Je t'aurais!... Célimène, va! tu ne m'échapperais pas!... Je ne savais encore comment je m'y prendrais, mais j'étais fermement résolu à employer toutes les voies et moyens qu'il fallait pour cela, fût-ce la violence. Il fallait que ce supplice eût une fin. Je ne vivais plus, j'écumais, et je me rongeais comme un lion en cage.

Je n'étais cependant pas sans avoir honte parfois de mon emportement. La belle avance, vraiment, que de pénétrer de force chez cette jolie fille! C'eût été parfait si je n'eusse voulu que me passer une fois une vive fantaisie et coucher avec elle. C'eût été excellent si j'eusse été certain qu'après l'avoir consciencieusement assaillie, mon envie eût été assouvie et ma guérison assurée. Mais était-ce le cas? Et où en serais-je après?... Hélas, non, ce n'était pas le cas, et je sentais qu'après ce serait pire encore qu'avant. Car je n'avais pas seulement envie d'elle, je l'aimais. Il me la fallait tout entière et longtemps, ou pas du tout. Un autre eût pu se déterminer à se l'asservir par des procédés administratifs que nous connaissions, nous autres Allemands, à se l'attacher comme esclave. Moi, non. Car non seulement je l'aimais, mais je voulais être aimé d'elle. Les baisers que je lui donnerais, je voulais qu'elle me les rendît. Il me la fallait amoureuse

et consentante. Ce n'est pas une esclave que je voulais : c'était une maîtresse.

Je ruminais comme un malheureux et un dément ces pensées accablantes. Avec cette sacrée petite Française c'était de plus en plus la quadrature du cecle. Je voyais bien que rien au monde ne pourrait me la concilier, rien, ni or, ni bijoux, ni toilettes, ni facilités de vie, ni même vivres à discrétion ou sécurité absolue pour elle et les siens. Trop de haine nous séparait, trop de sang depuis dix-huit mois, trop d'horreurs commises par mes pauvres Allemands, pourtant si bons, au fond, et si loyaux, trop de meurtres et trop de crimes. Et quant à déplorer devant elle ces tristes fatalités, quant à m'en indigner ou à m'en humilier, il n'y avait à attendre d'une semblable palinodie aucune modification dans son attitude, sinon que de doubler de mépris son animadversion.

Un jour de décembre, par une lumière perlée d'un soleil blanc, je me trouvais inoccupé chez moi, à méditer, un livre français entre les mains. Tandis que je lisais, j'avais dans les oreilles la voix de Juliette disant et interprétant la froide page imprimée qui était sous mes yeux, lui donnant la vie et la transfigurant de son talent. En même temps, je l'apercevais elle-même, par la fenêtre, qui aidait son oncle, dans le jardin, à semer une couche de légumes. Mon regard allait du livre, où j'entendais sa voix, au jardin, où sa robe haillonneuse épousait ses mouvements souples. Le cerveau vide et flottant, l'imagination stérile, je m'obstinais vainement à poursuivre l'élaboration d'un plan d'opérations qui persistait à me fuir.

Son tablier de jardinier aux reins, une brouette devant les jambes, je vis le vieux Lormeau remonter lentement vers la maison. Il laissait Juliette seule. Je pris une déci-

sion subite. Quand il eut disparu, j'ouvris ma porte-croisée et je me dirigeai à grands pas vers la jeune fille. Marchant dans la terre meuble, je fus près d'elle qu'elle ne m'avait pas entendu. Elle eut un léger recul en m'apercevant.

— Mademoiselle, dis-je, vous avez paru me refuser, il y a quelques jours, la faveur de vous être utile. Je serais désolé que vous puissiez croire que c'était de ma part une simple formule de politesse. C'est sincèrement et très sérieusement que je vous offrais ma protection.

Elle resta un instant silencieuse, aiguisant une réponse, puis elle me cingla en plein visage :

— Et quel en serait le prix, monsieur?

Je cherchai aussi à mon tour, puis, enchanté d'avoir trouvé quelque chose de bien français, je répliquai avec une exquise galanterie :

— Le plaisir de vous voir sourire.

Les fausses rides qui entouraient les sourcils de Juliette se froncèrent et elle dit :

— Vous plaisantez, monsieur, je ne souris jamais.

— Vous devez pourtant sourire d'une manière charmante! fis-je, de mieux en mieux inspiré.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer?

— Vous êtes jolie, mademoiselle, très jolie, je le sais.

Elle tressaillit.

— Moi, monsieur?

— Vous, mademoiselle, vous-même.

Un nouveau silence pendant lequel elle se ressaisit.

— Je l'étais, prononça-t-elle. Je ne le suis plus.

— Vous l'êtes toujours, m'écriai-je, vous l'êtes plus que jamais. Ne niez pas, je le sais.

Prise alors d'inquiétude, elle s'exclama vivement :

— Vous m'avez fait espionner?...

— Mettons que je vous aie espionnée moi-même. Il n'importe, je le sais.

Elle porta les mains à sa figure et proféra d'une voix altérée :

— Que vais-je devenir, grand Dieu?... Quel nouveau malheur va s'abattre sur moi?...

— Ne vous désolez pas, mademoiselle, fis-je en m'efforçant de cacher mon trouble. Aucun malheur ne se prépare pour vous et vous n'avez rien à craindre. Mais quelle étrange idée avez-vous de vous enlaidir aussi atrocement? Pourquoi ce maquillage dégradant et que signifie cette comédie incompréhensible?

— Incompréhensible? s'écria-t-elle. Comment, vous ne comprenez pas?... Vous ne savez donc pas que si j'avais l'imprudence de me montrer telle que je suis, je n'aurais pas assez de larmes pour pleurer l'abominable sort qui me serait réservé, pas assez de honte pour couvrir l'infortune dont je serais salie? Pourquoi je me cache sous cette enveloppe d'ignominie? C'est bien simple, monsieur. C'est pour tenter de sauver ma dignité de femme, c'est pour ne pas subir la violence de vos soudards.

Je reçus cette décharge sans sourciller. Il était certain que Juliette avait malheureusement raison, et je n'étais pas sans avoir dès longtemps soupçonné les motifs de sa détermination.

— Vous voyez donc, lui dis-je, que ma protection ne vous serait pas superflue. Acceptez-la, mademoiselle. Elle vous permettrait de reprendre votre visage, que vous devez souffrir indiciblement de torturer de la sorte. Sous

la sauvegarde d'un officier allemand, vous redeviendrez vous-même et ne courrez aucun risque.

— Excepté, brava-t-elle, le risque suprême que me ferait courir cet officier allemand lui-même! Non, non, monsieur, c'est assez. Perdez-moi, si vous en avez la volonté, et puisque vous êtes maître de mon secret. Mais je ne veux rien vous devoir et je ne veux rien vous donner.

Je sentis le sang me monter à la tête.

— Savez-vous, dis-je, que je puis vous faire arrêter, que je puis vous faire jeter en prison ou déporter en Allemagne, que je puis, s'il me plaît, vous réquisitionner à mon service et user de vous à ma fantaisie? Cédez, je vous en conjure pour vous-même, ne faites pas la mauvaise : vous serez heureuse et vous aurez tout ce que vous désirerez.

Je voulus lui prendre le bras. Mais elle se baissa rapidement, arracha de terre un plantoir, le leva au-dessus de moi comme un poignard et dit :

— Ne me touchez pas, ou je vous tue!

Saisissant le poignet qui tenait l'outil et la désarmant violemment, je m'écriai avec un rire sec :

— Stupidité!... Vous voyez bien que je suis le plus fort!...

Puis l'étreignant à la taille et cherchant à approcher ses lèvres, je bégayai dans une passion concentrée :

— Juliette... vous m'affolez... Je vous aurai de gré ou de force!...

Elle se dégagea avec une énergie sauvage, en criant :

— De force, jamais!... Car si ce n'est pas vous que je tue, ce sera moi!...

Et elle s'enfuit avec rapidité.

Je rentrai chez moi plein d'une rage sombre. Je trouvai sur ma table une lettre. Elle était timbrée de Goslar. Je ne l'ouvris qu'une heure après.

Dorothéa m'apprenait avec des transports de joie et de reconnaissance que ses règles avaient reparu. Dieu merci, ce n'était qu'un retard!...

Gott sei Dank! écrivait-elle, *je suis maintenant délivrée de toute angoisse. Oh! quand j'ai vu sourdre ce sang béni, j'ai remercié le Seigneur de toute mon âme pour m'avoir permis de te faire plaisir, mon cher amour, sans en subir la conséquence par une cruelle épreuve. Quand j'aurai de vrais enfants avec toi, mon chéri, je me rappellerai toujours cette grande bénédiction de Dieu.*

Je déchirai cette lettre, dégoûté.

Les nerfs en déroute, je sortis. La rue était pleine de soldats qui se hâtaient avec bruit vers la Kommandantur. La plupart étaient sans armes, foule militaire égrenée et tumultueuse. Quelques sections de fusiliers équipés, des gendarmes et un assez grand nombre de policiers semblaient organiser un service d'ordre et maintenaient libre la voie principale. Un peloton de uhlans, lance au poing, formait une garde d'honneur devant la Kommandantur. J'aperçus le lieutenant de police Moral, en grande conversation avec un personnage en civil, coiffé et costumé de vert, que je ne connaissais pas.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demandai-je à Moral.

— On attend Son Altesse Impériale, me répondit-il.

Son compagnon, un étrange et inquiétant individu à tête d'hyène, me dévisagea avec attention, comme si, me voyant pour la première fois, il voulait fixer mes traits dans sa mémoire. J'appris peu après que ce vilain museau n'était autre que le fameux Klein, inspecteur de la sûreté

à Berlin, attaché spécialement à la personne du Kronprinz.

Des *hoch* éclataient. Des présentations d'armes bruissaient. De divers côtés arrivaient minute après minute des automobiles trépidantes, qui déversaient des généraux devant le perron. Le bâtiment les engouffrait dans son vestibule dallé, qu'encadraient deux sentinelles du 98e bataillon de chasseurs.

Sur une recrudescence de *hoch* et dans une rafale de hourras frénétiques, je vis survenir par la route de Stenay une élégante torpédo rouge sang, conduite avec maestria par un jeune homme svelte, au visage étroit et allongé qu'ornait une fine moustache, à l'air déluré et fanfaron, la casquette à bandeau rouge sur l'oreille et la cigarette aux lèvres. Il portait l'uniforme de général et avait un chauffeur à côté de lui. L'intérieur était occupé par deux officiers d'état-major, dont l'un était le baron von Werthau, et par cinq magnifiques lévriers à long poil qui campaient décorativement sur les places du fond ou paradaient aux portières. Quand la voiture passa devant moi, je remarquai que la plaque était timbrée de la couronne royale de Prusse.

Après un virage savant, le prince sauta lestement à terre, laissant le volant à son chauffeur. Il s'élança en riant et en saluant de tous côtés sur le perron, suivi des deux aides de camp.

J'étais encore sous le coup de cette apparition et je me préparais à me mêler aux nombreux officiers qui envahissaient le rez-de-chaussée du bâtiment, lorsque je vis arriver sur moi, très excité, Max von Kubitz qui me dit :

— Mon cher, le colonel vous cherche partout...

Venez vite !...

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a qu'on a besoin de vous... Le général vous demande... Mon cher, c'est extraordinaire... Figurez-vous...

Il m'entraîna dans le vestibule de la Kommandantur, où nous tombâmes tout de suite sur le colonel.

— Ah! vous voilà!... J'allais envoyer chez vous. Dites donc, Hering...

Mais, sans me mettre encore au courant, le colonel s'élança dans une salle voisine, en s'écriant :

— *Herr General!... Herr General!...* nous l'avons!... le premier-lieutenant est là!

Un instant après, je me trouvais en présence du général von Lochow, commandant le IIIe corps, que j'avais eu l'honneur d'accompagner deux fois sur le front. Le général von Lochow m'apprit enfin ce qu'on attendait de moi, et c'était, en effet, une chose assez extraordinaire, comme avait dit le comte von Kubitz. Il s'agissait de remplacer à une séance de conseil de guerre, qui allait se tenir dans la grande salle de la Kommandantur, l'officier sténographe du prince, victime d'un accident qui s'était produit quelques heures auparavant et dont on venait seulement d'avoir connaissance. Arrivé le matin à Dun, le malheureux officier avait eu l'imprudence de s'aventurer un peu trop près des lignes, et il avait reçu, selon l'expression du général von Lochow, « un bouquet de fusant par le travers de la gueule ». Il était soigné dans une formation sanitaire de l'avant, en attendant qu'il fût possible de le transporter à Stenay.

Ce qui fait le malheur des uns fait le bonheur des autres et la malchance de l'infortuné sténographe déterminait ma chance : telle fut au moins la conclusion du comte von Kubitz, et ce fut aussi la mienne.

Tout exalté par cette conjoncture, je me mis avec empressement aux ordres du général von Lochow. Nous montâmes aussitôt au premier étage et le général me fit entrer dans cette salle de la Kommandantur que je connaissais déjà, où il me présenta au major von Müller, chef de la maison militaire de Son Altesse Impériale. Je reçus rapidement les instructions nécessaires et je fus installé à un petit pupitre où, une main de papier devant moi et le stylographe aux doigts, j'eus tout le loisir de suivre ce qui se passa et dont, bien entendu, je n'ai jusqu'à présent encore parlé à personne.

Le milieu de la pièce était occupé par une grande table que couvrait presque entièrement, en guise de tapis, une carte du front de Meuse au 1/20.000e, allant de la forêt d'Argonne à la Woëvre et de Dun aux Eparges. La suite des positions françaises et allemandes y était figurée, les premières en bleu, les nôtres en rouge. Assis ou debout, fumant de gros cigares ou tétant de riches pipes d'écume, discutant par petits groupes ou, penchés sur la table, promenant des doigts épais sur les fines courbes de la carte, une trentaine d'officiers généraux remplissaient la salle de bruit, de fumée et d'importance. Il y avait là le général-lieutenant Schmidt von Knobelsdorf, chef d'Etat-Major de Son Altesse Impériale le Kronprinz, le général de l'infanterie von Mudra, tout grisonnant, à la moustache tombante et au petit menton proéminent, le général de l'infanterie von Strantz, commandant le détachement d'armée de la Woëvre, le général-colonel von Falkenhausen, commandant le détachement d'armée de Lorraine, le général de l'artillerie von Gallwitz, à la courte barbe poivre et sel taillée en pointe, commandant le corps de réserve de la Garde, le général

de l'infanterie von François, au masque énergique et régulier, coupé d'une épaisse moustache, le général de l'infanterie von Deimling, commandant le XVe corps, le général de la cavalerie baron von Gebsattel, commandant le IIIe corps bavrois, le général-lieutenant baron von Lüttwitz, sec, maigre, ridé, parcheminé, à l'aspect de momie, et notre admirable chef le général de l'infanterie von Lochow, au front bosselé, aux sourcils blancs, à la courte moustache blanche, commandant notre brillant IIIe corps, dont une division, la sixième, était alors en Serbie. Les deux seuls personnages de cette solennelle assemblée qui ne fussent pas généraux étaient le major von Müller et le capitaine baron von Werthau. Celui-ci eut l'obligeance de me reconnaître et m'adressa un petit signe amical.

La porte s'ouvrit. Tout le monde salua. Le général-lieutenant Kronprinz Wilhelm faisait cavalièrement son entrée, sa cigarette à la lèvre, son épée sous le bras et ses gants d'automobiliste au poing. Il serra avec alacrité de nombreuses mains, lançant à droite et à gauche de rapides paroles, sur un ton vif et joyeux.

Il était accompagné d'un général de haute taille, distingué, froid, compassé, au grand front lisse sous un boudin de cheveux gris, aux larges yeux curieusement sinueux, au long nez de mouflon sur une grosse moustache aux pointes à peine esquissées, et à qui il n'eût fallu que la perruque blanche pour lui donner l'aspect d'une figure militaire du temps de Frédéric II. C'était le général de l'infanterie Erich von Falkenhayn, chef de l'Etat-Major Général des armées en campagne, ministre de la Guerre.

Le Kronpriuz s'avança vers le milieu d'un des longs

côtés de la table, où un fauteuil avait été réservé, et avant de s'asseoir, parcourant du regard, comme pour s'orienter, la carte étendue devant lui, dit, en repérant avec la poignée de l'épée les points qu'il reconnaissait :

— Ah! ah!... bien, bien... nord... sud... la Meuse... J'y suis!... Montfaucon.. Béthincourt... très bien... Forges... Haumont... Beaumont... Jumelles... C'est parfait!...

Puis, s'adressant au général von Falkenhayn, qui avait pris place en face de lui :

— Et maintenant, allez-y, Excellence!... Nous vous écoutons. Et surtout, soyez clair.

Dès ce moment, je m'apprêtai à noter religieusement tout ce qui allait se dire, jusqu'aux moindres paroles, tandis que le général von Falkenhayn se levait lentement, son boudin de cheveux atteignant presque le cadre d'où le portrait du Kaiser contemplait cette scène de ses yeux chromolithographiques.

— Altesse Impériale, Messieurs les Généraux, fit la voix sombre de Falkenhayn, je vous ai convoqués à cette Inspection d'étapes de la Ve Armée pour vous communiquer les résolutions qui ont été prises, concernant la suite de la campagne, par la Direction Suprême de l'Armée et son Chef souverain, Sa Majesté l'Empereur et Roi. Avant d'aborder l'exposé de la situation stratégique, il convient de vous faire connaître les considérations d'ordre politique qui la dominent. L'Allemagne est actuellement dans la pleine forme de sa puissance militaire et se trouve en mesure de résister indéfiniment à tous les assauts. Sa carte de guerre, déjà magnifique, pourrait à la rigueur lui suffire. Bien que nos principaux ennemis ne soient pas encore abattus, incapables qu'ils sont de nous reprendre le moindre pouce carré de nos conquêtes,

nous n'aurions qu'à nous maintenir sur une défensive désormais invulnérable pour lasser leur stupide patience et nous autoriser à considérer, dès maintenant, la guerre comme militairement gagnée.

— Elle est gagnée! décida le Kronprinz d'un ton dégagé.

— Elle serait gagnée, en effet, si la situation économique était aussi brillante que la situation militaire. Mais c'est là, Messieurs, pour employer une expression triviale, c'est là que le bât nous blesse. La guerre, qui devait être foudroyante et courte, se prolonge. Le peuple allemand souffre; il commence à murmurer.

Le Kronprinz laissa échapper un geste d'impatience.

— Les denrées se raréfient, continua le général von Falkenhayn; la famine nous guette. Vous ne vous en apercevez pas, Messieurs, l'armée ne s'en aperçoit pas, car toutes les ressources du pays sont mises à sa disposition. Les classes riches ne s'en doutent pas non plus, sinon par les prix qu'elles paient. Mais les soixante millions d'Allemands qui restent le savent et ne le ressentent que trop. Il est vrai que nos stocks sont encore considérables et que notre merveilleuse organisation fait des miracles. Mais à l'impossible nul n'est tenu et il n'y a pas de miracles qui prévalent contre un fait. Or, le fait, c'est que le sol allemand ne peut pas nourrir le peuple allemand. Le sol allemand est insuffisant et le blocus nous ronge. Je sais que la bienveillante neutralité des pays non belligérants qui nous entourent n'a cessé de nous apporter un précieux concours. Grâce aux neutres, nous pouvons tenir pendant une année encore. Mais les neutres sont eux-mêmes victimes du blocus. Un jour viendra où, menacés aussi dans leur alimentation, ils devront cesser leurs expor-

tations. Ce jour-là, ce sera l'inconnu, et ce sera peut-être le désastre... le désastre dans la victoire!... Put-on jamais concevoir perspective plus tragique?...

Les généraux se regardaient soucieusement. Schmidt von Knobelsdorf, von Mudra, von Lochow froissaient avec perplexité leur moustache, tandis que von Lüttwitz, qui n'en avait pas, se grattait la narine d'un index nerveux.

— Nous nous voyons donc contraints, prononça fortement Falkenhayn, de reprendre l'offensive et de chercher coûte que coûte une décision.

— A la bonne heure! s'écria le Kronprinz. Une décision, ça me va!... Ecoutez, Messieurs.

Tous s'immobilisèrent dans un silence plus attentif. On allait enfin savoir ce qui avait été résolu en haut lieu.

Le chef de l'Etat-Major Général poursuivit :

— Il était à la vérité beaucoup plus facile de reconnaître qu'une décision de la guerre devait être cherchée et obtenue dans le plus bref délai, que de déterminer où et comment devait être réalisée cette décision. C'est à quoi le Commandement Suprême de l'Armée a dû mûrement réfléchir, examinant avec le plus grand soin les différents plans d'opérations possibles, évaluant scrupuleusement leurs avantages et leurs inconvénients. Exploitant notre offensive triomphale de cet été en Russie, nous pouvions d'abord songer à nous emparer des immenses territoires prodigieusement fertiles de l'Ukraine et de la Volga. Ce plan, à première vue séduisant, a été rejeté. En raison de la température et de la nature du sol, aucune offensive décisive dans l'Est ne saurait être exécutée avant le courant d'avril. De plus, les communications dans cette direction sont loin d'être suffisantes. Il nous

faudrait, pour la conquête et l'occupation d'aussi vastes régions, une armée de deux millions d'hommes, dont l'état de notre recrutement nous interdit la levée, sans compter un cadre d'un demi-million de civils pour organiser le pays et faire travailler la population. L'opération fût-elle praticable, que les résultats n'en seraient atteints qu'à trop longue échéance. Nous avons également exclu, pour des motifs analogues, les entreprises en Orient. A Salonique, au canal de Suez, dans l'Irak, des succès seraient sans doute retentissants, mais on ne pourrait en attendre un effet réellement décisif, ainsi que l'espèrent les partisans d'une marche vers les Indes, à l'exemple d'Alexandre, ou d'une attaque sur l'Egypte, à l'instar de Napoléon. Nos alliés turcs ne disposent pas des moyens nécessaires et, toujours en raison des mauvaises communications, nous sommes hors d'état de leur en fournir. Nous avons écarté, d'autre part, le plan préconisé par notre alliée l'Autriche-Hongrie, lequel était d'écraser l'Italie. Nous avons fait comprendre à l'Autriche que si la mise hors de cause de l'Italie lui était avantageuse, elle n'aurait pas d'influence immédiate sur l'ensemble de la guerre, que l'Angleterre et la France ne seraient sans doute pas fâchées de voir sortir de l'affaire un associé qui rend si peu et qui exige tant, et que, dussions-nous lui envoyer notre pied jusque dans le bout de sa botte, cela n'avancerait pas d'un pas la décision.

Arrivé à ce point de son exposé, le général von Falkenhayn souffla un moment, tandis que ses auditeurs ruminaient silencieusement ses paroles, s'efforçant de conjecturer ou soupçonnant déjà où il allait en venir. Agité d'une sorte de frétillement nerveux, le Kronprinz allumait cigarette sur cigarette.

Pas plus que ses subordonnés, l'impérial commandant du groupe d'armées ne paraissait encore initié aux conceptions du Grand Etat-Major. Aussi, quelle que fût son envie d'intervenir, s'abstenait-il par prudence de toute observation. Mon regard se reposa un instant sur la belle figure calme et intelligente du baron von Werthau. Je me rappelai alors ce qu'il nous avait dit, sur la terrasse de Dun, du Kronprinz et de son peu d'autorité militaire. Le général-lieutenant Kronprinz Wilhelm n'avait pris sans doute aucune part aux conférences de Mézières.

Les fronts excentriques ainsi éliminés, Falkenhayn expliquait maintenant que la décision envisagée ne pouvait être acquise que sur le front occidental. Mais où? Dans les Flandres, au nord de la croupe de Lorette, la constitution du sol interdisait jusqu'au printemps les entreprises de grande envergure. Au sud de cette croupe, de l'avis des chefs qui y commandaient, il faudrait au moins trente divisions. Or, il nous était impossible de réunir de pareils effectifs sur un seul secteur, sans dégarnir dangereusement de réserves le reste du front. Au reste, les échecs subis récemment par les Français en Champagne et par les Anglais et les Français en Artois dans leurs assauts en masse démontraient que la méthode de la bataille frontale devait être proscrite. En supposant, contre toute vraisemblance, que le but de l'opération fût atteint, à savoir l'expulsion des Anglais du continent et le refoulement des Français derrière la Somme, la décision ne serait pas obtenue pour cela. La France ne serait pas grièvement atteinte et l'Angleterre continuerait à s'obstiner. Il faudrait alors monter une nouvelle opération, pour laquelle il était douteux que l'Allemagne disposât encore des forces nécessaires.

Tout cela bien établi, la solution s'imposait. C'était de choisir une zone nettement limitée, d'une importance vitale pour la France, où, avec un maximum de moyens matériels et un minimum d'effectifs, on pût frapper la France à mort. Privée de son meilleur soldat, l'Angleterre serait bien obligée ensuite de mettre les pouces.

— *Gott strafe England!* ponctua le Kronprinz.

Deux objectifs, d'après Falkenhayn, remplissaient précisément ces conditions : Belfort et Verdun. Toutefois, exposa-t-il, c'était Verdun qui méritait la préférence. Il en donna des raisons morales, stratégiques, tactiques et manœuvrières. Il ne négligea pas non plus d'indiquer qu'au point de vue purement défensif l'existence d'un point d'appui français aussi puissant que Verdun, à vingt kilomètres des principales voies de communication allemandes, constituait un danger d'une telle importance que sa simple suppression devrait être considérée comme un succès militaire de premier ordre.

La seule raison qu'il oublia d'invoquer, bien qu'elle eût apparemment exercé son influence sur les délibérations du Grand Quartier, c'était le prestige que la prise de Verdun, la célèbre forteresse française, vaudrait à l'héritier du trône et la gloire immortelle que cet exploit grandiose lui assurerait dans l'histoire. Le laurier qu'il n'avait pu cueillir en 1914, 1916 le lui tendait.

— Et quand serons-nous à Paris? demanda le Kronprinz.

Falkenhayn répondit :

— Un mois après le commencement de notre attaque, si tout va bien, Votre Altesse Impériale pourra faire son entrée à Babylone.

Sortant de leur mutisme déférent, les généraux se

mirent alors, les uns après les autres, à poser des questions, à solliciter des compléments d'information, ayant trait pour la plupart à des points d'ordre tactique. Quand aurait lieu l'offensive? Par où? Sur quels secteurs? Quels seraient les corps et les divisions qui attaqueraient? Quelles seraient les réserves?

Falkenhayn répondait, mais pas à tout. C'est ainsi qu'il évita de se prononcer sur l'époque de l'offensive, qui dépendait de circonstances non encore appréciables. Pour le reste, voici quel fut l'essentiel de ses explications.

La région fortifiée de Verdun formait dans notre front un saillant qui pouvait être attaqué par trois côtés : par le nord, par le sud ou par l'est. L'escalade des côtes abruptes de Meuse, en partant de la plaine de Woëvre, souvent marécageuse, était trop difficile pour pouvoir être envisagée comme opération principale. L'organisation de l'attaque par le sud devait être encore plus résolument écartée, les montagnes y étant dépourvues de routes et couvertes d'épais fourrés qui les rendaient presque infranchissables à de gros corps de troupes et à leurs convois. Seul restait à considérer comme base de l'opération le terrain situé au nord, sur les deux rives de la Meuse, du pied de l'Argonne à l'ouest aux bas-fonds de l'Orne à l'est. Sa largeur était de quarante à cinquante kilomètres. Mais pour l'utiliser dans toute son étendue, il était nécessaire d'engager beaucoup plus de troupes et de matériel d'artillerie que nos disponibilités ne le permettaient. Il y avait en conséquence à choisir entre la rive droite et la rive gauche de la rivière pour le départ de l'offensive. C'est sur la rive droite que s'était arrêté le choix de l'État-Major Général, pour de multiples considérations que le général von Falkenhayn résuma avec

une admirable lucidité. C'était, d'ailleurs, ajouta-t-il, le plan même qui avait jadis été conçu et préconisé par le maréchal von Haeseler.

A ce nom, le Kronprinz ne put s'empêcher de faire une grimace significative.

L'angle aigu, expliquait Falkenhayn, formé par le front ennemi au nord-est du fort de Douaumont, pouvait, dès le début, être enveloppé avec une facilité qui ne se rencontre que rarement dans la guerre de position. La configuration du terrain ne favorisait pas de la même manière les opérations sur la rive ouest. Certes, il ne fallait pas méconnaître le danger d'être pris de flanc, pendant la marche en avant, par les pièces de l'ennemi postées sur l'autre rive. Mais avec une progression rapide et bien coordonnée de l'artillerie lourde mobile, la situation se retournait et c'est nous qui prenions de flanc les lignes françaises de la rive gauche. Il suffisait pour cela d'une avance de quelques kilomètres. Devenues intenables, les lignes de l'ouest s'effondraient à leur tour. Les ponts de la Meuse étaient bombardés. Toute l'armée française de la rive droite était cueillie dans le coup de filet d'un nouveau Sedan. Verdun était emporté. Les côtes de Meuse tombaient jusqu'à Saint-Mihiel. Une immense brèche de soixante kilomètres disloquait le front français. La voie s'ouvrait large et triomphale sur la Champagne et l'Ile-de-France avec, comme objectif ultime, Paris.

L'enthousiasme suscité par ces brillantes perspectives fut considérable. Le Kronprinz félicita Son Excellence. Les généraux se levèrent avec ensemble pour pousser un triple *hoch!* Chacun était anxieux de connaître les corps qui auraient l'honneur de donner cette formidable poussée.

Falkenhayn se décida à les énumérer. Ce seraient, sur

la rive droite, le IIIe corps, les Ve et VIIe de réserve, le XVIIIe corps et une partie du XVe, soit neuf divisions; sur la rive gauche, le VIe corps de réserve, la 2e division bavaroise, la 22e de réserve et la 192e brigade; en Woëvre, une division du XVe corps. Six divisions tiendraient la région d'Etain à Saint-Mihiel; la 5e de landwehr, la 33e de réserve, le Ve corps et le IIIe bavarois. Enfin, un certain nombre de divisions, sept à dix, seraient groupées en réserve derrière le front. Les neuf divisions d'assaut étaient absolument reposées et particulièrement instruites. Chacune d'elles occuperait un secteur d'attaque de moins de deux kilomètres.

Cette distribution des rôles produisit la plus vive agitation parmi les généraux, et pendant un bon quart d'heure on ne s'entendit plus. Von Falkenhausen, von Gallwitz, von Lochow, von Mudra, qui étaient les plus autorisés, discutaient âprement.

S'abstenant, quant à lui, de formuler aucune critique ou de poser aucune question, le Kronprinz, qui faisait fonction de président, adjugeait volontiers la parole à ceux qui lui semblaient désireux de nourrir le débat ou qu'il croyait aptes à l'agrémenter. Son chef d'Etat-major était de ceux-là. Aussi, dès que le bruit se fut un peu apaisé, entendit-on jaillir la voix de ténor léger du prince :

— Vous avez quelques observations à présenter, Knobelsdorf? A vous la main!

Schmidt von Knobelsdorf dressa sa haute corpulence :

— Je ne la tiendrai pas longtemps, Altesse Impériale. Je demanderai seulement à Son Excellence le général von Falkenhayn quelles mesures il compte prendre pour empê-

cher les Français d'amener des renforts au moment où nous attaquerons.

— Silence! silence, Messieurs! jappa le Kronprinz, comme pour souligner l'importance de la question.

— Vous savez comme moi, monsieur le général-lieutenant, répondit alors Falkenhayn, que les Français ne disposent que d'une seule voie ferrée à écartement normal, la ligne de Châlons à Verdun. Ils auraient dû depuis longtemps construire le raccordement de Revigny, pour remplacer la ligne de Saint-Mihiel qu'ils ont perdue. Ils ne l'ont pas fait.

— Quelle imprévoyance! s'écrièrent plusieurs généraux.

— La ligne Châlons-Verdun, qui est sous notre feu, sera coupée par le canon entre Aubréville et Dombasle dès les premières heures de l'offensive. Les Français n'auront donc plus pour s'alimenter que le petit chemin de fer Meusien, à voie étroite, d'une insuffisance ridicule. Comment, dès lors, recevraient-ils des renforts, sinon au compte-goutte?

Des rires accueillirent cette boutade.

— Ils pourraient en amener par avance, objecta Schmidt von Knobelsdorf, car les Français ne seront pas, j'imagine, sans s'apercevoir de nos préparatifs, si bien dissimulés qu'ils soient.

— Ils ne s'en apercevront pas ou ils s'en apercevront trop tard, répliqua Falkenhayn. Nous ne ferons venir les gros d'infanterie qu'au dernier moment. Le transfert d'une douzaine de divisions ne constitue d'ailleurs pas un trafic extraordinaire, et c'est encore là un des avantages d'un secteur d'attaque étroit. Quant à la concentration d'artillerie, qui est notre atout capital, — et sur ce point, mon-

sieur le général-lieutenant, je n'ai rien à vous apprendre, puisque c'est vous qui présidez à cette concentration avec un talent auquel je me plais à rendre hommage, — elle s'opère et continuera à s'opérer de nuit ou sous le couvert des bois. Soyez sans crainte, Messieurs, la muscade passera.

— Très drôle! très drôle! applaudit le Kronprinz, Knobelsdorf, vous êtes collé.

— A ma grande satisfaction, Altesse Impériale!

— J'ajoute, reprit Falkenhayn pour achever son triomphe, que nous ferons, pendant les semaines qui précéderont immédiatement la bataille, des feintes sérieuses sur tout le front, de manière à interdire à l'ennemi le moindre soupçon sur le lieu véritable de l'offensive. La IIIe armée s'engagera en Champagne, la IIe donnera sur la Somme, nous attaquerons en Artois, en Flandre, en Alsace. Lorsque sonnera le signal de l'assaut décisif sur la région fortifiée de Verdun, nous n'y trouverons, selon toute certitude, que les troupes que nous y connaissons déjà, maigres effectifs bien loin, comme vous le savez, d'être de premier ordre : une division et demie sur la rive gauche, deux divisions et demie sur la rive droite, de la Meuse aux Eparges, un corps vers Saint-Mihiel, une division en réserve à Verdun, une autre à Tillambois, en tout sept divisions pour tenir tête à nos dix-neuf magnifiques divisions de choc, sans compter nos réserves; nous n'y rencontreons qu'une ligne de tranchées médiocrement fortes, l'incurie française ayant jugé inutile d'aménager des positions de soutien, et, pour répondre à nos milliers de canons, dont plusieurs centaines d'obusiers aux calibres énormes, qu'une artillerie insuffisante, ne comportant, en fait de pièces lourdes, que les six tourelles de 155 des

forts, quelques affûts-trucs sur voie étroite de 120 et 155 court, trois canons de 155 long, quatre canons de marine de 140 voguant sur le canal, deux obusiers de 200 et un seul canon de 305. Nous écraserons tout cela. Ce ne sera pas une bataille, Messieurs, ce sera un ouragan.

Après avoir fauché d'un geste large toute la partie française de la carte, le général von Falkenhayn se rassit au milieu d'un grand enthousiasme.

— L'affaire est dans le sac! glapit joyeusement le Kronprinz. Ce sera la plus grande ruée et le plus colossal bain de sang de l'histoire. Messieurs, un *hoch* à Sa Majesté!

Un nouveau tonitruement répondit à cette invitation. Les solives du plafond en résonnèrent et le cadre de Sa Majesté en trembla sous son clou, comme pour manifester lui aussi son allégresse.

La séance avait duré trois heures d'horloge, et mon poignet commençait à se paralyser.

Le Kronprinz la leva, puis il se disposa à prendre congé.

— Quand verrez-vous l'Empereur? demanda-t-il à Falkenhayn.

— Demain matin, Altesse Impériale.

— Veuillez lui faire part, Excellence, de mes respectueux compliments et de ma profonde satisfaction.

Il jeta ensuite un coup d'œil de mon côté, échangea quelques mots avec le baron von Werthau et j'eus l'immense émotion de voir Son Altesse Impériale s'avancer vers moi, tandis que je me figeais dans une attitude impeccable.

— Premier-lieutenant... Hering... je crois?...

— *Oberleutnant Hering, Kaiserliche Hoheit!*

— Charmé. Vous aurez l'obligeance, premier-lieutenant Hering, de me préparer six copies de votre sténographie.

— A vos ordres, Altesse Impériale. Je les ferai parvenir dès demain à Votre Altesse Impériale.

— Non, non, monsieur... Ceci est strictement secret et vous ne confierez vos copies à personne. Vous me les apporterez vous-même à Stenay, où vous me les remettrez en mains propres. Vous y joindrez l'original de vos notes, qui ne doit pas rester par devers vous et que je détruirai en votre présence.

Sur quoi, suivi de ses deux aides de camp et dans l'ovation de ses généraux, Willy se retira pour aller rejoindre sa torpédo rouge sang et ses lévriers.

Rentré chez moi, je dépêchai Schmutz au bureau pour me rapporter une machine à écrire. Je passai la nuit au travail.

Dans la chambre voisine, Juliette Rossignol dormait... ou ne dormait pas. Peut-être écoutait-elle mon léger tapage nocturne...

Je ne pus m'empêcher d'aller deux ou trois fois coller mon oreille à la paroi. Mais je n'entendis rien, pas même son souffle enchanteur, sinon dans mon imagination. Ma colère contre elle se calmait par suite de l'épuisement nerveux que me causait ma tension d'esprit. Vers cinq heures du matin, mes copies terminées, je m'étendis sur mon lit pour prendre un peu de repos.

A neuf heures, une magnifique automobile d'Etat-major ronflait devant la maison. Sanglé dans mon plus bel uniforme, pommadé, astiqué à fond, superbe, je sortis.

Je rencontrai Juliette dans le vestibule. Je la saluai avec ostentation et, pour lui donner une haute idée de mon importance, je lui dis :

— Vous vous demandez sans doute où je vais, mademoiselle? Permettez-moi de me faire un plaisir de vous l'apprendre. Je me rends à Stenay, où je m'en vais voir personnellement son Altesse Impériale.

Les yeux de Juliette battirent et une expression étrange modifia ses traits.

— Le Kronprinz? murmura-t-elle.

— Parfaitement, mademoiselle : Son Altesse Impériale le Kronprinz d'Allemagne.

Je montai solennellement dans la voiture, dont une ordonnance d'Etat-major m'ouvrait la portière. On démarra. Je me retournai. Droite sur le seuil, énigmatique et fixe, la jeune Française suivait mon départ d'un regard singulier.

VI

Noël. Je passai la sainte soirée au casino du Grand-Cerf, où, à défaut de sapin illuminé, nous nous contentâmes des feux de la plus flamboyante ébriété. Que d'événements en un an! Je me rappelais mon précédent Noël, fêté joyeusement à Halle, entre mes parents, mes sœurs, ma chère Dorothéa, le professeur Anton Glücken et le pasteur Heiligeland. Qui m'eût dit qu'un an plus tard, à pareille date, je célébrerais Jésus au bord de la Meuse, en compagnie du comte Max von Kubitz, le grand dolichocéphale blond, et à la veille peut-être d'une des plus formidables batailles des temps modernes? Qui m'eût dit que j'aurais eu l'honneur de faire la connaissance de Son Altesse Impériale le Kronprinz, auquel j'aurais remis en main propre le fruit d'une nuit de travail, qu'il m'en aurait remercié en termes aimables, ajoutant qu'il serait heureux de me revoir et qu'il aurait peut-être l'occasion de faire appel à mon concours? Qui m'eût dit surtout qu'après avoir obtenu les faveurs de la plus adorable des fiancées de l'Allemagne, au lieu de lui être désormais uni par les liens éternels de la fidélité germanique, je ne songerais qu'à lui substituer dans mon cœur l'image perfide d'une étrangère, amoureux fou que je serais devenu des charmes ensorcelants et jusqu'ici cruels d'une actrice française?...

Noël 1914! Noël 1915!... Où serais-je et où en serais-je à la Noël de 1916?... Peut-être mort, enseveli sous un tertre miltaire ou pourrissant dans un trou d'obus, ce qui mettrait fin à tout!...

Les troupes commencèrent à affluer dès les premiers jours de janvier. On les voyait débarquer de nuit à Dun ou le long des lignes embranchées à Spincourt, par trains interminables se succédant de deux en deux heures. A la lueur sourde des lampes à huile lourde, les hommes dégoulinaient des portes, se groupaient, sac au dos, devant les wagons, puis, sur un coup de sifflet, partaient silencieusement par escouades, dans les étincelles des briquets et les points lumineux des pipes; piétinées de sabots ombrageux, les rampes mobiles sur longrines dégorgeaient les fourgons de leurs chevaux, à grands coups de bottes et à grands tiraillements de brides des palefreniers; suspendues aux poulies de déchargement, les voitures régimentaires débarrassaient les trucs; progressivement, sans arrêt, échelon par échelon, les colonnes se formaient, s'allongeaient, s'enfonçaient dans les routes noires.

La 5e division arriva de Champagne en trois fractions : la 10e brigade d'abord, puis notre régiment, le 48e, enfin le 1er brandebourgeois. La 6e division, qui avait fait la campagne de Serbie, rejoignit par les routes du nord, après deux mois de repos dans la région de Mangiennes. Au fur et à mesure de leur arrivée, ces troupes gagnaient les cantonnements que nous leur avions préparés entre Damvillers et Réville. L'Etat-Major de la Ve armée établit son poste de commandement à Damvillers et celui du IIIe corps, avec le général von Lochow, se fixa quelques kilomètres plus au sud, à Ville-devant-Chaumont.

C'est là désormais que je résidai le plus souvent, nos

services y ayant été transférés. J'occupais à Ville une petite chambre avec un lit de camp dans une maison de paysans à moitié détruite. Pas plus à Ville qu'à Damvillers il ne restait aucun habitant français, le peu de population qui avait pu y subsister jusqu'ici ayant été évacué. J'avais cependant conservé mon installation de Dun chez les Lormeau, et le confort du logis n'était pas le seul mobile qui me poussait à y revenir aussi souvent que l'occasion s'en présentait. Je n'étais plus seul à y être domicilié. Sommairement aménagées par la Kommandantur, les chambres du haut étaient continuellement habitées par des militaires de passage. Inquiet de ce va-et-vient et mû par je ne sais quel sentiment, j'avais obtenu du bureau des logements et du sergent Flachsmann que la chambre à coucher des vieux Lormeau, qui était au-dessus de celle de Juliette, ne leur fût pas enlevée. J'avais d'ailleurs la satisfaction de constater que la jeune Française demeurait plus laide et plus réservée que jamais.

Peu à peu, les contingents qui tenaient les tranchées depuis 1914 cédaient la place aux troupes fraîches et étaient ramenés en arrière. L'abondance régnait; on suralimentait les hommes. Tous les signes d'une offensive imminente s'accumulaient. Mais nous continuions à être dans la plus grande ignorance sur le moment précis où elle se déclencherait.

Cependant, les feintes annoncées par le général von Falkenhayn se produisaient. Le 9 janvier, la III[e] armée attaquait à Maisons-de-Champagne avec trois divisions en formations massives, après bombardement par obus asphyxiants; le 23, la VI[e] armée se battait à Neuville; le 24, Nieuport, en Flandres, recevait 20.000 obus; le

28, nous opérions en Artois, sur dix kilomètres de front; le même jour, nous remportions un succès à Frize, au sud de la Somme; le 8 février, c'était à Vimy; le 12, à Sainte-Marie-à-Py; le 13, le détachement d'armée Gaede réussissait une poussée dans les lignes françaises en Alsace; Le 16, nous foncions sur les Anglais dans le secteur d'Ypres et, le 20, sur les Français dans celui de Souchez. Partout, sur toute l'étendue des fronts, de la mer à Belfort, le tonnerre des canons se déchaînait, la foudre tombait et l'enfer des incendies rougeoyait, partout, sauf dans ce paradis astucieux de Verdun, grouillant de troupes et d'une artillerie muette, sous la ramure paisible de ses forêts. Et pour mieux tromper l'ennemi, nous n'avions pas tracé de parallèles de départ.

Le temps, malheureusement peu favorable, fit remettre plusieurs fois le grand jour. Une pluie incessante détrempait le terrain; le brouillard noyait les avions et aveuglait les observatoires des batteries; la Meuse avait débordé. Prévue pour le 10, puis pour le 12, l'attaque fut encore remise le 13. Le 14 février, une proclamation de l'Empereur fut distribuée aux troupes.

Ich, Wilhelm, sehe das deutsche Vaterland gezwungen zur Offensive überzugehen... Je vois la patrie allemande contrainte de passer à l'offensive. Le peuple aspire à la paix. Pour avoir la paix, il faut terminer rapidement la guerre par une victoire essentielle. C'est à Verdun, cœur de la France, que vous recevrez le prix de vos efforts. Incapable de résister au feu écrasant de notre artillerie, l'ennemi sera pulvérisé devant vous et vous n'aurez plus qu'à avancer au pas de parade. Pour Dieu, pour l'Empereur, pour la Patrie, soldats allemands, levez-vous pour la dernière bataille! Moi, Wilhelm, je donne l'ordre à mes armées de se porter à l'assaut de la forteresse de Verdun.

Mais d'autres jours suivirent, le temps était encore plus détestable et l'ordre resta en suspens. Et comme si les Français se doutaient de quelque chose, le tir de leur artillerie se fit plus actif. Nous ne quittions plus les abris. Très énervé et pris de sinistres pressentiments, non pour notre victoire, certaine, mais pour moi-même, je voulus revoir Dun encore une fois. Je profitai d'une automobile qui s'y rendait. C'était le 19 février. Il neigeait.

Revenu dans cette demeure, rentré dans cette chambre qui m'était déjà si familière et où, peut-être pour la dernière fois, je n'avais qu'une heure à rester, je me sentis sombrer dans une sorte de dépression désespérée. L'angoisse de la mort me saisit. Où était le courage avec lequel j'avais affronté la bataille de la Marne? Je n'étais pas un lâche et je ne me reconnaissais plus. Sans doute subissais-je ce phénomène de psychose si fréquent, avais-je entendu dire, chez ceux qui avaient déjà été blessés. Des larmes jaillirent d'entre mes paupières, tandis que je rédigeais pour mes parents une lettre destinée à être laissée, cachetée, sur mon bureau. J'hésitai à en préparer une semblable pour Dorothéa. Il fallut cependant me résoudre à l'écrire. J'entendais au-dessus de moi remuer des pas bottés. Dans la chambre voisine, nul bruit, nulle présence : Juliette ne s'y trouvait pas. Je regardai le jardin, tout blanc, où je l'avais si vainement abordée. Les branches y croisaient des arceaux cotonneux. La Meuse était invisible, voilée par les flocons.

Prêt à repartir et ma porte fermée, j'allai frapper chez les Lormeau. Le vieillard m'ouvrit. Juliette était là.

Il y eut un instant d'émoi à mon apparition. Puis Juliette se ressaisit, s'avança vers moi, me tendit la main et me dit :

— Je sais ce que vous avez fait pour mon oncle et ma tante. Je vous en remercie.

— C'est peu de chose, mademoiselle, répondis-je, et il n'eût tenu qu'à vous que j'en eusse fait davantage. Croyez du moins que je me sens encore confus de m'être montré quelque peu brusque à votre égard. Mais j'espère que vous m'avez pardonné mon incivilité. Recevez en tout cas, aujourd'hui, mademoiselle, l'hommage que je dois à la dignité de votre caractère, comme celui que je me plais à adresser encore au charme de votre personne.

— Je reçois le premier, fit-elle.

Je m'inclinai. Puis je remis au vieux Lormeau la clef de ma chambre en lui recommandant de n'y laisser pénétrer personne, en dehors de sa femme et de Juliette, qui était autorisée à se servir des livres de la bibliothèque.

— Si la Kommandantur demande cette chambre, vous la refuserez. Si la Kommandantur insiste, vous répondrez: « Ordre de l'Etat-major du IIIe corps d'armée. » Vous ne me reverrez sans doute pas avant un certain temps. Peut-être même, ajoutai-je lugubrement, ne me reverrez-vous jamais.

— Une bataille? interrogea le vieillard dont la barbiche s'agita.

— ...Souhaitez-moi bonne chance.

— Je ne vous souhaiterai pas bonne chance, répliqua le vieux Français sourdement, pas plus à vous, monsieur, qu'à votre pays... Vive la France! gronda-t-il.

— Et vous, mademoiselle, fis-je avec un attendrissement insurmontable et presque ridicule, ne me direz-vous pas un mot de bon augure, ne ferez-vous rien pour moi?

— Que désirez-vous? demanda Juliette.

— Je voudrais un souvenir de vous, suppliai-je. Ne

me le refusez pas... Donnez-moi une boucle de vos cheveux.

A ma grande surprise, elle tira de son tablier de toile un sécateur et s'apprêta à se trancher une petite mèche au-dessus de la tempe.

— Pas là! m'écriai-je. Vous allez encore vous enlaidir davantage.

Trop tard. La boucle était dans ses doigts. Elle me la tendit silencieusement.

Je la reçus tout tremblant et, avant de la glisser dans boîtier de ma montre, je la portai à mes lèvres.

— Qu'elle me soit un talisman! prononçai-je.

L'automobile qui m'avait déposé une heure auparavant cornait dans la rue.

— Adieu! fis-je en m'enveloppant de mon manteau.

On ne me répondit pas. Quelques secondes plus tard, me retrouvais sur la route de Damvillers.

Il neigeait.

Le lendemain dimanche, les lourds nuages hivernaux se déchirèrent lentement; un ciel bleu très pâle apparut par lambeaux, d'où bientôt glissèrent d'obliques zébrures de soleil. La neige se constella de scintillations; les arbres rayonnèrent et commencèrent à s'égoutter. L'air se cristallisa. Un frémissement courut sous terre, le long des abris, et les téléphones tictaquèrent. Le déblaiement céleste se poursuivit jusqu'au soir. Nos drachen s'élevèrent et virent, pour la première fois depuis longtemps, le soleil se coucher derrière la Meuse débordée, qui s'empourpra comme un immense lac de sang. La nuit fut claire et froide. Une aigre bise se mit à souffler du nord-

est, desséchant la terre fangeuse et préparant le gel du matin. Malgré l'ordre de repos complet que nous avions reçu, peu d'entre nous dormirent tranquillement. Contrairement à l'habitude, aucune sonnerie ne devait réveiller les troupes d'infanterie. Une diane formidable allait s'en charger.

L'aube se leva radieuse dans un ciel sans nuage. Je la vis blanchir, puis s'argenter sur les forêts orientales miroitantes de givre. Chassé de mon terrier par l'insomnie, je rôdais excédé d'attente sur la place du village, dont les maisons ébréchées s'enlevaient très pures sur la lumière froide. Seuls des convois de caissons la traversaient interminablement dans un bruit grésillant de roues sur les flaques gelées. La berge céleste des forêts devint rose, puis cramoisie. Un jet topaze jaillit dans l'éther. Tout fut éblouissant au-dessus de la Woëvre. Fulgurant d'or, aveuglant, splendide, le soleil émergeait du rivage rutilant des collines et montait majestueusement sur les champs onduleux de Verdun.

A 8 h. 15, heure allemande, une immense déflagration, composée en quelques minutes de centaines et de centaines d'épouvantables détonations, doublées, triplées et quadruplées presque aussitôt et indéfiniment de centaines et de centaines d'autres, ébranla comme un cataclysme toute l'étendue perceptible du front. Immédiatement projeté sur le sol par cette secousse sismique inattendue, ahuri, assourdi, bu par le déplacement d'air, je fus incapable de me représenter tout d'abord ce qui se passait, et je crus, l'espace d'une seconde, à un effroyable tremblement de terre. De monstrueux vomissements de gueules d'enfer tonnaient tout autour de moi, devant, derrière, à gauche, à droite, les plus énormes et les plus sombres en arrière,

tandis que des roulements de trains, des bruits de chaînes, des sifflements, des rafales hurlantes passaient par-dessus ma tête. J'étais au centre d'une éruption volcanique.

De partout, des abris, des maisons, des caves surgissaient des têtes effarées, des corps titubants, officiers en tricot, groupes de soldats réveillés en sursaut, les yeux écarquillés et les mains sur les oreilles. Des chevaux cassaient leurs attelles ou ruaient dans leurs limons. Des pierres dégringolaient.

Je vis accourir le colonel Schwarzmuth très excité, qui criait, les bras en giration :

— *Trommelfeuer!... Trommelfeuer!...*

Le premier moment de stupeur passé, ce fut une jubilation, un enthousiasme, une frénésie; on se mit à danser, à faire de grands sauts de joie, à pousser des hurlements, qu'on entendait à peine dans le fracas du tonnerre. Jamais on n'avait eu l'idée, jamais on n'aurait cru à la possibilité d'une pareille intensité de bombardement. Cela défiait toute mesure, comme toute imagination. Jamais on n'avait vu quelque chose de semblable et jamais on ne le reverrait, car c'était assurément la fin de la guerre.

Le colonel s'approcha de moi, mit ses mains en cornet et me cria dans le pavillon de l'oreille :

— Pas besoin de se mettre à l'abri! Pouvons rester tranquillement dehors! Les Franzouilles ne tireront pas sur nous! S'il reste quelque chose de leur malheureuse artillerie, auront assez à faire d'essayer de faire taire quelques-unes de nos pièces!

On distribua du coton et de l'huile camphrée pour se boucher les oreilles et se lubrifier les tympans. La titanique symphonie croissait en violence. Bien des hommes se couchaient sur le ventre, la tignasse entre les coudes,

ou redisparaissaient dans les sous-sols, ne pouvant en supporter la commotion.

Cela dura des heures et des heures. C'était comme un gigantesque feu d'artifice de sons étourdissants, où les fusées, les raquettes, les baguettes détonantes, les ballons, les bombes lumineuses, les pots à feu et les barils foudroyants auraient été composés d'autant de coups de canon de toute tonalité, de toute portée et de toute cadence. Entre les fougasses profondes des gros mortiers, les girandes et les gloires des obusiers lourds, partaient les boîtes, les lances, les étoiles des terribles 305 et des 280 délirants, éclataient les marrons, les pétards, les péterolles, sautaient les lardons, les boudins et les saucissons, se tordaient les salamandres, zigzaguaient les serpenteaux, flambaient les comètes et les chevelures, jaillissaient les gerbes, se répandaient les nappes rayonnantes et tombaient les pluies de feu. Le cirque entier des forêts, des ravins et des collines s'embrasait de lueurs immenses; les arbres se déchiquetaient et disparaissaient à vue d'œil; des clairières s'ouvraient; des flammes d'incendies s'élevaient au loin, de tous côtés, piquées comme des feux de la Saint-Jean sur les fonds basanés; des colonnes opaques de terre et de fumée se dressaient, se suspendaient et replongeaient; des cyclones noirâtres tourbillonnaient; tout se bouleversait. Chargé de vapeurs, le ciel s'empoudrait, s'ocrait, se vermillonnait; de larges nues bitumineuses en détruisaient l'azur. Peu à peu la lumière naturelle se résorba, remplacée par l'irradiation plutonienne venue d'en bas. Gainé de pourpre, puis jaune, puis blanc, puis gris, le soleil lui-même, le magnifique soleil du matin, après avoir longtemps et vainement tenté de soutenir une lutte inégale, finit par clignoter comme un

phare fumeux et par s'évanouir, tandis que tournoyaient et fulguraient sur les horizons convulsés les soleils artificiels allumés par cette colossale pyrotechnie.

— Il n'en restera rien! me corna Max von Kubitz, tout pâle.

— Tant mieux! répliquai-je, pouvant à peine maîtriser moi-même mon émoi.

A midi, la tourmente durait encore. Des troupes d'infanterie commençaient à passer, se dirigeant vers les premières lignes, au milieu du fracas. Les hommes avançaient au pas demi-cadencé, le sac à grenades au flanc, la bouche ouverte, poussant des acclamations qui se perdaient dans le vacarme.

C'est alors que je pris mon service, au central téléphonique du poste de commandement. Il était installé dans un abri bétonné à cinq mètres sous terre. Nous devions nous y relayer deux par deux toutes les quatre heures. Nous recevions les nouvelles des états-majors régimentaires et nous leur transmettions les ordres et directives du général.

A deux heures, le *Trommelfeuer* continuait à déchaîner sa tempête. A trois, je téléphonai : « La marche en avant commence à cinq heures. »

A cinq heures moins cinq, les artificiers lancèrent le bouquet, puis, comme un orage qui s'apaise brusquement, le déluge foudroyant s'éteignit, et l'on ne vit plus sous le ciel livide que les feux de Bengale des incendies, l'on n'entendit plus que le pétillement des mitrailleuses dans le sud et la grêle lointaine des 105 déclenchant leurs tirs de barrage derrière les lignes françaises.

De nouveaux contingents ne cessaient de monter en direction des tranchées, pionniers, grenadiers, fusiliers,

réserves de régiment ou de brigade, hurlant et chantant, gorgés d'eau-de-vie. On entendait maintenant ce qu'ils criaient en marchant, et le bruit de leurs clameurs, quand ils passaient, couvrait à son tour celui de la bataille. Ce qu'ils beuglaient, c'était : « *Hurra Kronprinz!* »

Six heures, sept heures... Que se passait-il?... Etait-on déjà sur les forts?... Pleins d'angoisse et d'énervement, nous attendions presque sans parler, consumant à grands traits nos cigares. Nous concevions l'importance de ces quelques heures, qui allaient décider peut-être du sort de la guerre. Si tout marchait bien, comme on pouvait l'escompter, Douaumont serait pris ce soir, et demain, à la même heure, nous serions à Verdun. Il y avait de quoi trembler, espérer et scruter dans les yeux le visage de la destinée.

Il était nuit noire quand nous reçumes les premières nouvelles. Elles venaient du bois d'Haumont, où le VII[e] corps de réserve avançait avec beaucoup de peine et des pertes considérables. Contrairement à toute prévision, le terrain n'avait pas été vidé par l'ennemi. Ecrasé, assommé, déchiqueté, brûlé, empoisonné, enseveli par notre terrible bombardement, il trouvait encore moyen de résister, cramponné à ses positions dévastées. Partout où il restait quelques hommes dans quelque anfractuosité du chaos, c'était une poignée de démons qui nous décimaient; partout où il subsistait une mitrailleuse, c'était une machine infernale qui fauchait atrocement nos héros. Il en était de même au bois des Caures, de même au bois de Ville, de même à l'Herbebois, où s'évertuait la 6[e] division. La marche l'arme à l'épaule, qui avait été promise à nos vaillantes troupes, paraissait déjà n'être, hélas, qu'un leurre!...

Au lieu de cette triomphante et rapide offensive *nach Verdun*, sous le facile couvert d'une toute-puissante artillerie balayant et nivelant tout devant le pas de nos guerriers, il fallait conquérir mètre par mètre un sol hérissé d'obstacles chaotiques, bardé de défenses détruites, qui n'en restaient pas moins des défenses, hanté de spectres horribles qui se levaient de terre, le visage dégouttant de sang, les poils roussis, les yeux forcenés, pour nous disputer l'accès de leurs repaires et nous assassiner férocement.

Devant tant de ténacité, nos courageux fantassins devaient se livrer à des prodiges de méthode et d'endurance. Les régiments étaient échelonnés en profondeur par bataillons, le bataillon de tête remplacé par le bataillon de soutien, à mesure que les vagues qu'il lançait fondaient sous les coups impitoyables des Français. La terrible progression s'opérait de la façon suivante. Des groupes d'éclaireurs se disséminaient d'abord prudemment en exploration; ils étaient suivis d'une double ligne de pionniers et de grenadiers; ensuite venait une première vague, dense, d'infanterie, chargée d'emporter et de submerger la position; puis, à cent mètres, une seconde vague, d'appui, déferlait, roulant avec elle des mitrailleuses et des canons de tranchées. Quand l'assaut n'avait pas réussi et que le flot redescendait, laissant ses morts comme une écume, on recommençait; le bataillon de soutien se gonflait et un nouveau flot montait. Si la position était prise, le bataillon suivant la franchissait en masse, pour se diviser, s'infiltrer plus loin, former ses vagues et essayer à son tour de porter plus avant la marée.

A minuit, nous avions conquis ainsi, péniblement et à

grand prix, la moitié septentrionale du bois d'Haumont. Au bois des Caures et à l'Herbebois, nous étions moins avancés; nous n'y avions pris encore que quelques tranchées de première ligne.

A mesure que ces nouvelles nous parvenaient, nous nous regardions consternés. C'était si loin de ce que nous attendions!

Bientôt les premiers blessés apparurent. Ils arrivaient claudicants, moignonneux, boursouflés, par les routes de Beaumont et de Soumazannes. Ils racontaient, les yeux hallucinés, des histoires incroyables. Les Français se défendaient comme des bêtes fauves et dépassaient dans leur obstination les bornes de la sauvagerie. On en voyait qui, tapis à deux dans un trou d'obus, une méchante mitrailleuse entre les pattes, arrêtaient tout un bataillon. A quoi servait une bonne préparation à l'écrasite et le déversement de milliers de tonnes d'acier, si c'était pour trouver encore devant soi de pareils brigands? Il n'y avait plus de guerre possible dans ces conditions!... On nous massacrait! Les morts et les mourants s'entassaient devant les bastions bouleversés de ces cannibales. Les postes de secours et les ambulances de la ligne de front regorgeaient déjà des horribles résidus de la bataille.

Tout cela n'était pas fait pour nous réconforter. Le reste de la nuit se passa à transmettre des ordres. A l'aube, la canonnade reprit, très violente. Mais elle n'avait pas le même caractère que la veille et se combinait maintenant avec les attaques de l'infanterie. Voici quelle était la nouvelle tactique adoptée. Chaque unité avait un objectif strictement limité, que ses éclaireurs allaient reconnaître. Le champ d'attaque subissait alors,

pendant plusieurs heures, un arrosage de projectiles lourds. Après quoi, les sapeurs sortaient des sapes et avançaient avec des *Flammenwerfer*. Ces lance-flammes étaient constitués de cylindres métalliques d'un mètre de hauteur, actionnés par un levier, et de tuyaux munis d'une lance de jet. Deux hommes soutenaient le tuyau, long d'une dizaine de mètres, et un troisième dirigeait la lance, à l'abri de monticules de terre préparés dans la nuit. Le liquide producteur de feu était noirâtre; il avait l'aspect et l'odeur du goudron. Les flammes jaillissaient jusqu'à cinquante mètres de portée, puis s'écoulaient de tous côtés en ruisseaux de pétrole ardent. Grenadiers et fusiliers s'élançaient alors par les brèches ainsi calcinées et donnaient leur assaut. Mais, s'ils rencontraient de nouvelles défenses, ils devaient s'arrêter, se replier légèrement, se retrancher derechef, et les canons recommençaient à battre la zone qui restait à emporter.

C'est selon cette méthode que la lutte reprit, dès le matin, sur tout le front d'attaque, de la Meuse aux Jumelles d'Ornes. Le VIIe corps de réserve acheva la conquête du bois d'Haumont et aborda le village. Sur le bois des Caures, que s'obstinaient à tenir les débris de deux bataillons de chasseurs français et qui paraissait le morceau le plus dur, on lança tout un corps d'armée actif, le XVIIIe, qui n'avait pas donné la veille, huit régiments. Nos deux divisions du IIIe corps brandebourgeois s'acharnèrent héroïquement, la 5e dans le bois de Ville, la 6e dans l'Herbebois, tandis qu'à leur aile gauche la 10e division du Ve corps de réserve poussait en direction d'Ornes.

Accablé, je pus, vers midi, me jeter sur mon lit, où je dormis quelques heures au milieu des ébranlements pro-

digieux du *Trommelfeuer*. On vint me réveiller pour interroger des prisonniers.

Le passage énorme de nos blessés remplissait le petit bourg d'une cohue sanguinolente et boueuse, dont on entendait bruire la sinistre rumeur dans les interstices de la canonnade. Des voitures sanitaires à plein chargement filaient sur Damvillers, ou plus loin, vers les hôpitaux de Romagne, de Brandeville ou de Dun. Dans dix masures délabrées des postes de secours improvisés pansaient, charcutaient, suturaient. L'air se chargeait de relents de chairs, de pieds et de chimie. Et tandis que le déchet lugubre des blessés refluait hideusement vers l'arrière, de nouvelles troupes de choc montaient perpétuellement au carnage, casquées d'acier, brassardées de blanc, les échelles d'assaut aux épaules, au cri immuable et vibrant de : « Hourrah Kronprinz! »

Les prisonniers étaient au corps de garde du poste. Il y en avait une trentaine. Sans être très grièvement blessés, la plupart se trouvaient dans un état d'épuisement physique et moral tel, qu'il n'y avait pour ainsi dire rien à tirer d'eux. Hagards, les pupilles dilatées, la respiration stertoreuse, ils paraissaient tous être sous l'empire plus ou moins violent de ce fameux shock commotionnel, qui exerce autant de ravages dans la guerre moderne que le traumatisme sanglant. Peu étaient capables de répondre à mes questions; peu qui n'avaient pas oublié jusqu'aux circonstances qui les avaient amenés où ils étaient. Ils dévoraient silencieusement du pain et buvaient de l'eau. Il y avait là des lignards, qui venaient des bois d'Haumont et de Ville, des territoriaux, affreusement brûlés, pris dans l'Herbebois, et trois ou quatre chasseurs sortant de l'enfer du bois des Caures. Seul parmi ces derniers,

un caporal à tête tragique barrée d'un pansement individuel semblait avoir conservé quelque résistance mentale. Je l'interrogeai plus à fond.

— C'est bien le 56e et le 59e bataillon de chasseurs qui sont au bois des Caures?

— Oui.

— Et c'est tout?

— Oui.

— Pas d'autres troupes dans le bois?

— Non.

— Combien d'hommes?

— Il y en avait dix-huit cents. Il ne doit plus en rester grand'chose. Ça, je puis bien vous le dire, car c'est fini : vous avez le bois ou vous allez l'avoir. Mais nous vous l'aurons fait payer cher! lança-t-il avec un éclair dans le seul de ses yeux qui fût visible.

— Y a-t-il des troupes derrière vous?

— Je n'en sais rien.

— Du côté de Beaumont et de Samogneux?

— Je n'en sais rien.

— Vous avez le 165e régiment d'infanterie à votre gauche et le 164e à votre droite?

— Ça se peut.

— Et derrière, y a-t-il des troupes?

— Je n'en sais rien, je vous dis!

— Où avez-vous été pris?

— Au Bourbier.

— Y a-t-il beaucoup de morts dans le bois?

— Par pleines tranchées, de quoi peupler un cimetière. Mais il y a dix fois plus d'Allemands que de Français.

— Quel est votre chef?

— Le lieutenant-colonel Driant.

Tout cela ne donnait pas grand'chose. Mais c'est avec d'innombrables petits recoupements de ce genre, joints aux observations des aviateurs et aux renseignements des espions, qu'on arrive à connaître jusque dans ses moindres détails la situation d'un front ennemi. C'est ainsi que nous savions que deux divisions nouvelles étaient apparues sur le front de Meuse, à la faveur du retard de notre offensive; mais elles avaient été dirigées sur la rive gauche et n'augmentaient pas sensiblement les forces qui nous étaient opposées sur la rive droite. Quant à d'autres renforts, les Français n'en recevraient pas, sinon par quantités infimes, la voie ferrée de Sainte-Menehould ayant été coupée aux premiers coups de canon, ainsi que l'avait indiqué le général von Falkenhayn.

Au soir de cette seconde journée, selon ce qu'avait prévu mon caporal de chasseurs, nous étions sur la lisière sud du bois des Caures. A l'ouest nous occupions le village d'Haumont, qui n'était plus qu'un monceau de ruines. A l'est, nos valeureux Brandebourgeois tenaient le bois de Ville et mordaient sur l'Herbebois. Ce n'était pas beaucoup pour ce formidable assaut de deux jours, mais il fallait se contenter de peu.

La nuit, il y eut une chute de neige et le soleil se releva sur un paysage blanc frais où les décombres des villages et les équarrissements des bois traçaient de grossières études au fusain. Les tracteurs avaient avancé un certain nombre de gros mortiers qui écrasaient maintenant Brabant, Samogneux, la ferme de Mormont, Beaumont, la cotre 351 et le bois de la Wavrille. Leurs éclairs rougeoyaient lourdement dans la brume solaire. Le même flux et reflux de bataillons neufs lancés à la fournaise et

de torrents de blessés ou de fous qui s'en écoulaient avec épouvante battait et submergeait les routes d'accès, roulant bouillonneusement autour des caissons d'artillerie et des camions de cadavres. Dans le ciel tourmenté passaient, comme des rapaces, de petits avions de combat.

Le froid était âpre, bleuissant les faces crispées et gelant les flaques de sang. Dans l'air vif et la bise lorraine les odeurs de pourriture se dissolvaient. Puis la neige se remit à tomber par flocons secs. La lumière se cendra et le ciel se boucha. Mais la trombe des obus continua à crouler sur les objectifs repérés.

Le soir, dans l'horreur et la neige, nous avions conquis Brabant et la Wavrille, et nous étions aux portes des ruines de Samogneux. Le reste de l'Herbebois fut enlevé dans la nuit. Nous avions progressé de huit cents mètres.

Et de nouveau ce fut l'aurore d'un nouveau jour, le quatrième de l'angoisse, du vertige et du massacre. Nous étions affolés d'impatience, de rage et de fatigue. Quand verrions-nous la fin de ce gigantesque effort? Combien de tonnes de sang faudrait-il encore pour prix de ce terrible Verdun? Quand Douaumont, tout au moins, serait-il pris? Notre magnifique IIIe corps était abîmé. Qu'en resterait-il? Il recevait maintenant dans le flanc une contre-attaque sauvage de zouaves et de tirailleurs africains qui, accrochés aux bois des Fosses, prétendaient lui reprendre la Wavrille. Héroïquement il s'infiltrait pour les tourner dans le bois le Chaume et dans celui des Caurières. Il couvrait d'obus suffocants, toxiques, vésicants, sternutatoires et lacrymogènes leur réduit des Fosses et les rejetait sur Beaumont. A sa droite, les Hessois du XVIIIe saisissaient le pigeonnier d'Anglemont, s'agrippaient à la cote 344 et tentaient de déborder sur

Louvemont, décimés par l'artillerie française de la rive ouest qui les assommait par le travers.

Assoiffé de carnage, dévoré de haine, l'œil injecté de sang, un rictus de tigre soulevant sa courte moustache blanche, le général von Lochow apparaissait parfois dans notre chambre téléphonique.

— Ça tarde, ça tarde! rauquait-il, après avoir jeté un ordre comme un coup de griffe. La résistance est monstrueusement opiniâtre!...

Nous n'osions supputer le chiffre de nos pertes. Il devait être effroyable. Aurions-nous assez de monde pour aller jusqu'au bout?

Consterné par la mort de tant de beaux jeunes hommes, Max von Kubitz psalmodiait :

— Quelles hécatombes, *mein Gott!*... quelles hécatombes!...

Dans l'après-midi, pendant une relève, comme nous étions trop surmenés pour espérer dormir, nous décidâmes d'aller nous calmer les nerfs un peu à l'arrière. Depuis quatre jours je n'étais pas sorti de Ville. Nous nous dirigeâmes du côté de Damvillers, en évitant la grande route encombrée de charroi et qu'atteignaient de temps en temps des obus français. Le froid était moins dur. De gros nuages lourds de neige, gris vers le nord, rouges vers le sud, boursouflaient le ciel. Le sol était gelé et l'on pouvait suivre les petits chemins des champs. Nous atteignîmes le Moulin-Blanc, puis les abords de Moirey, du côté du ravin de la Vieille-Fontaine. La marche et la solitude nous faisaient du bien. Si nous avions pu nous soustraire aussi à l'obsession infernale du canon, nous aurions pu nous croire loin de la guerre. A partir de Moirey, la région était bien défilée et l'on n'y courait plus

aucun risque. Nous continuâmes sur Damvillers; mais nous nous gardâmes d'affronter la cohue militaire qui devait obstruer ce gros bourg, siège du Kommando de l'armée, et nous préférâmes nous réfugier sur les pentes sapineuses de son poétique cimetière, situé sur une hauteur voisine.

A mesure que nous nous élevions, la vue s'ouvrait sur les environs. Tout près, à un kilomètre à peine vers l'ouest, nous découvrions, dominés par les flancs neigeux de la Grande-Montagne, la longue suite de nos hangars et baraquements d'Étraye, que nous avions édifiés pendant trois mois, tout grouillants aujourd'hui de troupes au cantonnement. Au delà, les bois de Consenvoye étalaient leur croupe velue comme une peau d'ours blanc, et l'on voyait dans un de leurs plissements s'étendre, laiteux et plat, un segment de la vallée de la Meuse. La ligne forestière se continuait dans le sud par les ballonnements confus des bois d'Haumont et des Caures, du bois le Comte, du bois de Ville, de l'Herbebois, où nous nous étions si furieusement battus pendant quatre jours, charniers maintenant pleins de râles et de cadavres, noyés dans la fumée des éclatements français et mouchetés des flammes de départ de nos canons. Au-dessus, la chape basse du ciel rougeoyait comme le couvercle d'un brasier, lamée de larges bandes de cuivre éblouissant et fendue de crevasses d'un violet sombre. Une vibration continue et puissante grondait insondablement sur le chaos des couleurs, ébranlant l'espace et stupéfiant le vide.

Tonnantes et profondes, hurlantes et aiguës, les dissonances se confondaient en une désharmonie cohérente, qui roulait le cerveau comme un galet, donnait le vertige et décrochait le cœur. La tempête était houleuse, angois-

sante, convulsive, et la terre perpétuellement tremblante, agitée de secousses, était un vaisseau ballotté. Une trouée de plaine s'orientait comme un courant blafard jusqu'aux Jumelles d'Ornes, qui en sortaient comme deux phares fulgurants d'éclairs. Tout l'est était couvert de l'immensité mugissante de la forêt de Spincourt, gonflant ses flots tumultueux et blancs, d'où partaient lourdement d'énormes bordées, qui sillonnaient l'air de jets étourdissants. Comme des câbles noirs lancés à travers la bourrasque, les routes d'Azannes, de Ville et de Flabas dirigeaient vers l'horizon rouge leur éternel roulement de troupes minuscules. A nos pieds, le bourg de Damvillers semblait un îlot fourmillant, et nous en distinguions la petite place carrée où d'un roulis visqueux d'insectes grisâtres émergeait, grosse comme un soldat de plomb, la statue d'un général français, dont le geste immobile se tendait vers l'Alsace-Lorraine.

Nous arrivâmes aux premières tombes. Elles disposaient dans la mousse et les aiguilles de sapin leurs tertres gazonnés ou leurs rectangles de pierres. Des croix modestes portaient des inscriptions rongées, que des couronnes de verroterie baignaient de larmes de rouille. Quelques cyprès étiques essayaient d'ériger leurs cippes funéraires. Une chapelle de bois ouvrait sur un Christ squelettique son porche étroit.

Une demi-douzaine d'officiers nous apparurent entre les arbres. Nous nous approchâmes et nous saluâmes. Le comte von Kubitz serra la main de l'un d'eux. Et tout à coup je me roidis, saisi d'émotion et figé de respect. Un peu plus loin, sur le sommet de l'éminence, deux personnages en long manteau gris et en casque à pointe, debout entre la grille d'un tombeau et un pan de vieux mur qui

les protégeait jusqu'au cou, observaient le panorama.

Le plus rapproché de nous, de stature moyenne, mais à la taille courte et replète, nous offrait son dur et fin profil d'émouchet, au bec incisif, au menton légèrement fuyant, à la moustache grise relevée en crocs aigus fortement cosmétiqués. Le bras droit gesticulait avec une sorte de frénésie; il était armé d'une lorgnette qui venait de temps en temps s'appliquer presque spasmodiquement sur les yeux. Le gauche, par contre, pendant inerte dans sa manche, la main enfouie dans la poche du manteau. Je reconnus l'homme dont j'avais eu pendant des semaines le portrait en uniforme de hussard rouge devant les yeux, dans mon lit de souffrances de l'hôpital d'Aix-la-Chapelle. C'était le Seigneur de la Guerre, Sa Majesté l'Empereur Guillaume II.

Le second personnage, plus trapu, plus gros, à la moustache tombante et au petit menton proéminent, je le connaissais également; je l'avais vu au conseil de guerre tenu par le général von Falkenhayn à la Kommandantur de Dun-sur-Meuse. C'était le général von Mudra. D'un geste plus rare et plus précis, tantôt du bras droit, tantôt du bras gauche, il expliquait à l'Empereur la bataille.

Les deux hommes parlaient, discutaient, s'animaient, les têtes et les trois bras gravitant dans la direction du sud, et l'on entendait leurs voix, l'une claire, vibrante et saccadée, celle du souverain, l'autre lourde et mesurée; mais leurs paroles se brouillaient dans le vent. Ils restèrent ainsi dix minutes, puis ils se rapprochèrent de nous, discutant toujours. Nous nous rangeâmes, la main fixée à la tempe. L'Empereur passa à deux pas de moi. Je vis son œil bleu très brillant, au regard presque égaré, une boucle grise sortant du casque, la cicatrice qui marquait sa

pommette gauche, et je l'entendis qui disait d'un ton tintant très nerveux :

— Dussé-je y mettre quinze jours, j'aurai Verdun!...

Ils descendirent à travers les sépultures, accompagnés de leur suite, et nous restâmes seuls, Max et moi. Nous montâmes jusqu'à l'endroit d'où l'Empereur et von Mudra avaient considéré le paysage, essayant de deviner leurs pensées et ce qu'ils avaient pu se dire; et nous y demeurâmes aussi quelques minutes les yeux tendus vers le sud, où l'incendie s'exaspérait sur les bois et où les flocons blancs des shrapnells parsemaient les grands nuages rouges.

De retour à Ville à la nuit tombée, nous apprîmes que nous étions maîtres de Beaumont, des Fosses et de la ferme des Chambrettes. Ornes nous restait avec 264 prisonniers et l'ennemi était en retraite sur Bezonvaux. Il évacua dans la nuit Maricourt et Mogeville.

Je pus dormir trois heures. Le matin me retrouva à mon poste, toujours plus fatigué. Nous buvions du café coupé de cognac. C'était le 25 février. Journée plus terrible encore que les précédentes, dans le sang, la neige, la bise et l'orgie phénoménale des canons. De nouveaux régiments, appartenant au XVe corps, furent poussés en avant. On attaquait Louvemont et la côte de Talou. On essayait le bois de la Vauche et on entreprenait Bezonvaux. Le soir arriva sans autres succès bien caractérisés. L'exacerbation était à son comble et se tournait en rage.

Agité, agacé au plus haut point, manifestement détraqué, Max von Kubitz se jeta tout à coup sur moi et voulut me couvrir de baisers. Je le repoussai rudement.

— Vous êtes malade, dis-je. Allez vous coucher.

Il m'obéit. Je restai seul devant le tableau. Les nouvelles se faisaient rares. Le lourd ébranlement de la canonnade envahissait le sous-sol et battait le béton. Rien, pas d'appel. Sous le rythme de l'artillerie, les ampoules électriques clignotaient comme des paupières.

Toujours rien. J'avais la fièvre. Mes tempes répercutaient douloureusement la pulsation spasmodique de l'électricité. Je sentais à mon poignet la boucle de cheveux de Juliette qui me brûlait la peau à travers l'or du boîtier. Je rêvais à Dun, à ma chambre sur le jardin au bord de la Meuse... J'entendais une voix troublante qui récitait des vers...

> C'était le rossignol et non pas l'alouette...
> Mon Roméo, demeure...

Un cliquettement de l'appareil interrompit mon songe.

— *Hier, Kommando. Wer dort?*

— *Vier und zwanzigste. Oberst.*

— *Zu Befehl.*

— *Fort Douaumont gefaelen.*

Douaumont!... Douaumont était pris!... Douaumont!... L'inexpugnable fort était entre nos mains!... Quelle nouvelle!... quelle formidable nouvelle...

J'enregistrai avec avidité le peu de détails que l'on connaissait encore sur cet exploit. Le fort avait été pris sans coup férir vers quatre heures par une section du 24e régiment brandebourgeois, qui avait réussi à s'y faufiler par surprise et sous le déguisement d'uniformes français. On venait seulement d'en être informé au poste de commandement du 24e.

Je me mets aussitôt à carillonner de tous les côtés. On

accourt. « *Was?... Douaumont gefallen;... Unerhœrt!... Douaumont?... Douaumont?...* » Le général von Lochow est là, en pantoufles, le major Wetzell, le colonel Schwarzmuth, qui a oublié de passer son pantalon, dix autres officiers, tout l'état-major du IIIe, tous, à l'exception du grand dolichocéphale blond, qui dort du sommeil accablé de l'innocence. On crie, on vocifère, on se réjouit, on se fait répéter par le 24e la bienheureuse nouvelle, que le général von Lochow tient à transmettre lui-même au Quartier général. Il n'y a plus de fatigue, plus d'énervement. Douaumont pris, c'est la fin de la résistance française; nous sommes dans l'intérieur du camp retranché de Verdun; nous en avons brisé l'armature; nous n'avons plus devant nous que des tronçons épars de troupes fugitives; c'est le coup de poing de la décision.

Alors, la joie éclate, énorme. On danse, on saute, on s'égosille; on sable la demi-douzaine de bouteilles de champagne qui restent au fond du trou à vin. C'est le débordement, le délire, l'enthousiasme... *Douaumont! Douaumont!... Hurra Kronprinz!...* Dans huit jours nous serons sur la route de Paris!...

Le lendemain, la jubilation fut immense dans l'armée. A Damvillers, où l'Empereur se trouvait encore, les troupes acclamèrent frénétiquement le Seigneur de la Guerre. Le splendide communiqué, qui devait en ce même moment combler d'orgueil l'Allemagne et remuer le monde, portait :

Le fort cuirassé de Douaumont, le pilier angulaire Nord-Est de la ligne principale des fortifications permanentes de la forteresse de Verdun a été pris d'assaut hier après-midi, par le 24e régiment d'infanterie de Brandebourg. Il se trouve solidement dans la main allemande.

Le surlendemain, ce régiment, le désormais fameux et historique 24[e] brandebourgeois, qui était arrivé à Ville, réduit, hélas, à l'effectif d'un bataillon et qu'on envoyait se refaire en Alsace, fut passé en revue par le général von Lochow. Quelques hommes portaient encore l'uniforme français des premiers assaillants de Douaumont. Sur le front des troupes, le général fit avancer à l'ordre le capitaine Haupt et le premier-lieutenant von Brandis, les deux officiers qui avaient enlevé le fort, et leur lut la dépêche suivante qu'il venait de recevoir de Charleville :

Seine Majestät der Kaiser und Kœnig haben allergnädigst geruht, dem Hauptmann Haupt und dem Oberleutnant von Brandis den Orden « Pour le Mérite » zu verleihen (1).

Puis il distribua toute une avalanche de croix de fer. Après quoi, l'héroïque 24[e], drapeau en tête et au pas de parade, défila devant son chef, le général de l'infanterie von Lochow, commandant le III[e] corps d'armée, qui, la dextre au casque, le salua de ces mots :

— *Heil und Sieg, Regiment Douaumont* (2) !

(1) Sa Majesté l'Empereur et Roi a très gracieusement daigné décerner au capitaine Haupt et au premier-lieutenant von Brandis l'ordre « Pour le Mérite ».

(2) Salut et victoire, régiment de Douaumont!

DEUXIÈME PARTIE

LE KRONPRINZ

I

Notre joie et les espoirs suscités par la prise du fort principal du camp retranché de Verdun furent de courte durée. Si les troupes qui nous avaient arrêtés pendant cinq jours et avaient brisé la fureur de notre offensive étaient à peu près anéanties, d'autres les remplaçaient, auxquelles leur « monstrueuse résistance », pour parler comme le général von Lochow, et leur implacable sacrifice avaient donné le temps d'arriver, d'autres plus terribles encore : le redoutable XXe corps, avec ses deux fameuses divisions, la division de fer et la division d'acier, le Ier, le XXIe, armée d'élite, placée sous les ordres d'un chef dont la guerre avait révélé la valeur, le général Pétain.

Telle fut la surprise désagréable qui nous attendait dès le 26 février, au lendemain même de la chute de Douaumont, alors que nous pensions n'avoir plus qu'un bond à faire pour toucher au but de nos efforts : Verdun, le fascinant Verdun!...

Par quel miracle, par quel sortilège ou quel tour de prestidigitation ces légions survenaient-elles juste à point pour nous ravir notre proie? C'est que Falkenhayn avait

tout prévu, tout, sauf une seule chose : l'utilisation de la route. Qui aurait pu penser que, privés de toute communication ferrée, ces démons de Français, au lieu d'abandonner un secteur condamné, auraient trouvé le moyen de monter sur une chaussée une double ligne continue de milliers de camions automobiles, immense chaîne sans fin, gigantesque courroie de transmission, qui, roulant jour et nuit, comme sur deux poulies, entre Bar-le-Duc et la place, alimenterait sans relâche et pourvoirait infatigablement de bataillons, d'obus et de bouches à feu ce champ de carnage et d'horreur? « Voie sacrée », comme la baptisèrent bientôt ces bandits, voie infernale, comme nous étions portés plutôt à l'appeler, dans notre rage de ne pouvoir la détruire et de la voir toujours amener contre nous de nouveaux soldats à bourguignote et de nouvelles coulevrines.

En vain entreprîmes-nous, quelques jours plus tard, d'attaquer aussi par la rive gauche. Dès le 6 mars, nous jetions sur la côte de l'Oie, le bois des Corbeaux, le Mort-Homme la valeur de trois corps d'armée. Cette extension de l'offensive n'eut d'autre résultat que d'accroître nos pertes par la multiplication même des combats, et, sur la rive gauche comme sur la rive droite, nous heurtant partout à une défensive incroyable, toute progression de nos intrépides *Feldgrauen* ne put se faire que dans des ruisseaux de sang et ne se mesurer qu'au centimètre.

Régiment après régiment, le IIIe corps, très éprouvé, ne tarda pas à être tout entier retiré du front, où il fut remplacé par la 113e division d'infanterie. La 6e division, à laquelle appartenait le 24e régiment, fut envoyée comme celui-ci en Alsace; la 5e fut répartie dans les cantonnements de Billy, Romagne, Brandeville et Stenay; et

ce n'est guère que deux mois plus tard, qu'une fois refaites et reposées, on les revit en ligne devant Verdun. Quant au Kommando, il se fixa à Damvillers, où il resta jusqu'en avril, époque où son chef, le général von Lochow, succédant au général von Mudra dans le commandement des troupes de la rive droite, transféra son quartier général à Nouillonpont, près de Spincourt. Mais, à ce moment, j'avais déjà passé dans l'Etat-major du Kronprinz, ainsi que je vais le raconter.

Deux routes conduisaient en trois quarts d'heure d'auto de Damvillers à Stenay : l'une par Brandeville, que je connaissais bien, car c'était celle de Dun, et on la quittait un peu avant Murvaux pour aller rejoindre à Mouzay la route nationale n° 64 qui suivait le cours de la Meuse; l'autre, par Jametz, plus longue de quelques kilomètres, mais plus large et moins accidentée, qui rencontrait à Baalon la route nationale n° 47 venant de Montmédy. Je circulais fréquemment, pour raison de service ou de plaisir, sur l'une ou l'autre de ces routes, et le plus souvent en compagnie du comte von Kubitz, qui avait ses grandes et petites entrées au Quartier Général de l'Armée, où il connaissait à peu près tout le monde. Stenay nous attirait, comme la lumière les phalènes, et nous y courions aussi souvent que nous le pouvions.

Petite ville médiocre, grise et assez sale, Stenay, dont la modestie séculaire n'eût jamais osé rêver qu'elle aurait un jour l'extraordinaire honneur de servir de résidence à l'héritier de l'Empire germanique, agglomérait provincialement au bord de la Meuse ses toitures surannées et ses grâces mesquines. Bien que rien dans les vestiges de son passé ne dût la signaler à une admiration particulière, elle aurait pu cependant, avec sa curieuse place carrée

encadrée de vieilles maisons à porches, son église à deux clochers, ses hôtels bourgeois du XVIIIe siècle, sa grosse porte voûtée, ses restes de fortifications et son heureuse situation sur la rivière, présenter un aspect fort agréable dans son cadre riant de vergers, de jardins et de prairies, si, comme toujours et partout en France, l'incurie de l'administration ne l'avait laissée croupir et se dégrader, au lieu de lui assurer, comme en Allemagne, les soins d'entretien et de restauration d'une édilité consciencieuse. Ce qu'on y voyait encore de mieux, c'était, au midi de la ville, un vaste quartier de casernes, de construction neuve, bondé de huit à dix mille de nos *Feldgrauen*. Au reste, notre occupation n'avait pas épargné sa peine pour nettoyer la ville de ses immondices, et si sa vigilance n'avait pu s'étendre à la moisissure des boutiques et à la crasse des habitations privées, elle faisait régner sur la voie publique une propreté et un ordre méticuleux. Les immeubles réquisitionnés avaient été ravalés et recrépis, et de belles plaques toutes neuves remplaçaient par des noms allemands les anciennes appellations françaises des rues, dont la principale, la rue Chanzy, se dénommait maintenant, comme de juste, *Kronprinz-Wilhelmstrasse*.

La résidence de Son Altesse Impériale était une somptueuse villa moderne, située à l'extrémité nord de Stenay, sur la route de Cervisy, propriété d'une dame Duverdier et qui s'appelait le Château des Tilleuls. C'est là que le prince recevait ses visiteurs de marque, donnait audience, décorait de sa main d'innombrables chevaliers de la croix de fer, traitait à dîner ou à souper ses amis et les officiers de son Etat-major. Le Quartier Général du groupe d'armées avec l'Ober-Kommando de la Ve armée se trouvait Schulenstrasse, dans l'Ecole communale de

garçons, énorme bâtiment rectangulaire, dominant de sa masse grise la vallée de la Meuse. Le prince venait à l'Etat-major entre onze heures et midi; il y entendait le rapport et prenait lecture du communiqué. Mais le principal lieu de rencontre était le casino. Il était installé dans un vieil hôtel du XVIIe siècle, plein de meubles de style, de tapisseries, de bronzes, de bibelots d'art, et entouré d'un parc superbe. Le salon, que chauffait une cheminée monumentale, était orné de tableaux et d'une série de gravures anciennes représentant les guerres d'Alexandre, dont l'une portait cette légende : « La vraie force, c'est la victoire ». On passait de là dans une belle galerie-salle à manger, donnant de plain-pied sur le parc par quatre grandes portes-fenêtres, et qui pouvait réunir une cinquantaine de convives. Il y avait un salon de jeu et de musique. Sous l'excellente administration du capitaine Krause, commandant la compagnie de garde du prince, le casino de Stenay constituait un modèle du genre. Aussi, en l'honneur de l'admirable Krause, avait-on donné son nom à la rue qui conduisait à ce petit paradis militaire et qui s'appelait donc *Krausestrasse.*

Aussitôt rendus à Stenay, à moins que quelque mission urgente ne nous appelât tout d'abord au Quartier Général, c'était au casino que nous allions. On y trouvait nombreuse et brillante compagnie, surtout le soir. Ses hôtes les plus habituels étaient le major von Müller, chef de la maison militaire de Son Altesse Impériale, le maréchal de la Cour et chambellan von Behr, le major von Iena, commandant le Quartier Général, intrépide et magnifique buveur, les majors von der Planitz, Ehrhardt, Heymann, le rittmeister von Zobeltitz, le médecin chef général professeur Wiedenmann, le major Mathias, direc-

teur des voyages, le capitaine Siebringhaus, chargé spécialement de la sûreté de Son Altesse Impériale contre les bombardements aériens et qui avait aménagé excellemment à cet effet les caves de la villa princière et celles du casino. On y voyait aussi, naturellement, le capitaine baron von Werthau, dont l'intelligence et la liberté de langage m'avaient fait une si vive impression sur l'esplanade de Dun. J'y reconnus encore un inquiétant personnage rencontré également à Dun, le policier Klein, que, par abréviation de son titre de *Kriminal-Inspektor*, le Kronprinz appelait plaisamment en français son « Criminel ». Le policier Klein paraissait jouer à Stenay un rôle important. Quant au chef d'Etat-major, le général Schmidt von Knobelsdorf, on l'y rencontrait peu, soit que le lieu ne lui plût pas, soit en raison de ses absorbantes occupations. Par contre, Son Altesse Impériale et Royale fréquentait assidûment le joyeux casino, où elle aimait à trouver des distractions et une facilité de mœurs que lui permettait moins le genre parfois un peu décoratif du Château.

C'est vers la fin de mars que le baron von Werthau me dit un jour :

— Si vous voulez être des nôtres, mon cher monsieur Hering, il y a une occasion à saisir.

— Laquelle?

— Vous vous rappelez notre malheureux officier sténographe qui attrapa si mal à propos un obus perdu le jour du conseil de guerre à Dun et que vous avez opportunément remplacé? L'infortuné ne s'est pas remis, et si les soins diligents du professeur Wiedenmann ont pu le rendre à la vie, ils n'ont pu le rendre à l'intelligence, du moins à l'intelligence de son métier. Le pauvre diable

à perdu la mémoire et ne sait plus la sténographie. Nous l'avons restitué à son régiment, qui en fera ce qu'il voudra. Voulez-vous devenir notre secrétaire sténographe?

J'acceptai avec empressement.

— Alors c'est parfait. Venez demain au Château, un peu avant onze heures.

A onze heures, le lendemain, le Kronprinz me recevait, au milieu des abois et des gambades de ses lévriers. A onze heures cinq, j'étais son secrétaire sténographe et à onze heures dix il m'emmenait dans sa torpédo à l'Etat-major où il me présenta au général Schmidt von Knobelsdorf. C'est désormais avec celui-ci et dans ses bureaux que j'eus principalement à travailler; car pour le Kronprinz, je n'eus pour ainsi dire jamais l'occasion de lui prêter mon concours, sinon comme officier de sa suite et compagnon de ses plaisirs.

Si les soixante millions d'Allemands qui attendaient chaque jour fiévreusement le communiqué, fiers de le voir généralement commencer par ces mots : « Groupe d'armées du Kronprinz allemand », et qui, se rappelant les déclarations belliqueuses du rejeton des Hohenzollern et les manifestations exaltées qui avaient fait de lui l'idole des pangermanistes, le prenaient pour un foudre de guerre, si ces excellents avaleurs de vérité d'Empire et de légendes dynastiques avaient été admis comme moi à l'honneur de contempler d'un peu plus près l'objet de leur adoration, ils eussent été bien étonnés.

Le général-lieutenant Kronprinz Wilhelm n'aimait à la vérité la guerre qu'à la manière des enfants qui jouent aux soldats. Du moment qu'elle était quelque chose de grave, de long, de fatigant, exigeant un travail assidu, une patience infinie, des capacités étendues, l'élaboration com-

pliquée d'une minutieuse et savante stratégie, la guerre ne lui allait plus du tout. Tactique, topographie, balistique, administration, le prince n'y entendait goutte. Incapable de conduire convenablement au feu un seul bataillon, il se reposait entièrement sur ses généraux du soin de lui ménager les succès qu'il ambitionnait, et s'il ne faisait rien pour leur en alléger la charge, il savait fort bien s'impatienter des lenteurs de leur réussite et leur reprocher aigrement l'insuffisance de leurs résultats.

Il arrivait en coup de vent à l'Etat-major, se plantait, la cravache sous l'aisselle et les mains dans les poches, devant la carte du front, l'examinait un instant, le monocle dans l'œil, puis ricanait :

— Eh bien, général, ça n'avance pas! Toujours au même point! Nous n'avons pas bougé d'une ligne!

— Pardon, Altesse Impériale, répondait Knobelsdorf, voyez : les régiments tant, tant et tant ont été ramenés en arrière, et ils ont été remplacés par les régiments tant, tant et tant.

— Oui, je vois bien, parbleu, que les drapeaux ont été déplacés, mais la ligne, elle, la ligne ne change pas!... Voyons, une, deux, trois, quatre semaines... Quatre semaines, général! Et on appelle ça une offensive!... Depuis le 26 février nous n'avons pas fait un pas!

— Pardon, Altesse Impériale, nous avons avancé ici, ici et ici... Nous avons pris Forges, Régneville, Fresnes...

— La belle affaire!... De ce train-là nous mettrons dix ans pour aller à Verdun!

— Patience, Altesse Impériale... Il arrivera bien un moment où ça craquera.

— Où ça craquera, où ça craquera... Et si ça ne craque pas?... « Patience! » Vous n'avez que ce mot-là à

la bouche, général!... Patience, toujours patience!... C'est assommant, à la fin! Savez-vous que je commence à en avoir plein le nez de votre patience?...

Sans se laisser troubler par les récriminations princières, le chef d'Etat-major employait toute la sienne, de patience, et vraiment angélique, si l'on peut appliquer ce terme à un général prussien, à prodiguer à l'Altesse énervée des détails sur les mouvements de troupes. Willy écoutait d'un air absent, risquait quelques observations sans consistance, se faisait présenter les dépêches et communications téléphoniques de Mézières, les lisait en sifflotant et en grillant cigarette sur cigarette, décochait deux ou trois plaisanteries plus ou moins piquantes, touchait des mains, pirouettait, puis, redevenu tout souriant, filait pour le casino.

Bien qu'âgé de près de trente-quatre ans, le Kronprinz Wilhelm était invraisemblablement jeune d'aspect. Découplé, dégagé, flexible, la taille étroitement baleinée, il haussait sur un cou élastique une tête aux mobilités excessives et au profil de rat. Le visage effilé et mince, au front et au menton fuyants, au nez pointu soutaché d'une fine moustache blonde, se vrillait de petits yeux bleus très brillants, qui tantôt se fixaient avec hardiesse et insolence, tantôt se dérobaient d'un glissement subreptice et fourbe, tantôt encore vacillaient étrangement, inquiets, égarés et lointains comme ceux d'une bête féline. Ce regard déconcertant, joint aux rides légères qui, de près, striaient d'un réseau serré le pourtour des orbites, des ailes du nez et des commissures des lèvres, détruisait vite l'impression d'ingénuité juvénile que donnaient au premier abord la sveltesse du corps et l'agilité des allures. Le voûtement précoce de la nuque et la flexion indécise des

genoux dénonçaient l'abus des exercices d'adresse et les excès sexuels. Les manières étaient plus dégingandées qu'élégantes et le ton général tenait moins du gentilhomme dégénéré que du voyou distingué.

D'une intelligence primesautière et capricieuse, le prince se rebutait facilement de tout ce qu'il ne comprenait pas du premier coup et par don naturel, ce qui, en dehors du sport et des femmes, était à la vérité peu de chose. Le travail, l'attention, l'effort ne lui convenaient guère; aussi, bien qu'il eût des lumières éparses sur ce qu'il attrapait à la volée, sa conversation restait-elle superficielle et sans originalité, à l'exception des deux thèmes favoris de ses méditations, où il savait se montrer brillant causeur, non moins que remarquable champion. Sans véritable culture littéraire et artistique, il en avait le léger vernis qui s'acquiert par la fréquentation de la bonne société, et même de la mauvaise. Il parlait à merveille un français académique et sans accent, qu'il se plaisait à entremêler des expressions argotiques les plus divertissantes. Les doigts chargés de bagues, le bracelet au poignet, le cheveu coquettement ondé et parfumé, il représentait assez exactement ce type de joli garçon qu'on appelle en France un « gigolo ». Quoiqu'il se flattât de ressembler, au physique comme au moral, à son grand prédécesseur Frédéric II, il n'en figurait bien plutôt qu'une piètre caricature. On peut même dire que, dans sa personne psychologique comme dans sa conformation extérieure, le Kronprinz Wilhelm était fort peu allemand, ce qui s'explique par le sang étranger qui, comme c'est trop souvent le cas dans nos maisons souveraines, était venu corrompre le noble sang germanique.

Ce qui était peut-être moins allemand encore que le

reste, c'était sa manière de se comporter à l'égard de la population française. Son manque de dignité sur ce point, avant que j'eusse fini par m'y habituer, me semblait particulièrement choquant. Loin de tenir en respect cette racaille welche et de lui faire sentir la sévérité salutaire de notre poigne victorieuse, Son Altesse Impériale paraissait démangée d'un besoin de s'encanailler et de se rendre populaire. Qu'il fût en voiture, à cheval ou à pied, Willy prenait je ne sais quel dégradant plaisir à adresser des signes aux passants, à saluer avec ostentation les femmes et les jeunes filles, à interpeller les marchands dans leurs boutiques ou à s'arrêter devant les grosses mères pour leur demander des nouvelles de leur « homme » ou de leur « fiston » prisonnier en Allemagne ou « pioupiou » en France encore libre, comme si les malheureuses pouvaient en recevoir. On le voyait même descendre de son auto pour accoster en pleine rue quelque jolie fille et lui décocher crûment : « Eh bien, la belle poulette, quand couchez-vous avec moi? » Aux petites filles il donnait des bonbons et des images pieuses; il distribuait aux ouvriers et aux paysans, non moins libéralement qu'à ses soldats, des poignées de cigarettes blondes qu'il puisait dans une grande boîte blanche à ses armes. Mais les gamins surtout faisaient sa joie. Il les ameutait après lui en leur jetant des sous, et ces petits sacripants s'étaient à tel point familiarisés avec lui que, du plus loin qu'ils l'apercevaient, ils criaient en accourant : « V'là Gugusse!... Ohé, Gugusse!... »

C'était d'autant plus honteux que, loin de se formaliser de cet irrespect, Willy s'en amusait follement. S'il n'eût été le fait que de cette peste de marmaille, cet affligeant spectacle eût encore été supportable. Mais la population

entière faisait chorus. Les sourires, les rires, l'épanouissement joyeux et la bonne humeur des gens, quand on parlait de lui ou qu'on voyait paraître sa silhouette falote, ne témoignaient que trop du peu d'estime où on le tenait. Si ses officiers ne prenaient pas le prince au sérieux, ce qui était leur droit et ce pour quoi ils avaient sans doute de justes raisons, du moins lui marquaient-ils la déférence qui était due à son haut rang. L'indocile plèbe française, elle, se moquait ouvertement de lui et le tournait en dérision. Gugusse connaissait d'autres sobriquets : le populaire le surnommait plus communément encore « Zigomar », tandis que les bourgeois, relevant leur malignité d'un horrible calembour, l'appelaient le « Clown-prince ». Ces diverses dénominations procédaient, on le voit, du même ordre de dénigrement et témoignaient fâcheusement de la peu glorieuse impression que produisait non seulement à Stenay, mais dans toute la vallée de la Meuse, notre illustre prince impérial.

Il ne faudrait cependant pas croire que cette macaronique réputation fût attribuable à une bienveillance réelle, à une condescendance sincère envers la population française occupée. Il n'y avait chez le prince ni faiblesse de cœur, ni sensibilité mal placée, ni pitié pour les vaincus, mais seulement légèreté, inconscience et coupable abandon de ce qu'il y a de plus pur et de saintement inflexible dans l'officier prussien. Sous ses dehors aimables il cachait un égoïsme profond. Rien ne devait troubler le cour de ses plaisirs ni lui causer le moindre dérangement. L'apparence engageante de ses manières l'exposait naturellement à de multiples sollicitations. Il n'en écoutait aucune ou s'en débarrassait avec désinvolture. Jamais il ne rendait un service, à moins qu'il ne dût en résulter un agrément

pour lui-même. Les Français, il les renvoyait à la Kommandantur ou à l'Inspection d'étapes, les Allemands à l'Etat-major général. Il s'en excusait lestement : « Que voulez-vous, disait-il, je ne suis rien et on ne m'écoute pas; il suffit que j'intervienne pour qu'on me refuse ce que je demande. » Ce qui était en partie vrai, mais qui dénotait une étrange oblitération de l'amour-propre.

Cette fallacieuse humeur et ces façons singulières ne se traduisaient pas davantage par une générosité bien chevaleresque et il s'entendait à voler et à piller tout comme un autre. De nombreux wagons chargés de ses déprédations avaient déjà pris pour son compte le chemin de l'Allemagne. Il fallait toutefois lui reconnaître une vertu, et même une vertu cardinale : la tempérance. Le Kronprinz n'était ni goinfre, ni ivrogne, et en cela encore il se montrait fort peu allemand. Mais s'il pratiquait cette vertu plus par hygiène et souci de se maintenir en forme que par réelle modération, ce n'était que dans une de ses parties : la sobriété. Pour la partie chasteté, j'ai déjà pris soin de le noter, elle lui était déplorablement étrangère, et l'on peut même se demander s'il ne cultivait pas l'une pour mieux pouvoir violer l'autre. Le nombre des familles auxquelles il avait fait l'honneur de les déshonorer était considérable; il engrossait leurs filles et il enlevait leurs mineures; quant aux femmes qui, déjà déshonorées, constituaient ce que les galants Français appellent élégamment « le bataillon de Cythère », il n'en restait probablement pas une, de Hirson à Conflans et de Rethel à Luxembourg, qui, à moins qu'elle ne fût un épouvantail, n'eût eu le privilège de lui vendre ses faveurs au plus juste prix. Il n'avait peur de rien : paysannes, ouvrières, demoiselles de magasin, filles

publiques, tout y passait, sans compter les dactylographes allemandes et les dames de la Croix-Rouge. Il avait essayé de pénétrer dans quelques nobles salons de Sedan et de Charleville : mais jusqu'à quel point ses gracieusetés y avaient-elles reçu leur récompense, c'est ce qu'il était difficile de savoir. Sa seule aversion concernant le beau sexe se concentrait sur la personne de sa femme. La Kronprinzessin Cécile était venue le relancer une fois à Stenay. Au bout de deux jours, Cilly — comme on l'appelait dans l'intimité — avait dû vider les lieux et battre en retraite, effarée, sinon même, à ce que d'aucuns assuraient, maltraitée et rouée de coups. Il se refusait à prendre des permissions pour aller voir ses enfants, dont il avait pourtant six. On parlait d'un divorce imminent. Sa belle-mère, la grande-duchesse de Mecklembourg-Strelitz, qui, en dépit de la guerre, continuait à vivre sur la Riviera, poussait de toutes ses forces à une rupture et qualifiait publiquement, paraît-il, son impérial gendre d' « ignoble individu ». Celui-ci, qui lui rendait sa sympathie et ne voulait pas être avec elle en retard de politesse, la traitait partout de « vieille toquée » et répandait le bruit, fondé ou non, qu'elle avait pour amant un croupier de Monte-Carlo.

Il serait tout aussi dénué de saine psychologie d'induire de cette relative douceur de caractère que le Kronprinz fût personnellement porté à déplorer et à réprouver les duretés de la guerre. S'il n'eût pas toléré que des actes de cruauté fussent commis en sa présence ou dans son voisinage immédiat, il s'inquiétait fort peu de ce qui se passait loin de ses yeux, et était toujours prêt à souscrire aux sévérités que ses généraux jugeaient nécessaires pour le bien de la patrie et l'honneur du nom allemand. Les

pertes fabuleuses que subissaient ses troupes ne l'émouvaient en aucune façon, sinon par les résultats peu proportionnés à l'enflure de ses désirs qui étaient le fruit de leurs souffrances. Quand quelque affaire était engagée, que quelque opération était en vue dont on pouvait espérer un avantage, il n'hésitait pas à préconiser l'envoi au feu du plus grand nombre de bataillons possible, ne rêvant que plaies et bosses, indifférent à l'effusion du sang et à l'horreur des mêlées, ardent à faire prévaloir les décisions les moins modérées, pourvu que sa précieuse personne fût à l'abri et que l'exercice de ses plaisirs accoutumés n'en fût point troublé. Par contre, quand le coup n'avait pas réussi, il était le premier à se décourager et à parler de tout envoyer promener.

Etait-ce au prix qu'il attachait à sa sécurité propre ou au désir d'épargner à ses regards délicats des spectacles trop cruels qu'il fallait attribuer son peu de penchant à aller s'exposer à l'avant? Le fait est qu'il ne se montrait jamais sur le front pendant les périodes de grands combats. On ne l'avait pas vu devant Verdun, et la canonnade, qu'on entendait fort distinctement de Stenay, continuant avec une intensité redoutable, il préférait ne pas s'aventurer trop au sud de son Quartier Général. Par ailleurs, lorsque le temps était au beau et le baromètre de la bataille au calme, il aimait à aller se pavaner au milieu des troupes et à se faire acclamer par les soldats. Il leur faisait de petites harangues assez bien troussées, exaltant leur loyalisme et les stimulant au courage. Juché comme un jockey sur son pur sang à robe blanche, il se plaisait à passer en revue un régiment ou, le gant à la casquette marquée de la tête de mort d'argent, à voir défiler devant lui une relève de compagnies. « *Guten Mor-*

gen, Kameraden! » saluait-il de sa voix aigrelette de ténorino. A quoi le tonitruement des *Feldgrauen* répondait d'une seule haleine, dans un barytonnement martelé : « *Gutenmorgenkaiserlichehoheit!* »

La légende guerrière du dernier héritier de Frédéric II était soigneusement entretenue, tant par ces petites cérémonies peu dangereuses, qui se renouvelaient aussi souvent que le permettaient les circonstances, que par une propagande fort bien comprise au moyen de l'image, de l'écrit et de la parole. Des conférenciers dûment stylés portaient sur le front et jusque sous les bombes le récit de ses exploits ; des représentations cinématographiques le filmaient sous ses aspects les plus avantageux et chauffaient l'enthousiasme ; des tracts, des feuilles volantes, un journal spécial, *die Westfront*, trompetaient partout la gloire du jeune héros, et, tout le long des lignes encerclant Verdun, les marches, attaques et assauts ne se faisaient qu'au cri de guerre de la Ve armée : *Hurra Kronprinz!*

Mais, hélas! le Français résistait partout aux rudes coups de bélier que nous lui assénions périodiquement. Nulle part il ne paraissait entamé, pas plus dans sa volonté de tenir que dans la perpétuelle improvisation de ses moyens militaires, et son moral se maintenait aussi haut que le nôtre. Que devenait cette fameuse propagande de démoralisation que nous faisions chez l'ennemi et dont j'avais pris quelques aperçus à Magdebourg, au contact du général von Z...? Sans doute les Sosthène Rossignol n'étaient-ils pas encore assez nombreux, ou le résultat de leur activité tardait-il à se rendre sensible : quoi qu'il en fût, aucun signe de lassitude, nul symptôme de défaillance ne se laissait apercevoir jusqu'ici chez les défenseurs de Verdun, dont nous harassions sans effet la constance stoïque.

Chose curieuse, c'était le fils des Hohenzollern, le hussard à la tête de mort que semblait seul déprimer cette longue attente! De ce qu'on n'avait pas réussi du premier coup, il paraissait presque désespérer qu'on pût réussir jamais. Il en rejetait la responsabilité sur les généraux et s'exprimait en termes extrêmement aigres à l'endroit du Grand Etat-Major. « Falkenhayn est un âne! déblatérait-il. Il fallait marcher par la rive gauche. C'est une faute irréparable d'avoir attaqué sur la rive droite. » Sa vanité vexée lui faisait ajouter : « Si l'on m'avait consulté, j'aurais préconisé l'attaque par la rive gauche. » Puis, se souvenant qu'on avait exécuté un ancien plan de Haeseler, il s'écriait plein d'amertume : « Ce vieux Gottlieb est un misérable! »

Certes, le Kronprinz n'en était pas à douter de la victoire, mais déjà elle ne lui paraissait plus devoir être absolue. Aussi, à la suffocation de ses généraux, l'entendait-on parfois parler de paix. « A quoi bon s'obstiner à se casser les dents sur un os trop dur! disait-il. Les Français seraient contents si on ne leur prenait que leurs colonies. On leur donnerait en compensation la Lorraine française, on reconstruirait leurs usines, on remettrait un toit à leur cathédrale de Reims et on partagerait la Belgique. C'est l'Angleterre qui est notre ennemie. On peut s'entendre avec la France. » Et circulant familièrement dans les rues de Stenay, la Kronprinz-Wilhelmstrasse, le Cæcilienplatz, la Goldschmidtstrasse ou la Krausestrasse, on l'entendait dire d'un petit ton paterne aux bonnes gens sur leur porte :

— Eh bien, on en a « marre » de la guerre!... Bah! ne vous en faites pas, vous redeviendrez Français...

Les déjeuners et dîners que donnait au Château des Tilleuls S. A. I. le Kronprinz, sans être dépourvus d'une certaine cérémonie, ne se départaient pas d'une intimité de bon ton et d'une simplicité toute militaire, en raison de l'exiguïté de la villa et de la proximité du front. Ils avaient lieu le plus souvent en l'honneur d'hôtes d'importance, généraux venus des lignes, personnalités allemandes ou étrangères arrivant de Charleville. C'est ainsi que l'on vit successivement au Château, pendant mon séjour à Stenay, les généraux von Mudra, von Lochow, von Gallwitz, von François, le prince Waldemar de Prusse, le prince de Hohenzollern-Sigmaringen, le duc de Brunswick, le prince Boris de Bulgarie, Enver-Pacha, le feld-maréchal comte von Sturgh, représentant l'Empereur d'Autriche auprès du Grand Quartier, les attachés militaires de Suède, major von Adlerkreutz, d'Espagne, major Valdivia, de Roumanie, lieutenant-colonel Mircescu, des Etats-Unis, major Langhorne, du Brésil, colonel Jullien, du Chili, major Aumada, de la République Argentine, lieutenant-colonel Pertiné, puis le comte Zeppelin, le général von Bissing, le cardinal Hartmann, archevêque de Cologne, le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, beau-père de Son Altesse Impériale, avec qui elle s'entendait mieux qu'avec sa femme et surtout qu'avec sa belle-mère. On y vit une fois le maréchal von Haeseler; mais, au dire de von Werthau, qui assistait au déjeuner, ce fut très froid, le Kronprinz, à l'ordinaire si bavard, ne prononçant pas une syllabe et le vieux Gottlieb, plus mécontent que jamais, se bornant à chevroter de quart d'heure en quart d'heure entre les dents de son râtelier : « Ça traîne, ça traîne... *Donner und Blitz!* en 1870, nous avions mené les choses plus rondement! » On y

voyait aussi le prince de Schaumbourg-Lippe, sexagénaire et crapuleux ivrogne, qui trouvait dans le major von Iena, de la maison du Kronprinz, un partenaire digne de lui. Au reste, faisant fi des corvées officielles, c'est surtout au casino que l'on rencontrait alors le prince de Schaumbourg-Lippe, festoyant, bambochant jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit, en dépit des règlements, et d'où les deux compagnons ne sortaient que complètement poivrés, titubant, roulant entre les maisons, hurlant, cassant des vitres et épouvantant tout Stenay du bruit de leur orgie et de leurs déjections.

A la rare exception de dames de la Cour ou d'épouses légitimes d'officiers généraux, le Kronprinz ne recevait pas de femmes au Château. Celles-ci animaient par contre de leurs gracieux essaims les salles et le parc du casino, centre des rendez-vous galants. La plupart habitaient Stenay même, où elles occupaient des fonctions dans l'administration militaire ou le service de santé. Elles appartenaient souvent à la bonne société allemande et quelques-unes étaient titrées; toutes avaient des liaisons avec des officiers; toutes, ou du moins toutes celles qui plaisaient, avaient été, étaient ou devaient être, une heure, un jour, une semaine, des maîtresses du Kronprinz. Outre cet escadron stable, de sémillantes voyageuses arrivaient fréquemment de Charleville, de Bruxelles ou même de Berlin, mondaines et demi-mondaines aux élégances capiteuses et aux desseins entreprenants. On me montra un jour, bien déchue de sa gloire, la belle Kahn, l'ancienne favorite du prince à Luxembourg, venue, comme la Kronprinzessin Cécile, pour tenter, sans plus de succès qu'elle, de reconquérir son impérial amant de deux mois. Hélas! la place était prise. Car si le princier

papillon voltigeait de fleur en fleur, avec un éclectisme stupéfiant et une légèreté étourdissante, il avait toujours, conjointement avec ses multiples passades, une rose préférée, une maîtresse en titre. Et cette fleur de choix était pour le moment une charmante Française, la plus jolie jeune fille de Stenay, M[lle] Blanche Desserey.

Fille d'un maréchal des logis de gendarmerie mort avant la guerre, brune, fine, svelte, âgée de dix-neuf ans, la gentille Blanche Desserey, d'âme simple et sensible, n'avait pu résister aux attraits cavaliers et aux entreprises du prince. Très douce, de caractère affable et caressant, ses beaux yeux noirs chargés de regards tendres et poétiques, elle était sentimentale au point de pleurer quand un aviateur allemand était descendu par un aéroplane ennemi. C'était une véritable Gretchen sous sa gracieuse enveloppe française. Elle aimait à porter des fleurs au Château, accompagnée par sa petite sœur. Le prince l'avait eue pure et sage. Il venait presque chaque jour la voir dans le magasin qu'elle tenait avec sa mère, Kronprinz-Wilhelmstrasse, et qui, approvisionné par l'intendance, achalandé par ce qu'il y avait de mieux dans la garnison, rapportait beaucoup d'argent. Comme elle paraissait l'aimer d'amour sincère, il se montrait très épris d'elle, ce qui ne l'empêchait pas de lui adjoindre d'innombrables rivales, aussi prétentieuses que passagères.

Si de nombreuses Allemandes fréquentaient le casino, on n'y rencontrait, à part Blanche Desserey, que peu de Françaises : celles-ci, on les voyait chez elles ou dans des maisons spéciales. La basse débauche et l'exercice local des droits du vainqueur n'avaient pas accès au casino de la Krausestrasse, réservé aux ébats d'une certaine distinction. Pour l'assouvissement de ses besoins

inférieurs, Son Altesse Impériale s'était fait aménager aux champs, à mi-chemin entre Stenay et Carignan, une manière de Parc-aux-Cerfs dans un pavillon de la ferme de Presles, où il se rendait par lubies avec quelques-uns de ses familiers, von Müller, von Iena, von Zobeltitz, et où se tiraient d'invraisemblables bordées en compagnie de drôlesses du dernier étage ou de filles du pays que lui procurait le policier Klein. De ces lupercales, dont il sortait rompu, flageolant, assommé pour deux jours, je ne puis parler que par ouï-dire, n'y ayant jamais assisté. Max von Kubitz, qui s'y trouva une fois, m'affirma que, personnellement, il n'y avait pris aucun plaisir.

J'étais par contre un assidu du casino. Le Kronprinz y dînait chaque jour, quand il n'avait pas d'invités au Château, et s'y montrait habituellement d'excellente humeur. Il y oubliait les devoirs inhérents à son rang et y secouait avec satisfaction l'étiquette cependant peu sévère de sa résidence officielle. Entouré de femmes folâtres et de joyeux amis, loin de Knobelsdorf, des plans directeur et du téléphone qui le reliait au Grand Quartier de son auguste père, il y coulait les heures les plus agréables de la guerre, de cette guerre qui était un peu la sienne et qu'il s'entendait si bien à transformer, pour ce qui le concernait, en guerre en dentelles. Il y prenait le thé et le champagne, il y jouait au tennis, jeu qu'il affectionnait, car il était une excellente raquette; parfois, quand le temps était beau, il emmenait Blanche Desserey ou une cargaison de femmes dans une de ses Mercédès faire une randonnée à travers la pittoresque campagne ardennaise. Le soir, on dansait le tango, aux sons d'un petit orchestre de soldats et des tambours de basque de la lointaine canonnade de Verdun.

Au milieu de cette société suprêmement galante et où chacun tenait à honneur d'arborer une jolie maîtresse, qui n'était pas toujours la même, je n'étais pas sans éprouver une certaine mélancolie à ne pas me trouver tout à fait à la hauteur de la situation. Il n'eût tenu qu'à moi d'offrir avec succès mes hommages à telle ou telle des aimables flirteuses du casino, et les avances peu dissimulées de quelques-unes de ces dames m'eussent même dispensé de trop longs préliminaires. J'étais jusqu'ici resté solitaire, aussi insensible à ces blandices que le grand dolichocéphale blond lui-même, qui n'avait pu ou daigné rencontrer à Stenay d'âme sœur du genre de Mme la baronne von K..., à défaut d'une âme frère qui lui eût sans doute mieux agréé encore.

C'est que j'avais un projet, un obscur mais séduisant projet, qui sollicitait à la fois mon cœur et mon désir de briller. J'en portais avec moi la constante suggestion sous la forme d'un bracelet-montre contenant une boucle de cheveux. Quel triomphe pour moi, si j'amenais un jour à mon bras dans le casino de Stenay, sous les yeux éblouis, fascinés d'admiration des officiers du Kronprinz et les regards incendiés de jalousie de leurs compagnes, cette merveilleuse fleur de France, cette petite reine de beauté et de charme, la divine Juliette Rossignol! Plus j'y songeais, plus je me sentais hanté par ce désir obsédant et cette idée magnifique. Mais comment m'y prendre? La réalisation d'un pareil dessein, pour attrayant qu'il fût, n'allait ni sans difficulté, ni peut-être sans risque.

Je n'avais pas revu Juliette depuis le don de sa boucle de cheveux, à l'avant-veille de la grande offensive, ce qui faisait plus de six semaines. J'avais de ses nouvelles par mon ordonnance Schmutz, que j'avais envoyé plu-

sieurs fois à Dun, chez les Lormeau, et ces nouvelles étaient qu'il ne s'y passait rien. J'aurais pu en avoir de plus précises par le lieutenant de police Moral, auquel je n'aurais eu qu'à envoyer un coup de téléphone, mais je préférais ne pas mêler cette mouche à mes affaires. Il me fallait les faire moi-même, d'autant qu'elles n'étaient pas encore bien avancées.

Je demandai donc quelques jours de permission et me fis précéder par Schmutz, porteur d'une lettre, qu'après avoir un peu hésité je jugeai plus adroit et plus convenable d'adresser à Mme Lormeau et où j'annonçais mon arrivée :

A. O. K. 5
Ic 2841
Saal des A. O. K.

A. H. Q., 7.4. 1916.

Honorée Madame Lormeau,

Je vous serai obligé de bien vouloir tenir prête ma chambre, que j'ai l'intention de réoccuper très prochainement. J'espère que, conformément aux instructions que je vous ai données, personne n'y est entré pendant mon absence, hors vous, votre mari et Mademoiselle votre nièce, que j'ai autorisée bien volontiers à disposer des livres de la bibliothèque.

Veuillez agréer, honorée Madame Lormeau, ainsi que Mademoiselle votre nièce et votre digne époux, l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

PREMIER-LIEUTENANT WILFRID HERING,
Attaché à l'Etat-Major de S. A. I. et R. le Kronprinz.

Deux jours plus tard, j'étais à Dun. Je retrouvai ma belle chambre dans un ordre parfait et je remerciai très poliment Mme Lormeau de ses soins, m'informant de sa santé, et de celle des siens. Je brûlais de revoir Juliette,

Une jolie lumière baignait le jardin, dont les arbres, bourgeonnant avec ardeur, verdissaient déjà de petites pousses fraîches la dentelle brune des branches.

— Elle est près de la rivière, me dit Schmutz.

Je sortis par la porte-croisée, plus ému peut-être qu'il ne fallait, et je descendis vers la Meuse, entre les planches de légumes et les buissons de groseilliers. J'aperçus bientôt une mince robe noire, élimée et rapiécée, qui se promenait dans une allée, un livre à la main. Je m'approchai, le cœur battant. Au bruit mou de mes pas sur le sol feutré, elle se retourna quand je fus près d'elle. Ce fut un éblouissement. Elle était devant moi sans fard, intacte, merveilleuse, plus belle encore que tout ce que mon souvenir et mon imagination me faisaient si souvent rêver d'elle, non plus surprise à la dérobée par un trou de muraille, mais révélée tout entière dans la radieuse fluidité du plein air et la lumière blonde du soleil.

Saisi, je dus rougir ou pâlir, trembler ou me figer sur place; je ne pus en tout cas que balbutier, au bout d'un instant et en m'inclinant très bas :

— Oh! pardon, mademoiselle... excusez-moi... je ne m'attendais pas à vous voir ainsi...

— Ainsi?... Que voulez-vous dire?

— Je veux dire si belle... C'est la première fois, mademoiselle, que vous vous montrez telle que la nature... que la divine nature... Vous avez donc renoncé à vous enlaidir si abominablement?

— Je n'y ai pas renoncé, dit-elle. Mais pour vous... pour vous cela n'a vraiment plus de raison d'être. Vous ne m'avez pas trahie, expliqua-t-elle dans un délicieux sourire, et je pense que je puis maintenant avoir confiance en vous.

Elle me tendit sa main, une ravissante petite main fine, blanche, aux mignonnes coquilles nacrées, et j'y posai mes lèvres dévotement.

— Certes, dis-je, mademoiselle, vous pouvez avoir confiance, pleine confiance en moi... Mais d'autres peuvent vous voir qui seraient loin d'inspirer la même confiance!...

— Rassurez-vous, fit-elle, rassurez-vous, mon lieutenant. Personne ne me voit. Il n'y a plus ici que deux officiers, qui sont absents toute la journée et ne soupçonnent même pas mon existence.

C'était une Juliette toute nouvelle que je retrouvais et, en vérité, aussi aimable qu'elle était jolie. Je n'en croyais pas mes yeux et à peine davantage mes oreilles. Que signifiait cette transformation?

— Vous voyez, me dit-elle en me montrant son livre, j'ai profité de votre permission.

J'examinai le volume avec curiosité. C'était un tome d'une édition ancienne de Racine.

— Excellent auteur, fis-je. Les tragédies de Racine valent presque celles des Grecs. Et que lisiez-vous là-dedans?

— *Iphigénie.*

— Touchante pièce. L'avez-vous jouée?

— Pas à Paris. Je suis trop jeune encore pour qu'on me distribue de grands rôles dans le répertoire. Mais je l'ai jouée dans une tournée de la Comédie-Française.

— Où cela?

— A Bruxelles.

Je me mordis les lèvres.

— Et Juliette? dis-je.

— Juliette de *Roméo et Juliette?*

— Précisément.

— Oh! fit-elle étonnée, comment pouvez-vous savoir?... Je devais, en effet, jouer Juliette dans une adaptation de la pièce de Shakespeare que l'on préparait au moment où la guerre a éclaté... Mais comment se fait-il que vous soyez si bien informé de ce qui me concerne? Vous connaissiez mon état-civil, mon visage, ma profession... et maintenant voilà que vous connaissez mes rôles!...

— Rosine du *Barbier*, Célimène du *Misanthrope*, Silvia des *Jeux de l'Amour et du Hasard*, énumérai-je en souriant.

— C'est étrange! s'écria-t-elle en riant de son côté. Et pourtant vous m'avez dit que vous n'étiez jamais venu à Paris!... Expliquez-moi ce mystère.

— Je vous l'ai déjà expliqué en partie, et je vous révélerai le reste plus tard. Pour le moment, fis-je galamment, il y a quelque chose qui devrait tout élucider à vos yeux.

— Quoi?

— L'amour, dis-je en portant de nouveau à mes lèvres une main charmante qui ne se retira pas.

— Vous m'aimez donc? fit-elle de la voix dont elle devait jouer Célimène... à Bruxelles.

— Si je vous aime! fis-je avec transport... Je vous l'ai déjà dit un jour, mais vous ne m'avez pas écouté. Je vous aime, Juliette... Je vous adore!...

La canonnade intense qui mugissait dans le sud-ouest nous empêchait presque de nous entendre. Elle roulait en cataracte ininterrompue, gonflant de ses flots sonores l'horizon écumant, répercutant jusqu'à nous ses bouillonnements puissants, battant nos nerfs et noyant nos tympans.

— C'est horrible! frissonna la jeune fille. Ce canon qui ne cesse pas!...

— Cela dure-t-il ainsi depuis longtemps? demandai-je.

— Depuis plusieurs jours, très fort; mais aujourd'hui le bombardement est particulièrement violent.

Je me rappelai qu'en effet une grosse offensive devait être engagée ces jours-ci dans le secteur de la rive gauche, pour tâcher d'emporter le Mort-Homme et de faire tomber enfin la terrible ligne d'Avocourt à Cumières.

— C'est épouvantable de penser à ce qui se passe là-bas! dit tout à coup Juliette en changeant de ton et des larmes plein les yeux.

Je crus que la canonnade, à peine supportable il est vrai, la rendait nerveuse et je lui dis :

— Venez, rentrons, on ne s'entend pas. Nous causerons chez moi, si vous le voulez bien, et nous regarderons des livres.

Je lui offris mon bras, qu'elle prit, et nous remontâmes ensemble le long des carrés de pois, de choux et de laitues.

Elle ne fit aucune difficulté pour entrer dans ma chambre, dont je fermai la porte. Le canon ébranlait les vitres, mais n'assourdissait plus nos paroles. La voix de Juliette résonnait mélodieuse, claire et délicieusement timbrée. La mienne tremblait un peu. J'étais extrêmement ému et prodigeusement heureux.

Je fis servir par Schmutz du chocolat, du madère et des gâteaux.

Juliette connaissait mieux que moi ma bibliothèque, ce qui n'était pas étonnant, depuis six semaines qu'elle la pratiquait. Il faut dire aussi qu'elle croyait y retrouver certains volumes ayant appartenu à des personnes de la ville. Mais elle ne se livra à aucune observation dépla-

cée sur la façon dont ils étaient venus chez moi. Elle me lut d'une voix divine des poésies de Lamartine, de Victor Hugo et d'un poète que je ne connaissais pas, nommé Samain, mais qui me plut beaucoup et me rappela notre Chamisso, d'ailleurs lui aussi Français par son origine. Je fis montre de mon savoir en lui exhibant tout ce que je me rappelais des leçons de son cousin Sosthène Rossignol, ce qui l'amusa follement. Puis, sur ma prière, elle me joua des fragments de *Psyché*.

— Quel talent!... ne cessais-je d'admirer, complètement sous le charme.

Je me jetai à ses genoux, balbutiant d'extase, lui offrant tout ce qu'elle voudrait pour qu'elle consentît à devenir ma maîtresse.

— Non... non... non... secouait-elle sa jolie tête mutine.

J'en perdais moi-même la mienne, au point que je fus enfin assez fou pour lui proposer de l'épouser après la guerre.

— Encore moins!... répondit-elle à cette déclaration surprenante.

Bien que j'eusse donné tout au monde pour la posséder le soir même et m'enivrer de son rayonnement, bien que je sentisse en moi bouillonner toute l'ardeur d'un sang impétueux, brûler mes nerfs et s'arquer mes muscles gonflés de désir, je me trouvais aussi incapable de la violer que si une paralysie insurmontable eût ligoté ma vigueur et anéanti mon cerveau. C'est que je l'aimais trop pour la contraindre.

Je la pris cependant passionnément dans mes bras, l'étreignant avec paroxysme, cherchant éperdument ses lèvres et la suppliant d'être à moi.

Elle m'échappa comme une anguille et courut à la porte du vestibule, où je la suivis.

— Juliette!... Juliette!... haletais-je. Ne me quittez pas!... Quand vous reverrai-je?...

— Demain...

— Où?...

— A dix heures... au jardin...

Elle disparut dans un carillon de rires argentins, tandis que la tempête de l'artillerie redoublait de violence et remplissait la maison de secousses profondes.

Je dormis mal ou pas du tout. Les ronflements voisins de Schmutz s'appareillaient avec les grondements lointains de la tourmente. Je me relevais continuellement. Roulant comme un naufragé dans ma chambre, j'apercevais, quand je dérivais vers les fenêtres, les grandes lueurs rouges qui embrasaient le ciel au sud-ouest, se diffusaient en halo jaune, puis violet au firmament nocturne et se reflétaient en phosphorescences roses dans la Meuse sombre. Le jour se leva serein sur les feuillages vert tendre et les buées perle de la rosée. A neuf heures et demie, j'étais aux aguets derrière mes rideaux, attendant l'apparition promise de Juliette Rossignol.

Un ébrouement d'automobile grossit dans la rue et s'arrêta devant la maison. Un instant après, Schmutz, accouru du dehors, s'effaçait dans la position du garde à vous, pour laisser entrer le baron von Werthau.

— *Morgen, Gutester!...*

— *Morgen, lieber Baron... Welche Ueberraschung!...*

— Mon cher, je viens vous enlever. Nous allons au front du Mort-Homme.

— Tout de suite?

— A l'instant. Son Altesse Impériale m'a recom-

mandé de vous prendre en passant. Sa grandeur l'attachant au rivage... de Stenay, Son Altesse Impériale désire que l'on voie tout au moins au milieu des troupes des officiers de sa maison. Nous rendrons d'abord visite à von Gallwitz, puis nous ferons la tournée des postes de commandement régimentaires.

— Où en est l'attaque?

— C'était hier le grand jour. Aujourd'hui, c'est plus calme.

— Les résultats sont bons?

— Peuh!... médiocres. Beaucoup de sang gâché inutilement.

A ce moment, je vis flotter une robe dans le jardin. Von Werthau surprit mon regard.

— Ah! ah! s'écria-t-il gaîment, je vous y prends, mon garçon!... Mes compliments!... Quelle est cette alléchante poulette?

Je lui fis en peu de mots l'historique de mon aventure. Quand il eut commencé à comprendre :

— Vous dites... Juliette Rossignol?... une actrice de la Comédie-Française?...

Puis tout à coup :

— Comment! Juliette Rossignol est ici?

— C'est elle. Vous la connaissez?

— Je l'ai vue jouer à Paris, au printemps de 1914... Une très jolie fille... Elle tenait de petits rôles avec, ma foi, beaucoup de talent.

— Venez, dis-je, vous allez la voir de plus près. Il faut d'ailleurs que je prenne congé d'elle.

A notre approche, Juliette poussa un petit cri, s'enfouit le visage dans ses mains et voulut fuir. Je la rejoignis.

— N'ayez pas peur, lui dis-je, c'est un ami, le baron

von Werthau, officier d'ordonnance de Son Altesse Impériale le Kronprinz.

Rassurée et devenue aussitôt toute souriante, elle reçut avec une grâce exquise les hommages que le brillant aide de camp s'empressa de lui offrir. Jamais elle n'avait encore été si ravissante, ni si aimablement disposée. On parla de Paris, des théâtres, des boulevards, du procès de Mme Caillaux. Il y eut là quelques minutes de conversation absolument charmantes.

Tout fier de l'effet que Juliette produisait sur le baron, plus heureux encore de l'humeur favorable où je la trouvais à mon égard, je lui exprimai en termes des plus tendres mes regrets d'avoir à la quitter inopinément pour affaire de service. Le baron von Werthau s'inclina, lui baisa la main et lui dit qu'il aurait grand plaisir à la revoir avec moi à Stenay.

— Mes sincères félicitations, mon cher! me dit-il, tandis que nous démarrions et que nous nous engagions en vitesse sur la route de Liny. Elle est tout à fait séduisante. Mais vous devriez l'habiller : elle est mise comme une indigente.

Je rougis et je dus lui avouer qu'elle n'était pas encore ma maîtresse.

— Alors, dépêchez-vous, et amenez-nous-la bientôt à Stenay. Je vous prédis un joli succès. Seulement... seulement, si vous tenez beaucoup à elle, ajouta-t-il, méfiez-vous : Willy ne mettra pas longtemps à vous la souffler.

Nous traversâmes la Meuse à Vilosnes et nous nous portâmes en direction de Béthincourt par les villages en ruines de Dannevoux et de Gercourt. A mesure que nous nous rapprochions de la bataille et que nous pénétrions dans la zone dangereuse de l'artillerie, le tumulte devenait

effrayant et les spectacles de la guerre accumulaient autour de nous leurs tragiques images. La route se remplissait de voitures d'ambulances et de cohortes clopinantes de blessés, qui refluaient rudement à l'arrière au milieu des cris, des jurons, des bousculades, du croisement chaotique des obusiers légers, des caissons de ravitaillement et des fourgons à vivres. Des compagnies de renfort, bossues de sac et d'outils, tanguaient hâtivement à travers champs pour aller occuper des tranchées de soutien. Des chevaux morts ou gambillant grotesquement parsemaient la jachère de leurs membres dressés. Une fumée âcre émanait des éclatements et des terres projetées. Les obus secs des pièces de marine française arrivaient jusque-là, mariant leurs explosions sonores et déchirantes aux ronronnements aériens des avions de guet et au bris claqueur de leurs petites bombes. Nous avancions difficilement sur cette chaussée regorgeante et défoncée. Sur notre gauche, les masses drues du bois de Forges étalaient leur pâte brune, que commençaient à nuancer par places des touches verdâtres. Plus loin, le dos plumé de la côte de l'Oie et l'aile ravagée du bois des Corbeaux boursouflaient leurs pentes pustuleuses où crevaient avec des jets noirs les abcès des projectiles. Devant nous, c'était le Mort-Homme, nu, désolé, fumant comme un volcan, avec ses deux cônes balafrés et sa nuée de petits cratères en éruption. Puis c'étaient Béthincourt, qui achevait de brûler, la ligne glabre de hauteurs que marquait d'un bubon la cote 304, la tache sombre, blanchie de pelade, des bois d'Avocourt et de Malancourt, tandis que, tout à droite, sortant d'un plateau figé, le pic de Montfaucon érigeait dans l'azur sa flèche intacte, par-dessus son église à jour, percée de trous comme une écumoire.

Il nous devint bientôt certain que nous ne pourrions pas atteindre Béthincourt, évacué par nos troupes qui l'avaient conquis l'avant-veille, foyer sinistre que finissait d'anéantir l'artillerie ennemie. Couverte par la cote 251, une couronne de nos mortiers de campagne, dans le fond de l'Homme-Tué, contrebattait infernalement la canonnade française. C'est là que nous laissâmes notre auto pour prendre des chevaux. Abandonnant la route du sud, intenable, nous prîmes, en direction de l'est, le chemin vicinal de Forges, qui longeait nos tranchées de départ et suivait la lisière méridionale du bois. Une petite escorte de uhlans nous accompagnait. L'effroyable bataille tirait vers sa fin. Vingt et un régiments avaient été lancés violemment à l'assaut de cette ligne maudite, d'une étendue de moins de dix kilomètres. Soutenus par une artillerie formidable et précédés par une rampe flamboyante de feux de barrage, soixante-dix mille hommse étaient montés au carnage.

Rejoignant la route du ruisseau de Forges et remontant un peu le thalweg, nous arrivâmes au moulin de Raffécourt, où se trouvait le poste de commandement de la 12e division de réserve. Nous y trouvâmes le général von Gallwitz et le général von François. L'agitation et la mauvaise humeur y étaient extrêmes. On considérait l'affaire comme manquée, aucun des résultats que l'on se promettait de cette opération capitale n'ayant été atteint. Le général von François brandissait avec emportement un ordre du jour français daté du jour même, et en nous le mettant sous les yeux sa lippe baveuse tremblait d'une rage concentrée.

Cette proclamation, signée Pétain, portait :

Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes. Les

assauts furieux des soldats du Kronprinz ont été partout brisés. Fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la deuxième armée ont rivalisé d'héroïsme. Les Allemands attaqueront encore : que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier. Courage! *On les aura!*

Après nous être restaurés et avoir transmis les sentiments de gratitude de Son Altesse Impériale, nous annonçâmes notre intention de poursuivre notre mission en allant visiter les confins immédiats du champ de bataille. Les chevaux n'étant plus utilisables, nous continuâmes à pied avec une escouade de chasseurs.

Le soleil cuivreux et sans rayons, dans la vibration poussiéreuse d'un ciel mordoré, détachait et enluminait fantastiquement les crêtes foudroyées du Mort-Homme. Par le fond de Fargevaux et la vallée Jacques, nous en abordâmes les premières pentes. Nous tenions à gauche une lisière galeuse du bois des Corbeaux, aux arbres équarris, rompus, grimaçant comme des gibets. De temps en temps, une lourde détonation caverneuse chargeait l'air de suie et rudoyait le sol, tandis que la chape étouffante du firmament bas se mouchetait des petits cirrus fugitifs des shrapnells. Nous buttions péniblement dans les mottes retournées, les essarts bouleversés, les trous d'obus, les débris de ferrailles. Des vêtements épars, des bottes, des casques, des couvertures, des roues de caissons, des harnachements, des douilles, des fusils, des dislocations d'engins de tranchées et des ossements de mitrailleuses, tout un pêle-mêle de lendemain de bataille, toute une brocante de guerre semaient la glèbe éventrée et obstruaient le terrain. Une batterie d'obusiers de 105, limons broyés, flasques claquées, gisait par le travers d'une ravine dans un enchevêtrement hérissé d'affûts culbutés,

de gueules déjetées et de tibias de chevaux. Des sifflements et des miaulements rayaient comme des étoiles filantes l'étendue grondante et la basse continue du bruit.

Tout à coup, nos chasseurs clamèrent en sautant vivement dans une sape effondrée : « *Achtung! Achtung!* » Un mugissement de sirène fendait l'air et nous arrivait dessus. Nous n'eûmes que le temps de nous aplatir. L'explosion se produisait à dix mètres, nous couvrant de terre, d'éclats, de pierraille et nous empoisonnant de gaz. Je me relevai les oreilles tintantes et en me secouant comme un barbet.

— Etes-vous touché? dis-je à mon compagnon qui paraissait se remettre debout avec effort.

— Je crois qu'il y a quelque chose, fit-il en se tâtant le flanc. Rien de grave...

— Faut-il envoyer chercher des brancardiers?

— Ce n'est pas la peine; je me ferai panser au premier poste.

Puis, recouvrant sa belle humeur :

— Voilà qui ne fera pas mal dans le paysage, s'écria-t-il, et la mission de Son Altesse Impériale aura été remplie à son honneur!

Nous reprîmes notre expédition, en évitant de nous égarer trop avant dans le sud. Le spectacle que nous avions déjà sous les yeux suffisait d'ailleurs à combler notre curiosité. Quelle que fût la diligence de nos ambulanciers, de nombreux blessés demeuraient encore sans secours sur le théâtre de leurs exploits, remplissant l'horrible scène, aussi loin que portait la lorgnette sous ce ciel de géhenne et dans ce décor saturnien, de leur ignoble remuement larvaire, de leur grouillement et de

leurs contorsions. Gris, répugnants, stercoreux, laissant des baves sanglantes derrière leurs traînements de limaces, ils brandillaient désespérément sur le sol visqueux des moignons convulsifs ou des têtes dandinantes. On en voyait d'occupés confusément à se redresser sur des jambes titubantes, sautillant burlesquement, retombant, roulant, se relevant, pour s'abattre de nouveau et s'acharner en saccades, en soubresauts, en reptations; d'autres qui, montés sur leurs genoux coupés, accrochaient sur l'herbe ou le roc des gestes simiesques ou balançaient d'un bercement d'ours l'épouvante d'un torse entr'ouvert; d'autres, debout, la face déchirée et sans yeux, qui tâtonnaient dans le vide, risquaient des pas oscillants, appuyés à leur fusil, pour aller trébucher contre un corps et basculer lourdement le front dans la marne. La plupart cependant, incapables de se mouvoir, palpitants et vautrés, formaient des tas informes ou des loques solitaires, montrant des dos assommés ou des ventres tumescents, des entrailles échappées, des membres tronçonnés, des visages livides ou violets, balafrés de cruor. Ceux auprès desquels nous passions nous paraissaient les plus effrayants. Un gros feldwebel, le bassin pétri par des éclats de fonte et répandu sous lui comme une pâte rouge, râlait bruyamment, hoquetant et spumeux, la tête dans une broussaille. Ployés et contorsionnés, deux petits mousquetaires de moins de vingt ans, en proie à d'affreuses douleurs internes, la mitraille aux intestins ou intoxiqués de miasmes, vomissaient du sang et de l'ordure. Un autre, les jambes emportées, brûlé vif, noir et la peau mangée, suppliait d'un rictus macabre qu'on l'achevât. De toutes parts montaient des cris, des hurlements; de partout se répondaient, comme une immense plainte, des souffles, des soupirs, des

sanglots et des jurons. La meute des blessés, décousue et pantelante, aboyait sinistrement à la mort.

Ceux qui ne gémissaient plus, les tués, étaient en nombre beaucoup plus grand, car on n'avait pas encore commencé à les ramasser. Il y en avait des milliers, dans toutes les poses, dans tous les modes d'écroulement, dans tous les états de ruine ou de déchiquettement, prostrés parfois par rangs entiers dans un élément de tranchée ou derrière une corne de bois. Sépulcraux et blafards, les plus noblement tombés reposaient du sommeil légendaire du guerrier germain. Mais bien peu offraient cette attitude héroïque. La grande masse de ces corps immolés présentait beaucoup plus l'aspect de l'abattoir ou du charnier que celle du cimetière ou même de la morgue. Tuméfiés, boursouflés, crevant d'exhalaisons, tailladés, charcutés, tranchés, écartelés, excoriés de plaies, fracassés, dilacérés, grillés, rôtis, fumés, ouverts comme des porcs ou dépecés comme de la venaison, les cadavres, baignant dans un jus de sang coagulé, exposaient sur l'étal du champ de bataille leur viande fraîchement abattue et leur rougeoyante charognerie. A travers le cuir des vêtements, les blessures fendaient et labouraient la chair, entamaient et hachaient les viscères, dénudaient les os, vidaient les abdomens, détachaient des quartiers entiers. Des pattes étaient sectionnées et des nuques décapitées. On pataugeait dans la graisse, la fiente et les déchets. Ici, c'était un tronc adipeux, découpé de l'anus au thorax, estomac et intestins à l'air, que dévoraient gloutonnement des rats. Là, une cervelle avait jailli d'un crâne pour venir accommoder d'un ris blanchâtre une paire de testicules. Ailleurs, sous l'effet refoulant d'une poitrine effondrée, une verge se dressait, écarlate et rigide, entre deux cuisses

bleues. On passait sur ces corps et on longeait ces abats. Des chapelets de boyaux pendaient aux crochets des arbres comme des rangs de saucises crues; d'épouvantables gigots, d'effrayantes entrecôtes, des paquets de tripes traînaient de tous côtés dans la fange pourprée; des pieds et des têtes exsangues gisaient sur l'herbe comme dans du cresson; des aloyaux rutilaient, des foies luisaient, des rognons suintaient; on marchait sur des doigts, des vertèbres, des langues et des yeux. Toute la monstrueuse tuerie jonchait de ses victimes innombrablement sacrifiées les flancs du sinistre Mort-Homme et du hideux bois des Corbeaux, tandis que se prélassait là-bas, dans sa joyeuse résidence, au milieu de ses généraux de cour, de ses intendants, de ses favoris, de ses maîtresses, de ses policiers et de ses chiens, le singe vaniteux et dissolu pour qui coulait tout ce sang, celui que ses soldats appelaient déjà avec horreur et haine, sans se départir pour cela de leur servile discipline, LE BOUCHER DE VERDUN.

II

Un soleil printanier baignait le jardin d'une grâce délicieuse quand, à dix heures, le lendemain matin, je me retrouvai auprès de Juliette. L'air était rose et parfumé. Des touffes de violettes parsemaient les mousses et un buisson de lilas offrait les gestes flexibles de ses grappes étoilées. La Meuse brillait doucement entre les arceaux du feuillage neuf.

— Savez-vous, mademoiselle, ce que me disait hier en vous quittant mon ami, le baron von Werthau?

— Que vous disait-il?

— Que, charmante comme vous l'êtes, vous lui paraissiez vraiment mal habillée et il m'en faisait de vifs reproches.

Juliette rougit jusqu'à la racine de ses jolis cheveux, puis répliqua vivement :

— Que voulez-vous? En venant en vacances, j'avais apporté trois malles de vêtements : vos pillards les ont enlevées.

— Je m'en doutais, dis-je. Voulez-vous me faire un plaisir, mademoiselle Juliette, un très grand plaisir;

— Lequel?

— Celui d'accepter que je vous en restitue l'équivalent.

Juliette Rossignol demeura quelques instants silen-

cieuse, plissant son petit front, réfléchissant. Puis elle répondit :

— J'accepterais volontiers que vous me fassiez rendre mes malles, et je vous en serais même reconnaissante.

— Mais je ne sais où elles sont!... Ecoutez, fis-je, vous devriez venir avec moi jusqu'au garde-meuble de Dun. Si vous n'y trouvez rien qui vous convienne, nous irions à Sedan ou à Charleville.

— Avec vous?...

— Pourquoi pas? Je vous emmènerais en automobile.

Nouveau silence. Juliette, décidément, était perplexe. Elle parut cependant envisager sans esprit de refus cette proposition, car elle reprit :

— C'est que je ne puis me montrer ainsi au dehors. Il faudra que je me repeigne.

— Je vous le défends bien! protestai-je. Abandonnez maintenant cette mascarade. Mademoiselle Juliette Rossignol, de la Comédie-Française, n'a plus rien à craindre, protégée qu'elle est dorénavant par un officier prussien. Celui qui se risquerait à lui manquer de respect passerait en conseil de guerre.

Cette déclaration parut l'impressionner fortement.

— Dans ce cas, dit-elle, dans ce cas... je n'ai plus d'objection fondamentale...

Mais tout à coup je la vis se troubler; ses traits s'altérèrent et des pleurs gonflèrent ses paupières.

— Oh! monsieur, fit-elle sanglotant presque, il y a une chose qu'il faut avant tout que vous obteniez...

— Quoi donc?... demandai-je interloqué.

— Il faut... je vous le demande... je vous en supplie... il faut que vous obteniez, pour moi et pour ma pauvre tante... la dispense de la visite.

Elle prononca ces derniers mots honteusement, tout bas.

— Comment, m'écriai-je indigné, vous subissez la visite sanitaire?

— Oui, avoua-t-elle... et même ma malheureuse tante, malgré son âge... C'est l'ordre de la Kommandantur.

— Oh! c'est infâme! éclatai-je, bouleversé plus que je ne voulais le paraître. Soyez tranquille, je vais vous délivrer de ce supplice. N'y pensez plus, ce n'est plus qu'un mauvais rêve. Et si vous vouliez, si vous vouliez... ajoutai-je sans oser achever. Vous savez que tous vos désirs sont d'avance satisfaits.

Elle me prit la main, la serra, essuya ses larmes, sourit, et je vis dans ce geste muet et dans ce sourire mouillé le gage de mon prochain bonheur.

Dès l'après-midi, je vins la chercher dans une voiture de l'Etat-Major pour la conduire au garde-meuble. Elle arriva, légère et un peu tremblante, et je sentis sa taille vaciller sur mon bras quand je l'aidai à franchir le marche-pied. Les Lormeau nous regardèrent partir avec un certain effarement.

Tout le long de la grande rue de Dun, la stupéfaction ne fut pas moindre. Ebahis et intrigués, les gens voyaient passer cette jolie fille inconnue, dont la mise simple ne restreignait ni la distinction, ni le chic, se demandant qui elle était et d'où elle venait. Au casino du Grand Cerf, nous fûmes, pour les officiers aux fenêtres, l'objet d'une vive curiosité. Devant la mairie, le poste présenta les armes. Je riais à part moi et me sentais de magnifique humeur.

Nous parcourûmes le garde-meuble, passablement dé-

garni depuis ma première visite, mais où il restait encore beaucoup de choses. Par une fortune extraordinaire, Juliette y retrouva ses malles, ce qui la combla de joie. Elle crut reconnaître aussi quelques-uns des meubles des Lormeau, sans en être toutefois bien sûre. Je m'engageai fastueusement à remeubler toute la maison. Il n'y avait qu'à prendre, et Juliette n'avait qu'à commander. Nous revînmes de cette petite expédition très animés et pleins de projets.

Il s'agissait toutefois de convaincre Mme Lormeau, ce qui ne fut pas facile. Aux premiers mots qui lui en furent touchés, la vieille Française se rebiffa, ne voulant rien entendre, protestant noblement qu'elle ne recevrait rien d'un Allemand, pas même ce qui lui appartenait; et le père Lormeau, renchérissant sur elle, déclara, la barbiche plus agitée que jamais, qu'il mettrait plutôt le feu à sa maison que de devoir quelque chose à un « Boche ». Ces braves gens, sachant qu'ils n'avaient rien à redouter de moi, ne lésinaient point, on le voit, sur leurs expressions.

— Laissez-moi faire, dit Juliette.

Je ne sais ce qu'elle leur dit, mais, le soir, tout était arrangé; les vieux ne faisaient plus de difficultés, et il fut convenu que nous retournerions le lendemain au garde-meuble, où Mme Lormeau nous accompagnerait.

C'est ce qui eut lieu, avec cette particularité que la récalcitrante dame Lormeau s'étant refusée énergiquement à monter en automobile, nous dûmes aller à pied, ce qui, comme bien on pense, ne manqua pas de soulever une curiosité plus grande encore que la veille.

Ce furent des exclamations et des larmes quand cette bonne Mme Lormeau reconnut effectivement un certain

nombre de ses meubles rangés, étiquetés et classés dans le magasin de l'armée. Elle put ainsi identifier un beau buffet lorrain de salle à manger, un bahut en chêne sculpté, un mobilier complet de salon, plusieurs canapés et fauteuils, un lit Louis XVI, une batterie de cuisine, des tapis, des vases, des flambeaux. Beaucoup d'objets, toutefois, avaient disparu : elle chercha vainement un secrétaire de bois des îles, souvenir de famille, et ne put retrouver l'ameublement de la chambre de son fils Pierre. Les registres consultés nous apprirent que les pièces manquantes avaient pris le chemin de l'Allemagne. J'engageai vivement Mme Lormeau à les remplacer et à se servir à son gré; elle ne voulut rien savoir, s'obstinant à ne reprendre que ce qui lui appartenait. Le tout fut chargé sur des camions militaires et le remménagement fut opéré en quelques heures.

Fort content de ces heureuses circonstances, sans lesquelles il m'eût peut-être été mal commode de faire entendre raison aux scrupules bizarres de mes hôtes français, je complétai mon œuvre par une visite au sieur Moral, lieutenant de police, qui m'accorda, bien entendu, tout ce que je voulus et raya *illico* de ses listes ignominieuses les noms de la « femme Lormeau » et de la « fille Rossignol ». Enfin, pendant que j'y étais, je passai chez le sergent Flachsmann, au bureau des logements, pour lui donner l'ordre de faire déguerpir au plus tôt les deux escogriffes qui occupaient encore des chambres au premier étage de la maison Lormeau et de considérer celle-ci comme désormais soustraite à toute réquisition, réserve faite pour l'appartement que j'y occupais.

La semaine qui suivit fut sans doute la plus délicieuse de ma vie. Jour après jour, heure après heure, je faisais

des progrès remarquables dans la conquête des bonnes grâces de Juliette et de ce que j'osais espérer être son cœur. Car, si je l'aimais, je prétendais aussi qu'elle m'aimât. Et tout me donnait à penser qu'elle m'aimait en effet. Aussi, plein de désir de goûter longuement la saveur de ces enivrants préliminaires, n'éprouvais-je pas l'impatience d'en parcourir trop hâtivement les divers stades, tant l'événement si souhaité, pour merveilleux qu'il fût, paraissait désormais infaillible.

Oh! le frissonnement divin du bras coulé autour de la taille ployante, l'émoi prodigieux du premier baiser posé doucement sur le satin de la joue, la volupté inouïe du premier baiser sur la bouche, celle plus inouïe encore du second, celle du troisième, prolongé davantage, lentement appuyé, lèvres frémissantes et paupières closes!... Je ne m'essayerai pas, en fussé-je capable, à décrire de pareils étourdissements, que chacun peut aisément imaginer, s'il a l'âme allemande, nourrie d'idéal, sensuelle et mystique à la fois, et s'il a jamais rêvé tenir entre ses bras une de ces Française hallucinantes, délire et torture de notre race... Schopenhauer, cet ennemi déclaré de la femme, n'avait sans doute jamais respiré le parfum rare et capiteux d'une de ces exquises fleurs de France, ni surtout connu l'ensorcellement, plus subtil encore, d'une actrice d'un théâtre de Paris, incarnation suprême qui représente, pour nous autres Germains, l'essence même de l'Eternel Féminin!...

Ces premières expressions d'amour s'échangeaient au jardin, par ces belles journées du printemps nouveau, tandis que nous étions agréablement bercés par la lointaine musique des canons et l'amollissante langueur des arbres en floraison. Parfois nous entrions chez moi, pour choisir

un livre ou prendre le thé. Elle me récitait des vers ou me lisait une page. Moments incomparables !... Mais elle n'aimait pas à s'attarder trop longtemps dans ma chambre : la présence du grand lit Empire l'inquiétait, et Juliette ne voulait pas se donner encore. Je respectais avec une extrême délicatesse son affolant caprice. Son heure serait mon heure !...

Blanche ou rose, en robes exquises à la mode de 1914, corsage lâche très ouvert, bras noyés de mousseline, jupe souple à volants tombant sur le cou-de-pied chaussé de blanc, Juliette, l'ombrelle de faille à la main ou le chapeau-toque à aigrette sur ses cheveux à chignon bas, devenait extraordinaire de grâce, d'éclat et de séduction. Je n'avais, je crois, jamais vu de femme si jolie; certes, aucune de celles que j'avais pu remarquer à Stenay ne lui était comparable, et Blanche Desserey n'était qu'une petite pensionnaire insignifiante auprès d'elle. Comme disait son cher Molière dans je ne sais plus quelle pièce, « elle brillait de mille attraits, et ce n'était qu'agrément et que charmes que toute sa personne ». On eût dit que, retrouvant avec ses toilettes et la liberté de ses allures l'élément naturel de sa vie, elle semblât chaque jour plus belle encore que la veille, chaque jour parée davantage de gaîté, de fraîcheur, de jeunesse et d'esprit. Il ne lui manquait que des bijoux. L'infortunée n'avait rien sur la peau, pas même une bague. Je n'osai pas lui demander si elle en possédait, mais je me promis de lui en offrir aussitôt qu'il serait séant de le faire, sans paraître vouloir forcer la faveur du destin.

D'autres largesses plus immédiatement indiquées sollicitaient d'ailleurs ma générosité. Le jour où une magnifique pièce de bœuf, livrée par le service des subsistances,

fit son apparition dans la cuisine des Lormeau, accompagnée d'une manne pleine de farine, d'œufs, de beurre, de sucre, de café et d'épices, ce fut un événement sensationnel. Juliette en manifesta sa satisfaction par une véritable crise de joie. Le régime végétarien, agrémenté de quelques rares conserves américaines, prenait fin. On vit désormais sur la table des Lormeau du mouton, du veau, du lard, du jambon et jusqu'à du poulet. Je trouvais cependant fort discourtois de n'y être jamais invité. Juliette me fit comprendre qu'elle avait déjà eu beaucoup de mal à faire accepter aux deux vieillards cette amélioration de leur ordinaire. Pour m'en récompenser, elle vint à plusieurs reprises dîner avec moi dans ma chambre. Ces jours-là, Schmutz se distinguait et l'on faisait venir du Grand Cerf ce qu'il y avait de mieux.

Transformée, la maison avait pris un aspect des plus confortables. Le premier étage, débarrassé de ses intrus, avait été rendu tout entier à M. et Mme Lormeau. Juliette occupait toujours sa chambre du bas, donnant comme la mienne de plain-pied sur le jardin. Remeublée et arrangée avec goût par la jeune comédienne, c'était maintenant le coquet sanctuaire où, comme dans une loge, Célimène attifait artistement sa beauté. Je n'avais pas encore été admis à y pénétrer, mais j'en connaissais le nouvel aménagement grâce au précieux pertuis qui continuait à faire mes délices et dont je ne lui avais pas révélé le secret. C'était la chambre de Juliette qui avait notamment bénéficié du joli lit Louis XVI et je me demandais non sans émoi lequel, du lit Empire ou du lit Louis XVI, verrait se consommer mon bonheur.

Je me rendais généralement à Stenay pour la journée, mais, autant que me le permettait mon service actuellement

peu chargé, je ne manquais pas de revenir à Dun dans l'après-midi pour pousser et activer ma cour auprès de ma Française adorée, dans l'attente fiévreuse du grand soir. Le casino de la Krausestrasse me voyait donc moins souvent et ne se doutait guère que j'étais occupé à m'y ménager une rentrée triomphale. Le général Schmidt von Knobelsdorf préparait mystérieusement de nouvelles opérations. Retombé dans une de ses périodes de dépression, le Kronprinz menait une vie épouvantable, courant de fille en fille et d'orgie en orgie, lâchant tout pour filer à Charleville ou à son Parc-aux-Cerfs de Presles, d'où il nous revenait complètement abruti. On le voyait alors rôder, l'œil avachi et la nuque ballante, dans les rues de Stenay, répétant aux vieilles gens : « Allons, allons, vous redeviendrez Français! » ou jetant des sous aux gamins qui se bousculaient autour de sa dégaine princière en criant : « Ohé! Gugusse! » tandis que Max von Kubitz considérait avec intérêt leurs petits culs sautillants. Quant au baron von Werthau, tout à fait remis de sa légère blessure, il m'adressait, lorsque je le rencontrais, un geste sympathique, un sourire entendu, et me demandait :

— Eh bien; eh bien? ça marche-t-il?... Quand est-ce que vous nous l'amenez?

Elle portait, ce soir-là, une délicieuse toilette en crêpe de Chine vert d'eau. Ses cheveux coiffés bas baignaient de leurs ondes soyeuses les fines conques de ses oreilles. Le pur et mobile ovale de son visage ravissant s'ombrait de cils, s'illuminait de regards, se creusait de fossettes, se fleurissait de sourires rosés et malicieux. Nous venions d'achever un merveilleux canard à la rouennaise, chef-

d'œuvre de la patronne du Grand Cerf, et nous savourions un excellent café où Schmutz avait mis toute sa science récemment acquise en France.

— C'est un crime, se récriait Juliette, de se régaler de si bonnes choses quand tant de gens en France souffrent de la faim!

— Rassurez-vous, dis-je, on ne meurt pas de faim en France, et à en juger sur des renseignements qu'on peut tenir pour certains, vos chers compatriotes se nourrissent même copieusement. Quant à vos soldats, nous en savons quelque chose : ils se gobergent.

— Je pense à nos malheureuses populations occupées.

— Bah! fis-je, c'est la guerre! D'ailleurs, si cela peut vous rasséréner, charmante Juliette, sachez qu'en Allemagne on n'en mène pas plus large. Félicitons-nous seulement, ma divine, d'être parmi les privilégiés. Puisqu'il existe encore des canards, il faut bien que quelqu'un les mange. Pourquoi ne serait-ce pas nous?

— Allons, dit-elle en riant, je vois bien que vous êtes un monstre d'égoïsme!

— Du moment que vous me permettez de le partager avec vous, répliquai-je galamment, voilà un égoïsme dont j'accepte avec joie le reproche.

Nous sortîmes dans le jardin. Le ciel encore tout rose du couchant répandait autour des feuillages assombris une lumière mauve. L'air était tiède et doux comme l'haleine d'un soir d'été. Indistinctes et lourdes, les phalènes frangeaient le crépuscule de leur vol velouté. Les lilas énervés épanchaient leur fragrance.

Nous marchions mollement, enlacés, les chairs proches.

— Autrefois, disait Juliette, ce jardin était plein de

fleurs. Il n'y a plus aujourd'hui que celles qui poussent toutes seules.

— Demain, dis-je, si vous voulez me cueillir de vos mains une salade plantée et arrosée par vous, ce légume vaudra pour moi toutes les fleurs.

— Vous aurez une romaine, fit-elle énigmatiquement.

Nous allions vers la Meuse dont le cours encore débordé s'épandait largement sur les prés de l'autre rive. L'eau lente scintillait de reflets violets, se marbrait de plaques rubescentes. Assis sur un banc moisi de mousse, pressés l'un contre l'autre et la main dans la main, nous contemplions, le cœur plein de poésie, le paysage étale que caricaturait à droite la grimace noire d'une villa brûlée et que gonflait devant nous le coteau nu de Cléry portant comme une tache verruqueuse le petit bois de la Croix de France. La rivière aux teintes changeantes, ardoisée, grise, jaune, amarante, selon les jeux du ciel et de la nuit tombante, s'écoulait imperceptiblement avec une indolence de lac. Nous vîmes flotter un cheval comme une outre énorme. Des formes ligneuses passaient. De grosses bulles émergeaient, s'irisaient et crevaient. Une odeur équivoque et fade émanait languissamment des eaux.

Progressivement le couchant s'éteignait, ne portant plus qu'une ligne cramoisie sur laquelle s'allumaient les premières étoiles. Mais un autre couchant naissait en même temps dans le sud, envahissant et incendiant l'horizon à mesure que le premier s'évanouissait et que la nuit s'affirmait. Pourpré, vermillonné, s'avivant jusqu'à l'écarlate, irradiant en aurore australe de grandes lueurs roses, vertes, blanches, il semblait encore plus beau et plus somptueux que celui de la nature. C'était le halo des canons de Verdun.

— Quel spectacle! m'écriai-je.

— Oui, quel spectacle! fit Juliette en écho, sans qu'il fût discernable si son accent était admiratif ou triste.

On eût dit qu'un lointain orage roucoulait là-bas, se mariant ici au grésillement des grillons et au frôlement des insectes nocturnes. Mon bras emprisonnait étroitement la taille chaude et souple de Juliette; ma main venait s'appuyer ouverte sur son petit sein dur, dont mes doigts, à travers la soie du corsage, buvaient en frissonnant le modelé voluptueux. D'une pression souvent renouvelée j'attirais plus près de moi encore ce buste enivrant, et ma bouche, ardemment posée sur le cou, les lèvres et jusque sur la gorge, s'affolait de contact et se soûlait de vertige.

— Juliette! murmurais-je. Juliette!... M'aimez-vous?...

— Oui, faisait-elle d'une voix sibylline.

Nous quittâmes le bord de l'eau pour remonter vers la maison, dont le comble se bombait obscurément dans les feuillages. Ma chambre était vivement éclairée, la sienne plus doucement et d'une clarté bleue. Nous nous perdîmes sous le lacis des branches et dans le dédale des hautes plantes potagères. Je la sentais qui s'abandonnait de plus en plus à mes étreintes.

Nous nous assîmes de nouveau, cette fois sous les lilas. De grands pans de ciel luisants et brûlants d'étoiles se suspendaient aux cimes des arbres. Comme une escarboucle, Régulus jetait au méridien l'éclat de ses feux rouges; la merveilleuse topaze d'Arcturus resplendissait à l'est; on voyait rayonner le saphir de Véga, le brillant de Capella, les deux roses des Gémeaux; et c'étaient le collier de Cassiopée, le coffret de la Grande-Ourse, la rivière du Cygne, le pur diamant de l'Epi de la Vierge.

Mais à tous ces joyaux célestes s'égalaient les seuls bijoux dont se parait Juliette, ses yeux qui flamboyaient étrangement comme des onyx.

J'éteignis ces yeux sous mes baisers; j'enveloppai de gestes fous ce corps de jeune fée, dont la robe vert d'eau, sous la luminosité astrale, était devenue sombre.

— Juliette! Juliette!... soupirais-je avec délices.

Et tout à coup le chant d'un rossignol s'éleva dans la nuit de printemps. Suave et mélodieuse, la voix filait sur un ton de syrinx de longues notes d'amour, s'attardant transposant, précipitant son rythme musical, partant et repartant dans des modulations infinies, tantôt pénétrante et douce comme un son de chanterelle, tantôt rapide, vibrante, s'envolant et s'éparpillant en trilles aigus de petite flûte. Tout le jardin semblait frissonner d'extase aux accents du virtuose inspiré. Dans l'émoi de la nature captivée le chant divin montait, jaillissait, s'exaltait, lançait ses vocalises, distribuait ses arpèges, distillait ses phases expressives, suspendait ses points d'orgue. On eût dit que ce chant s'enivrait de lui-même, tant il frémissait de passion, défaillait en spasmes éperdus, éclatait en pizzicati forcenés, en traits délirants, qui parfois s'égosillaient jusqu'à la fureur, d'autres fois s'apaisaient, se nuançaient, se fondaient de tendresse, pour se résoudre en une cantilène presque mourante. Inlassablement, le musicien déroulait sa sérénade enchantée, tour à tour sensuelle, ravissante ou pathétique. Et tandis qu'il chantait, qu'il chantait sur les plus hautes gammes des sons, voilà qu'à ses roulades de flûtiste répondaient, en basse concertante, les roulades sombres du canon. Le solo devenait un duo; la mélodie s'accompagnait d'une grondante harmonie, et dans cette lutte égale il semblait qu'excité

et soutenu à la fois, l'artiste s'efforçât de faire triompher sur la thaumaturgie diabolique des hommes, le sublime génie de la création.

— Juliette! Juliette!... Le rossignol!...

— Le rossignol!... répéta-t-elle d'une voix brisée.

Je la pris... je l'emportai... je voulus l'entraîner dans ma chambre...

— Non... non... balbutiait-elle. Attendez!...

Avant que j'eusse pu la ressaisir, elle était chez elle.

— Attendez! prononça-t-elle encore en fermant sur elle la porte-fenêtre.

Je restai là, ne sachant ce qu'il allait m'advenir, ni si je n'allais pas être de nouveau le jouet piétiné de mes désirs.

Mais la porte se rouvrit comme un rideau de théâtre. Juliette était sur le seuil, divine, hallucinante, dans son éclairage bleu, mortellement triste, bras nus, jambes nues, gorge découverte, la chemise en linon, garnie d'entre-deux de dentelle, retenue sur les épaules adorables par des rubans vert-bleu.

Mon sang bondit. Je me ruai sur elle.

Comme je l'enlevais, avec un cri rauque, pour la porter sur le lit, ses cheveux se dénouèrent et nous inondèrent l'un et l'autre de leur toison chaude.

— Juliette!... Juliette!... râlais-je.

Tout en baisant follement son corps étendu dans les draps ouverts, je me dévêtais à tâtons d'une main, quittant précipitamment bottes, uniforme, corset....

O Dieu suprême! L'univers pouvait crouler! J'aurais vécu!...

Elle ne poussa pas un cri... J'avais toute sa peau de nymphe sous la mienne. Ses petits seins me pénétraient

le cœur. Je mourais sur ses lèvres, les doigts noyés dans les ondes profondes de sa chevelure...

— Juliette!...

Et pendant qu'éperdu de vertige j'enfonçais dans cette délicate chair française l'acier brûlant de ma furie allemande, le rossignol, dans un paroxysme de délire, de jaillissement et d'éblouissement, couvrait le corps de ma maîtresse d'une cascade de perles.

III

Trois ou quatre jours plus tard, et ayant couché deux autres fois avec elle, je me trouvai fort indécis. Conduirais-je ou non Juliette à Stenay? La vanité m'y poussait, mais mon amour, mon amour croissant me retenait. Je me rappelais le mot du baron von Werthau : « Willy vous la soufflera. » Certes, avant qu'elle ne devînt ma maîtresse, j'avais fort bien envisagé cette hypothèse, qui ne me troublait pas outre mesure. Je crois même que la perspective d'un partage éventuel avec Son Altesse Impériale n'était pas pour me déplaire absolument. En tout cas, et risque pour risque, il n'était pas alors question pour moi de dérober mon trésor à tous les yeux, et si je désirais impatiemment avoir Juliette Rossignol pour maîtresse, c'était en grande partie pour le plaisir flatteur de produire à Stenay une aussi brillante conquête.

Or, maintenant que Juliette était à moi, mon point de vue changeait curieusement. Loin d'avoir hâte de faire étalage de cette bonne fortune extraordinaire et de m'en prévaloir pour me porter au premier rang de la considération, je commençais à avoir peur de Stenay. L'amour, l'amour avec toutes ses craintes, ses effarouchements, sa peur de souffrir, son appréhension de la jalousie, prenait décidément le pas sur la vanité, fût-elle celle d'un officier prussien, fût-elle la mienne, qui était immense et que je

croyais sans borne. Il m'apparaissait même que ce que j'avais pris jusqu'ici pour de l'amour n'en était pas ou du moins n'en était pas complètement, mélange de douce sentimentalité et de sensualité effrénée, qui ne connaissait ni les détours les plus subtils, ni les sillons les plus profonds de la véritable passion amoureuse. Ce que j'éprouvais était réellement nouveau, car je ne l'avais ressenti ni avec ma fiancée Dorothéa, malgré la nuit passée avec elle, ni avec Juliette elle-même avant de l'avoir possédée. Il avait fallu cette possession pour me l'apprendre, possession d'un caractère tel, qu'il me semblait être possédé par Juliette, beaucoup plus que je ne la possédais. J'avais complètement oublié, bien entendu, ma pauvre et blonde Dorothéa, à laquelle je ne songeais qu'avec remords, aux rares lettres qu'il m'arrivait de lui adresser encore et où je lui mentais à chaque ligne, remords qui n'était même plus maintenant que de l'ennui, de l'agacement, de la répugnance, tellement j'étais ensorcelé, envoûté par cette Française.

Ce fut Juliette qui mit fin à ma perplexité. Ainsi que je me l'étais promis, j'avais fait choix d'un superbe bijou pour lui en faire présent. C'était un bracelet de perles et brillants, que j'avais trouvé aux magasins de l'armée et que j'avais acquis à un prix d'officier, c'est-à-dire au quart de sa valeur. Je pensais qu'elle accueillerait ce joyau avec satisfaction. A ma grande surprise, elle le refusa.

— Non, dit-elle, je ne porte pas de bijoux et je ne veux rien recevoir de vous. Si vous voulez m'être agréable, faites-moi un plaisir.

— Lequel ?

— J'ai une envie folle. Menez-moi à Stenay.

— Vous désirez faire la connaissance du Kronprinz?

— Pas précisément, mais je voudrais beaucoup aller à Stenay.

— C'est une curiosité, une ambition?

— C'est un caprice.

Caprice, lubie, ou quoi que ce fût d'autre, du moment qu'elle formulait ce désir, je n'avais plus de volonté que celle d'y déférer. D'ailleurs, en y réfléchissant, j'apercevais mieux, avec les avantages de mon intention première, les difficultés qu'il y aurait à ne pas m'y tenir, et mes objections tombaient. Du moment que Juliette s'était donnée à moi, ce n'était évidemment pas pour demeurer confinée dans sa chambre et son jardin de Dun, comme une femme turque dans le harem, mais pour jouir de sa nouvelle condition de maîtresse d'officier d'état-major, sortir et voir du monde. Comment ferais-je, si je n'avouais ni ne montrais ma maîtresse, pour la conserver et l'emmener avec moi, au cas où un changement de résidence ou d'affectation m'éloignerait de la région de Verdun? Qu'en assurant ainsi ma tranquillité et la durée de mon plaisir, je dusse payer le tribut probable au Kronprinz, cela n'était pas pour m'offusquer, tout au contraire. Je n'avais pas à être jaloux de Son Altesse Impériale, qui me ferait un grand honneur en me prenant ma maîtresse. Volage comme il était, Willy ne la garderait pas longtemps. Quant aux autres seigneurs de moindre importance, je saurais défendre mon bien contre leurs tentatives et n'en serais même que plus fort pour cela, après mon galant acquiescement aux prérogatives du prince. Enfin je n'avais plus le choix de me dérober, car quelqu'un connaissait déjà mon aventure et avait vu Juliette Rossignol : le baron von Werthau. Si je n'ame-

nais pas Juliette à Stenay, je passerais pour n'avoir pas su faire d'elle ma maîtresse et je me rendrais ridicule à ses yeux. Il ne pourrait pas se faire que le baron n'en ébruitât pas la piquante anecdote, et il ne se passerait assurément pas longtemps avant qu'on ne vînt m'enlever, à Dun même, la jolie Française.

Ce dernier argument emporta tout, et, délaissant toute vaine et peut-être chimérique terreur, je ne voulus plus considérer que les profits certains et les importantes satisfactions d'amour-propre que j'aurais à retirer de la production sur la scène miroitante de Stenay de la merveilleuse petite étoile parisienne.

Il devait y avoir, le lendemain, un thé dansant au casino de Stenay. Je vins à quatre heures chercher Juliette en automobile. Elle était en robe noire de cachemire, égayée de quelques empiècements de taffetas blanc. Elle portait un chapeau de velours noir garni de fusées d'aigrettes blanches, sur lequel elle ouvrait une délicieuse ombrelle en damier noir et blanc. Il faisait un temps charmant, plein de soleil, de jolis nuages roses, de feuillages verts et d'une gentille petite brise qui caressait les avoines naissantes. La Meuse annelait paresseusement, luisante et bleuâtre, entre ses prairies. L'humeur de ma ravissante compagne répondait au temps et aux méandres de la rivière.

Vingt minutes d'auto conduisaient de Dun à Stenay. Lorsque nous arrivâmes à la Krausestrasse, un grand concours de voitures et de chevaux de selle tenus par des ordonnances obstruait déjà les abords de la grille d'entrée du vieil hôtel français que dominait le drapeau rouge, blanc, noir. Je n'avais prévenu personne de la visite de Juliette Rossignol, sauf le baron von Werthau, à qui

j'avais téléphoné le matin. Mais je vis tout de suite que presque tout le monde était informé de l'événement. A peine avions-nous pénétré dans les salles, que les regards se portaient sur nous de tous côtés, que des remous se produisaient et que de vifs chuchotements s'élevaient sur notre passage.

— *Ach! das ist die Juliette Rossignol!...*

— *Die Schauspielerin der Comédie-Française...*

— *Sie geht mit dem Oberleutnant Hering...*

— *Scharmant!...*

— *Hochelegant!...*

— *Ein pikantes Weib!...*

Le baron von Werthau s'avançait tout souriant :

— Mademoiselle, fit-il en lui baisant le gant, soyez la bienvenue dans notre casino... notre mess, notre cercle d'officiers, comme vous dites en français... Le plaisir que nous avons de vous recevoir n'égale que notre admiration pour votre beauté et pour votre talent.

Krause en personne s'empressait :

— Très honorés sommes-nous, mademoiselle... Très charmés, mademoiselle, sommes-nous d'apprendre que vous êtes restée dans ce beau pays... sous notre protection.

On se bousculait pour se faire présenter, ce dont von Werthau et moi-même nous acquittions à l'envi :

— Monsieur le major von Müller, premier aide de camp de Son Altesse Impériale le Kronprinz... Monsieur le maréchal de la Cour et chambellan capitaine von Behr... Monsieur le major von der Planitz... Monsieur le major Ehrhardt... Monsieur le major Heymann... Monsieur le rittmeister von Zobeltitz... Monsieur le médecin

chef général professeur Wiedenmann... Monsieur le capitaine d'aviation Siebringhaus...

Au milieu de ce branle-bas d'uniformes, de courbettes, de talons qui se choquaient en faisant sonner leurs éperons, de compliments et de baisemains, ma belle Juliette ne perdait pas la tête, observant une dignité imperturbable, répondant aux hommages avec un tact, une distinction, un esprit qui faisaient la plus vive impression et lui conciliaient immédiatement tous les suffrages. J'étais fier comme un paon. C'était un succès, comme on pouvait s'y attendre, et mieux qu'un succès, un engouement. Il semblait qu'un souffle d'air pétillant de Paris, qu'une bouffée d'oxygène français eût soudain pénétré dans ces salons à l'atmosphère germanique et en eût aussitôt grisé tous les hôtes d'une légère ivresse. Chacun voulait se faire remarquer de la comédienne, bombait le torse, brossait sa moustache, découvrait ses dents d'un sourire géométrique, jetait les fleurs massives de ses flatteries. L'un prétendait avoir vu la charmante actrice dans une pièce de Dumas fils; l'autre assurait l'avoir applaudie dans Victor Hugo; le rittmeister von Zobeltiz l'avait certainement rencontrée au bal de l'Elysée. Il n'était pas jusqu'au major von Iena, réellement ivre, lui, déjà, et non pas seulement d'air de Paris, qui ne déclarât, en s'efforçant de ne pas trop chanceler, qu'il avait soupé avec elle chez Ciro's, en joyeuse compagnie.

Quant aux femmes, rivalisant de simagrées tudesques, par-dessus leur jalousie concentrée, elles accablaient de prévenances fielleuses la nouvelle venue, détaillant de leurs yeux aigus sa toilette élégante et sobre, qui faisait un si plaisant contraste avec leurs mises bruyamment dévergondées ou leurs pédants uniformes d'infirmières. Com-

tesses ou pseudo-comtesses, baronnes de parchemin ou de carton, chevalières de franc alleu ou d'industrie, catins plus ou moins aristocratiques, diaconesses en rupture d'hôpital et dactylographes délurées formaient un essaim bourdonnant, affolé, voltigeant et venimeux couvrant de miel la petite reine française, tout en aiguisant secrètement l'aiguillon dont elles s'apprêtaient à la piquer. En quelques minutes, depuis le porche d'entrée jusqu'aux extrémités du parc, tout le casino Krause était mis en révolution par cette arrivée sensationnelle, et de toutes parts, sous la multiple rumeur des voix masculines et féminines, sous le flux bruissant des admirations, des formules et des interjections, on entendait sourdre ces mêmes mots cent fois répétés : « Comédie-Française... Comédie-Française... *Ja, so*... Gométie-Vranzaisse... »

Seule, Blanche Desserey, qui assistait elle aussi à l'entrée de Juliette, ne s'était pas avancée, se bornant à considérer avec inquiétude cette autre Française.

On dansait dans la galerie, aux sons du petit orchestre de soldats, et les tournoiements débordaient dans le parc, où étaient disposées les tables à thé, couvertes de linge damassé, de porcelaine et de verrerie à champagne. L'après-midi était amoureuse et guerrière; les tailles se cambraient ou ployaient, les bottes scintillaient, les allures paradaient. Des couples imprécis s'estompaient sous les arbres.

Nous prîmes place, Juliette et moi, à une table, en compagnie du baron von Werthau et du comte von Kubitz.

— Elle est très bien, me dit Max en allemand, après s'être assuré que Juliette n'entendait pas notre langue, elle est incontestablement très bien. Mais pour ce qui me concerne, cher ami, vous pouvez être tranquille : elle est

bien trop femme pour mon goût, et ce n'est pas moi qui vous mettrai jamais des cornes.

Puis, la paupière battante et avec un soupir élégiaque :

— Les femmes... que voulez-vous, *bester Freund*, les femmes, ce n'est pas mon genre... Je n'en ai guère trouvé qu'une qui me convînt... Vous rappelez-vous cette sacrée petite baronne... à Aix-la-Chapelle... Ah! la mâtine!... un vrai garçon!...

Je laissai l'honneur de la première danse au baron von Werthau, et Juliette accepta son invitation. Le baron l'entraîna savamment dans la souple ondulation d'un tango. Que ma maîtresse était belle, impressionnante et lyrique! Appuyé au chambranle d'une porte, je suivais d'un regard émerveillé la grâce et la noblesse de ses évolutions, admirant dans une orgueilleuse émotion l'accord de sa robe noire et de ses glissements rythmiques avec l'impeccable uniforme gris et les flexions cavalières du brillant aide de camp. Ce corps, dont je connaissais toutes les parcelles, je le sentais jouer et se mouvoir sous l'élégance de ses attitudes et la dextérité de son danseur. Un murmure charmé s'élevait au passage de ce couple accompli. Ce beau gentilhomme germanique et cette ravissante Parisienne, quel symbole séduisant, pensais-je, du rapprochement de l'Allemagne et de la France!...

Mais si Juliette représentait exquisement son pays, pouvait-on dire que le baron von Werthau, avec son esprit, sa haute intelligence, sa correction suprême et sa sérénité olympienne fût bien l'image de l'Allemagne, de l'Allemagne d'aujourd'hui, massive, brutale, impérieuse et casquée?

Chose curieuse, je n'éprouvais pas la moindre piqûre de jalousie à l'égard du baron von Werthau. Et pourtant

il me semblait le seul de tous ces hommes, après moi, bien entendu, qui fût digne de Juliette. Lui seul pouvait être dangereux, et lui seul ne m'inspirait point de crainte. Bizarrerie du cœur humain ou sûreté inexplicable de l'instinct?

Leur tango fini au milieu d'une salve indiscrète d'applaudissements, nous rejoignîmes notre table. Juliette était indéchiffrable et sans trouble, un sourire inaltéré sur les lèvres, les yeux pleins d'une sorte de calme dédain. De nouveaux complimenteurs s'approchaient, de nouvelles curiosités s'exacerbaient. La comtesse von L..., lingère en chef du lazaret A de Stenay, très allumée, traitait déjà Juliette de « ma chère ». Le peintre Schulze-Görlitz, qui n'était dans l'armée que le sous-officier Schulze, mais qui, en raison de sa célébrité, était admis à fréquenter le casino, voulait à toute force faire son portrait. Plus saoul encore que le major von Iena, le prince de Schaumbourg-Lippe vint ployer le genou devant elle pour lui adresser, au milieu de hoquets et de rots, une déclaration ridicule, au sortir de laquelle il eut besoin du secours de von Werthau et de son Kubitz pour remettre debout sa grosse panse sur ses jambes flageolantes.

Soudain, je fus pris d'un saisissement. Je venais d'apercevoir la face sinistre du policier Klein, le « Criminel » de Son Altesse Impériale, qui observait Juliette d'un œil inquisiteur. A plusieurs reprises il passa devant nous, s'arrêtant chaque fois sur ses courtes jambes, visiblement soupçonneux et le nez flaireur.

J'allais m'avancer vers l'odieux personnage pour lui demander des explications sur son insolence, quand des aboiements sonores éclatèrent, annonçant l'arrivée du Kronprinz. Nous vîmes peu après apparaître le prince,

sautillant et dégingandé, la tunique étroite, les culottes bouffantes au-dessus des leggings maigres, la casquette large sur l'occiput, le collet démesuré et la cravache au gant, entouré de trois levriers qui gambadaient prodigieusement autour de lui. Il se mit aussitôt à passer la revue des tables, riant, saluant, secouant des mains, tapotant des épaules, embrassant Blanche Desserey, pendant que von Werthau se portait à sa rencontre.

Mais le Kronprinz n'avait pas fait vingt pas, que ses prunelles mobiles de guépard, qui virevoltaient de tous côtés, avaient découvert Juliette. Il s'arrêta, surpris, attentif, très intrigué, puis, après quelques vives questions adressées à von Werthau, abandonnant Blanche Desserey, il s'avança vers nous avec animation. Nous nous étions tous levés, moi et les autres officiers présents, la main au salut, tandis que Juliette, pâle et les cils battants, regardait de ses grands yeux noirs s'approcher l'héritier des Hohenzollern.

— Ah! elle est bien bonne!... elle est bien bonne, mon cher Hering! s'écria allègrement Son Altesse Impériale, en m'envoyant un grand coup de cravache dans le mollet. Vous faisiez bien le cachottier!... Présentez-moi donc cette charmante dame!

Je fis la présentation dans toutes les formes.

— Sapristi!... sapristi de sapristi!... Mais c'est un événement!... Savez-vous bien, madame... mademoiselle... Doit-on dire madame ou mademoiselle?

— Mademoiselle, Monseigneur.

— Ah! oui... c'est la tradition... Au théâtre, on dit toujours mademoiselle... Eh bien, mademoiselle, nous sommes ici, comme au théâtre, entre camarades... L'armée, c'est une grande famille... c'est une troupe, toujours

comme au théâtre... et il n'y a ici aucune cérémonie... Je ne puis vous inviter à ma table, puisque je n'en ai pas et que j'arrive seulement, mais, si vous le permettez, je vais m'asseoir à la vôtre.

Le prince s'installa et nous reprîmes nos rocking-chairs. Les trois lévriers se campèrent sur leur fin derrière et sur leurs hautes pattes de devant autour du fauteuil d'osier de leur maître.

Il me parut que Son Altesse Impériale ressentait exactement l'impression que j'avais eue la première fois que j'avais pu contempler Juliette dans sa beauté véritable, car je l'entendis qui disait en allemand à von Werthau :

— Délicieuse!... Tout à fait un des Watteau de papa!

Il ne cessait de la regarder, de la détailler, la trouvant évidemment de plus en plus à son goût. A se sentir ainsi examinée, étudiée par l'Altesse Impériale, et à son avantage, Juliette, sa première émotion passée, avait soudain changé d'allure, déployant maintenant toutes ses grâces, toutes ses coquetteries, tous ses sourires. Le Kronprinz, qui ne parvenait pas à comprendre comment une aussi jolie femme, une actrice de la Comédie-Française, avait pu tomber comme du ciel à Stenay, au milieu des armées allemandes, se faisait raconter son aventure, qu'il voulait conaître par le menu.

— Stupéfiant! s'exclamait-il à tout bout de champ. Stupéfiant!... épatant!... tout à fait épatant!...

Lorsque ce fut terminé, à grand renfort d'explications données tant par le baron que par moi-même et que complétait spirituellement l'héroïne de l'histoire :

— Non, c'est trop fort! s'écria le prince en se tapant la cuisse. C'est trop fort!... Dire que j'ai eu pendant

près de deux ans à douze kilomètres de chez moi cette charmante petite Française et que je n'en savais rien!... C'est un crime!... Comment se fait-il, malheureuse enfant, que vous n'ayez pas eu tout de suite l'idée d'avoir recours à moi?... Je me serais fait une joie de vous accorder tout ce que vous m'auriez demandé... et même bien davantage!...

— Si j'avais su, Monseigneur! minauda un peu trop exagérément Juliette. Mais pouvais-je me douter?... Je me serais, il est vrai, épargné bien des souffrances!...

— Me preniez-vous donc pour un butor?

— Oh! non, certes, Monseigneur! Mais pour un grand général très sévère!

Elle disait gentiment « Monseigneur », à la française, et cela nous étonnait, nous chatouillait délicatement, le prince tout le premier.

— Que dites-vous de ça, Altesse Impériale? fit le baron von Werthau sans essayer de réprimer un sourire.

— Que de légendes on fait courir sur mon compte!... Mais j'aime la France, mademoiselle Rossignol... J'aime les Français... et surtout les Françaises!... et si je n'étais Kronprinz de Prusse, je voudrais être Dauphin de France. Peut-être le serai-je. Si jamais je deviens roi de France, soyez assurée, mademoiselle, que je résiderai plus souvent à Paris qu'à Berlin.

— Pour ce qui concerne mes goût personnels, crut alors devoir déclarer le comte von Kubitz, je me permets de ne pas partager l'avis de Son Altesse Impériale, et sans vouloir froisser mademoiselle Rossignol, je préfère encore Berlin à Paris.

La conversation s'aiguilla tout naturellement sur la brillante capitale française. Le Kronprinz en fit un grand

éloge. Il y avait séjourné plusieurs fois. Il en connaissait les restaurants à la mode et les lieux de plaisir. Il descendait à l'hôtel Chatham. Mais il avoua sans ambages qu'il n'avait jamais mis les pieds à la Comédie-Française, passant ses soirées dans des endroits mieux à sa convenance, comme les Variétés et les Folies-Bergères.

De grands rires accueillirent cette confession auxquels Son Altesse Impériale s'associa en se claquant bruyamment les cuisses.

— Oua! oua! oua! éclatèrent à leur tour joyeusement les trois chiens.

Juliette elle-même faisait mine de s'amuser. Elle ne cachait pas en tout cas sa surprise des manières primesautières du Kronprinz et de la pureté de son français, qu'il parlait sans le moindre accent et avec plus de perfection encore que moi-même.

Quand on eut bien ri et conté force anecdotes sur Paris, Son Altesse Impériale sauta sur ses jambes, fit deux ou trois moulinets avec sa cravache avant de la fourrer dans la gueule d'un de ses lévriers, s'inclina profondément devant Juliette et l'invita à danser.

Elle prit son bras. Ils traversèrent la terrasse du parc au milieu de la haie des regards et entrèrent dans la salle de bal. Je suivis ma maîtresse comme la première fois et, comme la première fois, je vins m'adosser à une des baies. Je les vis partir dans un tourbillon saccadé de fox-trott. Mais avec le Kronprinz, Juliette était bien différente de ce qu'elle s'était montrée avec le baron von Werthau. Autant elle avait été réservée, grave, d'une élégance discrète, autant elle était maintenant prodigue de séduction, de rouerie et de désir de plaire. C'était Célimène en personne qui mettait en jeu toutes ses ressources. Et avec

quel art, quelle astuce, il me semblait même quelle perfidie! J'en étais étranglé de saisissement, suffoqué d'abasourdissement. Il était évident, aveuglant que Juliette oubliant tout ce qu'elle me devait, cherchait à faire la conquête de Son Altesse Impériale le Kronprinz.

Une jalousie aiguë me brûla le cœur. Que le Kronprinz, qui volait de passade en passade, dût me « souffler » ma jolie maîtresse française, l'espace d'une fantaisie, j'y étais préparé, et je n'eusse même pas trop répugné, s'il l'eût fallu, à lui en ménager moi-même le plaisir. Mais que ce fût Juliette qui s'employât à allumer son désir, à attiser son ardeur et se jetât pour ainsi dire à sa tête, voilà qui déconcertait singulièrement ma souplesse et qui ne m'allait plus du tout. Sérieusement inquiet, je commençais à me demander si mon imprudence n'avait pas été excessive et si, en voulant assurer ma domination sur l'esprit de Juliette, je n'étais pas sur le point de perdre son cœur.

Pas une seule fois elle ne me regarda, pas une seule fois elle ne tourna la tête de mon côté, pendant qu'elle s'abandonnait, provocante et suave, aux bras de son impérial danseur. Je n'existais plus. Il n'y en avait que pour lui. Et, hélas, son succès était complet. Très excité, les épaules trépidantes, les bras désordonnés, la nuque patibulaire et allongée soutenant le masque dépravé, où les petits yeux félins, tantôt s'étrécissant, tantôt s'agrandissant, jetaient des feux sauvages et des lueurs étranges, Willy paraissait sous le coup d'une de ses passions subites et temporairement exclusives qui le portaient à tous les excès et le poussaient à toutes les folies. Caracolant, piaffant, les jambes acrobatiques, il se livrait autour de sa danseuse à des contorsions ahurissantes et à des entre-

chats saugrenus, la serrait tout à coup avec brusquerie contre lui, puis l'éloignait en la tenant par les coudes, gigotait éperdument devant ou derrière elle, le ventre effacé, le dos bossu, pour se redresser, l'étreindre de nouveau avec frénésie, la plaquer sur lui, bouches à un centimètre et genoux entremêlés.

Avec tout autre que le Kronprinz, cet effarant spectacle m'eût tellement indigné que je me serais précipité avec fureur dans le bastringue, pour arracher ma maîtresse au contact du répugnant individu et l'emporter hors de ce lieu de perdition.

Mais Juliette m'aurait-elle suivi?...

Elle daigna cependant, après son infâme fox-trott, m'accorder une vulgaire valse, redevenant avec moi ce qu'elle avait été avec le baron. Puis elle dansa de nouveau avec le Kronprinz, et mon supplice recommença.

Non moins émue que moi, la pauvre Blanche Desserey s'était depuis longtemps sauvée, son mouchoir sur ses yeux.

Le sort en était jeté, et je n'avais plus qu'à espérer que l'interlope partie, où mon jeu allait devenir difficile, ne se prolongerait pas longtemps.

Son Altesse Impériale ne voulut pas laisser partir Juliette avant qu'elle lui eût promis de revenir.

— Je veux vous voir chaque jour, lui dit-il. Venez demain de meilleure heure, je vous ferai faire une promenade en automobile.

— Quel plaisir ce sera pour moi, Monseigneur, et combien je suis touchée de votre haute bienveillance!

Je l'aurais battue!...

— Mademoiselle, fit Willy en sifflant ses chiens, avec une jolie femme comme vous, un prince comme moi n'a

que le devoir de se déclarer le plus dévoué de ses serviteurs... en attendant la faveur de pouvoir se dire le plus heureux de ses adorateurs!...

En ce moment quelques sombres coups de tonnerre, roulants et grondants, se firent entendre dans le lointain, couvrant le parc en fête d'une brume de bruit et faisant trembler légèrement les vitres du casino.

Juliette tressaillit.

Le baron von Werthau leva lentement l'index dans la direction du sud, comme pour me faire signe d'écouter, puis murmura ces mots :

— La boucherie continue.

Je remmenai Juliette à Dun. Arrivés devant sa porte, elle me tendit la main en disant :

— Au revoir!

— J'entre avec vous, dis-je.

— Non, non, retournez à Stenay.

— Mais, fis-je, je suis chez moi!...

— Cela ne fait rien, retournez à Stenay... Je ne veux pas vous savoir aujourd'hui dans la maison.

— Juliette!... fis-je altéré, en couvrant sa main de baisers.

— C'est inutile... Obéissez-moi!... A Stenay!... Et n'oubliez pas de venir me chercher demain à deux heures.

De plus en plus féru de Juliette, le Kronprinz voulut donner un dîner en son honneur. C'était lui maintenant qui la reconduisait chaque soir. Elle n'était plus ma maîtresse, mais elle n'était pas encore la sienne. Elle menait avec lui le jeu affolant qu'elle avait inauguré avec moi. Je souffrais le martyre.

— Willy est amoureux comme un collégien! me disait von Werthau, étonné lui-même de cette violente toquade.

Le dîner eut lieu quelques jours après au casino. Il comptait une trentaine de convives, dont cinq ou six dames, au nombre desquelles ne figurait pas Blanche Desserey. La table était couverte de fleurs et chargée d'un service d'apparat. Les hommes étaient, comme au Château, en litewka blanche et les femmes en toilette décolletée. Juliette, placée à la droite de Son Altesse Impériale, portait une robe de mousseline blanche incrustée de guipure de Milan, dont le dessous, en satin rose, formait une traîne étroite encadrée de dentelle d'or. Pour être tout à elle, le prince n'avait pas mis de dame à sa gauche, place qu'occupait le volumineux prince de Schaumbourg-Lippe, Adolphe de son prénom, général à la suite d'un régiment de hussards, impénitent et sexagénaire ivrogne, frère du prince régnant et qui, époux enluminé d'une des sœurs de Guillaume II, se trouvait oncle par alliance du Kronprinz. Juliette avait à sa droite le capitaine Krause, directeur du casino, et en face d'elle le capitaine baron von Werthau. Pour moi, je me voyais relégué à un bout de la table, à la place que m'assignait mon grade, mais non point à celle qu'aurait pu me valoir le droit que je me croyais encore sur la reine de la fête.

Ce fut très gai. Les vins et la chère étaient exquis, bien supérieurs en qualité et en abondance à ce qui s'offrait au Château, où la présence d'hôtes étrangers ou de personnes n'appartenant pas au cercle intime du Kronprinz obligeait à faire montre de la sobriété requise en temps de guerre. La consigne était de ne parler que le français, et ceux qui ne le savaient pas n'avaient qu'à se taire. Comme presque tout le monde connaissait cette

langue, et en particulier les meilleurs causeurs, la conversation ne chôma pas. Ce fut bientôt un feu roulant de plaisanteries, d'escarmouches, de bons mots, d'anecdotes de cour et de camp, de médisances et de discussions sur les sujets les plus divers, au gré de l'occasion, du vin, de la fantaisie et du rebondissement des ripostes. Juliette s'y montrait charmante, enjouée, spirituelle, pleine d'ironies et d'intentions, que le baron et moi étions souvent seuls à comprendre, défendant la France avec vivacité chaque fois qu'elle la croyait attaquée, décochant le plus gentiment du monde ses coups de griffe et ses répliques cinglantes.

— Vous n'avez pas de poésie lyrique! déclarait sommairement le pédant Krause.

— Par exemple! se récriait Juliette.

Et après avoir lancé toute une kyrielle de noms, où je reconnaissais quelques-uns de ceux que m'avait appris son cousin Sosthène Rossignol, elle demandait :

— Et quels sont vos plus grands poètes lyriques?

Des voix jetaient :

— Gœthe!

D'autres :

— Heine!

Le rittmeister von Zobeltitz, qui me faisait face à l'autre bout de la table, envoya :

— Chamisso!

— Va pour Gœthe, fit alors Juliette. Mais sans Shakespeare, sans Rousseau, sans Dante, sans les Grecs, sans Rome et sans nos légendes du moyen âge, où en serait Gœthe?

— A coup sûr, appuya le Kronprinz, qui s'amusait beaucoup, il n'aurait pas son monument à Weimar!

— Heine, messieurs? continua Juliette. Mais, pardon, êtes-vous bien sûrs que Heine fût un Allemand? je l'avais toujours pris pour un Juif.

— Ah! ah!... ah! ah!... éclatait le Kronprinz. Elle est bien bonne!... Mais elle a raison, cette petite!... C'est ce que je me suis toujours tué de dire à cette buse de Kronprinzessin, dont ce faquin de Heine est le poète favori... Un Juif! c'est un Juif!... Bravo, mademoiselle!...

— Quant à Chamisso, monsieur de Zobeltitz, votre choix est heureux. Seulement Chamisso n'est pas plus Allemand que Heine : c'est un Français.

Cette fois Juliette m'adressa un regard, car c'est de moi qu'elle tenait ce détail de notre histoire littéraire.

Ce fut un tolle. On la bombardait d'autres noms : Bürger, Herder, Tieck, Novalis, Platen, Uhland, Körner, Rückert, Lenau...

— Oh! s'il vous plaît, n'en jetez plus!... Je ne connais pas tous ces gens-là, mais je suis bien sûre qu'aucun d'entre eux, ni même leur groupe entier ne va à la cheville de nos Hugo, de nos Lamartine ou de nos Musset!

J'étais presque de son avis, car de prétendre que la France ne soit pas lyrique, c'est encore une de ces bonnes fables qu'on s'obstine à entretenir en Allemagne.

De la poésie on passa à la peinture. Le professeur Wiedenmann, qui était amateur, voulut bien reconnaître que l'art français soutenait la comparaison avec la peinture allemande, où il rangeait, bien entendu, Rembrandt et Van Dyck, non moins que Böcklin et Hodler. Là encore on se battit à coups de noms. J'entendais défiler ceux de Poussin, Fragonard, Greuze, David, Delacroix, Millet, Troyon, Daubigny, Courbet, Manet, sans

oublier Corot, dont je me rappelai avec plaisir que nous possédions un échantillon dans notre maison de Halle. J'entendis parler des réalistes, des impressionnistes, des pointillistes et des cubistes. On s'entretint des pastels de La Tour, sauvés par les Allemands, et le Kronprinz, par une allusion pleine d'à propos et de galanterie à l'adresse de sa jolie voisine, ne manqua pas de placer les Watteau de Potsdam.

— Oui, mais pour l'architecture, déclarait le professeur Wiedenmann, nous sommes sans rivaux. Nos monuments sont les plus beaux de l'Europe, et je ne vois guère que l'Italie qui, sur ce point, puisse lutter avec nous.

Il cita Potsdam, précisément, avec un geste obséquieux au prince, Potsdam plus beau que Versailles, le Château royal de Berlin, la Porte de Brandebourg supérieure à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, l'Opéra de Dresde, la Pinacothèque de Munich, la gare de Francfort, la colossale Germania des bords du Rhin, la cathédrale de Cologne, la plus haute du monde...

— Qu'avez-vous à nous opposer?

— Plus grand'chose évidemment, répondit doucement Juliette. Nous avions la cathédrale de Reims...

Cela jeta un léger froid.

— Bah! fit le prince de Schaumbourg-Lippe en lâchant son premier mot, on vous la reconstruira, et dans un meilleur style.

Après une grimace simiesque, le Kronprinz fifra :

— J'avais pourtant bien dit à ce diantre de von Bülow de ne pas tirer là-dessus!... La brute ne m'a pas écouté.

— Mais, Monseigneur, argua finement Juliette, vous tirez bien sur la cathédrale de Verdun!

— Comment, fit le prince en jetant des regards interrogateurs autour de lui, il y a donc une cathédrale à Verdun?

Un murmure indécis courut, d'où sortit enfin la voix en fausset du major von Müller :

— On voit bien quelque chose, Altesse Impériale, quelque chose comme deux tours... Ce sont vos aviateurs qui m'ont raconté ça.

— Dites donc, Werthau, avez-vous quelque tuyau sur cette affaire?

— Pas pour ce qui concerne les tirs, Altesse Impériale. Il faudrait interroger le général. Quant à l'église, elle existe bien réellement. C'est une vieille construction dont certaines parties remontent, paraît-il, au XIIe siècle; d'autres dateraient du XIVe et du XVe. Les tours sont du XVIIIe. Il y a aussi un beau cloître qui est du XVe.

— Ventre-saint-gris!... Et où avez-vous appris tout ça?

— Dans le Baedeker.

— Ah! ça... ça, par exemple!... Après tout, je veux bien. Mais la différence... voyez-vous, mademoiselle, la différence qu'il y a entre moi et von Bülow, c'est que von Bülow démolit systématiquement une ville où il n'y a pas un soldat français, tandis que moi... moi, je tire sur Verdun où il y a une grosse citadelle pleine de troupes. S'il se trouve là-dedans une cathédrale qui reçoit des coups, tant pis pour elle, ce n'est pas ma faute!... Toutefois, ajouta-t-il, il me semble que von Knobelsdorf et von Lochow pourraient s'arranger pour respecter un peu mieux les œuvres d'art.

Et, après une nouvelle grimace, le général-lieutenant Kronprinz Wilhelm de conclure en se battant la cuisse :

— Tous des brutes, ces généraux!

Ce qui déchaîna, comme bien on pense, une explosion d'hilarité.

La conversation ne tarda pas à prendre un tour moins sévère et à se porter sur le théâtre, comme il était tout indiqué par les circonstances. Le Kronprinz, dans le dessein flagrant de plaire à Juliette, déclara le théâtre français le meilleur de tous et les acteurs français les premiers du monde. Il avait vu Coquelin dans *Cyrano de Bergerac*, Réjane dans *Madame Sans-Gêne*, Guitry dans *la Veine*. Il avait applaudi Brasseur et plus encore Lavallière, dont il faisait un éloge enthousiaste. Il avait admiré Cassive dans *la Dame de chez Maxim* et Polaire dans *Claudine à l'école*. Il avait été une fois à l'Opéra, dans la loge de son ami le marquis du Fresnoy, mais il s'y était tellement ennuyé qu'il ne se rappelait plus quel était le spectacle auquel il avait assisté, bien qu'il eût trouvé l'escalier fort beau et la salle trop grande. Par contre il n'avait pas vu Sarah Bernhardt: la célèbre actrice n'ayant jamais voulu venir jouer à Berlin, il n'avait pas non plus voulu la voir à Paris.

Ces assertions, plus ou moins intéressées, du prince sur la supériorité des scènes françaises n'allèrent naturellement pas sans soulever de nombreuses objections. Les acteurs berlinois, dont on détailla la longue nomenclature, valaient ceux de Paris. Quant à l'art de la mise en scène, il avait été poussé en Allemagne à un point de perfection tel, que les Français, qui en étaient encore à la période de la barbarie, n'avaient qu'à venir prendre humblement des leçons chez nous. On dauba sur l'incom-

modité des salles parisiennes, leurs dispositions ridicules, leur saleté repoussante, leur manque complet de confortable. Aller au théâtre à Paris était un véritable supplice, et il fallait bien de la docilité aux Français et bien du courage aux étrangers pour se risquer dans des endroits pareils.

Ces discussions semblaient amuser beaucoup Juliette, qui s'étonnait naïvement que des Allemands fussent si bien au courant de ce qui se passait à Paris. Elle donna des détails sur son théâtre, la Comédie-Française, ses mœurs, ses règlements, son répertoire, parla de Molière, de Napoléon et du décret de Moscou, des sociétaires et des pensionnaires, de l'honneur qu'il y avait à faire partie de cette maison et du dévouement dont par contre il fallait le payer. C'est ainsi que, pour ce qui la concernait, elle ne jouait que très rarement de grands rôles, ceux-ci étant réservés de droit aux artistes les plus anciens, les plus âgés et les mieux rémunérés.

— Mais cependant, objecta-t-on, les rôles d'amoureux et d'amoureuses, de héros de drame ou d'héroïnes de comédie demandent à être tenus par des artistes d'une certaine jeunesse et d'une certaine figure.

— Cela n'est point nécessaire, dit-elle, et ce n'est pas la règle au Théâtre-Français, où les jeunes premiers et jeunes premières, les ingénues et les coquettes sont souvent joués par des artistes de soixante ans.

Elle nomma à ce propos quelques-unes de ces illustrations : Mounet-Sully, Bartet, d'autres encore...

— Oui, mais quel talent! éructa le prince de Schaumbourg-Lippe, qui, en qualité de sexagénaire, tenait à prendre la défense de l'âge. J'ai vu dans mon jeune temps Delaunay, qui jouait encore à soixante ans les amoureux

de Musset, et je vous assure que, sur la scène, il ne le cédait en jeunesse, en fougue et en grâce à aucun de vos godelureaux de vingt ans.

— Moi, fit le Kronprinz, si je n'ai plus vingt ans, je suis loin d'en avoir quarante, mais je sens bien que jusqu'à soixante ans je resterai jeune et amoureux comme à vingt ans.

Là-dessus, et comme on en était au champagne, il se leva, se tourna, le verre en main, vers Juliette et porta un unique toast en l'honneur de la « toute divine, toute charmante et toute brillante artiste parisienne, Mlle Juliette Rossignol, de la Comédie-Française, que nous avons le bonheur de posséder parmi nous et en la ravissante personne de qui nous avons la joie de saluer une des plus séduisantes fleurs de la culture française ».

Tout le monde se leva, fit *hoch! hoch!* choqua les verres, qui furent vidés d'un trait, les yeux braqués concentriquement sur Juliette, devenue soudain impassible.

On avait tout simplement oublié le Kaiser ce qui ne laissa pas de m'offusquer quelque peu.

Au bout de deux minutes le sourire avait reparu sur les lèvres de Juliette, qui avait maintenant à répondre à l'hommage qui venait de lui être fait en donnant à l'assistance quelques échantillons de son talent. Nous eûmes alors, une fois le café fumant dans les tasses et tandis que, la nuit ayant fini par se faire, l'électricité, comme un jeu de herses, déversait sur la table souillée de vin et de fleurs fripées une éclatante lumière artificielle, nous eûmes la plus curieuse, la plus exquise audition d'art qu'il soit possible d'imaginer et où ce que je connaissais déjà de Juliette me sembla surpassé par ce qu'elle mettait d'amour-propre, de coquetterie, de réso-

lution à se vouloir irrésistible, dans ce décor extraordinaire et devant ce parterre d'uniformes allemands.

Elle débuta par quelques poésies de Musset, dont la plus importante, *Sur trois marches de marbre rose*, qu'elle dit adorablement, lui valut un succès étourdissant. C'est celle où le poète remémore, sur le mode ironique et sentimental à la fois qui lui est cher, le passé fané de Versailles :

Dites-nous, marches gracieuses,
Les rois, les princes, les prélats,
Et les marquis à grand fracas,
Et les belles ambitieuses,
Dont vous avez compté les pas...

où, évoquant les fantômes des femmes qui les hantèrent, il demande :

Laquelle était la plus légère?
Est-ce la reine Montespan?
Est-ce Hortense avec un roman,
Maintenon avec son bréviaire
Ou Fontange avec son ruban?...

et qui se termine sur cette note mélancolique :

Est-il donc vrai que toute chose
Puisse être ainsi foulée aux pieds,
Le rocher où l'aigle se pose
Comme la feuille de la rose
Qui tombe et meurt dans nos sentiers?...

— Dans deux cents ans, dit le Kronprinz, il nous faudra aussi un Musset pour Potsdam. Mais il y aura cette différence, c'est que les Hohenzollern seront toujours là.

Encouragée par son triomphe, Juliette nous régala

ensuite d'une scène de *Psyché*, tantôt jouant, tantôt déclamant, selon qu'elle passait du rôle de Psyché à celui de l'Amour, jouant complètement le premier, disant l'autre appuyée au dossier du Kronprinz et comme si c'était lui qui lui donnait la réplique. Le morceau correspondait d'une façon si curieuse à la situation présente que nous en étions tous bouche bée et que le prince, ravi, manifestait son émerveillement par de petits cris de joie et de sonores claquements sur les cuisses, transporté à l'idée de n'être ni plus ni moins que le seigneur Cupidon. C'était d'abord l'exquis monologue de Psyché :

Où suis-je? et dans un lieu que je croyais barbare,
Quelle savante main a bâti ce palais
Que l'art, que la nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'œil puisse admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout éclate
Dans ces jardins, dans ces appartements,
Dont les pompeux ameublements.
N'ont rien qui n'enchante et ne flatte;
Et, de quelque côté que tournent mes faveurs,
Je ne vois sous mes pas que de l'or ou des fleurs...

Puis l'Amour paraissait, disait quelques vers, et Psyché, étonnée à sa vue, s'écriait :

Vous, Seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plutôt un dieu qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon secours?

Et sur une nouvelle réplique de l'Amour, Psyché reprenait :

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte!...

Bref, c'était d'un tel à propos, si amusant, si spirituel,

qu'on ne pouvait qu'admirer, en même temps que le talent de la jeune actrice, son intelligence et sa finesse.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur,

déclarait l'Amour, et le Kronprinz applaudissait.

Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
Par des soins assidus et par des vœux constants...
Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite;
Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'à mon amour.

Son Altesse jubilait, et nous étions tous sous le charme. Quand la scène se fut achevée, avec le concert de compliments qu'elle souleva, Willy, excité au plus haut point, proclama :

— Eh bien, puisque je suis l'Amour, je vais vous donner publiquement un baiser.

Ce qu'il fit aussitôt, sans en attendre la permission, et non pas pudiquement sur le front, comme dans je ne sais quel tableau célèbre, mais goulûment en pleines lèvres.

Je devais être rouge comme une écrevisse.

Ce fut une tempête d'allégresse, de hourras, de « hoch » et de formidables acclamations. Chacun saluait déjà en Juliette Rossignol la nouvelle favorite, celle qui allait remplacer, et combien brillamment, la gentille et douce Blanche Desserey, dont le magasin de mercerie verrait bientôt verser un déluge de larmes. Très frappé moi-même par l'exaltation du Kronprinz, je me demandais, encore sous l'impression des vers de Musset sur les femmes de Versailles, si nous n'avions pas devant nous la Pompadour du prochain règne.

On vida de nouvelle coupes, au milieu de nouveaux « hoch » et d'un crescendo de gaîté, tandis que le prince de Schaumbourg-Lippe et le major von Iena, qui commençaient à être poivrés, se roulaient sur un divan en proie à d'homériques convulsions.

Juliette crut alors pouvoir risquer le charmant conte en vers d'Andrieux, *le Meunier Sans-Souci*. Ce morceau, qui débute d'ailleurs par un fort beau portrait du roi philosophe, le grand Frédéric, narre l'épisode célèbre du meunier de Potsdam qui refusa de vendre son moulin au roi de Prusse.

Mon moulin est à moi,
Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.

Juliette détaillait cela à ravir.

Entendez la raison,
Sire ; je ne veux pas vous vendre ma maison.
Mon vieux père y mourut ; mon fils y vient de naître ;
C'est mon Potsdam à moi...

On écoutait flatté, séduit par cette jolie anecdote allemande contée par une bouche française.

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste...

Puis c'était la réplique historique :

Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?
Je suis le maître. — Vous ? de prendre mon moulin ?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin !

Et le roi, désarmé, de céder :

Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit ; et se tournant vers quelques courtisans :
Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien...

Et le conteur de s'écrier :

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?

Mais là, la flatterie cessait et l'épigramme suivait : Juliette y fut extraordinaire. Elle prit un temps, regarda bien tout le monde et, avec une petite menace mutine du doigt au Kronprinz :

Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie,
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie...

Elle haussa un peu le ton :

Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu...

Puis elle décocha hardiment la flèche finale :

Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province!

Le Kronprinz se tordait.

— Ah! ah!... ah! ah!... très drôle!... Brava! brava! c'est admirable!... « Ce sont là jeux de prince!... on vole une province!... » Excellent!... On vole une province, ma foi, oui, on vole même un pays... Seulement, chez nous, ça ne s'appelle pas voler, cela s'appelle prendre.

— Et même conquérir, Altesse Impériale, fit von Müller, flatteur.

— Non, ça, c'est un mot français, pour une stupidité française... Prendre, ça suffit et cela explique tout.

Puis se tournant vers Juliette, lui passant sa manche autour de la taille et l'embrassant derechef :

— Mademoiselle Rossignol, vous êtes délicieuse, et j'entends bien vous prendre vous aussi, car vous faites partie de la prise.

Satisfaite de son effet, Juliette paraissait enchantée. Mais ses yeux pleins d'un éclat étrange ne me laissaient pas sans quelque inquiétude.

Accompagnée au piano par Max von Kubitz, elle chanta la romance de Chérubin du *Mariage de Figaro*. La voix était souple, musicalement posée, pas très forte, mais d'un charme pénétrant. Ce fut un nouveau triomphe. Moi-même, j'en restai tout surpris, car je ne savais pas qu'elle chantât. Elle nous gratifia ensuite de diverses vieilles chansons françaises, qui n'avaient heureusement rien de subversif. Elle en donnait préalablement le timbre au grand dolichocéphale blond qui, de ses fuyants gestes féminins, improvisait très élégamment un accompagnement un peu trop moderne. C'était délicieux de fraîcheur d'un côté, d'insinuante et troublante perversité de l'autre.

Nous fîmes ainsi un charmant petit voyage de folklore à travers les provinces de la France d'autrefois, passant de la Normandie paysanne à la Bretagne marine ou bocagère, de la Guyenne vigneronne à la Provence horticole, pour finir par une antique ronde lorraine qui remontait peut-être au temps de Jeanne d'Arc.

— Ventre-saint-gris! fit le Kronprinz avec enthousiasme, quand je serai au Louvre...

— Mais le Louvre est un musée, observa le professeur Wiedenmann.

— J'en referai un palais. Quand je serai au Louvre, dis-je, je revivifierai ces vieilles provinces, que la Révolution a eu grand tort de détruire. La France des rois

avait vraiment plus de saveur que celle des députés et des marchands de vin. Je restaurerai les coutumes brillantes du grand siècle et les mœurs d'ancien régime. Je construirai des châteaux, des villes et des ponts. Je dessinerai des jardins. Je donnerai des fêtes et des chasses. J'entretiendrai des peintres, des musiciens, des danseurs et des poètes. J'aurai des maîtresses.

— Mais il me semble, Altesse Impériale, que... interrompit le rittmeister von Zobeltitz.

— Des maîtresses, ai-je dit, et non des femmes. Je...

— Si j'étais vous, Altesse Impériale, glissa à son tour la voix persuasive du comte von Kubitz, je penserais aussi aux mignons.

— Je m'occuperai avec une attention particulière des théâtres. Pour ce qui est de la Comédie-Française, mon premier soin sera d'abolir le décret de Moscou, pour le remplacer par un décret de Berlin.

— Ou de Stenay, émit Krause.

— Ou de Stenay, parfaitement. Nous pouvons, en effet, l'élaborer séance tenante. Je commencerai par supprimer les sociétaires et par nommer à leur place un surintendant muni de pleins pouvoirs, qui aura pour principale mission de rechercher partout les bons acteurs et de les contraindre par la force à venir jouer dans la Maison de Molière, devenue la Maison du Kronprinz.

— Ne craignez-vous pas, Altesse Impériale, osa lancer le baron von Werthau, que Sa Majesté le Kaiser ne veuille être lui-même le chef de ces comédiens?

Comme, sans être dans l'état du prince de Schaumbourg-Lippe et du major von Iena, tout le monde était passablement parti, ce trait audacieux, loin de déplaire, déchaîna de bruyants éclats de rire.

— Non, répliqua Willy, après s'être abondamment conjoui, en fait de comédiens, papa aura déjà assez à faire avec ses grands et petits vassaux, les Ostrogoths, les Huns, les Teurs, les Bougres et les Neutres!... Mes comédiens à moi seront d'ailleurs peut-être plus difficiles à mener. Ceux qui récalcitreront seront comme jadis enfermés au For-l'Evêque.

— Le For-l'Evêque n'existe plus, dit le professeur Wiedenmann.

— Alors à la Bastille.

— La Bastille a été démolie.

— Eh bien, au Cherche-Midi. Tout marchera à la baguette. On ne verra plus des barbons jouer les Léandres et des duègnes sous la mantille de Rosine. Le talent seul comptera, et Mademoiselle Juliette Rossignol aura tous les grands rôles.

Juliette ne broncha pas. Ses sourcils se froncèrent seulement, tandis qu'une nuance d'anxiété estompait ses grands yeux.

— Voilà ce que je ferai, quand je serai à Paris! trompeta le Kronprinz.

— Mais, Monseigneur, dit alors Juliette d'une voix légèrement altérée croyez-vous vraiment que vous irez à Paris?

— Comment, si je le crois, mais j'en suis sûr, ma charmante!

— Monsieur le major von Müller, Son Altesse le Kronprinz ira-t-elle à Paris?

— Mais certainement, mademoiselle.

— Monsieur le capitaine Krause, est-ce que Son Altesse Impériale prendra réellement Paris?

— Sans aucun doute, mademoiselle.

Son inquiétude croissait, comme si, ne connaissant pas exactement la situation des armées, elle commençait seulement à se rendre compte de la gravité du péril couru par son pays, et que les paroles du Kronprinz, bien que prononcées sur un certain ton de plaisanterie, n'étaient pas une simple rodomontade.

— Monsieur le baron von Werthau, vous qui êtes un homme juste...

Où avait-elle pris que von Werthau fût un homme juste? Après tout, son intuition féminine ne la trompait peut-être pas complètement en lui faisant distinguer le baron von Werthau d'entre tous les officiers qui l'entouraient.

— Vous qui êtes un homme juste, dites-moi la vérité. La France est-elle réellement en grand danger d'être vaincue?

— Malheureusement, mademoiselle, répondit avec infiniment de sérieux et de respect le baron von Werthau, ce danger est si grand qu'il confine de très près à la certitude. Les armées allemandes pressent formidablement les vôtres et ne relâcheront pas leur étreinte avant d'avoir déterminé la rupture de votre front.

— Mais la résistance de Verdun?...

— Magnifique, mais elle finira par être brisée.

— Et si elle ne l'était pas?

— Elle le sera tôt ou tard, c'est fatal. Songez que nous avons pénétré très avant dans votre territoire. La moindre avance de nos troupes sur un point de la ligne de bataille est mortelle pour vous et mettrait Paris à portée de nos canons.

— Paris est un camp retranché, comme Verdun. Paris résisterait, comme Verdun.

— Et Paris serait détruit, comme Verdun.

— Et la Comédie-Française serait anéantie, déplora le Kronprinz. Quel malheur!...

— La France ferait mieux de céder tout de suite, reprit gravement le baron von Werthau. A quoi bon s'obstiner dans une résistance inutile? La défensive ne sert à rien, qu'à prolonger la guerre déjà trop coûteuse. Il n'y a que l'offensive qui puisse créer des chances de fortune, et la France, que Verdun saigne à blanc, est désormais incapable de prendre l'offensive. Que la France se rende, et que cesse enfin le massacre!

— La France ne se rendra pas, dit Juliette. Vous détruirez Paris, mais la France continuera à se battre.

— Absurdité!... La partie est jouée : la poursuivre davantage est un monstrueux non-sens. Il n'y a plus rien à faire pour vous. Tous les atouts sont chez nous. Les soldats? Malgré nos pertes effroyables, nous en aurons toujours plus que vous...

— Et les Anglais?...

— Mauvaises troupes. D'ailleurs l'Angleterre a jeté tout ce qu'elle avait; son effort est au bout. Mais ce qui vaut encore mieux que le nombre, nous avons l'organisation, le moral, l'endurance, la discipline... Le matériel? Il est de notre côté... Les chefs? Il vous faudrait des chefs de génie. Ils sont chez nous.

— Hourrah Kronprinz! envoya le prince de Schaumbourg-Lippe.

— Sans doute, accéda courtoisement le baron von Werthau, mais sans vouloir porter ombrage à la modestie de notre cher Kronprinz, il me permettra de nommer à côté de lui le grand Falkenhayn, Hindenburg, Ludendorff, Mackensen, le prince héritier Rupprecht de Ba-

vière... Que valent en face d'eux un Joffre ou un Pétain?

— Nous avons l'héroïsme, prononça Juliette. Nous tiendrons jusqu'à la mort.

— J'ai plus confiance que vous, mademoiselle, dans la sagesse de votre pays. La France finira par comprendre que nous sommes les plus forts. Dieu veuille qu'elle ne le comprenne pas trop tard!

Tout le monde écoutait extrêmement attentif ce dialogue, quelques-uns avec une sorte de pitié, d'autres avec un certain sadisme, tant von Werthau avait l'air d'un chat manœuvrant délicatement une souris. Et j'admirais la vaillance de cette jeune femme qui, sans éclats de voix, sans énervement et presque sans cesser de sourire, bien que les larmes aux yeux, tenait tête à cette jungle d'officiers. Le baron s'exprimait posément, avec un grand sang-froid, non seulement sans la moindre cruauté, quelque implacable que pût paraître son jeu, mais avec une espèce de tristesse impressionnante et certainement dans un esprit qui n'était pas hostile à la France. La certitude de la défaite de la France, qui s'imposait à sa raison, ne semblait pas combler son cœur d'une joie maligne, et si d'autres, intimement satisfaits de l'exaspération de la résistance française, se plaisaient à y voir le prélude et le gage de l'écrasement complet, je n'étais peut-être pas le seul à partager le point de vue du sagace aide de camp.

Arriverait-il à convaincre Juliette, et son entreprise, si voisine de celle dont je m'étais chargé jadis sur la personne de Sosthène Rossignol, aurait-elle le même succès de démoralisation? Car si von Werthau n'agissait pas en service commandé, si, à la différence de moi-même, il parlait loyalement, ne disant que ce qu'il pensait réellement et qui était aussi, selon toutes prévisions

humaines, la stricte vérité, le résultat n'en devait pas moins être immanquablement semblable. Et je me demandais déjà si, profitant de ce travail tout fait, et après avoir laissé à Son Altesse Impériale le temps d'assouvir son caprice, notre haute police n'utiliserait pas la dépression morale de Juliette et la conviction où elle serait de la vanité de toute défense française, pour la renvoyer, comme son cousin, de l'autre côté des lignes.

Précisément, l'ignoble policier Klein, le « Criminel » du Kronprinz, venait de se montrer. Il n'était pas parmi les convives, mais pendant que nous écoutions Juliette et que la soirée s'avançait, de nombreux habitués du casino étaient survenus qui, répandus dans le parc, regardaient s'allumer les girandoles et les lanternes vénitiennes dont on fêtait l'artiste française. Par les portes ouvertes, leurs voix et leurs silhouettes confuses venaient jusqu'à nous avec le parfum des fleurs.

— Assez de sang! reprit von Werthau au bout d'un silence pesant. Assez de tuerie... Qu'espérez-vous de plus?

— Nous espérons, murmura Juliette, nous espérons encore en la victoire.

— Elle est impossible.

— Un miracle peut se produire.

— Il n'y a pas de miracles.

— Il y a eu celui de la Marne!

— Ce n'était pas un miracle, c'était une surprise. Il n'y aura plus de surprise, il ne peut plus y en avoir.

— Et si cependant il y en avait une?

— Je vous dis que c'est impossible. La guerre est devenue une opération de mathématiques, un calcul de mécanique, où tout peut être exactement évalué et déterminé, du moment qu'on connaît les éléments du pro-

blème, qui sont des hommes, des positions et des canons. Vous êtes malheureusement perdus mademoiselle, mathématiquement perdus.

Von Werthau, comme je l'ai indiqué, n'y mettait aucune passion; son ton était digne, mesuré, correct; il posait un théorème, l'élucidait, en faisait la démonstration; et la pondération avec laquelle il en déduisait des conséquences qui ne lui causaient aucune joie était d'un effet plus poignant que les plus insolentes forfanteries.

— Allons, allons, ne vous frappez pas! s'écria jovialement le Kronprinz. Ne vous frappez pas, ma charmante!... Je serai bon prince... Surtout avec vous!

— Mais enfin, monsieur le baron, s'obstinait Juliette, si, malgré toutes vos prévisions, toutes vos assurances mathématiques, nous finissions cependant par remporter la victoire?...

— Supposition fantastique.

— Enfin, si... Vous ne pouvez m'empêcher de faire cette supposition... Si...

— Conjecture extravagante!

— Mais enfin...

— Eh bien, soit! consentit alors, comme pour s'amuser, comme pour se prêter à cette lubie et avec un pétillement dans les yeux, le baron von Werthau. Soit! J'admets un instant votre hypothèse... ridicule. Si la France remportant la victoire, demandez-vous? Eh bien, mademoiselle, si la France, par une supposition absurde, avait la victoire, elle ne l'aurait pas en réalité, et l'Allemagne n'en serait pas plus battue pour cela.

— Comment cela? demanda Juliette interloquée et avec une sorte de consternation, tant elle avait peur d'avance de ce qu'allait lui sortir encore von Werthau.

— C'est bien simple, et vous allez me comprendre. Ecoutez-moi bien, et croyez que je ne plaisante pas, que je suis au contraire extrêmement sérieux. Pourquoi la France, tout en remportant la victoire, ne serait pas victorieuse, je vais vous le dire. En cas de victoire, — vous voyez que j'entre à fond dans votre supposition, — en cas de victoire, et aussi complète qu'il vous plaira de l'imaginer, la France ne serait pas seule à être victorieuse; elle le serait avec ses alliés, et surtout avec le principal d'entre eux, l'Angleterre. Or, croyez-vous, seriez-vous assez naïve pour croire que l'Angleterre soit entrée en guerre à vos côtés pour les beaux yeux de la France? Aucunement. L'Angleterre est entrée en guerre parce qu'elle commençait à avoir peur de nous, peur de notre puissance maritime, peur de notre flotte. Une fois débarrassée de nos cuirassés et maîtresse de nos colonies, — et elle s'arrangerait, soyez-en sûre, pour que ce soit là le premier fruit de la victoire commune, — l'Angleterre serait servie, et n'ayant plus rien à craindre de notre côté, une autre peur la reprendrait, celle d'autrefois, celle de toujours, sa vieille phobie de la France. Aussi s'ingénierait-elle, — et nous savons ce qu'est en diplomatie le génie de l'Angleterre, — à empêcher la France de profiter de la victoire pour redevenir puissante. Elle s'opposerait avec énergie à l'écrasement comme au démembrement de l'Allemagne, et plutôt que de souffrir la France sur le Rhin, elle recommencerait la guerre contre elle.

— Parfaitement raisonné, Werthau, approuva le Kronprinz; je connais les Anglais, c'est bien ça.

— C'est qu'il ne faut pas vous dissimuler une chose, mademoiselle, une chose qui est très grave pour vous et qui donne la clef de tout. La France n'est pas aimée.

Elle peut être admirée, enviée, goûtée même dans certaines de ses manifestations, elle n'est pas aimée. Elle ne l'est pas par ses ennemis, ce qui est naturel, et moins encore peut-être par ses prétendus amis. Personne ne désire la voir heureuse et prospère. Cela vous surprend? C'est pourtant l'exacte vérité. C'est que la France a un grand défaut, une qualité, si vous voulez, enfin une qualité qui est un défaut capital, un vice rédhibitoire et qui la fait détester ouvertement ou secrètement par le monde entier. La France est le seul pays des deux hémisphères qui ne soit pas hypocrite. Voilà ce qui la sépare de toutes les autres nations et fait d'elle une sorte de monstre, d'épouvantail et un scandale pour tout l'univers.

Des éclats de rire saluèrent cette déclaration inattendue. Von Werthau continua sans s'émouvoir :

— Vous pensez bien que ce n'est pas le manque d'hypocrisie qui est reproché directement à la France. Cela, c'est la cause, la cause profonde, inaperçue de la plupart des gens. L'effet qui en résulte, l'apparence qui frappe, c'est l'immoralité. La France est immorale. Elle est même, en vertu de la proposition antécédente, le seul pays foncièrement immoral qui soit au monde. Or, vous savez, mademoiselle, et vous aussi, messieurs, qui m'écoutez et voulez bien vous intéresser à mon raisonnement, vous savez combien l'imputation d'immoralité est accablante, particulièrement dans les pays anglo-saxons, qui ont élevé le puritanisme, le cant et la Sainte-Bible à la hauteur du sacro-saint mercantilisme lui-même. La France pécheresse, pour ces pharisiens, n'est pas digne d'être grande. Elle a beau être héroïque, généreuse, intelligente, inventrice, artiste... surtout artiste!... elle est perdue de réputation et doit *in æternum* porter le poids de son péché.

Sentez-vous combien il serait immoral, scandaleux que la France reçût le prix de son courage, de son sacrifice, de ses souffrances et de sa victoire?...

Juliette ouvrait de grands yeux profondément étonnés, tandis que les rires éclataient de plus belle, chacun étant extrêmement amusé par l'esprit brillant et paradoxal du caustique aide de camp. Flatté de son succès, le baron s'animait :

— Nous, au contraire, nous autres Allemands, notre réputation est intacte. Nous sommes un peuple moral, et nous le resterons, quoi que nous fassions. Nous avons beau nous conduire comme des brigands, voler, piller, brûler, massacrer, couvrir des provinces entières de ruines et de dévastation, étaler partout nos vices, nos brutalités et notre crapuleuse débauche, violer nos engagements les plus sacrés comme nous violons les femmes et les enfants, déployer sans vergogne notre incommensurable orgueil, notre appétit de lucre, notre avidité démesurée et notre colossale goujaterie, rien ne prévaudra contre notre vieille, solide et indestructible réputation de moralité. Nous sommes tabou sur ce terrain. C'est en nous qu'on aura confiance, en notre honnêteté, en notre loyauté, en notre conscience, en notre amour du travail et de l'ordre, en notre capacité intellectuelle et technique, en nos vertus familiales et civiles. C'est nous qu'on aidera, nous qu'on soutiendra, nous qui exciterons la commisération et la sympathie, nous qu'on voudra relever et restaurer, au risque de nouvelles conflagrations, nous qu'on ressuscitera.

— *Deutschland über alles!* mugit le prince de Schaumbourg-Lippe.

— Défense de parler allemand! menaça en riant le Kronprinz.

— Mais comment voulez-vous dire cela en français, mon neveu? C'est intraduisible.

— En effet, accorda Willy. Alors ne le dites pas!... D'autant plus que vous êtes vous-même, mon oncle, au-dessous de tout! s'esclaffa-t-il, tandis que le vieux seigneur s'effondrait dans les bras mous de von Iena en jurant et en expectorant un jet de vinasse.

— Ce qu'il y a d'admirable, reprenait le baron de plus en plus en verve, c'est que cette réputation d'immoralité que s'est acquise la France est parfaitement usurpée. Non seulement, mademoiselle, je pense que votre pays n'est pas un pays immoral, mais je tiens pour assuré que c'est actuellement le pays le plus moral qui existe, dans les actes et les faits, sinon dans les paroles et les gestes. Il n'y a pas de contrées où les femmes soient plus fidèles, la population plus laborieuse, où il y ait moins de corruption dans l'administration et de licence dans les mœurs...

— Ça, par exemple!... s'élevèrent des voix.

— Mais si, messieurs, je sais ce que je dis. Ce qui vous trompe, ce qui trompe surtout ces balourds d'Anglais, c'est précisément l'absence de toute hypocrisie que je relevais à l'instant, de toute pudeur même, si vous voulez, chez les Français. Ils ne savent pas comme nous, comme les Anglais, dissimuler leurs tares. Ils les découvrent plutôt commme à plaisir, avec une exagération comique, comme pour se donner la maligne satisfaction d'en faire la critique. L'art, la littérature, en France, sont en grande partie consacrés à cette critique des mœurs, qui sont en même temps les mœurs mêmes de l'homme. En cela consiste justement l'intérêt, la valeur de la littérature française : elle est humaine. Mais de

là à conclure, comme nous le faisons trop volontiers, que ces mœurs, censurées par la satire, ridiculisées par l'ironie, soient les mœurs nationales de la France, il y a un abîme. J'irai plus loin : je dirai même qu'elles sont exceptionnelles chez le Français, du moins au degré aigu où il aime à les représenter. Sans doute il en possède lui aussi des spécimens caractérisés, mais beaucoup moins certainement qu'il n'y en a partout ailleurs. La différence, c'est qu'il les cloue publiquement au pilori, tandis que nous jetons pudiquement sur eux le manteau des fils de Noé. Ajoutez-y que le Français s'amuse prodigieusement du spectacle des turpitudes humaines, dont il fait ses délices et sa distraction favorite, alors que, nous contentant de les pratiquer, nous en écartons scrupuleusement nos regards, nous feignons de les ignorer, nous les voilons. Pour ne prendre qu'un exemple, voyez l'adultère, qui fait le sujet de milliers de romans français et de milliers de pièces de théâtre. Eh bien, je mets en fait qu'il n'y a peut-être pas, en France, une femme sur dix qui, dans la réalité, trompe son mari. Je déclare qu'il y en a cinq en Allemagne, et je dis qu'en... Paphlagonie, du moins dans les classes les plus élevées de la société, il y en a neuf.

Une huée de lazzis couvrit la voix de l'orateur. Quand ils furent un peu apaisés, on entendit la voix vrillante du Kronprinz, devenu soudain et momentanément très sérieux, qui, supputant le nombre et la proportion de ses conquêtes et de ses tentatives dans tous les pays, décidait :

— Parfaitement exact, cher ami... Seulement je trouve que vous êtes modeste pour les Allemandes.

— Ce que je voulais dire, reprit von Werthau, c'est qu'en France on ne s'intéresse qu'à cette unique femme

sur dix, tandis qu'en... Paphlagonie, on prétend ne s'occuper que de la seule qui reste.

Mais des interruptions repartaient :

— L'orgie des boulevards!... Les restaurants de nuit!... les bars!... les tripots!... les maisons de passe!...

Le prince de Schaumbourg-Lippe fit un énorme effort pour se soulever, tendit un bras zigzaguant en manière de protestation et jeta dans un hoquet plantureux :

— La tournée des grands-ducs!...

— Oui, je sais, je sais... « la grande Babylone »!... Mais, messieurs, répliqua le baron von Werthau, vous êtes-vous promenés comme moi dans tous ces dessous parisiens?... Eh bien, vous aurez pu constater, comme je l'ai fait, qu'ils ne sont fréquentés presque exclusivement que par des étrangers. Vous y rencontrez des Allemands, des Autrichiens, des Hongrois, des Russes, des Hollandais, des Suisses, des Américains, des Turcs, des Japonais, des Chinois, des nègres et un très grand nombre d'Anglais. Pas un Français. Et si, par hasard, vous en trouvez un, regardez son nez : vous pouvez parier mille contre un que c'est un Juif.

Ce dernier trait souleva, comme de juste, une vive hilarité, redoublée par la remarque du major von Müller que c'était donc à Paris comme à Berlin!

— Et voilà, termina von Werthau, la grande immoralité de la France, le déficit majeur qui lui fera perdre la guerre, dût-elle même la gagner. Nous sommes quelques-uns en Allemagne à savoir la vérité, à juger que la France est, moralement, la plus saine des nations, ou, si vous préférez, la moins pourrie... Nous sommes quelques-uns à le penser, et Son Altesse Impériale, j'en suis sûr, partage mon sentiment...

— Je le partage entièrement, fit le Kronprinz. Von Werthau, vous ne dites que la vérité.

— Nous savons que si la France est peut-être une nation en décadence, c'est pour d'autres causes, dont la discussion nous mènerait jusqu'à demain, et qui n'ont rien à voir avec l'immoralité. Mais cette vérité, nous nous gardons de la proclamer. Nous entretenons, au contraire, soigneusement la calomnie, car cette calomnie nous est merveilleusement profitable. Elle nous garantit contre les risques de guerre et nous sert de contre-assurance. Nous sommes, à sa faveur, dans la situation d'un joueur qui peut tout gagner et qui ne peut rien perdre. Vous le voyez, mademoiselle, la partie n'est pas égale. Si nous l'emportons, comme c'est certain, nous vous conquerrons jusqu'à la Loire, nous prendrons vos colonies, nous ruinerons votre industrie et nous vous asservirons pendant un siècle sous le fardeau d'une dette écrasante. Vous n'existerez plus. Si, selon votre supposition invraisemblable, nous sommes battus, la partie est nulle, nous recouvrons notre mise et nous redevenons en peu de temps ce que nous étions auparavant, avec l'appui, la bienveillance et la complicité du monde.

— Eh bien, mademoiselle, s'écria Herr Krause, vous voilà bien arrangée!

Juliette se leva, prit son verre, alla le heurter contre celui du baron von Werthau et dit simplement, toute pâle :

— La Grèce est morte, monsieur, pour les mêmes raisons que vous venez de dire. La Grèce vivra éternellement.

Le baron s'inclina, but, puis, baisant la main de la jeune Française, répondit :

— Et Rome aussi.

A ce moment, une estafette de l'Etat-major du général Schmidt von Knobelsdorf entra dans la salle, s'avança vers son Altesse Impériale le Kronprinz, en saluant rapidement, et lui remit un pli. Après l'avoir décacheté et lu, le Kronprinz poussa un glapissement de joie, bondit sur la table au milieu des coupes renversées et des tasses culbutées, et cria en agitant son papier comme un petit drapeau :

— Messieurs, une grande, une magnifique nouvelle... Messieurs, une grandissime nouvelle!... Le fort de Vaux est pris!

Instantanément, ce fut une hurlée formidable, une trombe de hourras étourdissants, de « hoch », de vivats forcenés, de corps acrobatiques sautants et délirants, de jambes cabriolantes, de bras tournoyants, de bouteilles tambourinantes, de verres projetés contre les parois.

— *Vaux gefallen!... Vaux gefallen!...* entendait-on de toutes parts.

D'une chaloupée, se ruant au piano, von Kubitz y déchaînait, de toute la virilité dont il était capable, une *Wacht am Rhein* tintamarresque, enguirlandée d'arpèges ébouriffants. Apoplectiques et vautrés, Schaumbourg-Lippe et von Iena évacuaient, comme de gros glouglous, des barytonnements de triomphe.

De proche en proche, avec la rapidité de la poudre enflammée, la nouvelle se propageait, faisait fougasse, éclatait de tous côtés à la fois, remplissant le casino d'un déferlement joyeux de clameurs, s'engouffrant de salle en salle, battant le premier étage, débordant sur le parc où elle allait gronder jusqu'au lointain des pelouses.

— *Vaux gefallen!... Vaux gefallen!...*

On accourait, on s'empressait autour de Son Altesse

Impériale, on l'ovationnait, on l'acclamait frénétiquement, les femmes lui embrassaient les genoux ou se jetaient à son cou.

— *Vaux gefallen!... Hurra Kronprinz!...*

Juliette était complètement oubliée. Je la cherchai des yeux. Je la découvris dans le rideau d'une des fenêtres donnant sur le parc. Elle pleurait.

Pour fêter dignement la chute du fort de Vaux, assiégé à grandes pertes d'hommes depuis trois mois, le Kronprinz commanda un punch monstre à servir sur le terre-plein du parc. On apporta un vaste chaudron à moitié rempli d'une forte infusion où trempaient des citrons; on y déversa une caisse de sucre et l'on y vida une cinquantaine de bouteilles de rhum. Bientôt, une énorme flamme bleue monta en chevelure de comète marier ses coruscations flottantes aux incandescences rouges des lanternes vénitiennes et aux diffusions d'une belle lune sereine répandant sa clarté blanche sur la vallée de la Meuse. Le plus grand enthousiasme régnait.

Tout à coup, plusieurs détonations retentirent. Nous crûmes d'abord qu'on tirait le canon pour célébrer l'heureux événement. Mais presque aussitôt une inquiétude courut, qu'accrurent jusqu'à l'angoisse une série de nouvelles décharges. Elles paraissaient provenir des parages des casernes Chanzy et, plus près, du côté du Château, où se trouvaient des batteries anti-aériennes. Des voix étranglées crièrent sinistrement :

— *Die Flieger!... die Flieger!...* Les avions!... les avions!...

En même temps, d'autres détonations toutes différentes, plus brisantes, plus aiguës, déchirantes, se mirent à éclater à une certaine distance, se rapprochant rapidement.

Un ululement de sirène fendit la nuit. L'électricité s'éteignit brusquement.

— *Franzœsische Flieger!... Les avions français!...* Ah! les canailles! les bandits! les assassins!...

Une panique épouvantable s'emparait de la foule. Des ombres gesticulantes couraient, tourbillonnaient. Les femmes hurlaient. Des bras hystériques happaient des lanternes vénitiennes pour les étouffer. Un moteur proche ronfla et un de nos appareils de chasse s'enleva obliquement comme un gros hibou de derrière les arbres, occultant un instant de sa grande aile sombre le disque argenté de la lune. L'escadrille ennemie était invisible, noyée dans l'éther lumineux.

... Pan!... pan!... boum!... rraoum!...

Tout tremblant, agité d'une sorte de danse de Saint-Guy, les mandibules claquantes, décomposé et verdâtre dans le halo du punch, le Kronprinz semblait en proie à une peur incoercible.

— Mon auto, nom de Dieu! bégayait-il. Vite, au Château!...

Le capitaine d'aviation Siebringhaus, chargé de sa sécurité, lui criait :

— Vous n'avez pas le temps, Altesse Impériale, les avions sont là!... Je vous assure, Altesse Impériale, que les caves sont ici aussi bonnes qu'au Château... Je vous les garantis...

... Paoum!... paoum!... rapataprraoum!...

Un écroulement se produisit dans la ville. Des flammes jaillirent. Une galopade de gosses passa, comme un tornado de sabots, dans la rue Krause.

— Ohé! Gugusse!...

Tout le monde se bousculait pour gagner les caves. On

y transportait des femmes évanouies. Le prince de Schaumbourg-Lippe et von Iena y furent roulés comme des tonneaux. Gugusse y disparut, semblable à un polichinelle qui s'abîme dans les dessous d'un théâtre-guignol.

En deux minutes mortelles, le parc et la maison s'étaient vidés. Il semblait que toute la région du casino fût maintenant encerclée. Les explosions, les éclatements se succédaient à droite, à gauche, imprévisibles, effroyables... Prrouml... patapirroum!... Un arbre se fracassa. Le fer et la mitraille giclaient de toutes parts. Une fulguration éblouissante frappa le tennis du Kronprinz... Karakakrraum!...

Où était Juliette?...

Au moment où j'allais me mettre moi-même à l'abri, je l'aperçus avec effarement qui était demeurée droite et seule au milieu du terre-plein, les mains sur la poitrine, la tête immobile et levée. Je m'élançai vers elle:

— Au nom du ciel, Juliette!... Votre vie est en danger!...

— Ma vie ne signifie rien!... Il importe peu de mourir...

— Juliette, je vous en supplie, venez...

— Non.

— Alors, je reste avec vous.

— Comme il vous plaira.

Soudain, à mon inexprimable horreur, je vis, à un soupirail de la cave, la face infâme du policier Klein qui considérait fixement la jeune Française de ses yeux d'hyène, tandis que sur la robe blanche aux reflets roses, dressée dans la nuit lunaire comme un fantôme, le punch qui finissait de flamber jetait ses dernières lueurs.

IV

Le lendemain, à peine remis de ses émotions de la nuit, le Kronprinz reçut dans les bureaux de l'Etat-Major le chef de bataillon Raynal, commandant du fort de Vaux. Son Altesse Impériale daigna remettre au vaincu, en témoignage d'admiration pour la bravoure de sa défense, une épée d'officier français trouvée dans le butin. Après quoi, et convenablement congratulé, le valeureux commandant fut envoyé en captivité en Allemagne.

Sortie indemne de sa folle équipée, Juliette était rentrée seule à Dun, dans une voiture du prince. Je me sentais de plus en plus désemparé par sa conduite étrange et je commençais à me demander, sérieusement alarmé, si la perfide ne s'était pas tout simplement servie de moi pour approcher Son Altesse Impériale. Assurée désormais de devenir, quand elle le voudrait, sa maîtresse, Juliette n'avait plus de raison pour ménager l'entourage du prince, surtout au degré infime où je me trouvais. S'était-elle jouée de mon amour et de ma naïveté? Elle ne manifestait plus à mon endroit qu'une froideur déconcertante qui même s'aggravait, me semblait-il, d'une nuance à peine dissimulée de mépris. Me fallait-il renoncer à l'espoir de la reconquérir jamais? Cette idée m'était insupportable et me remplissait souvent d'une sombre

épouvante. Juliette! Juliette!... Et pourtant je l'avais eue!... Quelle comédienne!...

Je l'avais eue!... Et je ne l'aurais plus?... C'était impossible!... Je n'avais couché avec elle que trois fois... trois seules fois... à peine le temps de goûter la saveur inouïe de son corps adorable, au souvenir duquel je me pâmais douloureusement... à peine assez pour en avoir connu jusqu'au fond l'étourdissante ivresse, mais suffisamment pour avoir son venin brûlant dans le sang, pour être empoisonné d'elle pour la vie... Et voilà qu'un autre que moi allait posséder le corps paradisiaque de Juliette... un autre que moi baiserait cette gorge affolante, pétrirait ces seins, boirait ces lèvres, noierait ses mains dans ces cheveux... un autre que moi jouirait jusqu'au délire de cette chair et raidirait son spasme dans cette féminité merveilleuse!... A cette pensée, je devenais fou, mon cœur s'arrêtait et ma salive séchait. Une angoisse indicible déchirait mes nerfs et tordait mon cerveau. Prometheus sur son rocher, le foie dévoré par un oiseau tenace, me semblait une image trop faible du supplice que j'endurais.

Und was nun?... Le sentiment de mon impuissance me remplissait de rage. Où était le temps où, à ma merci, j'aurais pu la menacer, la dompter, la violer, la cloîtrer chez moi comme une prisonnière et l'asservir comme une captive? C'était fini. C'était elle, au contraire, qui me tenait dans sa main, elle qui, d'un mot, d'un désir, d'un caprice, pouvait décider de ma destinée et briser ma carrière, elle qui, d'un signe, pouvait m'envoyer à la mort.

J'épiais comme un misérable l'heure de la catastrophe. Serait-ce pour aujourd'hui? pour demain? Je

maudissais ma sottise et ma fatuité. Dans mon infortune, j'en venais à regretter de ne pas être un de ces brillants drôles, dont l'histoire des cours est pleine, qui s'entendent à asseoir leur faveur auprès des princes en servant leur libertinage, tout en partageant leurs plaisirs. J'eusse souhaité avoir l'âme d'un maquereau. Hélas! je n'étais que le premier-lieutenant de réserve Wilfrid Hering, fils du conseiller de commerce Hering, fiancé de la belle Dorothéa von Treutlingen, honnête bourgeois allemand, tout ébloui encore d'avoir été admis, par le concours bizarre des circonstances, dans l'intimité du Kronprinz de Prusse et d'avoir couché trois fois avec une actrice française. J'étais incapable de profiter d'une situation exceptionnelle, que tout autre m'eût enviée, pour m'élever au faîte des honneurs et, tout en conservant ma maîtresse, faire d'elle l'instrument de sa fortune. Il eût fallu pour cela des facultés de brigue, d'astuce et une aptitude au cynisme que je ne possédais pas. Il m'eût fallu surtout dominer Juliette, la tenir sous ma dépendance, la plier au service docile de ma chance et de mes intérêts; il m'eût fallu encore me dominer moi-même, vaincre le néfaste absolutisme de ma passion, apprendre à consentir aux contingences de la vie les sacrifices appropriés aux avantages que la sagesse, la fourbe ou le hasard mettent à même d'en tirer.

Or, loin de dominer Juliette, je la sentais qui m'échappait complètement. J'étais tout uniment mis de côté. Avec plus de détresse encore que d'humiliation, je me sentais écarté non pas même comme un obstacle ou une gêne, mais comme un fétu, une brindille, une poussière. Je n'étais rien, plus rien pour elle, vraiment rien. Pour

tout dire, elle ne m'aimait plus, si jamais elle m'avait aimé; elle ne m'aimait pas. Je n'osais encore m'avouer cette terrible réalité, je m'insurgeais de tout mon aveuglement contre l'évidence, mais le poids de mon anéantissement ne m'en écrasait pas moins. Juliette n'était plus à moi.

Je n'étais pas retourné à Dun depuis qu'elle m'avait refusé l'accès de sa maison. Je n'avais même plus le prétexte d'aller l'y prendre pour l'amener à Stenay, car elle disposait maintenant d'une automobile, quand ce n'était pas le prince lui-même qui allait la chercher ou la reconduire. Je m'y rendis pourtant, quelques jours après le fameux dîner, avide d'avoir avec Juliette une explication, qu'il m'était impossible de solliciter d'elle dans la dissipation turbulente et mondaine du casino.

Ah! cette maison de Dun, que d'heures enchanteresses j'y avais connues! J'en refranchis le seuil avec une mélancolie extrême. Je trouvai les Lormeau dans leur salle à manger, transformée, confortable et luisante de propreté. Les deux vieillards paraissaient très émus quand ils me reçurent. Sur la table étaient étalés plusieurs numéros de la *Gazette des Ardennes.*

— Ah! monsieur, me dit Mme Lormeau, les yeux brillants de larmes, Pierre est retrouvé!...

— Pierre? dis-je. Pierre Lormeau, votre fils?

— Notre fils, dit-elle, la voix mouillée.

— Notre fils Pierre, répéta le vieux Lormeau, la barbiche trmblotante.

Ils me montrèrent un numéro de la *Gazette des Ardennes* sur lequel vacillèrent leurs doigts flétris. Ce journal publiait depuis quelque temps des listes de prisonniers de guerre français en Allemagne, et, par cette

habile manœuvre, avait réussi à augmenter considérablement son tirage et à répandre jusque dans les moindres demeures des régions occupées sa propagande déprimante. Le nom de Pierre Lormeau, maréchal des logis au 21e dragons, figurait dans une liste du camp de Wittenberg, province de Saxe. C'était un des camps du féroce général von Z...

— C'est lui, c'est bien lui, larmoyait Mme Lormeau. Oh! monsieur, si vous pouviez nous faire avoir de ses nouvelles!... Maintenant qu'il est retrouvé, qu'on sait où il est, nous pourrions peut-être lui écrire, lui envoyer des colis... Il doit être bien malheureux!...

— Je m'en occuperai, dis-je, bien que toutes relations entre les prisonniers de guerre et les régions occupées soient strictement interdites.

— Oh! monsieur, fit alors le père Lormeau en me prenant la main, si vous faites cela, et quoique vous soyez un Allemand, nous vous bénirons.

Au même moment, Juliette survint. Elle eut un mouvement d'humeur en m'apercevant, mouvement qui s'accentua encore quand elle me vit plongé dans la *Gazette des Ardennes* avec son oncle et sa tante.

— Je voudrais vous parler, dis-je. Je suis venu pour cela.

— Soit, fit-elle, avec une sorte de résignation insolente. Si vous le voulez bien, nous passerons chez vous.

Je ne demandais que cela : me trouver un instant seul à seule avec elle.

Je revis ma chambre telle que je l'avais laissée; il y avait seulement un peu de poussière sur les meubles. Nous restâmes debout. Ce fut elle qui parla la première.

— Je vous prierai, me dit-elle sèchement, de ne pas

vous occuper de mon cousin, le maréchal des logis Pierre Lormeau. Je me charge de cette affaire, qui ne vous regarde pas.

— C'est juste, vous êtes maintenant toute-puissante, et votre intervention vaudra mieux que la mienne, répliquai-je amèrement.

— Ne reparlez jamais de Pierre Lormeau, je vous le défends, jeta-t-elle agressive.

Je me rappelai avoir eu autrefois l'impression qu'elle aimait peut-être Pierre Lormeau. Ce n'avait été qu'une rapide et fugitive conjecture, à laquelle j'avais attaché d'autant moins d'intérêt que je ne connaissais alors Juliette que par l'aspect peu séduisant sous lequel elle m'était apparue tout d'abord. Depuis, j'avais complètement perdu de vue ce personnage absent et lointain. Mais Pierre Lormeau ne me préoccupait pas. Pierre Lormeau n'était pas dangereux. Pierre Lormeau n'avait pas empêché Juliette de devenir ma maîtresse. Et cette subite évocation, dans ces nouvelles circonstances, était incapable de me distraire de l'obsession où j'étais que, si Juliette ne m'aimait plus, après s'être donnée à moi, c'est qu'elle aimait le Kronprinz, ou que, si elle ne l'aimait pas, elle était si heureuse d'avoir été distinguée par lui que sa félicité équivalait à de l'amour.

— Juliette!... balbutai-je extrêmement troublé et en essayant de lui prendre la main.

— Oh! non, fit-elle, je vous en supplie, pas de scène! Vous avez eu de moi ce que vous désiriez : c'est fini.

— Juliette ne prononcez pas de pareilles paroles, vous me fendez le cœur!...

— Je n'ai rien à ajouter, dit-elle froidement. Adieu.

Elle me tendit la main.

Mais je reculai. Je venais de voir briller à cette main une bague.

— Qui vous a donné ce bijou? m'écriai-je fou de jalousie.

Elle me regarda sourit perfidement et dit :

— Le Kronprinz.

— Vous l'aimez!... proférai-je d'une voix étranglée.

Il se passa alors une chose invraisemblable. Prise, à mon exclamation, d'un rire inextinguible, Juliette se laissa choir sans force sur un siège, secouée de longs éclats d'une gaîté extraordinaire.

Je la regardais stupide, ne parvenant pas à comprendre ce qui l'amusait pareillement.

— Non!... non!... non!... c'est trop drôle! se pâmait-elle. Non!... ce que vous me faites rire, mon cher!...

— Je ne vois pas... fis-je, déconcerté et un peu vexé.

— Vous ne voyez pas?... Eh bien, ne voyez pas! Cela m'est tout à fait égal!... Cela n'empêche pas que c'est extrêmement comique!...

Son accès d'hilarité reprit de plus belle.

— Mais enfin, dis-je, cette bague...

— Eh bien, oui, c'est lui qui me l'a offerte, lui, le Kronprinz!

— Juliette! fis-je sur un ton absurde de reproche, comment avez-vous pu accepter ce cadeau?... Vous qui n'avez jamais rien voulu recevoir de moi!

— C'est vrai, dit-elle en redevenant sérieuse, je n'ai encore jamais rien reçu de vous... Eh bien, si vous voulez vous me donnerez aussi quelque chose.

— Quoi?

— Quelque chose dont j'ai envie et qui me fera le plus grand plaisir.

— Quoi donc?

— Un revolver.

— Un revolver? fis-je surpris et un peu effrayé.

— Cela vous étonne? dit-elle. Il n'y a pourtant rien dans ce désir que de bien naturel. Depuis que vous n'êtes plus ici, je ne me sens pas en sécurité...

— Il ne tient qu'à vous...

— Oh! non, cela n'est pas en question. D'ailleurs, habiteriez-vous encore la maison que vous n'y seriez pas toujours. Je suis seule, avec mon vieil oncle et ma pauvre tante. Il n'y a pas d'armes dans la maison. La contrée est infestée de rôdeurs et de pillards. Or, grâce à vous, il y a maintenant ici beaucoup à piller. On le sait. C'est tentant. Un coup de main, un cambriolage est vite fait.

— On pourrait vous donner une garde.

— En effet, mais il y a autre chose. Depuis que je circule, si je puis dire, à visage découvert, on me regarde beaucoup. J'ai peur, je vous l'avoue...

— On n'oserait pas! m'écriai-je.

— Qu'en savez-vous? Je crois, moi, qu'on oserait. Pas tout le monde, évidemment. Mais il y a des risque-tout et des fous partout. Le pays est plein d'hommes en cantonnement. Il en passe chaque jour, chaque nuit des milliers sur la route. On les entend jurer, brailler, heurter aux contrevents. Il y a là des têtes... des têtes épouvantables, de véritables têtes de bandits de grands chemins...

— Oui, dis-je, vous avez peut-être raison. On ne sait pas ce qui peut arriver, et puisque la possession d'une arme vous rassurerait, c'est là l'important. Je vais vous remettre un revolver.

Outre mon browning d'officier, je portais habituellement sur moi un pistolet de poche de fabrication française, arme excellente, de forme plate, très sûre, à répétition semi-automatique et à tir très rapide. La poignée en était ciselée et damasquinée, avec des incrustations d'or. Je le lui tendis dans la gaine de peau grise qui le contenait.

— Oh! c'est ravissant, s'écria-t-elle en le tirant de son étui. C'est un véritable bijou!

— Et une pièce de précision. Avec cela, vous pouvez tuer un homme à trente pas comme à bout portant.

— Vous allez m'apprendre à m'en servir.

— Quand vous voudrez.

— Tout de suite.

Nous passâmes au jardin. Je lui montrai le maniement du bijou. Je le déchargeai et le rechargeai devant elle. Je lui en appris la manœuvre peu compliquée, la mise du levier sur la « sûreté » pour charger, puis sur le « feu » pour tirer, la prise de la poignée entre le pouce et les deux premiers doigts, la pression de la paume sur la culasse pour le départ du coup et son relâchement pour l'introduction automatique dans le canon de la cartouche suivante. Je tirai moi-même les cinq balles du magasin. Puis je lui remis ce que j'avais sur moi de munitions de cette arme, une boîte de vingt-cinq cartouches à balle blindée de 8 mm., chargées à poudre sans fumée. Sur mes indications, elle tira un dizaine de balles, les dernières assez adroitement et qu'elle plaça fort exactement dans un tronc d'arbre.

— Et si jamais quelqu'un vous attaque, lui recommandai-je, n'hésitez pas, surtout si c'est un soldat!

Au bout d'une demi-heure, Juliette déclara qu'elle en savait assez. Elle était enchantée.

— Quand vous aurez épuisé votre provision de munitions, je vous en fournirai d'autres, lui dis-je. Mais j'espère que vous n'aurez pas à en faire usage.

Elle me remercia vivement.

— Pour vous récompenser, me dit-elle, je vous prendrai demain pour partenaire au tennis de Son Altesse Impériale.

Je rentrai rasséréné à Stenay. Si je n'avais pas réussi dans ma tentative de rapprochement et si je n'avais en réalité obtenu aucune explication de la conduite de Juliette à mon égard, ma visite m'avait du moins rassuré sur les sentiments que je prêtais à ma maîtresse à l'endroit de mon impérial rival. Ces sentiments n'étaient point tels que je les supposais, et si Juliette allait certainement et de son plein gré tomber dans les bras du Kronprinz, ce n'était ni par amour, ni par inclination, mais peut-être par fantaisie et plus probablement par ambition. Dans ma débâcle morale, j'en étais presque à respirer de soulagement à cette pensée. Tout n'était donc pas perdu, comme j'avais pu le croire. Une lueur d'espoir renaissait dans mon cœur ulcéré. La passion du Kronprinz ne serait pas éternelle et, pour extraordinairement épris qu'il fût cette fois, son naturel volage finirait par reprendre le dessus. Peut-être alors pourrais-je... pourrais-je de nouveau...

Hélas! je n'étais pas au bout de mes mésaventures.

Le lendemain, après la partie de tennis, où Son Altesse

Impériale ne me fit pas trop grise mine, le baron von Werthau me prit à part pour me dire :

— Mon cher, j'ai à vous apprendre une nouvelle peu agréable : c'est que vous allez être très probablement renvoyé au front. Willy n'aime pas vous voir rôder à Stenay. Il s'imagine que c'est votre présence qui retient Mlle Rossignol de franchir le Rubicon avec lui.

— Soit, dis-je en m'efforçant de recevoir dignement ce nouveau coup du sort; je suis au service de Sa Majesté l'Empereur et j'irai faire mon devoir où l'on m'enverra.

Von Werthau me serra silencieusement la main.

Deux jours après, je recevais, en effet, l'ordre d'aller me mettre à la disposition du général von Lochow.

Il n'était bruit, comme bien on pense, à Stenay, que de la nouvelle toquade du prince. Aussi ne fus-je pas étonné, la veille même de mon départ et comme je dînais pour la dernière fois au casino, de surprendre ce fragment de dialogue :

— ...Et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'elle couchera au Château.

— Ce n'est pas possible!... Blanche Desserey ellemême n'y a jamais couché!

— C'est comme je vous le dis. On a vu apporter aujourd'hui une malle de Dun... D'ailleurs, il n'y a personne au Château, en ce moment, que le vieux prince de Schaumbourg-Lippe... Le général est parti pour le Grand Quartier, à Mézières.

— Eh bien, c'est du propre!... Si jamais l'Empereur l'apprend, il entrera dans une belle colère!...

Le général von Lochow exerçait depuis trois mois le commandement des opérations sur la rive droite, où il

avait succédé au général von Mudra. J'allai me mettre à ses ordres à son Quartier de Nouillonpont, près de Spincourt. Il m'envoya au Kommando du Groupe d'attaque de l'Est, à Damvillers. Je revenais ainsi dans la région où je me trouvais lors de la grande offensive de février contre Verdun.

Le coûteux enlèvement du fort de Vaux avait galvanisé l'ardeur belliqueuse de l'armée. Après les énormes sacrifices déjà consentis, aucune hécatombe nouvelle ne devait sembler trop chère pour venir enfin à bout de cette infernale entreprise. Maintenant qu'était tombé le second pilier de la défense fortifiée de la place maudite, l'espoir reprenait plus farouche et plus violent d'en abattre les derniers bastions. On s'acharnait sur Thiaumont, sur le bois de Nawé, sur le ravin de la Dame, sur le bois de la Caillette, sur Fleury; on s'infiltrait dans le bois Fumin, dans le bois de Vaux-Chapitre, dans le bois de la Laufée; il fallait arriver à la côte de Froide-Terre, emporter les forts de Souville et de Tavannes, pour frapper ensuite la forteresse au cœur. Rivure de cet éventail de mort, Douaumont solidement tenu en notre main, en dominait de sa crête osseuse les branches macabres. Le sang dégoulinait de tous les interstices et de toutes les rainures. Brûlée d'obus, la terre tremblante semblait n'en boire jamais assez pour étancher sa fièvre. Chaque motte recélait un débris humain cent fois retourné. Le roc à nu affleurait partout comme l'ossement, le brasier consumait le charnier et la couche de la mitraille se mêlait à la couche de cendre. D'une rive à l'autre, le monstrueux étal, qui sans cesse se lavait et se relavait de flammes, avait déjà vu immoler plus de quatre cent mille des nôtres. Les Français devaient en avoir sacrifié

presque autant. Huit cent mille victimes avaient répandu leurs entrailles sur l'autel fumant de Verdun.

Et pendant ce temps-là, le joyeux boucher, dans sa Capoue délicieuse de Stenay, jouait au tennis, montait ses chevaux de luxe, conduisait ses automobiles, promenait ses chiens, baisait ses maîtresses, menait le plus allègrement du monde sa vie de plaisir, fuyant le contact brutal de l'abattoir pour se borner à suivre de loin, d'une lorgnette impatiente ou ennuyée, le spectacle de la tuerie! Pendant ce temps, et durant que des millions d'hommes, ses semblables, se saignaient pour lui, ou à cause de lui, souffraient, gémissaient, hurlaient, se tordaient de faim ou de soif, haletaient sous les intempéries, grelottaient de peur, s'asphyxiaient, se massacraient, s'écharpaient, tombaient, crevaient ou pourrissaient, l'impérial héritier du Seigneur de la guerre soignait précieusement et maintenait en forme sa sportive personne, ondoyait son corps de parfums, ornait ses doigts de bagues, ses poignets de bracelets et s'adonnait éperdument aux jeux absorbants de l'amour.

Tandis que, dévoré d'insomnie dans mon abri, j'entendais les ululements lugubres des obus français et que je sursautais névralgiquement au tonnerre de leurs explosions, mon imagination torturée se représentait en traits de feu ce qui se passait peut-être à ce moment même dans l'intimité confortable du château des Tilleuls. Je voyais la grande et belle chambre à coucher du prince, avec ses fenêtres ouvertes sur le parc plein de silence, de nuit et d'odeurs de fleurs, son superbe lit de milieu au fastueux baldaquin vert en tapisserie doublée de soie, son plafond peint en ciel d'azur semé d'oiseaux, sa vaste cheminée de marbre noir surmontée de deux hauts por-

traits bourgeois en costumes Louis-Philippe. Dans cette chambre, devant ce lit, je voyais l'image de Juliette en chemise, telle qu'elle m'était apparue à Dun sur le seuil de sa porte, sous la lueur des étoiles et les trilles du rossignol... Je voyais flotter ses cheveux, blanchir son épaule, pointer son sein... L'horreur m'étreignait alors; je ne pouvais en supporter davantage, et je mordais mon oreiller de paille en hurlant mon désespoir comme un blessé dans le lourd grondement de la canonnade.

Un soir, — c'était le troisième depuis mon arrivée à Damvillers, — n'en pouvant plus, presque fou de ne rien savoir, je sautai dans un fourgon qui roulait dans la direction de Dun-sur-Meuse, incertain de ce que je voulais, sans but précis, peut-être avec le seul instinct d'aller rôder comme une bête farouche autour de la demeure où j'avais connu tant de joies. Le crépuscule était encore clair; une brume légère enveloppait les bois assombris et les coupes des foins; une rumeur de camp et des relents d'essence s'élevaient des villages traversés. Je descendis à Milly, où la voiture bifurquait sur Mouzay, et je fis le reste de la route à pied.

Bientôt la grosse église de Dun m'apparut sur sa butte comme une ombre massive.

Tandis que je longeais le pourtour de la colline, un homme qui marchait devant moi émergea tout à coup du brouillard et se retourna à mon pas. J'entrevis un instant une face émaciée et dure, couverte de poils mal poussés autour d'une moustache drue. Les oreilles étaient prises dans une sorte de bonnet de paysan allemand, dominant une silhouette de houppelande guenilleuse et plaquée de boue sèche, qui avait pu être un manteau gris de soldat.

— *Werda?* m'écriai-je en sortant mon revolver.

L'homme disparut dans le fossé. Un coup de feu partit. Une balle siffla le long de ma casquette.

— Français, andouille! claqueta une voix gouailleuse.

Je m'élançai du côté où l'homme s'était éclipsé. Je crus voir bouger un buisson, ondoyer des herbes; quelque chose de bossu roulait à travers champs.

— Prisonnier français évadé, bougre de salaud!... persifla la voix de plus loin.

J'envoyai dans sa direction, au jugé, deux coups de mon browning. Un rire railleur y répondit, suivi de cette exclamation plus lointaine encore :

— A mort, les Boches!...

Je repris mon chemin, l'œil aux aguets, l'oreille sur le qui-vive. Je n'entendis plus rien. Les premières maisons du bas Dun se montrèrent. Je rejoignis la route venant de Stenay. Je passai devant la Kommandantur, toute éclairée, puis devant les ruines noires du moulin. Les maisons, bondées, dormaient déjà secouées de ronflements. Je reconnus le pont biais, le casino du Grand Cerf dont les volets fermés laissaient filtrer de la lumière, la mairie-hôpital avec son long balcon... L'obscurité était tombée, mais une lune mate nimbait d'une luminosité trouble la petite ville et son paysage meusien. Mon pas se ralentissait à mesure que j'approchais de la maison des Lormeau. J'en revis enfin, non sans une étrange émotion, le toit dodu à comble brisé, les lourdes cheminées à souches de briques, la façade sur la rue, éteinte et fermée.

Devant la porte stationnait une automobile du prince. Deux hommes étaient arrêtés à l'angle de la maison.

Ils semblaient en conciliabule ou en observation. Je crus discerner dans ces deux silhouettes sournoises le lieutenant de police Moral et l'un de ses agents. Je fis un crochet pour les éviter.

Nerveux et irrésolu, je dépassai d'une centaine de pas la maison, puis, brusquement, je me jetai dans les terrains buissonneux qui séparaient la route de la rivière. Par la berge de la Meuse je revins jusqu'au bas du jardin. J'y pénétrai en escaladant le mur bas qui bordait la rive desséchée. Je retrouvai le banc d'où nous avions contemplé la Meuse encore débordée, la Meuse où tremblaient des étoiles. Je remontai lentement vers la maison, dont la forme imprécise croissait entre les arbres. Les fenêtres de la chambre de Juliette, seules éclairées, diluaient sur les premières plates-bandes leur clarté bleue.

Tandis que je me rapprochais, il me sembla voir flotter des ombres dans le jardin. Je distinguai vaguement, l'un après l'autre, trois hommes postés dans les ténèbres.

Comme je m'arrêtais, interdit, une lampe électrique partit tout à coup à deux mètres de moi, m'inondant de sa projection, et une voix rauque s'écria en sourdine :

— Tiens, c'est vous, *Herr Oberleutnant!*...

Dans la pénombre formée par le jet je vis apparaître la face hideuse du policier Klein, que déridait un sourire ambigu.

— Qu'est-ce que vous faites ici? sursautai-je.

— Parlez plus bas.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Herr Klein?

— Vous le voyez, *Herr Oberleutnant*, je remplis les devoirs auxquels m'appellent mes fonctions.

— Que voulez-vous dire?

— J'exerce mon service de surveillance.

— Je ne vois pas...

— Toutes les maîtresses du Kronprinz sont surveillées, et la demoiselle Rossignol comme les autres.

— Elle n'est pas sa maîtresse! râlai-je presque malgré moi.

— Elle va l'être, proféra le sbire avec un rictus cynique. Mais que cela ne vous empêche pas de rentrer chez vous, *Herr Oberleutnant*... car je suppose qu'ici vous êtes encore chez vous? ajouta-t-il perfidement.

— Je suis chez moi, affirmai-je. Bonsoir.

La lampe s'éteignit. Je me dirigeai malaisément du côté de ma chambre, dont je n'eus qu'à ouvrir la porte-croisée, qui n'était pas fermée à clef à l'intérieur. Un mince rais de lumière traversait la pièce. Il provenait du trou d'obus de la paroi qui m'avait si souvent servi d'observatoire. Je m'en approchai sans bruit et allai y poser mon œil comme autrefois.

Juliette était debout au milieu de la chambre, en chapeau et en cache-poussière, prête à partir. Auprès d'elle, dans une attitude de supplication et comme l'entourant de gestes désolés, se tenaient son oncle et sa tante, M. et Mme Lormeau. J'avais sous mon regard une bonne partie de la pièce, une de ses fenêtres et un battant de la porte-croisée. Je prêtai l'oreille.

— Ma décision est prise, disait Juliette d'une voix calme, un peu dure; elle est irrévocable.

— Ma pauvre enfant! ma pauvre enfant!... gémissait Mme Lormeau.

— Elle est prise depuis longtemps; je l'ai longuement mûrie; rien ne peut plus m'arrêter. J'irai.

— Oh! non... non...

— J'irai.

— Juliette... ma petite Juliette, je t'en supplie!... Attends... attends encore!...

— Juliette!... mon enfant!... implorait à son tour le vieux Lormeau.

— Je n'attendrai plus. J'ai déjà trop tardé. J'aurais pu ne pas différer tant. Je n'hésitais pas, mais je n'avais pas encore tout le courage qu'il fallait. Maintenant je suis prête. Il le faut. C'est pour ce soir.

— Pour ce soir, mon Dieu!...

— Si je tardais encore, les circonstances pourraient ne plus être aussi favorables. Il y a combien de mois que je prépare si patiemment, si minutieusement tout cela!... Dès le moment où j'ai pu entrevoir la possibilité d'aborder un jour cet homme, le projet est né en moi. C'était, vous en souvenez-vous, un peu avant l'attaque de Verdun. Cela a commencé avec la boucle de cheveux que j'ai donnée à l'officier d'ici, vous rappelez-vous?... Depuis, que de choses! que d'événements!... Combien j'ai dû avoir de courage! Combien j'ai eu à surmonter de dégoûts! Que d'affreux moments il m'a fallu passer!... Et maintenant que je suis au bout, maintenant que je touche au but, je renoncerais?... Jamais! s'écria-t-elle avec une farouche énergie.

— Réfléchis... réfléchis encore, mon enfant!... Ce que tu veux faire est épouvantable!...

— Ce que je veux faire est juste. Ce que je veux faire est à présent pour moi quelque chose de sacré.

— Tu cours à la mort, mon enfant, prononça le vieux Lormeau.

— Je le sais. J'ai donné ma vie.

— Oh! c'est horrible!... c'est horrible!... sanglotait Mme Lormeau au comble de l'angoisse.

— Non! non! se raidit Juliette. Il y a maintenant trop de sang versé, trop de deuils, trop de pleurs, trop de maisons brûlées, trop de femmes souillées, trop d'infamies et trop de crimes. L'humanité a été assez offensée!...

— Hélas! mon enfant, dit M. Lormeau, si ton acte pouvait mettre fin à la guerre! Mais il restera inutile. Quand tu aurais supprimé cet homme, la guerre n'en continuera pas moins, aussi féroce et aussi monstrueuse qu'avant. Un bandit de supprimé, un autre bandit le remplace.

— Sans doute, fit Juliette avec une exaltation concentrée, et je ne me flatte pas que mon acte change quoi que ce soit au cours de la guerre. Il sera vain et inutile, soit! Je veux quand même l'accomplir. Je me le suis imposé et je l'exécuterai. Si toutes les femmes de France. si tous les hommes de France s'étaient dit : J'en aurai un, au moins un, n'importe où, n'importe quand, à la première occasion; si chacun se l'était juré comme moi, oui, cela changerait peut-être quelque chose. Eh bien, moi, dussé-je être la seule, je tuerai un Allemand. J'ai mis cela dans ma tête, c'est une idée fixe. Je tuerai un Allemand. Et celui que je tuerai, je l'ai choisi, je le tiens, je le veux, c'est celui-là!... J'abattrai le Kronprinz d'Allemagne!...

A ce moment, je vis transparaître à travers la guipure de la fenêtre de Juliette le mufle hyéneux de Klein. Il disparut. Trois fois je le vis reparaître et disparaître, et je compris que quand le facies sinistre n'était pas à la vitre, l'oreille était appliquée à la boiserie. Je fus pris d'une frayeur mortelle.

Une crise de larmes de Mme Lormeau avait interrompu la déclaration enflammée de Juliette.

— Qu'allons-nous devenir? se lamentait la vieille dame. Que va-t-il nous arriver à tous?... Et Pierre?... Pierre!... Juliette!... Juliette, tu oublies Pierre!... Pierre qui souffre dans les prisons d'Allemagne!...

A l'évocation du nom de son fils, le vieux Lormeau se prit le front, et sa barbiche trembla atrocement.

Juliette était devenue toute pâle et ses mains se portèrent à ses yeux.

Il y eut un silence plein d'angoisse.

— Oui, oui, fit enfin Juliette d'une voix très basse, c'est cruel... c'est plus cruel encore que je ne le supposais...

— Juliette!... supplièrent les deux vieillards d'une même imploration.

Juliette se redressa, essuya ses yeux qui prirent un air d'extase et un éclat étrange, et elle dit :

— J'ai beaucoup pensé à Pierre... Pierre n'a pas quitté ma pensée un seul instant... Eh bien, je puis dire... je sais... je suis sûre... si Pierre était là, il m'approuverait...

Elle s'arrêta. Un sanglot l'étouffait. Le vieux Lormeau dit seulement :

— Mais Pierre n'est pas là.

Mme Lormeau se tordait les mains :

— Dieu!... Dieu!...

Un bruit de pas se fit entendre dans l'intérieur de la maison.

Les Lormeau et Juliette se regardèrent avec inquiétude. Puis le vieux Lormeau, se décidant, alla lentement ouvrir la porte qui donnait sur le vestibule.

Alors on vit entrer une houppelande terreuse et une tête hirsute, coiffée d'un bonnet de paysan. Je reconnus le prisonnier français qui avait tiré sur moi sur la route de Dun.

L'homme fit le salut militaire et dit :

— Bonsoir, la compagnie!

— Qui êtes-vous? demanda M. Lormeau, d'une voix altérée, tandis que les deux femmes considéraient cette entrée avec effarement.

L'homme répondit :

— Un poilu français.

— D'où venez-vous?

— D'Allemagne.

— Vous êtes... un prisonnier de guerre évadé?

— Vous l'avez dit.

— Et... et de quel camp... De quel camp vous êtes-vous enfui?

— Du camp de Wittenberg.

Tremblante d'émotion, Mme Lormeau s'avançait vers lui les mains jointes :

— Oh! monsieur... monsieur...

L'homme la rabroua familièrement :

— Non, non, la bonne dame, faut pas me dire monsieur... Je ne suis pas un monsieur... On m'appelle Jean Coquard... Coquard, l'ami Coquard du quartier des Epinettes, à Panam... Avec moi, pas de façons, on n'est pas des embusqués.

— Alors, puisque vous venez du camp de Wittenberg, vous avez peut-être connu mon fils... Pierre Lormeau, le maréchal des logis Pierre Lormeau?...

— Et comment donc! C'était mon copain. Je viens de sa part.

— Oh! mon Dieu!... Vous connaissez mon fils!... Comment va-t-il?... que fait-il?... est-il bien malheureux?...

— Voilà. Faut vous dire, ma bonne dame...

Il s'interrompit, jeta un regard soupçonneux autour de lui et demanda :

— On peut parler au moins? Y a pas de mouches par ici?

— Soyez sans crainte. Cette pièce n'est pas sur la rue. On n'entend rien et il n'y a personne dans la maison.

— Ben voilà. Faut vous dire, ma bonne dame, que dans les camps des Boches, c'est pas drôle. Faut même vous expliquer que c'est infect. Ils vous tiennent dans des baraques sans air ni eau, où on étouffe en été et où on claque de froid en hiver. Ils vous font coucher sur des sacs de copeaux pourris, où vous n'avez pour vous caresser que les totos et les gaspards. Ils vous forcent à turbiner des quinze heures de suite les pieds dans la flotte. Ils vous assomment de coups et vous envoient des pointes de baïonnettes par les reins. Ils ont toutes sortes de supplices : ils ont la schlague, le pivotage, le pilori, le cachot de rigueur. Puis, ils ont le poteau. Si, avec cela, ils vous nourrissaient : mais allez-y voir, rien à bouffer que des briques, et si on ne recevait pas de temps en temps un colis de Genève ou de Lyon, y aurait qu'à crever de faim. Puis ils vous empoisonnent de leurs sales maladies : la jaunisse, la peste, le typhus, et y en a beaucoup qui y laissent leur peau. Bref, ce sont des gens qui ne savent pas vivre; pour tout dire, ce sont des Boches. Alors voilà, nous avions fait avec quelques bonhommes le complot de nous enfuir de cette galère. Il y avait le gros Bouldingue, qu'on appelait toujours le gros Boul-

dingue, quoiqu'il fût devenu sec comme un hareng saur, le biff Lapoule, l'artiflo Couture, le caporal Saunier, du 20e chasseurs, et y avait le maréchal des logis Lormeau...

— Pierre... marmotta Mme Lormeau suspendue aux lèvres du narrateur.

— Le maréchal des logis, qu'était un zigoteau à la hauteur, continua l'évadé Coquard, avait manigancé toute la combine. On avait réussi à cacher une paire de cisailles, rapport aux barbelés, et deux revolvers, en cas de rouspétance des sentinelles. Je ne vous raconte pas le menu, ce serait trop long. Bref, on avait mijoté ça pendant un mois, et on n'attendait plus qu'une bonne occase, quand, par malheur fatal, un de ces cochons de gardiens boches, qui avait dû flairer l'affaire, découvrit le pot aux roses. Le pot aux roses, c'étaient les deux revolvers. On arrête Lormeau; on le boucle au cachot; puis, comme on ne connaissait encore que lui, on le colle au poteau, pour lui faire avouer ses complices. Là, au poteau, on le laisse attaché trois jours, trois jours de vingt-quatre heures, les cordes dans les muscles, sans pain ni eau, par un froid de canard. Comme il ne voulait pas donner les camaros, on se met à le passer à la tranche de sabre et à lui donner des coups de matraque sur la tête...

— Ho!... ho!... ho!... hurla effroyablement Mme Lormeau, comme si elle recevait les coups elle-même, pendant que le vieux Lormeau serrait les poings et que Juliette, jusque-là impassible, tremblait des paupières.

— Alors, pour arrêter ces brutes, nous décidâmes, ceux du complot, d'aller chez le commandant de camp pour nous livrer. On lui fit passer un mot et les cinq signatures par le sergent boche du baraquement. Le commandant envoya un capitaine et dix soldats pour nous

saisir. Mais ils ne lâchèrent pas le maréchal des logis pour ça. Ils le délièrent du poteau, c'est vrai. Ils lui ont donné une demi-heure pour ranger son barda, se confesser et nous dire adieu. Puis ils l'ont emmené dans le cimetière du camp, et là, vers le fond à gauche, où il y a une longue tranchée, devant le parapet de terre et la fosse toute prête derrière, les Boches l'ont fusillé.

Il y eut un cri terrible. Mme Lormeau tomba à genoux, en hoquetant spasmodiquement :

— Pierre!... mon petit!...

Le vieux Lormeau répéta comme hébété :

— Ils l'ont fusillé!...

Sur quoi l'évadé Coquard observa sans se troubler :

— Voilà comme ils sont, les Boches.

Puis il ajouta :

— Ils en ont fusillé encore un, le biff Lapoule. Comme ça, il y en avait deux : un par revolver. Nous autres, Saunier, Couture, le gros Bouldingue et moi, ils nous ont affligé vingt et un jours de rigueur, puis il nous ont planqués pour deux mois au détachement de travail de la mine de sel de Schlettau.

Il s'arrêta un instant pour tirer un couteau de sa poche, l'ouvrir et découdre un coin de la doublure de son manteau, d'où on le vit extraire un bout de papier moisi plié en deux, tandis qu'il reprenait :

— Alors voilà, je viens de la part du maréchal des logis Lormeau et je vous apporte sa dernière babillarde. Il l'a écrite devant moi pendant la demi-heure que lui ont donnée les Boches. Il m'a dit en me la confiant : « Ami Coquard, si tu as plus de chance que moi et que tu trouves un jour moyen de te sauver de leur bagne, tâche de passer par mon patelin. Tu la remettras à mes

pauvres vieux. » Alors, comme on a monté plus tard une autre combine qui a réussi, j'ai arrangé de faire la route par chez vous, pour accomplir le vœu suprême de mon copain. Et me voilà.

Il remit la lettre à Mme Lormeau, qui la couvrit de baisers en poussant des sanglots déchirants. Comme elle était hors d'état de la lire, elle la tendit à son mari. Celui-ci la prit entre ses doigts flageolants, la déplia, la regarda un moment et dit :

— L'écriture est grosse et pleine de taches, mais c'est bien la sienne. Pourquoi est-elle ainsi... rousse?

— Faut vous dire, expliqua Coquard, qu'on n'avait là ni plume, ni encre... ni rien pour écrire... vous comprenez, après notre affaire!... Alors le maréchal des logis a pris un éclat de bois dans la paroi et il a écrit avec le sang qui lui coulait partout... et je vous assure qu'il y en avait plus que d'encre dans un encrier...

Les mains du vieux Lormeau vacillèrent plus fortement. Comme les larmes lui voilaient les yeux et qu'il ne pouvait pas lire lui non plus, il tendit à son tour le papier à Juliette.

Après avoir reçu la lettre, Juliette se signa. Puis elle lut d'une voix trouble :

Ma dernière pensée est pour mon père et ma mère, que j'ai tant aimés. Ma dernière larme est pour Juliette, que j'aurais tant voulu pouvoir aimer. Mon dernier battement de cœur est pour mon pays, que j'aurais tant désiré voir vainqueur. Je meurs dans l'espoir qu'il redeviendra tout entier libre et français. Adieu.

PIERRE.

Un lourd silence suivit, coupé seulement par les sanglots de plus en plus éteints et désespérés de Mme Lor-

meau. Puis on entendit Juliette, qui avait porté elle aussi à ses lèvres la lettre sanglante, prononcer sourdement :

— Pierre, tu seras vengé!

Alors le vieux Lormeau, dont la barbiche cessa tout à coup de trembler, s'approcha d'elle, leva les mains sur son front comme pour la bénir, et dit :

— Va, Juliette, va, mon enfant... Nous aussi, nous t'approuvons.

L'évadé avait considéré cette scène d'un air sympathique et satisfait. Quand il entendit Juliette parler de vengeance, son œil brilla dans ses poils. Son attention se porta alors sur la jeune fille et, après la bénédiction du père Lormeau, il s'approcha d'elle et lui déclara :

— Vous voulez le venger : vous êtes une brave gosse. Allez-y, que je vous dis moi aussi! Tâchez d'en saigner un, et un bon. Et si vous pouvez avoir un officier le ratez pas : ce sont les plus bandits de tous.

Juliette répondit :

— Ce sera un officier :

— Bravo! Les Boches, voyez-vous, mam'zelle, faudrait tous les saigner : je les connais, y en a pas un qui vaille quelque chose. Pour ma part, j'ai mon compte : j'en ai brûlé cinq à la guerre et j'en ai zigouillé deux en m'évadant. Et je ne dis pas que je n'en descendrai pas encore un à la première occase après la paix, quelque part, à Paris. Car moi, voyez-vous, mam'zelle, je ne ferai jamais la paix.

Juliette lui prit la main et dit :

— Merci... merci de ce que vous avez fait pour nous. Vous avez été d'un courage extrême en venant jusqu'ici. Qu'allez-vous faire maintenant?

— Oh! c'est bien simple. A présent que ma mission est remplie, je m'en vais rejoindre les lignes françaises.

— Vous savez que c'est très difficile par ici. Nulle part il n'y a plus de troupes que sur ce point du front.

— Ce n'est pas pour me gêner. Vous frappez pas. Je me glisse partout, moi; je passe partout. Je ne suis plus un homme, je suis une bête. Je leur brûlerai la politesse, aux Boches. J'ai tiré deux ans de service à Verdun, je connais le pays comme si j'y étais né. La rivière est là tout près, est-ce pas?

— Vous la trouverez au bas du jardin. N'avez-vous besoin de rien?

— De rien. Quand j'ai besoin de quelque chose, je le prélève sur l'ennemi.

Il serra la main au père Lormeau, regarda Mme Lormeau prostrée à terre en secouant la tête d'un air attristé, puis il dit à Juliette :

— Permettez-moi, mam'zelle, de vous embrasser. Ça me portera chance.

Il s'essuya les lèvres d'un revers de manche et lui plaqua un baiser sur la joue.

— Savez-vous que vous êtes une chouette môme, fit-il, gironde, pépère et bien balancée?... Quand vous aurez réussi votre coup et qu'on aura fichu ces nom de Dieu de Boches dehors, tâchez un jour de venir me retrouver chez le grand Jules, *au Lapin qui miaule*, vers la porte de Saint-Ouen... Vous n'aurez qu'à demander Coquard... l'ami Coquard... On me connaît dans le quartier!... Je vous reverrai avec plaisir et je vous présenterai aux aminches.

Il reboucla sa houppelande, rabattit son bonnet, ouvrit la porte-croisée et s'enfonça dans la nuit.

Tout aussitôt, des cris éclatèrent. On entendit un bruit de bousculade et de piétinement. Plusieurs coups de feu retentirent. Juliette et le père Lormeau se regardèrent une seconde interdits, puis voulurent se précipiter au dehors.

Mais, au même instant, la porte et les fenêtres sautaient. Une douzaine de policiers pistolet au poing, se ruaient dans la chambre, en même temps que l'aboiement rauque de Klein commandait :

— *Darauf los!... Alles festgreifen!...*

Deux autres policiers pénétraient chez moi, la lampe à la main :

— Fâchés de vous déranger, *Herr Oberleutnant*... La porte ci-contre va bien dans l'intérieur de la maison?

— *Ja, ja,* bégayai-je, la tête tourbillonnante.

Ils s'y engouffrèrent, tandis que je m'enfuyais bouleversé d'horreur.

Dans le jardin je trébuchai contre un corps. C'était un des hommes de Klein, qui râlait, la tête dans le buisson de lilas. Je gagnai la campagne. J'errai longtemps au hasard, inconscient de moi-même. Etais-je en aval ou en amont de Dun? Je n'en savais rien. A un moment je me trouvai sur la grande route de Verdun. Un long serpentement de convoi l'encombrait. Les fourgons roulaient lentement les uns derrière les autres dans la direction du sud, chargés et bondés de matériel, de ballots, de caisses, de sacs, sur lesquels dormaient des hommes affalés. Le bruit de leurs roues et de leur machinerie se confondait avec le foudroiement lointain de la canonnade.

Lorsque le jour parut, je reconnus que j'étais dans les environs de Vilosnes. Je revins par le chemin de halage.

L'eau était olivâtre, luisante, striée de mordorures par les premiers poudroiements de l'aurore. Les toitures ruinées du quartier de l'Ile m'apparurent, groupées autour du petit clocher de la chapelle Saint-Claude. Je passai le pont de l'écluse, puis le pont biais. Quatre heures sonnèrent à l'horloge de la mairie.

Comme le soleil commençait à jaunir l'abside brisée de Notre-Dame de Dun, je me retrouvai devant la maison des Lormeau. Des sentinelles en gardaient les abords. J'entrai. Tout était silencieux. Il n'y avait plus personne. Les portes étaient ouvertes et les pièces dans le plus grand désordre. Les meubles étaient fracturés et les placards forcés. Tout avait été remué, fouillé, mis sens dessus dessous. Ma chambre même n'avait pas été respectée. La literie était éparpillée, les tiroirs béaient, la bibliothèque jonchait le sol.

J'étais dans un état étrange, j'aurais voulu pleurer, crier, ma gorge était contractée et douloureuse. Mais il fallait partir; je devais rentrer à Damvillers, après cette nuit horrible. Je jetai un dernier regard sur ces choses éparses. Et revoyant avec angoisse, l'espace d'une minute, tout ce qui avait palpité de ma vie entre ces murs maintenant déserts, j'emportai comme souvenir le tome de Racine qui contenait la tragédie d'*Iphigénie*.

V

Je ne pus supporter longtemps l'incertitude où j'étais sur le sort de Juliette. Je revins quelques jours plus tard à Dun, dans le dessein de m'enquérir des suites de ce dramatique événement, avec la plus grande discrétion toutefois et en prenant garde de ne pas éveiller la suspicion par une investigation trop apparente. Je devais déjà m'estimer heureux de ne pas avoir été impliqué dans cette affaire, en somme extrêmement grave, puisqu'il ne s'agissait de rien de moins que d'un attentat contre la vie de Son Altesse Impériale.

La maison était fermée. J'appris au casino du Grand Cerf qu'elle avait été déménagée et vidée. On n'avait pas d'autre renseignement et on ignorait tout des circonstances de l'incident.

A la Kommandantur, on ne savait rien ou on ne voulait rien dire. Seul, le lieutenant de police Moral me confirma l'arrestation des trois personnes qui habitaient la maison. Mais il prétendit ne posséder aucune information subséquente.

— Si vous tenez à en savoir davantage, me dit-il, adressez-vous à l'inspecteur Klein ou au directeur de la police secrète de campagne, le major Bauer.

C'est tout ce que je pus recueillir à Dun. Pour

apprendre quelque chose de plus, il me fallait aller à Stenay.

Aborder l'inspecteur Klein me paraissait difficile et même dangereux. Je me méfiais de ce terrible et répugnant individu comme du diable. Mais, à y réfléchir, il était clair qu'il y avait quelqu'un qui savait la vérité, quelqu'un qui avait tout intérêt à la connaître, quelqu'un qui avait dû se faire exactement renseigner et qu'il serait moins périlleux d'interroger que les gens de police. Ce quelqu'un, c'était le Kronprinz. Le Kronprinz devait tout savoir.

Qu'avait-il dit, le fameux soir où il avait attendu vainement Juliette au château des Tilleuls? Dans quelle impatience, dans quelle inquiétude, dans quelle rage n'avait-il pas dû tomber en ne la voyant pas arriver? Il avait dû tempêter, crier, mettre sur pied tout son personnel. La nuit même il avait dû apprendre ce qui était survenu. Il avait fallu le mettre au courant, lui donner des explications. Fier de son exploit, avide de se faire valoir, Klein en personne avait dû s'empresser de glorifier aux yeux du prince sa diligence, son habileté, l'importance de ses services et revendiquer l'honneur de lui avoir sauvé la vie. C'était certain. Peut-être alors le Kronprinz était-il lui-même intervenu, avait-il pris de son propre chef une décision. Quoi qu'il en fût, le Kronprinz n'ignorait rien, le Kronprinz savait tout.

Depuis quinze jours je vivais ainsi dans cette cruelle perplexité, quand, un matin, le major Wetzell, chef d'état-major du général von Lochow, me fit appeler et me confia la mission d'aller porter au Quartier Général de Stenay une serviette de documents sur les opérations de la rive droite.

Je partis sans retard sur une voiturette du Kommando, et, une heure après, je descendais devant le bâtiment occupé par les bureaux du général Schmidt von Knobelsdorf. C'était le 1er juillet.

Je venais de traverser la cour d'entrée et je m'engageais dans l'escalier qui, du vestibule voûté du rez-de-chaussée, montait au premier étage où se trouvait le cabinet du général, quand je vis descendre, haut, raide, maigre, appuyé sur sa canne, le vieux maréchal von Haeseler. Je me rangeai, le gant à la tempe, pour laisser passer ce glorieux débris. Le vieux Gottlieb était presque effrayant avec son visage semblable à une tête de mort, ses petits yeux fixes enfoncés dans leurs orbites et les mèches blanches qui coulaient de son casque à pointe. Il passa devant moi sans daigner me saluer, sépulcral et squelettique.

Je me secouai comme après une douche d'air glacé.

Je dus attendre assez longtemps dans la salle où travaillaient les secrétaires d'Etat-major, salle qui précédait immédiatement le cabinet particulier du général. On me dit que le général était en conversation téléphonique avec Mézières. Il me reçut enfin. Il avait l'air extrêmement préoccupé. Il prit possession des documents dont j'étais porteur, puis, après m'avoir posé quelques questions sur ce qui se passait à Damvillers, il me dit :

— Restez-vous ce soir à Stenay?

— Je suis à vos ordres, Excellence.

— Ne partez que demain. Je vous chargerai d'instructions pour le Kommando. Venez les prendre demain matin à dix heures.

— A vos ordres, Excellence.

Comme je claquais des talons et que je m'apprêtais à

prendre congé, le Kronprinz entra cavalièrement dans le cabinet, fringant, botté à l'écuyère, la cravache sous l'aisselle, suivi de deux de ses lévriers.

— Rien de nouveau, général? demanda-t-il.

— Rien de nouveau, Altesse Impériale, répondit le général Schmidt von Knobelsdorf.

Le Kronprinz m'aperçut alors.

— Tiens, Hering!... s'écria-t-il joyeusement en s'avançant vers moi la main tendue. Comment cela va-t-il, mon cher? Cela me fait plaisir de vous voir!...

Puis, passant son bras sur le mien et m'entraînant dans la salle voisine :

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, cher ami... Vous savez, quand vous voudrez revenir à Stenay, vous n'avez qu'un mot à dire.

— Je suis confus, Altesse Impériale...

— Non, non, je vous aime beaucoup. C'est une affaire entendue. Quand vous voudrez.

— Pardonnez-moi, Altesse Impériale, fis-je, très ému... Après le malheur qui est arrivé...

— Quel malheur?

— Mais, Altesse Impériale... l'arrestation de Mlle Rossignol...

—Tiens, c'est vrai! s'écria Willy du ton le plus dégagé. Pauvre fille!... Faut-il être assez bête aussi..

— Permettez-moi de vous demander, Altesse Impériale, dis-je, feignant la plus grande ignorance... permettez-moi de vous demander pourquoi... pourquoi elle a été arrêtée?...

— Des sottises!... Figurez-vous, mon cher... il paraît qu'elle faisait des signes aux aviateurs et qu'elle cachait

chez elle des prisonniers évadés... Ah! ces Françaises, toutes les mêmes!...

Je compris qu'on avait jugé bon de ne rien révéler au prince du véritable motif de l'arrestation de Juliette.

— Ah! fis-je simplement.

Je crus devoir faire une seconde fois :

— Ah!

Et je crus devoir ajouter encore, en hochant la tête d'un air stupide :

— Qui aurait pu se douter?...

— Voilà, mon cher, c'est ainsi... Une espionne!...

Puis, remué par je ne sais quel obscur regret, il s'exclama :

— On aurait pourtant bien pu me laisser coucher au moins une fois avec elle!...

J'abordai alors le point capital :

— Et savez-vous, Altesse Impériale... savez-vous ce qu'elle est devenue?

— Ma foi, non.

— Comment, vous ne savez pas où elle est?... ce qui lui est arrivé?... ce qu'on a fait d'elle?...

— Absolument pas. Il faudrait demander ça au « Criminel ».

J'étais abasourdi.

— Enfin, toute cette histoire est absurde! déclara le prince. Cette petite qui avait un si bel avenir devant elle!...

— A votre côté gauche, Altesse Impériale? osai-je.

— Mais non, à la Comédie-Française.

J'étais de plus en plus stupéfait de cette insouciance. J'en eus bientôt l'explication.

Avec un sourire fat, le Kronprinz tira de son portefeuille une photographie, qu'il me mit sous les yeux :

— Que dites-vous de celle-ci?

Je vis une très jolie fille, pouvant avoir de dix-huit à dix-neuf ans, brune sans doute, aux beaux yeux noirs et à la bouche charmante dans un ovale aux lignes savoureuses. Cette exhibition me rappela la scène où Sosthène Rossignol m'avait montré, à Magdebourg, le portrait de Juliette, et à ce souvenir une buée de larmes troubla mes yeux. C'était du reste, en plus brun, un peu le même type que Juliette, mais sans l'expression spirituelle et gentiment narquoise de celle-ci.

— Eh bien? demandait le prince en accentuant son sourire.

— Elle est ravissante, dis-je.

— Mon cher, j'en suis amoureux fou.

— Qui est-ce?

— Je l'ai vue à Charleville. Elle s'appelle Gabrielle.

— C'est une Française?

— Oui, fit le prince en riant. Que voulez-vous, mon cher, j'aime les Françaises!... Il faut croire que je les ai dans le sang!...

Là-dessus il consulta la montre de son bracelet, fit claquer sa cravache sur sa tige de botte et, après avoir sifflé ses chiens :

— Dites donc, Hering, je vous emmène cet après-midi à Charleville. Mes aides de camp sont tous en vadrouille. Je n'ai personne. Vous me servirez d'officier d'ordonnance. Ça vous va?

— A vos ordres, Altesse Impériale.

— Venez me prendre aussitôt après le dîner, à une heure.

Et, me quittant, avec un clignement d'œil libertin :

— Je vous ferai souper ce soir avec elle!...

Je préférai ne pas me montrer au casino et j'allai dîner solitairement, sous les arcades, dans une petit auberge du Marktplatz. A une heure moins cinq, j'étais au Château. Le Kronprinz ne me fit pas attendre. A une heure précise, nous partions. Willy était particulièrement élégant, sanglé de près, cosmétiqué et parfumé comme un petit maître courant à un rendez-vous d'amour.

Les cinquante-cinq kilomètres de route, par Bazeilles et Sedan, furent couverts à belle allure, en dépit des convois rencontrés et des agglomérations traversées, et à deux heures nous stoppions devant le casino de l'Auto-Korps, à Charleville, avenue de Mézières.

Une brillante compagnie s'y trouvait réunie. Jamais, je crois, je n'avais encore vus rassemblés tant de nobles personnages porteurs de si beaux uniformes et de si grands noms. Tout ce que l'Allemagne comptait de fils de familles souveraines, princières, féodales ou financières, que des grades dans l'armée active ne retenaient pas dans les cadres, venait s'embusquer dans ce corps fastueux, dont on ne pouvait faire partie que si l'on était très titré ou très riche, ou mieux encore l'un et l'autre. Ses membres fournissaient leurs autos et leurs chauffeurs. Leur principale fonction consistait à promener les visiteurs de marque et à transmettre aux services de l'arrière les ordres du Grand Quartier de Sa Majesté. L'Auto-Korps avait à sa tête le prince Waldemar de Prusse, fils du prince Henri et neveu de l'Empereur.

Dès l'entrée, un abondant fumet de victuailles et

d'alcool nous monta aux narines. Les salons du premier étage étaient pleins d'une joyeuse cohue fortement enluminée, qui finissait de dîner. Le bruit et le brouhaha étaient considérables. Les tables, couvertes encore de surtouts de vermeil et de fruits éboulés, étaient surchargées de petits barils d'argent, de flacon à liqueurs de toute forme et de toute marque, de fioles, de cruchons, de brocs, de boîtes à cigares, de pots à tabac. Une kyrielle de bouteilles de champagne vides encombraient les dressoirs. La place d'honneur était occupée par le prince de Schaumbourg-Lippe, un des chefs de l'Auto-Korps, dont on fêtait justement ce jour-là l'accession à l'ordre « Pour le Mérite », qui venait de lui être conféré. Rubicond, suant et magnifiquement éméché, arborant triomphalement au cou son cercle d'émail bleu aux quatre couronnes dorées, au-dessus de ses brandebourgs de général de hussards, il avait à sa droite le prince Waldemar, étique, malingre, contrefait, pauvre infirme aux pâleurs scrofuleuses, qui considérait toute cette bamboche d'un air souffreteux, un verre de tisane devant lui. Ce Hohenzollern au dernier terme de la dégénérescence était sans doute le seul à mériter sa place dans l'Auto-Korps, qu'il commandait, au moins nominalement, car tout ce qui l'entourait semblait exubérant de vie et ruisselant de santé. Il y avait là, entre cent autres chevaliers du volant ou personnages invités dont pour la plupart, le visage, sinon le nom, m'était encore inconnu, le major von Buxenstein, chef d'état-major du prince Waldemar, le prince Wilhelm de Hohenzollern-Sigmaringen, frère du roi de Roumanie et beau-père du ci-devant roi Manoel de Portugal, le général von Freytag-Loringhoven, premier commandant de la Kommandantur du Grand Quartier, le général von

Plessen, chef du Cabinet militaire de l'Empereur, le major von Caprivi, le major comte von Moltke, tous deux de la Maison de l'Empereur, le colonel comte von Marschall, du ministère de la Guerre, plusieurs des délégués des Etats confédérés ou alliés auprès de l'Etat-major général, le lieutenant-général chevalier von Graevenitz délégué du roi de Wurtemberg, le feldmaréchal comte von Sturgh, gargantuesque glouton, obèse comme un hippopotame et pouvant à peine se mouvoir, délégué de S. M. Apostolique et Romaine l'Empereur François-Joseph, l'adjudant général Zekki-Pacha, délégué du Sultan, et le colonel Gantcheff, délégué du tsar des Bulgares. Je dois encore mentionner le médecin major Dr Wetzel, bel homme à la forte tête osseuse et à la moustache noire taillée de près, de la Maison de l'Empereur, médecin particulier de Sa Majesté, que j'allais retrouver quelques heures plus tard dans d'autres fonctions. Noyée dans le déferlement tumultueux de cette bombance, la petite cour de Stenay était représentée par le major von Iena, dont je découvris le ventre hoquetant abîmé sous une table, le rittmeister von Zobeltitz, le comte von Kubitz, notre grand dolichocéphale blond, plus pâmé que jamais, et le baron von Werthau fort digne, quelque peu dédaigneux et affichant une élégance imperturbable.

Une bordée de hourras retentissants salua l'arrivée du Kronprinz. Beaucoup des convives qui, déjà debout et le cigare aux dents, avaient quitté leurs places se ruèrent au-devant de lui; les autres se levèrent, à l'exception toutefois de ceux que leur état en rendait incapables; plusieurs, pour manifester leur enthousiasme, montèrent sur les tables, à grand charivari.

Rieur, vif, sémillant, attrapant des mains et presque porté par la bousculade, Willy s'avança vers le prince de Schaumbourg-Lippe pour le féliciter.

— Ah! c'est gentil, c'est gentil, mon neveu, d'être venu... Ça, c'est gentil, nom d'un tonneau!... bafouillait l'ivrogne en se balançant houleusement sur ses grosses cuisses.

On versa deux grands verres de fine champagne. Ils trinquèrent. Le nouveau dignitaire engloutit comme un *ganz* le contenu de son verre, tandis que le Kronprinz se bornait à tremper les lèvres dans le sien. Puis ils s'embrassèrent.

— Ah! nom d'un tonneau, c'est gentil!...

Au bout de cinq minutes, le Kronprinz, qui paraissait très pressé de s'en aller, prit congé.

— Je vous retrouverai à six heures au Grand Etat-Major, me jeta-t-il en partant.

Je vins prendre place auprès du baron von Werthau.

— Où va-t-il? demandai-je; et je lui contai la confidence que m'avait faite le Kronprinz, je lui parlai de la photographie qu'il m'avait montrée.

Le baron souriait, haussait les épaules, hochait la tête tour à tour en m'écoutant.

— Il est complètement toqué! répétait-il.

Von Werthau avait d'ailleurs l'air d'être parfaitement au courant de cette nouvelle histoire.

— Qu'est-ce que c'est que cette personne? questionnai-je.

Il éclata de rire.

— Je ne puis vous le dire!... Non, vraiment, je ne le puis pas!... C'est inimaginable!...

J'étais fortement intrigué. Mais quel que fût mon désir

de pénétrer ce mystère, une autre préoccupation me tenait beaucoup plus à cœur, et je ne tardai pas à orienter von Werthau du côté qui m'intéressait.

Le baron connaissait, bien entendu, l'arrestation de Juliette. Mais je m'aperçus bientôt qu'il ne savait rien de plus que le Kronprinz, et qu'il attribuait cette mesure aux même motifs que celui-ci. Ces raisons étaient évidemment celles que servait la police aux personnes que la disparition soudaine de la jeune actrice avait pu émouvoir. Von Werthau ne savait pas davantage où elle était, ni ce qu'elle était devenue. Mais, au contraire de Son Altesse Impériale, distraite par d'autres impressions, le baron parut prendre part à mon anxiété, ce dont je lui fus vivement reconnaissant.

— Ecoutez, me dit-il, je tâcherai d'interroger Bauer, le directeur de la police secrète. Il faudrait, en effet, savoir ce qu'ils ont bien pu faire de cette malheureuse et charmante petite Française. Après tout, ce dont on l'accuse n'est peut-être pas si grave.

— Je vous en supplie, dis-je, et s'il est possible de la sauver, sauvons-la.

— Vous l'aimez toujours? me demanda-t-il avec une perspicacité sympathique.

Je ne pus que murmurer, en me tamponnant les yeux comme un adolescent :

— Hélas!...

Nous n'entendions plus ce que nous disions, tant autour de nous le vacarme devenait étourdissant.

— Partons, me dit le baron. Cela va dégénérer ici en orgie. Vous ne connaissez pas encore Charleville. Allons faire un tour.

A quelques pas du casino de l'Auto-Korps, du côté

de la gare, l'avenue était barrée par une ligne de sentinelles de la gendarmerie de campagne, marquant la limite du Grand Quartier de Sa Majesté, au delà de laquelle nul ne passait s'il n'était officier ou muni d'un sauf-conduit. Le Grand Quartier ou, selon sa dénomination officielle, *der Grosse Hauptquartier S. M. des Königs von Preussen*, ou encore, selon sa désignation usuelle abrégée, le G. H. Q., occupait, à l'orient de la ville, un vaste secteur réservé en forme de pentagone irrégulier, compris entre le square de la Gare, l'avenue de la Gare, le cours d'Orléans, la rue Daux et l'avenue de Mézières. La partie centrale en était formée par six superbes villas de construction moderne disposées autour d'un grand parc. Quatre d'entre elles donnaient en façade sur le square de la Gare, dont l'une, légèrement en retrait, qui appartenait à un M. Corneau, directeur d'un journal de la contrée, était la résidence propre de l'Empereur. Toute de briques roses et de pierre jaune pâle, la maison s'enlevait très élégamment derrière un jardin d'entrée décoré de corbeilles de fleurs et de deux magnifiques tsugas de Douglas. Une belle grille de fer sur un mur à hauteur d'homme en alignement de la rue fermait la propriété, à laquelle donnait accès un portail monumental entre des piliers de pierres supportant des vases. Gardé par deux lions de pierre couchés sur des socles rectangulaires, un perron de dix marches montait aux appartements sous une marquise habillée de feuillages. Derrière se déployait le décor du parc, où l'on apercevait, entre des bouquets d'arbres et des parterres, des gestes blancs de statues. A gauche étaient les écuries et garages, dans un chalet brique et bois. Puis venait une grande villa de pierre grise, surchargée de moulures et de sculptures,

que suivait la grille principale du parc, avec le coup d'œil somptueux des pelouses, des bosquets de conifères, des pavillons et des treilles. Deux autres villas venaient ensuite, puis l'hôtel Terminus, qui formait le coin de l'avenue de Mézières. A droite se trouvait l'hôtel du Nord, tout de brique rouge, avec sa grande salle de banquet, ses cuisines, son salon de coiffure et ses nombreuses chambres où étaient logés les soldats de la garde et la domesticité.

Bien qu'à la suite d'un raid d'avions, qui l'avait fort effrayé, l'Empereur ne résidât plus que rarement à la villa Corneau et préférât le séjour moins exposé d'un château des environs de la ville, cette région du Grand Quartier était extrêmement animée et brillante. Entouré de ses boulevards plantés de marronniers, sillonné de ses allées en promenade, le square de la Gare offrait un spectacle des plus attrayants. D'innombrables autos, chargées d'officiers ou de gens de la cour, y circulaient et y ronflaient majestueusement; on y voyait parader des généraux tintinnabulants et des laquais chamarrés, passer, courir ou stationner des fonctionnaires, des chambellans, des ministres, des ambassadeurs, s'activer des grooms et des maîtres d'hôtel, piaffer des chevaux de luxe menés par des palefreniers cagneux; le mouvement de la gare y déversait sans cesse des militaires de toutes armes, qui s'y dispersaient ou y débouchaient par colonnes; on entendait des commandements retentir et des cornets sonner; des uniformes étrangers bariolaient de taches rouges et de rutilances dorées les masses fluentes du grouillement gris, que mouchetaient encore les passementeries d'argent brodées à l'aigle impériale des chauffeurs et valets ou les livrées vert d'eau des officiers de bouche. En faction

devant la résidence ou postées à ses abords, des sentinelles de la garde, baïonnette au canon, arboraient à leur hausse-col nickelé l'écusson d'émail bleu frappé du monogramme W, tandis que, faufilés partout, en uniforme ou en civil, des policiers corrects épiaient les allures et scrutaient les visages.

Au moment où nous arrivions, une musique de régiment, meublant de ses cuivres le kiosque qui ornait le milieu du square, donnait un bruyant concert. Nous nous mêlâmes quelques instants aux auditeurs qui, circulant ou plantés sur des chaises, en absorbaient avec satisfaction les stridentes harmonies. Ombreuses et courbes, les allées s'infléchissaient autour des massifs d'arbres, des boulingrins et des tertres artificiels.

Auprès d'un petit lac où trempaient deux rocs moussus arrosés de jets d'eau, un buste en bronze porté sur un piédestal de pierre sollicita mon attention. Je m'approchai. La figure était juvénile et gracieuse. Sur le piédestal en forme de lyre s'inscrivait ce nom : ARTHUR RIMBAUD. Je crus me rappeler que c'était un des poètes dont m'avait jadis parlé Sosthène Rossignol. Je supposai qu'il était né à Charleville.

Non loin de là s'ouvrait la rue Forest, dont un bel immeuble luxueusement aménagé, qui servait de résidence aux hôtes illustres de passage, était appelé pour cela Palais des Souverains. Le roi de Saxe, le duc de Brunswick, le duc de Sleswig-Holstein, l'archiduc héritier d'Autriche, le prince royal de Bulgarie, le prince héritier de Turquie, l'ambassadeur des Etats-Unis y avaient successivement séjourné. Dans l'avenue de la Gare, le baron me montra la maison qu'occupait le chancelier de l'Empire von Bethmann-Hollweg. En tout sem-

blable à la villa de l'Empereur, avec sa grille, son jardin, son perron, sa marquise, elle donnait, comme celle-ci, par derrière sur le parc intérieur. Sur le cours d'Orléans, dans l'immeuble d'une grande banque, étaient installés la Chancellerie impériale et le Ministère de la Guerre. Cours d'Orléans encore se trouvait la *Gazette des Ardennes*, nichée comme un coucou dans l'hôtel du journal de M. Corneau, lequel avait donc le double honneur de loger l'Empereur dans sa villa et de voir tirer sur ses presses la *Gazette des Ardennes*. Quant à l'Etat-Major Général qui avait en mains toute la conduite stratégique et technique de la guerre, aucun de ses services n'était à Charleville. Son domaine était Mézières, où il occupait la préfecture des Ardennes, la citadelle et les vieux hôtels de la place d'Armes, et dont il avait réquisitionné toutes les maisons bourgeoises pour le logement de ses officiers, de ses intendants et de ses scribes. Un faubourg et un pont sur la Meuse séparaient les deux villes.

Plus de six cents officiers généraux et supérieurs et plusieurs milliers d'officiers subalternes, de sous-officiers, de secrétaires, d'ordonnances, d'hommes de garde ou de police, qui se partageaient le *Generalstab* et le *Grosse Hauptquartier*, joints au copieux appoint des troupes de passage ou garnisonnant dans les casernes, entretenaient dans la double cité qu'encerclait la double boucle de la Meuse une animation et un tourbillonnement extraordinaires. Tout le long de l'immense artère qui, par la rue d'Arches, la place de la République, le boulevard des Deux-Villes, le cours d'Orléans, la rue Thiers, la Grand'-Rue, la place Ducale et la rue du Moulin venait s'épanouir sur les quais de la Meuse, roulait et écumait un flot torrentiel de galonnés de tous grades, de soldats en

ribote, de pionniers crottés, de chasseurs vert-de-gris, de uhlans à chapska, de lourds artilleurs titubant comme des crabes, d'aviateurs pétulants, de mécaniciens huileux, d'infirmiers et droguistes des hôpitaux, de bonimenteurs, de mendiants, de gros mercantis hollandais ou flamands, de juifs traîneurs d'armées, de gamins criards et chapardeurs, de bouquetières, de diaconesses et de filles. D'innombrables permissionnaires, venus de toute la région, y ouvraient de grands yeux et des bouches énormes vers les comptoirs chargés de comestibles et de boissons, les charrettes de fruits et de pâtisseries, les étalages de viandes, de salaisons de conserves, les frituriers, les limonadiers, les débitants de saucisses, de guimauve, de sorbets, les éventaires de papeterie, de cartes postales, de chromolithographies, les déballages de friperie et de pacotille, où ils vidaient leurs escarcelles ou troquaient leurs vols. Un marché permanent, une foire hétéroclite, une kermesse charivarique et truculente s'agitait entre les maisons pillées, rutilait de soleil, de couleurs et de poussière, retentissait de cris, de chants et de rixes, fumait d'odeurs et de relents, écroulait ses étoffes, ses ferblanteries, ses cuirs, échafaudait ses meubles, exposait sa bimbeloterie, brocantait ses objets d'art, ses pipes, ses pendules, tout un bazar de liquidation ou de banqueroute, résidu étonnant et baroque des extorsions, des rapines et des réquisitions. Boutiques et magasins ouverts regorgeaient de cette maraude, commercée à grand gosier par des soldeurs à nez courbe et palpée par des milliers de mains pouacres. Estaminets et bouchons ruisselaient de godaille. De grands cafés miroitaient. Des restaurants, des gargottes empiffraient des tablées de goinfres. Des

cinémas mugissant d'affiches pharamineuses ameutaient la plèbe militaire. Une gigantesque bousculade de plaisir, de négoce et de frairie roulait son déferlement, tandis qu'au milieu de la place Ducale, debout sur son socle, le duc Charles de Gonzague, fondateur de la ville, en costume de mousquetaire, la pame sur l'épaule, la canne au poing et la plume au chapeau, dominait le ressac et considérait hautainement le spectacle gabegique de l'occupation.

Le brassard noir, blanc, rouge à la manche, d'épais landsturmiens de la *Stadtwache* faisaient la police des rues. Mais plutôt qu'à modérer les ébats des soudards, leur vigilance s'employait à surveiller les rares Carolopolitains, — ainsi que se nomment les habitants de Charleville, — qui osaient s'aventurer dans cette bagarre. Ceux-ci devaient saluer les officiers, céder le trottoir, s'interdire tout rassemblement de plus de deux personnes, exhiber à toute réquisition leurs certificats d'identité et se conformer scrupuleusement aux plus vexantes prescriptions d'une étiquette d'état de siège. On les voyait passer hâves, inquiets, les épaules effacées, et je m'amusai fort de leurs mines déconfites et de leurs regards consternés. Sous ce contrôle et munis de leurs autorisations, il leur était loisible de fréquenter certains lieux publics. A la Grande Taverne, où nous entrâmes, les Français occupaient la section droite de la salle, dont la partie gauche était réservée aux Allemands. Le côté français était morne, soucieux, tenait de longues conversations à voix basse, jouait aux cartes ou au jacquet et ne lisait pas de journaux, pas même la *Gazette des Ardennes;* le côté gauche parlait fort, paradait, étalait sa morgue et son vacarme, jouait aux dominos ou aux échecs, déployait

ostentatoirement de copieuses feuilles allemandes de vingt pages. Deux beaux billards séparaient les deux camps. L'un d'eux portait une pancarte avec ces mots en français : *Retenu de 4 à 5 par S. Exc. M. de Bethmann-Hollweg.* On nous apprit que le chancelier venait chaque jour faire ici sa partie; mais nous partîmes avant d'avoir pu contempler le coup de queue ministériel.

Nous passâmes de là au Salon des Familles, vaste établissement de la rue de Tivoli, qui servait de local de réunion pour les officiers et qui n'avait plus rien de familial que le nom. On y mangeait, on y buvait tout le jour et toute la nuit, on y donnait des fêtes et il y avait des femmes. C'était le plus grand des casinos de Charleville, qui en comptait une dizaine, dont celui de l'Auto-Korps était le plus huppé. Les journalistes et correspondants de guerre avaient le leur boulevard des Deux-Villes. Il y en avait trois à Mézières, dont l'un, construit à neuf, dans les jardins de la préfecture. Il y en avait un, magnifique, aux environs de la ville, au château de Sept-Fontaines, et un, tout à fait select et d'un genre très particulier, caché au pied du Mont-Olympe et qu'on appelait la villa Eulenbourg.

La plupart des cafés avaient été également annexés par nous, et leurs propriétaires ou gérants, expulsés ou en fuite, comme ceux de bon nombre de boutiques, avaient été remplacés par des Allemands. Depuis le Lion d'Argent, rue Thiers, le premier hôtel de la ville, jusqu'aux plus infâmes débits et tripots, presque tout était exploité par nous, à notre convenance et à notre profit. Quelques-uns de ces établissements, comme le café Dubois, devant le théâtre, ainsi que plusieurs immeubles particuliers, avaient été transformés en maisons à femmes.

— Je connais les dessous de Charleville à peu près aussi bien que ceux de Paris, me confiait, au cours de notre promenade, le baron von Werthau; mais ici, ce ne sont que des Allemands qu'on y rencontre, exclusivement des Allemands.

Et il entreprit de me donner un aperçu de ces dessous caropolitains, ou, comme se fût exprimé le prince de Schaumbourg-Lippe, de me faire faire la tournée des grands-ducs.

Le nombre des prostituées était considérable. Pour subvenir aux besoins physiologiques de pareilles masses armées, qui, n'étant momentanément plus au danger, n'en convoitaient qu'avec plus d'appétence les plaisirs de la paix, il fallait des femmes, beaucoup de femmes, et notre administration, soucieuse du moral comme de la santé du soldat, y pourvoyait avec un zèle incessant et une méthode digne d'étude. Prostituées, à proprement parler, n'est toutefois pas un mot exact, car si l'on avait naturellement débuté par mettre la main sur tout ce qui se trouvait de prostitution plus ou moins patentée dans le pays, l'insuffisance de ce premier contingent avait vite fait apparaître l'urgence de l'accroître par d'importants prélèvements opérés sur la population civile, notamment sur les petites ouvrières dont regorgeait cette agglomération industrielle.

Voici comment on procédait. Toute femme qui avait couché avec un Allemand, — et il n'était besoin pour l'établir que d'une simple indication, sans qu'on s'occupât de rechercher si le fait était vrai ou non, — toute femme donc qui était censée avoir eu quelque rapport avec un de nos hommes était immédiatement arrêtée, confinée dans un hôpital et soumise à un régime des

plus sévères. Quand, au bout de quelques jours, on avait bien molesté la malheureuse et qu'affamée, lasse de réclusion, empoisonnée de remèdes, on la croyait à merci, on disait à la jeune enfant : « Si tu veux être gentille avec nous, tu auras à manger tant que tu voudras, tu gagneras de l'argent, tu recevras des cadeaux, tu pourras t'acheter des toilettes et tu n'auras qu'à t'amuser sans avoir plus rien à craindre de la Kommandantur. » Les unes acceptaient tout de suite, d'autres faisaient les mijaurées, mais bien peu résistaient plus de quelques semaines. Les meilleurs recruteurs, comme il va de soi, étaient les policiers. Avec eux ça ne traînait pas, tant ils avaient de tours dans leur sac. Grâce à l'application de ces sages et prévoyantes mesures dont Charleville n'avait d'ailleurs pas la spécialité et qui s'étendaient à tout le territoire occupé, l'armée allemande avait des femmes en abondance. Les unes circulaient à peu près à leur fantaisie, peuplaient les trottoirs, hantaient les cafés, les brasseries et les bouges; les autres étaient enfermées dans les maisons. Mais qu'elles fussent libres ou cloîtrées, dans le siècle ou dans les ordres, toutes, depuis les plus huppées jusqu'aux plus gouapes, étaient rigoureusement surveillées, cataloguées, classées, fichées et mises en carte.

Et toutes aussi, à Charleville, payaient tribut au Dr Wetzel, le médecin de l'Empereur. Sachant que l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même et que l'œil du maître comme son bâton à finance doivent être partout, ce haut personnage avait pris en mains propres la régie des mœurs. Hôpitaux, salles de visite, pavillons de vénériennes, pharmacies, racolage public, hôtels borgnes, maisons de tolérance, il dominait tout, dirigeait tout, administrait, exploitait, encaissait avec la plus redoutable

activité et la plus tenace exactitude. Le Dr Wetzel était à la fois le tyran et le fermier général de l'amour interlope dans la résidence impériale. Il en réglait despotiquement l'exercice et en prélevait âprement la dîme. Il ne se culbutait pas une putain, il ne se tirait pas une bordée dans la ville de Charleville qu'il ne lui en fût acquitté la taxe. Il ne s'y ingurgitait pas une pilule, il ne s'y introduisait pas un spéculum qui ne dût lui solder péage. Les prix et les perceptions variaient, depuis la visite bi-hebdomadaire que subissaient les femmes et qui était tarifée deux marks, jusqu'à la piqûre préservatrice qui leur était faite chaque mois et qui leur coûtait dix marks; depuis la contribution mensuelle à laquelle étaient soumises les maisons et qui s'élevait à plusieurs centaines de marks, jusqu'aux amendes dont elles se trouvaient constamment frappées et qui pouvaient se monter à des milliers de marks. A ces importants revenus, l'insatiable médecin joignait ceux que lui valait la fourniture des boissons spiritueuses qui se consommaient dans les lieux de débauche, ainsi que des produits pharmaceutiques et articles d'hygiène, dont il imposait l'usage non moins rémunérateur. L'organisation allemande pouvait saluer dans le Dr Wetzel un de ses plus éminents maîtres.

De tous les établissements soumis à sa juridiction, le plus important était situé dans la rue de la Gravière, que longeait le talus du chemin de fer de Givet, non loin de la gare et du Grand Quartier de Sa Majesté. C'était une de ces bonnes maisons de la province française, confortables et discrètes, demeure honorablement connue et de vieille réputation. Le patron en était, au début de la guerre, un certain M. Beurier, qui en avait fait l'acquisition quelques mois auparavant, et qui l'exploitait avec

sa dame, Mme Beurier, à la parfaite satisfaction de la paisible population caropolitaine. Sn ce n'était pas la maison du bon Dieu, c'était au moins celle du bon diable, et sous l'égide d'une municipalité ennemie du désordre et la surveillance paternelle d'une police pleine de mansuétude, on n'avait à y craindre ni scandale, ni bruit, ni dommage pécuniaire. Adoptée immédiatement par nos officiers, la maison Beurier n'en devint pas pour cela un paradis, sinon de Mahomet, mais elle se mua par contre en un véritable enfer, pour le vacarme, le sabbat, l'orgie de grand style dont elle fut dès lors le théâtre habituel. Autant la benoîte rue de la Gravière, que ne troublait que le passage peu fréquent des trains de Givet, était autrefois tranquille et silencieuse, autant elle retentissait à présent du choc nombreux des pas, du tintamarre des voix, de l'éclat des chants bachiques et des vociférations ordurières. Les soldats, auxquels le lieu était abandonné une partie de la journée, y faisaient queue dès huit heures du matin. A quatre heures, la porte leur était consignée, les salons réservés s'ouvraient, un personnel de choix entrait en fonctions et la vieille maison de tolérance de la bonne ville de Charleville se transformait alors en *Kaiserlicher Puff* pour messieurs les officiers allemands, qui y menaient grand tapage toute la nuit. Rendez-vous de la plus noble compagnie, qui s'y divertissait à son goût et sans compter, la maison de la rue de la Gravière avait vu gonfler dans des proportions fantastiques son chiffre d'affaires. Malgré les redevances, les amendes, les commissions, les pots de vin et les frais généraux de toute sorte, le père Beurier avait trouvé moyen d'y ramasser, en un peu plus d'un an, cinq cent mille marks de bénéfices. Cela ne pouvait durer. Et surtout cela ne pouvait

faire l'affaire du Dr Wetzel. Aussi, dès le début de 1916, le digne Beurier s'était-il vu proprement et sans autre forme de procès expulsé de son établissement, que le médecin de l'Empereur, préférant désormais la régie directe, faisait maintenant gouverner par une matrone à lui. Là où ce coquin de Beurier avait su peloter un demi-million, lui, Wetzel, comptait bien rafler des millions.

J'étais en train de me demander pourquoi le baron von Werthau se complaisait à me donner des détails aussi circonstanciés sur le lupanar de la rue de la Gravière, et je craignais déjà qu'il ne me proposât, pour finir, d'aller y faire un tour, quand il m'apprit, avec une nouvelle insistance, que ce M. Beurier était le père d'une très jolie fille, une brune de dix-huit ans, au teint mat, aux délicieux yeux noirs et qui portait la toilette avec autant d'élégance que de distinction.

Comme il me la décrivait longuement, je fus pris d'une vague inquiétude.

— Comment s'appelle-t-elle? interrogeai-je.

— Mais... Mlle Beurier.

— Son prénom?

— Gabrielle.

— Gabrielle!... m'écriai-je interdit.

Alors le baron éclata de rire, d'un rire à la fois cynique et méprisant.

— Eh bien, oui, fit-il, mon cher, c'est celle dont vous avez vu, ce matin le portrait sortir du portefeuille du Kronprinz.

J'étais complètement suffoqué.

— Ce n'est pas possible!...

— C'est comme ça.

— Le Kronprinz... le Kronprinz serait l'amant de la fille d'un patron de bordel?

— De bordel, il n'y a pas d'autre mot.

— C'est invraisemblable!...

— C'est vrai.

Les bras m'en tombaient.

— Je ne sais pas, reprit le baron, si Gabrielle, la belle Gabrielle, Bébé, comme il l'appelle, est déjà sa maîtresse. La fille n'est pas bête et le fait peut-être marcher. En tout cas, le Kronprinz ne jure plus que par elle, lui court après partout, la veut et l'adore. Juliette Rossignol est complètement oubliée. Elle n'existe plus. Il n'y en a plus que pour la belle Gabrielle, pour qui Willy est prêt à faire toutes les folies.

— Et le Kronprinz sait-il, fis-je étranglé sait-il le métier que font ou que faisaient récemment encore ses parents?

— Sans nul doute. Le jour où il a vu pour la première fois Gabrielle Beurier, il ne savait évidemment pas qui elle était. Il l'a rencontrée sur la route de Revin, qui longe la Meuse. Il était dans sa torpédo. Il croise deux promeneuses, dont l'une attire son attention. C'était Gabrielle avec sa bonne. Il s'arrête, descend de voiture, selon son habitude quand il rencontre une jolie femme, et l'aborde. Il lui demande qui elle est, où elle habite, la complimente, échange quelques propos avec elle et reçoit le coup de foudre. Le jour même il lui fait porter un billet et un bouquet à son domicile, boulevard Gambetta, qui est celui de ses parents. S'il n'a pas été renseigné dès l'abord par le simple énoncé de son nom, il a dû l'être tôt après, car ici tout le monde connaît la belle Gabrielle. Chacun a pu la voir rue de la Gravière, où elle aidait

ses parents à faire marcher la maison, tenant la caisse, enregistrant les consommations, comptant le linge, distribuant les numéros des chambres et s'employant de son mieux, en experte comptable, à parfaire le demi-million des gains paternels, qui servira à assurer sa dot, car le père Beurier entend bien la marier devant le maire et devant le curé, en attendant de lui léguer la suite fructueuse de son commerce.

Tout ce que me racontait ainsi, de son ton pince-sans-rire, le baron von Werthau me renversait de plus en plus. Quelque préparé que je fusse à tout croire possible de la part du Kronprinz, une pareille histoire me semblait passer les bornes de l'imaginable.

— Et le prince est avec elle en ce moment?

— C'est certain. Lorsqu'il nous a quittés si précipitamment à l'Auto-Korps, c'était, soyez-en sûr, pour courir à la Friture.

— La Friture? demandai-je interloqué par ce nouveau mystère.

— La Friture ou, si vous aimez mieux, le café du Barrage. C'est une assez jolie guinguette des environs de Charleville, située sur le coude de la Meuse, en aval, au pied des hauteurs de Belair, à proximité d'un barrage de la rivière qui lui fournit son enseigne et où, pendant la belle saison, les dimanches et jours de fête, la jeunesse carolopolitaine va godailler, danser et s'amuser, ce qui lui vaut ce nom pittoresque et plaisant de la Friture, sous lequel elle est généralement connue. C'est un lieu des plus gais et des plus commodes pour les rencontres amoureuses. La patronne, Mme Claudot, est la providence de ces jeunes gens. Elle facilite leurs rendez-vous, transmet leurs billets galants, reçoit leurs confidences, s'entremet habile-

ment pour résoudre leurs difficultés, arrange leurs parties fines et dispose savamment tout le nécessaire pour leur heureuse conclusion. Les rideaux de cet aimable asile, les tonnelles et bosquets d'alentour ont entendu bien de langoureux soupirs, bien de douces pâmoisons. C'est le bon logis, dont la dame Claudot est la bonne hôtesse.

— Autant dire une maison de passe! fis-je dégoûté.

— Aussi le Kronprinz y passe-t-il fréquemment. La Friture est, à Charleville, le Quartier Général de Son Altesse et la dame Claudot, son Chef d'Etat-major, sa Conseillère intime actuelle pour toutes les opérations du front de la rive du Tendre. Intrigante, rusée, industrieuse et souple comme un Figaro en jupons, elle s'est rendue indispensable à l'Almaviva de Potsdam, qui la charge de toutes ses missions de confiance...

— Pour sa Rosine de mauvais lieu! m'écriai-je.

— Précisément. C'est la dame Claudot qu'il a informée tout aussitôt de sa rencontre; c'est elle qui a porté le premier billet, suivi d'autres; c'est elle qui a maquignonné le premier rendez-vous; c'est chez elle, à coup sûr, qu'il se trouve à cette heure, et c'est chez elle aussi, sans doute, que vous irez souper ce soir avec lui, puisqu'il vous a fait la gracieuseté de vous y convier, et qu'il vous exhibera sa précieuse conquête.

— Grand merci de l'honneur!...

Nous étions sous les arcades de la place Ducale, dont les hautes toitures ardoisées, aux tons gorge de pigeon, s'enlevaient, très Renaissance, sur les grands pavillons de briques aux chaînages de pierre. Au milieu du noble quadrilatère, Charles de Gonzague, altier sur sa fontaine monumentale, foulait de sa botte et balayait de sa cape son socle écussonné.

Près de l'hôtel de ville, le café Henrion ouvrait sur la galerie ses portes mugissantes et y boursouflait sa terrasse encombrée.

— Entrons là, dit le baron, c'est le plus grand café de la ville.

L'immense salle était pleine d'une foule germanique attablée, qui y étanchait sa soif à grands flots. Sur une scène-tréteau qui en occupait le centre, une chanteuse en paillons cabriolait, demi-nue, en lançant d'une voix sure des couplets délirants aux sons d'un orchestre endiablé. C'était la fin de son numéro, qu'elle achevait au milieu d'une ovation trépidante. Elle fut remplacée par deux clowns, accoutrés l'un en Anglais, l'autre en Français, qui commencèrent leurs turlupinades. L'air était saturé de tabac, d'alcool et de parfums violents.

Nous circulions difficilement parmi les travées bondées, cherchant où nous asseoir, quand nous nous entendîmes héler à grand bruit de voix, de rires et de chocs de soucoupes. C'étaient quelques-uns des convives de l'Auto-Korps, qui avaient échoué dans ce beuglant pour y poursuivre leurs libations en l'honneur du nouveau chevalier de l'ordre « Pour le Mérite ». Il y avait là, en plus ou moins joyeux état d'ébriété, le prince de Hohenzollern-Sigmaringen, le major von Buxenstein, le colonel von Marschall, le major comte von Moltke, le major von Caprivi, le rittmeister von Zobeltitz, Zekki-Pacha, en fez, le major von Iena, qu'on avait dessoûlé avec un vomitif et un siphon d'eau de Seltz et qui, en train de se ressoûler, n'était pas loin d'avoir déjà rattrapé les autres.

Nous prîmes place au milieu de leur groupe exubérant. Les deux clowns, sur une musique de galop infernal, s'es-

crimant burlesquement contre un ennemi invisible et insaisissable, recevaient eux-mêmes les horions qu'ils destinaient à leur adversaire commun, puis, après de copieuses insultes qu'ils échangeaient en argot berlinois, l'un avec l'accent britannique, l'autre avec l'acent français, finissaient par se gourmer rageusement entre eux à grand déploiement de coups de pied au cul, de ventres dégonflés, de dents crachées, de crânes fendus. Des rires énormes saluaient chacune de ces pitreries. Rouge et suant, le prince de Hohenzollern-Sigmaringen applaudissait à tout rompre, tandis que le mouchet du fez de Zekki-Pacha frétillait d'ébaudissement. Mais le paroxysme de la jubilation fut atteint quand on vit lâcher sur la scène un petit cochon peinturluré de noir, de jaune et de rouge, auquel on avait fait la tête du roi des Belges, et les deux histrions le pourchasser, s'en saisir et se mettre enfin d'accord pour le fesser à tour de bras. Les cris perçants de l'animal, les grimaces extraordinaires de son groin moustachu, les claques retentissantes des clowns, leurs égosillements cocasses, les stridences échevelées de l'orchestre, les hurlées de joie de la salle en convulsion déchaînaient une rafale charivarique qui confinait à la folie.

On eut toutes les peines du monde à retenir von Iena, qui, sabre au poing, voulait se précipiter sur le tréteau pour saigner le cochon belge d'une estafilade.

A la clownerie succédèrent des danseuses bavaroises qui, mollet nu et jupon rouge, entamèrent je ne sais quel cancan simili-alpin.

— Plus haut, les jambes! braillait le Hollenzollern-Sigmaringen.

— Quelles nouvelles de Rupprecht? beugla un des majors.

— C'est pas drôle!...

— Elles sont laides!...

— On peut pas toucher!...

— Allons voir les Françaises!...

C'est von Iena qui avait lancé cette proposition, laquelle fut immédiatement adoptée d'enthousiasme.

— Allons voir les Françaises!...

— *Ja! so!... Vortrefflich!...* Allons voir les Françaises!...

On se leva en tumulte, tandis que l'orchestre soufflait un air de cor de chasse sous les entrechats des Bavaroises.

— Où va-t-on? demandai-je.

— Rue de la Gravière... Chez le docteur Wetzel! me fut-il répondu.

Je regardai von Werthau.

— Mon Dieu, oui, dit celui-ci, tout le monde y va. Allons-y.

Je consultai la montre de mon bracelet qui renfermait la boucle de cheveux de Juliette. Elle marquait cinq heures. J'avais encore une heure avant le rendez-vous que m'avait assigné le Kronprinz.

— Allons-y, fis-je.

Nous nous retrouvâmes sous les arcades de la place Ducale, au milieu du groupe titubant, sonore et hilare. On s'engagea dans la rue du Petit-Bois. La marche était cahotante et peu sûre. Von Iena festonnait à grands zigzags, sacrant et gesticulant, comme il faisait à Stenay, sous les regards ébaudis des *Feldgrauen*. Le fez de Zekki-Pacha servait de signe de ralliement. On prit par l'avenue Pasteur, puis par la rue Waroquier, puis par la rue Jacqueminart-Templeux, pour déboucher enfin, en grand

arroi de joyeuseté, dans la rue de la Gravière, à quelques pas de la maison Beurier.

Le bordel insérait légèrement de biais sur la file des demeures bourgeoises sa façade de pierres grises, ses étages de fenêtres closes et son toit mansardé. Un mur surélevé d'une grille, à l'alignement de la rue, lui ménageait, au delà d'un portillon de tôle pleine, une minuscule cour d'entrée et lui annexait, sur son côté droit, un bout de jardin tout feuillu d'arbres fruitiers. La courette traversée, une jolie porte grillée donnait accès dans la maison. Cette porte se trouvait surmontée d'une grande lanterne rectangulaire en verre blanc visible de la rue, qui arborait en noir le gros numéro **16.** N'eût été l'apparence exagérée de ce chiffre, le mystère des volets clos, d'où filtrait une lumière artificielle qui se perdait dans la clarté du jour, et le brouhaha confus qui parvenait au dehors, symptôme du vacarme qui régnait à l'intérieur, rien n'eût pu faire suspecter les mœurs de cet immeuble correct, dans ce quartier honnête et d'ailleurs bien famé. Paresseusement juché sur l'angle du mur, un gros matou jaune et blanc somnolait à l'ombre d'une branche de pommier.

Une seconde porte, sur la gauche, ouvrait directement sur la rue. Elle ne portait pas de numéro. C'était l'entrée particulière de messieurs les officiers, et c'est aussi par là que nous entrâmes, le fez de Zekki-Pacha en avant.

Nous reçûmes aussitôt la bouffée d'air chaud, de lumière violente, de cris discords, de rires perçants et d'odeurs capiteuses, caractéristique du lieu où nous nous trouvions. La maison était déjà en pleine effervescence. Un tintamarre de grosses voix masculines, de glapissements féminins, de sons de piano, de grincements de vio-

lon, de cliquetis de bouteilles et de tintements de monnaie la remplissait désordonnément. On entendait clapper des piétinements de danseurs et geindre des affaissements de meubles. On voyait, rose ou bleu, s'envoler un peignoir, tourner un uniforme gris, transparaître une cuisse blanche. Des rideaux s'écartaient, des tentures retombaient. Un fumet de chair, de cigare et de patchouli mordait les narines.

Nous étions dans un couloir tendu d'andrinople qui conduisait directement aux salons du fond. A droite s'ouvrait la « salle commune », vaste pièce aux murs peints, servant à la fois de réfectoire, de comptoir, d'office, de lingerie et de cuisine, avec sa longue table recouverte de linoléum, ses chaises, ses bancs, sa caisse-bureau, ses armoires, ses placards, ses vaisseliers, sa bouteillerie et ses fourneaux. Venait ensuite le « cabaret », parqueté et orné de glaces, avec ses tables à boire, ses banquettes, son lustre et ses appliques. Ces deux pièces se trouvaient sur le devant. C'étaient celles qui étaient ouvertes aux soldats dans la journée. Elles étaient séparées par un corridor d'entrée menant de la porte au gros numéro à un vestibule central, d'où prenait l'escalier qui montait aux étages. Un couloir intérieur, rejoignant celui par lequel nous étions entrés, séparait les pièces du devant des salons du fond. Ceux-ci étaient au nombre de trois. A gauche et regardant le couloir des officiers, se trouvait le « salon » proprement dit. Elégamment tendu de rose et de blanc, garni de moquette, décoré de rideaux à sujets de chasse, le « salon » se prévalait de douze fauteuils en tapisserie, de deux canapés, d'un piano et d'une table de coin couverte d'une brocatelle aurore. Des glaces, des fleurs dans les vases et deux tableaux représentant des paysages

agrestes lui conféraient un aspect confortable et cossu, qu'agrémentait une magnifique hure de sanglier naturalisée, témoignant que nous avions l'honneur d'être les hôtes du département des Ardennes. La seconde pièce, située au milieu, était dite la « salle à manger », et c'était aussi, selon cette appellation, celle où on soupait. Elle comportait, comme il convenait, une table avec sa nappe, les sièges et le buffet appropriés, et se décorait de faïences et de bois de cerfs. A droite était « le fumoir », dont un divan de velours rouge faisait le tour. On y trouvait une table de milieu au tapis quadrillé rouge et blanc, deux guéridons d'acajou, une jardinière garnie de plantes vertes et un lustre oriental. Sur une console, une statue d'albâtre mirait son dos dans une glace; elle figurait non Vénus ou Cupidon, comme on eût pu l'attendre, mais bien la chaste Diane, diadémée de son croissant de lune.

Si ce décor ne présentait rien de particulièrement libidineux et eût presque pu meubler n'importe quel honnête intérieur provincial, la société qui s'y agitait et s'y bousculait donnait par contre le spectacle de la plus étonnante licence. Une trentaine de femmes dans tous les états de déshabillement, depuis la complète nudité jusqu'aux attifements les plus carnavalesques, attisaient à grand déploiement de grâces impudiques la lubricité des officiers allemands, dont les uniformes houleux et désordonnés se gonflaient de plaisir ou de fureur érotique. Les couleurs violentes des gazes, des écharpes, des chemises se mêlaient au gris des tuniques et à la tresse rouge ou jaune des passepoils; les bas de soie et les mules à hauts talons s'enchevêtraient aux bottes en cuir fauve; les chevelures, nouées ou flottantes, frôlaient les moustaches cosmétiquées, et le fard des visages s'appareillait à l'enluminure des

trognes. Sur le rythme crapuleux du piano, un petit bossu raclait un violon criard. On dansait au salon et dans les couloirs. Des couples obscènes tournoyaient impétueusement ou se dandinaient, collés et ondulants. Un grand uhlan roux à barbiche, la braguette défaite, gambadait comme un satyre, emportant sur son poitrail plastronné une nymphe lascive. Le divan circulaire du fumoir tanguait de corps écroulés, de membres mêlés, de ventres confondus, grouillait de seins, d'épaules, d'échines, de flancs, de jambes gigotantes, de bras reptiliens, tressaillait de fouillements, de palpations, de gestes plongeants, dans une priapée énorme et singulière. Ivre-mort, un capitaine de cuirassiers gisait étalé devant la statue de Diane, un pot de fleurs entre les bras. Une cohue battait le vestibule, envahissait l'escalier qui montait aux chambres, celles-ci au nombre de seize, distribuées huit par huit entre les deux étages. De nouvelles femmes en descendaient, poudrées de frais. Il provenait de là-haut toute une bacchanale de remuements, de craquements de meubles, de gloussements, de grognements, de soupirs, de rires, de halètements, de glouglous d'eau et de heurts de porcelaines, que striait parfois un cri strident de fille ou un juron retentissant de reître. Immonde et turgescent, le flot graveleux roulait partout, écumant et mugissant du haut en bas de la maison, couvrant le rez-de-chaussée, refluant dans le cabaret du devant et jusque dans la salle commune, où l'on entendait la voix rêche du Dr Wetzel se disputant ignoblement avec sa tenancière Mme Marie :

— Je vous dis que vous me volez... Voyons, combien de bouteilles de champagne hier soir?... Non, non, c'est impossible... Vous me volez!... Je finirai par vous foutre à la porte!... Combien dites-vous?... Cent cinquante

hommes?... Je vous répète qu'ils ne doivent pas rester en haut plus de cinq minutes chacun... Vous dites?... Parfaitement, qu'ils se déboutonnent avant!...

Notre arrivée avait fait sensation. L'entrée titubante de von Iena et surtout celle à peine moins tumultueuse du prince de Hohenzollern-Sigmaringen soulevaient un roulis d'enthousiasme. On criait : « Vivat Hohenzollern!... Flamberge au vent!... » Le fez de Zekki-Pacha n'avait pas un moindre succès. Le Turc eut aussitôt deux odalisques pendues à son uniforme kaki.

— C'est un pacha à trois queues!

— Combien as-tu de femmes dans ton harem, chéri?

— T'es pas eunuque, au moins?

Zekki-Pacha jurait, par Allah, qu'il n'était pas eunuque et qu'il allait en administrer la preuve séance tenante.

Dans la salle à manger, nous trouvâmes le prince de Schaumbourg-Lippe, le héros de la journée, déjà attablé, qui continuait la bombance de l'Auto-Korps, sa croix de l'ordre « Pour le Mérite » au cou et une femme sur chacun de ses genoux. Il avait comme partenaire le comte von Sturg, hippopotamien et gargantuesque, qui lui tenait valeureusement tête. Le prince de Hohenzollern et von Iena s'installèrent aux deux autres côtés de la table, et à eux quatre, avec une demi-douzaine d'hétaïres, ils remplirent la pièce de leur corpulence, de leur gueulardise, de leurs rots et de leur truculente paillardise.

Archi-bondé, le lupanar ronflait maintenant à toute débauche. Une épaisse atmosphère de mets, d'épices, de vins, d'essences, de fumées tabagiques, d'odeurs d'aisselles et de sexes obnubilait les têtes et tourmentait les cer-

veaux. Je commençais à me sentir assez mal à l'aise et passablement écœuré.

Un petit signe de von Werthau et quelques mots murmurés par lui attirèrent mon attention sur deux ou trois officiers à mine discrète et à l'allure sobre, qui paraissaient inspecter d'un œil observateur ce qui se passait. C'étaient des hommes de Bauer, le directeur de la police secrète. Voyant que je comprenais :

— Parfaitement, me dit le baron.

Nous étions mouchardés. Les inspecteurs semblaient être au mieux avec quelques-unes des femmes. Je devinai que les malheureuses, non contentes d'être réduites à l'état de courtisanes du plus bas étage, servaient encore d'indicatrices.

Mais c'est en vain que je cherchai à scruter sur ces visages féminins ce qui se cachait sous leur fard et ce que pouvaient laisser échapper leurs yeux peints. Jusqu'à quel point ces Françaises se rendaient-elles compte de leur déchéance? En souffraient-elles? en avaient-elles honte? Etaient-elles intérieurement pleines de rage ou de désespoir? C'est ce qu'il me fut impossible de discerner. Toutes, plus ou moins soûles, remplissaient leur rôle abject avec soumission, zèle et déportement. Il n'était pas plus facile de distinguer entre les professionnelles de la galanterie et celles qui avaient pu y être récemment contraintes par la force, la menace, la ruse ou l'épouvante de la misère et de la faim. Les assauts innombrables d'hommes qu'elles avaient subis, la rapidité d'adaptation propre aux femmes, l'entraînement, l'alcool et la contagion du vice les avaient toutes marquées du même sceau d'ignominie, roulées dans la même boue de dépravation, pétries de la même turpitude et fait d'elles les mêmes

filles de joie. Toutes cependant étaient jolies, quelques-unes très jolies, dans leur infamie. Toutes étaient jeunes. L'une d'elles, une brune aux gestes encore enfantins, ne devait pas avoir plus de quatorze ans.

Une tristesse immense m'envahit et je fus pris tout à coup d'un affreux étourdissement à la pensée que Juliette pouvait se trouver dans une maison pareille, livrée à la bestialité atroce du soudard germanique.

A ce moment je vis, à ma grande stupéfaction, descendant l'escalier au milieu d'un déchaînement de rires inextinguibles, une femme étrange, beaucoup plus grande que les autres, aux courts cheveux blonds tout frisés, sans seins, le torse transparaissant sous une gaze flottante, jambes nues et en tutu de ballerine. Ahuri, j'eus peine à reconnaître dans cette funambulesque apparition le comte Max von Kubitz, le grand dolichocéphale blond en personne, travesti en danseuse. Outrageusement maquillé, la moustache fixée sous une lèvre postiche, plâtré, grimé, passé au koheul et soigneusement épilé, des bagues aux doigts, des bracelets aux biceps un collier de corail rose tombant sur la gorge légèrement bombée, il s'avançait en virevoltant, se trémoussant équivoquement, se répandant en grâces suspectes, lançant des baisers, des œillades, décochant de tous côtés la mimique scurrile de ses gestes obscènes et ambigus...

Aussitôt qu'il me vit, il se jeta sur moi avec extravagance :

— Hering, mon chéri!... Enfin, je te retrouve!... Viens mon amour!... mon âme!... Je t'aime, je t'adore, je suis à toi!... Chéri, monte avec moi!... Je serai bien gentille!...

D'homériques éclats de rire saluèrent cette déclaration.

Tout honteux et encore plus en colère, je le repoussai violemment et je lui criai, employant le langage du lieu :

— Fichez-moi la paix!... Je ne veux plus rien savoir de vous, ordure!... Vous n'êtes qu'une tapette!...

Sur quoi je me disposai à partir. Ma montre marquait cinq heures et demie. Il était temps d'aller à mon rendez-vous.

Mais, au même instant, un remous se produisit. Des hourras avinés s'élevèrent. Des voix acidulées de femmes s'écrièrent :

— Tiens, voilà Gugusse!... V'là Zigomar!... Le petit voyou!... l'apache!... le sale gosse!...

Son Altesse Impériale le Kronprinz allemand faisait son entrée dans le bordel.

Il paraissait dans un état d'irritation extrême, nerveux, tremblant, blême de rage :

— Où est le Dr Wetzel?... Je veux voir le Dr Wetzel!... Qu'on aille me chercher immédiatement cette fripouille de Wetzel!...

Mais Wetzel accourait, était là, suivi de la grosse silhouette dodelinante de Mme Marie, sa maquerelle.

— Qu'est-ce qu'il y a, Altesse Impériale?... qu'y a-t-il donc?...

— Ce qu'il y a... Ce qu'il y a... Il y a qu'elle m'a posé un lapin!...

— Qui?...

— Gabrielle.

— Gabrielle vous a... Ce n'est pas possible, Altesse Impériale!... Elle vous a... Elle n'était donc pas à la Friture?...

— Elle n'y était pas... Elle n'y est pas venue... Je l'y ai attendue inutilement pendant deux heures...

— Incroyable!...

— Mme Claudot a été la chercher partout... chez ses parents... en ville... chez sa sœur... Introuvable!... Où est-elle?...

— Je n'en sais rien.

— Où est-elle? répéta le Kronprinz d'une voix plus aiguë.

— Je vous affirme, Altesse Impériale, que je n'en sais absolument rien.

— Elle est ici!

— Mlle Beurier n'est pas ici.

— Vous mentez!... Elle est ici!...

— Mais, nom de Dieu, Altesse Impériale, je vous dis qu'elle n'est pas là!... Mlle Beurier n'a pas foutu le pied ici depuis que son papa a été foutu dehors!

— Ça, c'est la pure vérité, crut devoir confirmer, toute haletante d'émotion, Mme Marie. On n'a pas vu la Gabrielle Beurier depuis cette affaire. Je vous le jure, mon prince, sur tous les Saints du Paradis!...

— Alors, merde!... glapit le Kronprinz.

Et, furieux, il se lança à travers les salons, en crachant par saccades toute une série de :

— On se fout de moi!... on se fout de moi!...

Mais sur le seuil de la salle à manger, il recula. Les quatre énormes soupeurs, vautrés et pantelants, offraient un chaos indescriptible. Le prince de Schaumbourg-Lippe, gisant comme un porc sur le tapis, une bouteille à la main, une femme sur la panse, souillait de vomissures violettes l'émail bleu de sa croix « Pour le Mérite ». Le prince de Hohenzollern, le mufle barbouillé de sauce, bafouillait une litanie ordurière. Comateux et flatulents, von Sturgh et von Iena confondaient leurs hoquets, leurs

renvois et leurs écroulements. Une bacchante nue trônait sur la table, une rose entre les cuisses.

On entendit vagir deux gargouillements informes :

— Mon neveu!...

— Mon cousin!...

Le Kronprinz m'aperçut alors :

— Allons, foutons le camp! me jeta-t-il.

Je me précipitai sur ses pas.

Il sortit comme un fou de la maison Beurier, devenue le *Kaiserliche Puff*, en proférant toujours son :

— On se fout de moi!...

Il s'engouffra dans son automobile, qui attendait devant la porte des officiers, et lança au chauffeur :

— Au Grand Etat-Major!

Je n'eus que le temps de m'y jeter à sa suite. La voiture démarrait. Le Kronprinz était dans une crise d'exaltation et d'exaspération presque inquiétante.

— Oui, bégayait-il, tout le monde se fout de moi!... Les femmes, les hommes, les princes, les généraux!... Ils se foutent de ma gueule!... Cochons! salauds! bandits!... Tous plus crapules les uns que les autres!... J'en ai assez, nom de Dieu!... D'abord, je veux qu'on me débarrasse de ce pion de Schmidt von Knobelsdorf!... Il me tient en lisières!... Je vais exiger de Falkenhayn qu'il me foute un autre chef d'Etat-Major!... On ne me respecte pas!... On me traite en collégien!... A commencer par mon père... Ah! celui-là, quand je l'enterrerai, ce sera une riche affaire!... On pourra rire!... Toutes ces gouapes n'en mèneront pas large!... Mais je n'attendrai pas jusque-là!... J'en ai assez!... Verdun!... ils ne m'ont pas consulté une seule fois pour ce sacré Verdun!... J'avais des idées... S'ils m'avaient laissé les sortir, Verdun serait

pris depuis longtemps!... Ah! les taupes, les idiots!... Mais tout doit avoir une fin!... Je vais me montrer!... Je vais leur faire voir qui je suis!... qui je suis, moi, le Kronprinz de Prusse!... Assez, crapauds!... je suis là, nom de Dieu!... Je suis là, bougres de salauds!... je suis là... C'est moi, le Kronprinz... l'Empereur de demain... l'Empereur d'Allemagne, de France et d'Italie... l'Oint du Seigneur... le nouveau Charlemagne... l'héritier du Saint-Empire Germanique et Romain!... A genoux, vermine!...

J'écoutais ces stupéfiantes divagations, transi d'effroi et cloué d'horreur.

La voiture longeait le square de la gare. Elle passa devant la villa Corneau, la résidence de l'Empereur, contourna l'hôtel Terminus, suivit l'avenue de Mézières, dépassa l'Auto-Korps, arriva au monument des Ardennais tombés pour la Défense du territoire en 1870, prit à gauche sous le chemin de fer d'Hirson, s'engagea dans le boulevard des Deux-Villes, puis dans la rue du Faubourg-d'Arches. Elle traversa, en ralentissant, le pont de pierre sur la Meuse, dont l'arche centrale, rompue par les Français en 1914, avait été réparée par notre génie. Du pont, la vue découvrait la belle préfecture des Ardennes, siège de l'Etat-Major général des Armées en campagne, ses deux façades sur la rivière, ses pavillons à balustres, son grand escalier extérieur, sa terrasse en parc, ses beaux ombrages d'ormes de pins et de saules; à droite, dans les verdures d'un jardin public, on entrevoyait la statue du chevalier Bayard, défenseur de Mézières contre les Impériaux.

Puis l'automobile parcourut la rue d'Arches, vira à gauche par la rue de la Préfecture, vint déboucher sur

la place d'Armes, devant la façade sud du palais. Le vaste et pompeux édifice présentait de ce côté, entre les énormes bastions ceinturés de fossés de la citadelle, les vieux hôtels à perrons et les platanes de pleine venue, la noble architecture de trois corps de bâtiments du XVIIIe siècle entourant une belle cour d'honneur carrée, qui se fermait, sur la place, par une superbe grille entre pilastres, décorée de deux pavillons-gloriettes du XVIIe siècle. L'aile de gauche, qui avait sa grille et sa cour particulières, était la résidence du général von Falkenhayn. C'est là que nous entrâmes.

Sautant de voiture, le Kronprinz, que j'avais peine à suivre, s'engouffra fébrilement dans le vestibule, où la garde n'eut que le temps de rendre les honneurs. Nous escaladâmes un large escalier intérieur aux dalles de marbre, qui nous conduisit, au premier étage, à l'entrée d'une longue galerie remplie de plantons, dont nous parcourûmes environ la moitié. Puis le Kronprinz ouvrit une porte et nous nous trouvâmes dans une pièce assez étroite, qui servait d'antichambre au cabinet de Falkenhayn. Deux portes s'y faisaient vis-à-vis. Celle de gauche, sur laquelle se dirigea le Kronprinz d'un pas précipité, était gardée par une sentinelle, baïonnette au canon.

— On ne passe pas.

— Brute, sais-tu qui je suis?

— On ne passe pas.

— Je suis le Kronprinz!

— On ne passe pas, fit la sentinelle en croisant son arme. Son excellence le général von Falkenhayn est avec Sa Majesté l'Empereur.

Grinçant des dents, le Kronprinz pirouetta d'un demi-tour, en grommelant :

— Nom de Dieu de nom de Dieu!... On continue à se foutre de moi!...

Puis, avec un jappement de fureur, il se jeta sur la porte de droite, qui n'était pas gardée.

Nous pénétrâmes dans une grande et magnifique salle, dont les trois hautes baies, tendues de rideaux rouges et séparées par des panneaux de glace, donnaient sur la cour d'honneur. Autour d'une longue table étaient disposés quatorze fauteuils de damas jaune. Une cheminée monumentale, des boiseries Louis XV, des lustres Empire, deux Gobelins, un admirable cartel au vernis Martin et quelques grands meubles de style solennisaient l'aspect de ce lieu somptueux. Un tapis d'Aubusson couvrait le parquet. A l'autre extrémité, une porte ouverte laissait entrevoir en enfilade, dans la pénombre de rideaux fermés, le clair-obscur d'un salon d'apparat.

Nous étions dans la salle où la Direction Suprême de l'Armée tenait ses conseils de guerre.

Elle était immense et vide de toute présence humaine. Ou du moins nous n'y aperçûmes tout d'abord personne. Mais, au bout d'un instant, nous distinguâmes, à demi masquée par le rideau de la fenêtre la plus éloignée, une haute et maigre stature d'homme qui, regardant immobile la cour d'honneur et nous tournant le dos, ne nous présentait qu'un long manteau blanc, surmonté d'un casque à pointe d'où sortaient quelques mèches blanches.

A l'approche de nos pas, l'homme au manteau blanc se retourna. Je tressaillis. Une tête de mort se décharnait sous le heaume à l'ancienne mode. Les vertèbres du cou étaient prises dans un hausse-col rouge brodé de feuilles de chêne. Deux bâtons d'or se croisaient sur la torsade

des pattes d'épaules. Le métacarpe gauche reposait dans la coquille d'une énorme épée.

Haeseler!... Ce spectre rôdait donc partout?...

La voix aigre du Kronprinz le salua :

— Eh bien!... Vous voilà content, maréchal!... Quelle guerre!...

La tête de mort s'anima. La mâchoire s'ouvrit, craqua et ces mots en sortirent comme un clappement de cliquette :

— Je ne suis pas content.

— Pas content?... Et pourqoi?... Vous l'avez, votre guerre!... Et elle dure!... 1er juillet 1916... bientôt deux ans... Espérez-vous encore vivre assez vieux pour en voir la fin de vos yeux?...

Les orbites flamboyèrent. La mâchoire articula :

— Je ne l'espère plus. Mais ce n'est pas ma guerre. C'est la vôtre. C'est celle de votre génération. Et vous ne savez pas la mener.

— Parbleu! avec des fantoches comme Falkenhayn, Knobelsdorf, Gallwitz, Lochow, Mudra...

— Et vous?

— Et moi?... Est-ce que j'ai la moindre part dans ce qui se passe?... Je n'en suis pas responsable!... Je m'en lave les mains!... On ne m'a jamais rien laissé faire!...

— C'eût été du propre!...

— Qu'est-ce que vous dites, monsieur le maréchal von Haeseler? s'écria, pâle de rage, le Kronprinz.

— Je dis, Altesse Impériale, que vous n'êtes qu'un gamin et qu'il ne vous appartient pas de bafouer des généraux, qui, si inférieurs qu'ils soient à leur tâche, vous dominent cependant de toute la hauteur de leur savoir et de leur conscience!... D'abord, que faites-vous

ici?... D'où sortez-vous?... Pourquoi n'êtes-vous pas à votre quartier général de Stenay?... Ou mieux encore, à votre poste de commandement, sous le feu?

— Vous plaisantez!... Souscrire aux erreurs de ces incapables!... aller les sanctionner sous le feu!...

— Parfaitement. Quand on n'est pas apte à exercer un grand commandement, on en prend un petit, et l'on va au besoin jusque dans les tranchées.

— Me faire tuer!...

— Vous préférez faire tuer vos soldats... et vous en laver les mains!...

— Je vous interdis de me parler sur ce ton, monsieur le maréchal!

— Je prends le ton qui me convient... celui que me confèrent mon âge... et mon grade, monsieur le général-lieutenant!

— Ah! ah!... ah! ah!... c'est ainsi?... crécella le Kronprinz, se démenant comme un guignol agité par une main en colère. C'est vous, vieux fossile, qui prétendez me faire la leçon?... A qui la faute, demandez-vous, si nous piétinons encore sous les murs de Verdun?... A qui la faute, monsieur?... Eh bien, je réponds : A vous!... Oui, à vous!... C'est votre plan qui a été suivi, votre plan qui a été mis à exécution... On a attaqué par la rive droite, selon le plan que vous aviez fait vous-même jadis... C'était une grave faute militaire, une aberration!... C'est par la rive gauche qu'il fallait attaquer!... Tel était mon avis, et s'il avait été pris en considération, plutôt que vos radotages, nous ne serions pas aujourd'hui où nous en sommes!... Vous cherchez des coupables?... Le coupable, c'est vous, monsieur le maréchal!

— Polisson!... Mon plan avait été fait à une autre

époque, dans d'autres circonstances et pour d'autres hommes que vous!... De mon temps, monsieur, avec le dixième de ce que vous avez déjà sacrifié, nous avions pris Paris. Quand le prendrez-vous, chétifs avortons?... Quand ferez-vous votre entrée à Paris, prince Wilhelm de Prusse, Altesse Impériale, petit cabotin, fils de cabotin?...

— Vous insultez l'Empereur!...

— J'insulte ceux qui mènent l'Allemagne à l'abîme!

— Misérable vieillard!...

— Votre entrée à Paris! continua le maréchal dans un rictus terrible, tandis que je tremblais de tous mes membres. Votre entrée à Paris!... Laissez-moi rire!... L'entrée à Paris, c'est moi qui l'ai faite!... Je suis entré à cheval avec nos régiments victorieux dans la capitale de la France. Nous avons passé sous l'Arc de Triomphe, nous avons défilé dans les Champs-Elysées, nous avons campé sur la place de la Concorde... L'entrée à Paris, je l'ai faite. Vous ne la ferez jamais!

— Cesse de croasser, sinistre oiseau de malheur!

— Quand tu te tairas toi-même, jeune geai!... Où sont-ils tous ceux qui ont fait l'Allemagne? Je suis le dernier. C'étaient des hommes. Des hommes! Nous avons vaincu en six mois; en six mois, nous avons mis la France à genoux. C'est qu'il y avait là votre inoubliable arrière-grand-père, Guillaume-le-Preux; il y avait là votre grand-père, Frédéric-le-Noble, alors Kronprinz de Prusse, comme vous, mais qui commandait toute une armée, lui, et réellement, Frédéric-le-Noble, dont votre père a plus tard souhaité la mort, s'il ne l'a pas hâtée; il y avait là votre grand-oncle, le hussard rouge, le terrible Friedrich-Karl; il y avait Bismarck, le chancelier de fer, qu'à peine monté sur le trône votre père renvoyait comme

un laquais; il y avait Moltke, Moltke, le grand, pas le petit, l'abattu de la Marne, comme vous allez être l'abattu de Verdun, après en avoir été le boucher... Voilà ceux dont j'étais le compagnon d'armes!... Saluez leurs ombres!... bien bas!...

Le Kronprinz écumait.

— En m'insultant, en insultant mon père, sénile drôle, c'est eux tous que vous insultez aussi... eux, mes ancêtres!

— Tes juges!

Alors, la fureur du petit Hohenzollern ne connut plus de bornes :

— Momie infâme, je vais te rentrer dans ta gorge cadavéreuse tes éructations de félon!

Et, à ma suprême épouvante, je le vis s'élancer le poing haut sur l'impitoyable revenant de 1870, tandis que le vieux Gottlieb, d'un geste macabre de sa dextre squelettique, dégainait à demi son épée.

A ce moment, la porte s'ouvrit, celle par laquelle nous étions entrés, et l'Empereur apparut.

Il était suivi par le chef de l'Etat-Major général des Armées en campagne, l'homme que j'avais déjà vu une fois au conseil de guerre de Dun-sur-Meuse, le général Erich von Falkenhayn.

Le Kronprinz se retourna d'un bond :

— On outrage l'Empire! hurla-t-il. On outrage l'Empereur! On outrage le Kronprinz!... Que Votre Majesté veuille châtier le...

Mais il s'arrêta net, pétrifié, tellement l'aspect des deux survenants était effrayant. Ravagé, décomposé, vert, l'Empereur était agité de tressaillements convulsifs; les yeux étaient hagards et les moustaches retombantes; il tenait à la main une liasse de papiers qui tremblait.

Derrière lui, exsangue, livide, sous ses cheveux cendrés en forme de perruque, le général von Falkenhayn semblait une figure de cire.

— Qu'y a-t-il? s'effara le Kronprinz.

Un trémolement sourd s'exhala de la bouche contractée du Kaiser :

— Nous sommes violemment attaqués, depuis ce matin, sur la Somme, par des forces considérables.

Un instant de stupeur plana. Puis on entendit le grincement du maréchal von Haeseler qui demandait :

— Une offensive anglaise?

— Anglaise... et française, répondit Guillaume II.

— Et française?...

— Le XXe corps, le Ier corps colonial, le XXXVe corps, en liaison avec deux armées anglaises.

— Les Français sont encore assez forts pour avoir pu jeter trois corps d'armée sur la Somme?...

L'Empereur souleva un bras droit accablé.

— Alors... et Verdun? râla le Kronprinz.

— Verdun!... Verdun!... gémit le Seigneur de la Guerre.

— Verdun!... sonna comme un glas l'écho désespéré de Falkenhayn.

La tête de mort du feld-maréchal grimaça étrangement; les orbites lancèrent une dernière lueur; la mâchoire crissa, s'entr'ouvrit, et il en sortit une voix d'outre-tombe, qui proféra :

— Vous êtes perdus.

Puis le squelette s'enveloppa de son grand manteau blanc comme d'un linceul et s'éloigna lentement dans le clair-obscur du salon d'apparat, sa lourde épée traînant à terre avec un bruit de chaînes. Et il me sembla qu'il

emmenait derrière lui, dans le sillon de son suaire, toute une suite de fantômes. C'étaient Guillaume Ier, coiffé du casque d'infanterie, poussiéreux, ridé et parcheminé, les favoris et la moustache chenue autour du petit menton rasé; Frédéric III, douloureux et idéaliste, sa grande barbe flottant sur les bandages de son cou; Friedrich-Karl, le Prince Rouge, avec son énorme moustache et son harnachement sanglant, l'attila sur l'épaule et la flamme au bonnet; Bismarck, colossal et métallique, la cuirasse au torse et l'aigle sur le casque; Moltke, décharné et sépulcral, comme Haeseler lui-même, ratatiné, sec, glabre, la casquette en drap bleu et à bandeau écarlate sur le crâne... Et tous s'enfoncèrent, disparurent graduellement dans la pénombre des grandes tapisseries aux couleurs éteintes, tandis que les deux derniers Hohenzollern, le père et le fils, le Kaiser et le Kronprinz, pâles, claquant des dents, la bave et la rage à la lèvre, se dévisageaient avec horreur et haine, comme prêts à se jeter l'un sur l'autre.

VI

Je ne sais si le Kronprinz finit, ce soir-là, par retrouver sa belle. Pour ce qui me concerne, après la terrible scène à laquelle j'avais eu le triste privilège d'assister, il ne fut plus question du souper où j'avais été convié et je n'eus pas l'avantage de faire la connaissance de Gabrielle Beurier. Je revins seul à Stenay, par le train, et le lendemain matin, à dix heures, je me présentais au Quartier général afin de recevoir les instructions dont le général Schmidt von Knobelsdorf avait à me charger pour le Kommando de Damvillers.

Il me les confia sous forme d'un volumineux dossier que j'avais mission de remettre en mains propres au chef d'Etat-Major du général von Lochow.

Je trouvai le général Schmidt von Knobelsdorf plus soucieux encore que la veille. Je compris alors que, tandis que personne encore, à Stenay, ne savait rien, lui seul, par sa conversation téléphonique avec Mézières, avait connu dès le matin l'offensive franco-anglaise et dû prendre dans les vingt-quatre heures, sous les directives de Falkenyahn, les déterminations qui s'imposaient et dont je portais sans doute une partie au poste de commandement de Damvillers. Je compris aussi, quelque temps plus tard quand l'attaque eut pris toute son ampleur, que la journée que j'avais passée à Charleville, et qui s'était ter-

minée si dramatiquement par l'altercation entre le Kronprinz et le vieux maréchal von Haeseler, était le premier jour de la bataille de la Somme.

Les conséquences ne tardèrent pas à s'en faire sentir sur notre front. Non seulement celui-ci cessa graduellement d'être suffisamment alimenté en troupes fraîches, mais encore il dut se dégorger d'une portion de ses effectifs, que des nécessités impérieuses faisaient diriger d'urgence du côté menaçant de la Picardie. Toute attaque de grand style nous fut désormais interdite et nous dûmes nous borner à maintenir les positions jusqu'ici conquises, que nous occupions d'ailleurs fortement.

La seule conquête nouvelle qu'en ces jours néfastes eut la gloire d'enregistrer notre vaillant Kronprinz fut celle, certaine et définitive cette fois, de Gabrielle Beurier. Nous apprîmes ce fait d'armes par les racontars de casinos, car l'aventure, comme l'on pense, faisait grand bruit. Impatienté des tergiversations de la belle enfant, Willy avait pris le parti de la faire purement et simplement enlever par les soins de la Claudot et de son « Criminel », le policier Klein, et de l'enfermer dans un appartement de la rue Jean-Jacques-Rousseau, à Charleville, sous la surveillance d'une duègne, la dame Hénon, qui avait à lui fournir des rapports quotidiens sur sa conduite. Le policier Klein s'était en même temps chargé de terroriser les parents de la nouvelle favorite, le couple Beurier, menaçant de les faire déporter en Allemagne à la première velléité de récalcitrer. Aussi voyait-on le père Beurier, le tenancier médiatisé de la maison de la rue de la Gravière, rôder comme une âme en peine dans les cafés de Charleville et sous les arcades de la place Ducale, aborder ses amis ou ses anciens clients, contant à qui

voulait l'entendre le détail de son affaire, récit qui se terminait invariablement par cette exclamation :

— Et dire que moi, un honnête homme, je suis le beau-père de cette canaille!...

Mais la chronique de la cour de Prusse, pour captivante qu'elle fût, ne réussissait pas à me distraire de la perpétuelle préoccupation qui obsédait ma pensée, angoissait mes jours et tourmentait mes nuits. Qu'était devenue Juliette? Je n'oubliais pas que le baron von Werthau m'avait promis d'interroger à ce sujet le major Bauer, chef de la police secrète, et il me tardait de le revoir, afin de connaître le résultat de sa démarche. Sans trop m'étonner qu'il ne m'en informât pas par lettre, vu le caractère délicat de cette affaire, je ne laissais cependant pas d'être surpris qu'il ne m'en entretînt pas au moins par téléphone, ce dont je n'osais d'autre part prendre moi-même l'initiative. Mes fonctions, il est vrai, m'appelaient souvent à Stenay; mais, deux fois déjà, je m'y étais rendu sans avoir pu rencontrer le baron. J'évitais toujours de paraître au casino de la Krausestrasse, dont le sentiment du ridicule dont je m'étais couvert m'interdisait l'accès; je fuyais également le Château, où d'ailleurs je n'avais pas à me montrer, en l'absence d'une invitation expresse de Son Altesse Impériale.

Vers la fin de juillet, je vis enfin von Werthau. Je le trouvai dans un des bureaux de l'Etat-major, comme je sortais de chez le général Schmidt von Knobelsdorf. Il me serra la main d'un air assez distant, puis, sur mon regard interrogateur, il se décida à me prendre à part dans une antichambre solitaire.

— J'ai vu Bauer, me dit-il.

— Eh bien? fis-je avec un tremblement de cœur.

— Eh bien, que croyez-vous qu'il m'ait dit?

— Est-elle vivante? murmurai-je.

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas si elle est morte ou vivante, où elle est, ce qu'elle est devenue?

— Je l'ignore.

— Alors Bauer...

— Bauer s'est refusé absolument à me donner le moindre renseignement à cet égard.

— Et vous n'avez pas insisté?

Von Werthau répondit avec une gravité énigmatique :

— Je n'ai pas pu insister.

— Pourquoi?

Le baron me regarda dans le blanc des yeux, puis après un silence :

— Savez-vous, articula-t-il pourquoi Mlle Rossignol a été arrêtée?

— Mais, dis-je, pour les motifs qu'on a donnés, je suppose... de prétendus signaux qu'elle aurait faits aux aviateurs... un prisonnier évadé qu'elle aurait caché chez elle...

— Vous ne savez rien d'autre?

— Rien.

— Vous croyez que ce sont les seules raisons, les véritables raisons qui ont motivé son arrestation?

— Je n'en connais pas d'autıes, fis-je tout pâle.

De nouveau il me considéra longuement, il me scruta profondément, comme pour essayer de se rendre compte, de discerner si je ne savais réellement rien de plus, ou si je connaissais ce qu'il savait lui, ce que Bauer avait dû finir par lui confier dans le plus grand secret.

Je soutins dans un malaise extrême son regard pénétrant.

Puis il prononça lentement, sans que je susse s'il avait oui ou non compris et vu ce qui était en moi :

— Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas approfondir... Il y a des choses qu'il faut laisser sans solution dans l'ombre et le mystère... Croyez-m'en, demeurez désormais obstinément tranquille.

Il me tendit la main. Je crus voir flotter dans ses yeux une buée d'émotion. Nous nous séparâmes avec une apparente froideur.

Je ne l'ai jamais revu.

Je n'étais pas assez sage pour me ranger au prudent conseil du baron von Werthau. Mes sources d'information n'étaient pas toutes épuisées; il m'en restait une, une seule, des plus dangereuses et que je m'étais bien promis de ne pas utiliser, mais qu'il me fallait pourtant me résoudre à essayer, si je ne voulais pas abandonner tout espoir de savoir quelque chose. Il restait Klein, le sinistre Klein.

J'hésitai toutefois pendant quelque temps à m'adresser à lui, si grande était la frayeur qu'il m'inspirait, si forte la répulsion qu'il me causait. Mais mon besoin, mon avidité de savoir étaient tels, fût-ce pour m'effondrer ensuite de détresse que, surmontant répugnance et terreur, je me résolus à risquer le périlleux entretien.

Un matin que je me trouvais de nouveau à Stenay, j'allai voir le policier à son bureau, sous prétexte de lui faire timbrer un sauf-conduit de service.

Tandis qu'il me visait ma pièce, j'observais sous son

petit chapeau vert son nez camus et son affreux rictus d'hyiène, me demandant comment j'allais aborder la conversation.

Il releva sur moi ses féroces petits yeux gris rayés de jaune. Je me sentais déjà noyé dans un flux de perplexité.

— Eh bien, me dit-il, monsieur le premier-lieutenant, avez-vous une nouvelle maîtresse?

Je saisis avec empressement la bouée qu'il me jetait lui-même.

— Je n'en ai pas, répondis-je du ton le plus enjoué et le plus indifférent qu'il me fut possible de feindre. Je n'en ai pas, monsieur Klein. Je ne suis pas si pressé. Je vous avouerai même que je ne serais pas fâché d'apprendre tout d'abord où a disparu l'autre.

Les féroces yeux rayés s'injectèrent de perfidie.

— Monsieur le premier-lieutenant Hering, après ce qui vous est arrivé, votre curiosité me paraît tout à fait déplacée. Vous vous êtes conduit dans toute cette histoire comme un naïf, pour ne pas dire comme un imbécile. Je le sais, et c'est ce qui vous a sauvé. Vous avez joué le rôle d'une dupe entre les mains de cette Française. Votre innocence était tellement flagrante que, malgré certaines circonstances vraiment fâcheuses pour vous, je n'ai pas voulu vous impliquer dans cette affaire. Mais, prenez garde, monsieur le premier-lieutenant Hering : si vous vous intéressez encore à cette fille il pourrait vous en cuire. Des coïncidences accablantes vous compromettraient irréparablement. Ne cherchez jamais à savoir ce que Juliette Rossignol est devenue, je vous le défends.

— Et vous le savez?

— Je le sais.

— Dites-moi au moins...

— Rien.

— Est-elle morte?

— Rien.

— Par pitié, monsieur Klein... balbutiai-je, la tête perdue.

— Pas un mot de plus, ou je vous arrête.

Déjà sa main se tendait vers un commutateur. Une sueur froide m'envahit.

— C'est bien, fis-je. J'obéirai. Cette histoire est enterrée pour moi à tout jamais.

La main se détourna pour se tendre de mon côté. L'œil rayé sourit.

— A la bonne heure. Et j'espère, monsieur le premier-lieutenant, que quand j'aurai le plaisir de vous revoir, vous m'annoncerez que vous avez une nouvelle maîtresse. Faites en sorte seulement, de préférence, que ce ne soit pas une Française.

C'est sur ces mots que se termina mon entretien avec le policier Klein.

Que cette histoire fût enterrée pour moi, on pense bien que ce n'était là qu'un propos de défaite, consenti pour cause de force majeure. Elle le fut cependant en ce sens que je n'osai plus dès lors en parler à personne, ni prononcer le nom de Juliette Rossignol devant qui que ce soit. Enterrée, oui, mais dans mon cœur, où elle n'en demeura que plus vivante.

Seul désormais à porter ce souvenir épuisant, mon existence se fit mystérieuse et secrète. Confiné dans l'observance étroite de mes devoirs militaires, je ne cherchai plus de distraction que dans le travail obscur du service. En dehors de l'assiduité laborieuse du bureau et

de mes missions de liaison, je ne fréquentais personne, fuyant mes camarades, évitant les casinos, renonçant à tout plaisir comme à toute courtisanerie à l'égard de mes supérieurs. J'avais touché d'assez près aux régions les plus hautes de l'Empire pour n'avoir plus le désir de leur approche, ni l'illusion de leur prestige. La blessure profonde que j'en avais rapportée suffisait à occuper ma pensée et à nourrir ma sensibilité.

Mais si mon inquiète douleur se renfermait ombrageusement dans le plus intime de moi-même et me rendait farouche, elle ne rongeait pas jusqu'à la prostration les fibres de ma volonté. Je n'avais pas renoncé à retrouver Juliette. Il ne se passait pas de jour sans que je combinasse quelque projet la concernant ou que je me livrasse à quelque recherche. L'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes, j'épiais tout ce qui pouvait me mettre sur une trace, si fugitive fût-elle. Conversations de soldats, propos de rouliers et de mercantis, racontars de cantines, d'offices postaux ou de couloirs de Kommandanturen, tout m'était bon. Je surveillais les gares, les centres d'évacuation et les convois de déportés. Le long des routes, je m'arrêtais à considérer les cohortes exténuées de travailleurs des champs ou, dans les chantiers et ateliers, les équipes hâves de civils qui s'épuisaient pour nous. Bien des scènes pénibles s'offrirent ainsi à mes regards et souvent je fus pris de pitié à voir tant de ces malheureux et de ces malheureuses, haillonneux, délabrés et à peine nourris soumis aux plus dures corvées, sous la brutalité et les sévices de soudards enragés.

Les prisonniers de guerre n'étaient pas les moins à plaindre, réduits à l'état de chiourme misérable et poussés, la baïonnette aux reins ou le bâton sur l'échine,

jusque sous les obus, pour y fouir tenacement le sol ou s'y déchirer les mains à nouer les fils de fer barbelés. J'en vis un jour vingt qui, pour s'être refusés à travailler pour nous, subissaient la peine du poteau. Les vingt piloris dressaient dans la sérénité du matin, le long d'une lisière de bois, leurs vingt corps douloureux et contorsionnés. Chacun des suppliciés avait les chevilles et les poignets liés derrière le poteau; le poids du corps faisait pencher en avant la tête et le thorax. Les liens, formés de fort fil de fer, étaient munis d'un garrot de bois que l'on n'avait qu'à tourner pour serrer l'attache à volonté. Une demi-douzaine de soldats tortionnaires, préposés à la surveillance des condamnés, allaient de l'un à l'autre, musards et la pipe à la bouche, leur demandant de temps à autre s'ils se soumettaient et consentaient au travail. Sur leur refus, on donnait un nouveau tour de garrot. Je m'informai du temps que durait leur supplice. La plupart cédaient au bout de quelques heures. Quelques-uns le supportaient vingt-quatre heures. Trois de ceux que je vis étaient là depuis deux jours et deux nuits.

Ce triste spectacle me rappela le malheureux Pierre Lormeau qui avait connu ce martyre au camp de Wittenberg.

Mais j'avais l'esprit trop torturé moi-même pour pouvoir m'apitoyer longuement sur ces cruels excès de nos coutumes de guerre. Si je n'avais pas de garrot aux membres, j'avais le cœur pris dans un étau qui se serrait, lui aussi, de jour en jour. L'idée fixe de retrouver Juliette, l'obsession de ne savoir si je la retrouverais, ni dans quel état je la retrouverais, au cas où je reverrais d'elle autre chose qu'une tombe, tourmentait jusqu'à la

souffrance physique ma pensée épouvantée. Les jours, les semaines passaient, et je n'avais pas recueilli un indice qui pût me fournir un espoir. Dieu restait sourd à mes prières, et le hasard, que je ne pouvais pourtant guère invoquer, ne paraissait pas mieux disposé.

J'eus cependant, une fois, une terrible émotion. Entre Beaumont et Ornes, non loin de nos anciennes tranchées, j'aperçus, au milieu d'une troupe immonde de fossoyeurs et de fossoyeuses qui enterraient des débris humains, une forme féminine svelte et souple, animée de gestes qu'il me sembla reconnaître. Je crus que c'était elle. Le cœur disloqué, les yeux tendus, je m'élançai à travers les cadavres, les abats, les détritus pourris, les ossements. Cela sentait le chlorure de zinc et le phénol. Hélas! ce n'était pas elle. Je trouvai une jeune femme émaciée, précocement ridée, aux cheveux blanchissants, effarée de me voir arriver sur elle et prenant déjà une pose suppliante. Je la rassurai, mortellement triste. Elle me dit qu'elle s'appelait Josette Pastoureau et qu'elle était de Flabas.

— Ils m'ont pris mes deux enfants, qu'ils ont évacués avec leur grand'mère. Moi, ils m'ont gardée.

Je lui donnai vingt marks et je la laissai à sa lugubre besogne.

Ils avaient gardé Josette Pastoureau pour l'employer aux plus répugnants travaux. Un sort plus odieux encore aurait pu lui être réservé. Je songeai à ce que j'avais vu à Charleville. Je me rappelai le frisson que j'avais eu à la pensée que Juliette pouvait être enfermée dans une maison infâme. Fallait-il diriger aussi mes recherches du côté de ces parages abominables? Il le fallait. On me vit alors, pâle, sombre, sinistre, franchir les seuils hon-

teux du vice et de la débauche, hanter les mauvais lieux, les antres de la prostitution, les salons de passe, les bouges, les cloaques les plus ignobles, me mêler, rôdeur hagard, aux déchaînements de la luxure et de l'orgie, au débordement de la fange et à tout le stupre de l'occupation. J'allai partout. Je visitai Sedan, Rethel, Vouziers, Montmédy, Spincourt, Etain. J'allai jusqu'à Metz. Rien.

Août s'était écoulé. Septembre était là. Les premiers brouillards, le matin et le soir, montaient de la Meuse blafarde. A Dun, la maison des Lormeau, après avoir quelque temps servi de cantonnement, avait été annexée à l'hôpital de la mairie. Elle abritait maintenant des typhiques. Dun était toujours un lieu de grand passage de troupes; mais le mouvement n'était plus le même, s'opérant surtout du sud au nord ou dans la direction de la gare. La petite ville ne comptait plus qu'une cinquantaine d'habitants français.

La dernière fois que j'y passai, je lus cette affiche placardée à la Kommandantur et sur un certain nombre de maisons :

EXÉCUTION CAPITALE

Par jugement d'un tribunal de guerre en date
du 13 septembre 1916, le nommé
Léopold Moulard, Français,
âgé de 20 ans, célibataire, fondeur à Dun-sur-Meuse
a été condamné à la peine de mort
pour avoir été trouvé possesseur d'un revolver
et de munitions.

La peine de mort a été appliquée ce matin.
Le condamné a été fusillé.

Dun-sur-Meuse, 15 septembre 1916. Etappen-Kommandantur
Steinmetz,
Oberst u. Kommandant.

Fallait-il désespérer?

Dans mes nuits d'insomnie, bercé par le grondement familier du canon, je me remémorais douloureusement, scène après scène, détail après détail, l'intense et décevant roman dont m'avait ensorcelé l'artificieuse terre de France. Je revivais, minute après minute, ces heures tour à tour enchanteresses, mystérieuses, affolantes ou cruelles. Je me retraçais en traits brûlants ces images sensuelles, passionnées, jalouses ou tragiques... Juliette, Juliette! ardente et perpétuelle évocation de mon cœur obstiné et sanglotant!... Juliette! fée enivrante! poésie, lumière et beauté faites chair!... Juliette, âme chaste et sublime, tu ne m'avais jamais aimé, mais moi, je t'aimais, moi, je t'aimais toujours!... Tu n'aimais que ton art, tes poètes, ton pays... et peut-être aussi celui qui était mort, fusillé, là-bas, en Allemagne, en pensant à toi... Moi, tu me haïssais sans doute... Mais moi, je t'aimais, je t'aimais... Juliette! Juliette!...

Et il ne me restait de toi que cette boucle de cheveux qui dormait toujours dans le cercueil d'or de ma montre d'officier... Etait-ce encore le souvenir d'une vivante?... ou n'étaient-ce plus que des cheveux d'une morte?...

Halluciné, je la revoyais, qui me faisait signe de la suivre... Où?... Les canons lugubres de Verdun battaient comme des tambours de deuil... Le cortège des morts se levait, glissait funèbrement sur l'horizon rougeoyant... Où étais-je?... et que faisais-je, moi, dans cet état-major d'armée, presque à l'arrière, alors que mes frères souffraient, succombaient, mouraient?... En étais-je encore à vouloir esquiver le danger pour la sauvegarde d'une vie maintenant brisée, pour le ménagement d'un bonheur désormais impossible?... Non, non, j'avais honte... La

loque morale que je me sentais être ne valait plus rien et ne méritait plus d'être conservée... Je voulais aller à l'avant, là-bas, en première ligne!...

Un jour que le général von Lochow était venu à Damvillers, je lui présentai ma requête.

— Très bien. Où désirez-vous aller?

— Où vous voudrez, Excellence. Je suis à vos ordres.

— Vous ne craignez rien?

— Rien.

— Eh bien, je vais vous envoyer...

Il consulta un carnet de notes.

— Où cela, Excellence?

— A Douaumont.

Le mot tomba comme un tranchant de sabre. Je frémis. C'était la mort probable.

— A vos ordres, Excellence.

On était au début d'octobre. Notre front occupait, en avant de Douaumont, une ligne qui passait par le bois de la Laufée, le bois Fumin, le bois de Vaux-Chapitre, les abords de Fleury, l'ouvrage de Thiaumont, la cote 320, les carrières d'Haudromont, la côte du Poivre, pour rejoindre la Meuse entre Bras et Vacherauville. Ce secteur, placé sous le commandement du général von der Planitz, était tenu par trois corps d'armée, le VIIe corps de réserve, commandé par le général von Zwehl, le XIIe corps actif, comprenant la 23e et la 34e divisions, le XVIIIe corps de réserve, commandé par le général von Steuben, avec les 21e et 25e divisions, plus quatre autres divisions.

Je partis le 10 octobre, avec mon fidèle Schmutz. Une voiturette nous mena en une heure à Ornes, où une caravane de trois cents hommes devait se mettre en route

pour Douaumont. Le voyage était des plus périlleux. Il ne pouvait s'effectuer de nuit, l'épouvantable état du sol rendant toute marche impraticable dans les ténèbres. Par le clair de lune, le danger, pour être différent, n'était pas moindre. On en était réduit aux journées de brume, qui seules permettaient d'y voir assez sans être trop vu, et encore n'y avait-il pas d'exemple qu'une expédition, même effectuée dans les meilleures conditions, se fût achevée sans pertes ou sans accidents.

Ce jour-là, le temps était particulièrement favorable. La brume, sans être dense, voilait nébuleusement les objets, qui se fondaient à deux cents mètres dans une grisaille indistincte. Un soleil cireux montait sur la Woëvre invisible.

La colonne se composait par moitié de porteurs, chargés de caisses, de ballots, de hottes, de sacs de pains, de tonneaux d'eau, de fûts de bière ou de pétrole. Ils avaient le bâton ferré à la main, et quelques-uns portaient des rouleaux de cordes, dont ils devaient se lier par chaînes de trois ou quatre comme des alpinistes. L'autre moitié était formée de fantassins qui rejoignaient les lignes de l'avant, de mitrailleurs, de pionniers et de personnel sanitaire. Le tout marchait sous le commandement d'un capitaine, qui connaissait la région, et sous la conduite d'un guide, qui la connaissait mieux encore, car on ne pouvait s'aventurer sans la direction d'hommes expérimentés dans ce terrain perfide et perpétuellement changeant.

Le premier kilomètre fut relativement facile, à travers les halliers encore subsistants du bois le Chaume et sur les débris de la route de Louvemont. Le sol était flasque et visqueux, dans les détritus des écorces pour-

ries et des branches mortes. Des ponceaux de planches traversaient nos anciennes tranchées. Un feuillage rouillé bouquetait les arbres cassés.

A mesure que nous avancions, le paysage se modifiait. Il semblait que nous passions, comme en montagne, à travers des zones appartenant à des flores et à des climats différents. A la région des arbres à feuilles succédait celle des arbres dépouillés, puis celle des arbres ébranchés. Au bois des Caurières, la végétation, de plus en plus raréfiée, ne consistait plus qu'en troncs déchirés d'éclats, fantoches sinistres étirant dans le brouillard leurs moignons grimaçants. Puis ce fut le désert.

Le glapissement du capitaine s'éleva :

— *Alle Gasmasken in Ordnung* (1).

La zone désertique étalait sous nos yeux agrandis sa lisière ravagée, galeuse, scoriacée, aux tons bruns et violets qui s'atténuaient et se perdaient dans la brouée grisâtre. Sillonnée de dunes, forée de trous, écorchée de brûlures, balafrée de crevasses, la terre des batailles semblait un chaos sans nom, à l'aspect redoutable et à l'horreur surprenante. Nous nous y engageâmes, le cœur pantelant, le pied crispé. Remué perpétuellement par la tourmente, pétri et repétri par les projectiles, le sol était instable et traître. Le pas y enfonçait jusqu'à la cheville, le plus souvent dans une boue noirâtre, parfois dans des sables mouvants, selon la nature des pentes et des dénivellations. Des ravins s'ouvraient d'où montaient des fumées. Des crêtes surgissaient, étranges et flottantes, couturées de déchirures, rongées de chancres caverneux. Les trous d'obus se multipliaient, se propageaient jusqu'à se toucher et se confondre, ulcérant et vérolant le terrain.

(1) Tenez prêts les masques contre les gaz.

Ils augmentaient aussi en amplitude, et bientôt apparurent de véritables cratères, vastes entonnoirs profonds de huit à neuf mètres, aux lèvres boursouflées et glissantes, qu'il fallait contourner avec la plus grande prudence pour ne pas être surpris par leur glaise ou happé par leur enlisement. Quand, penché sur leur gouffre, la jambe ancrée et le bâton fiché dans la bourbe, on explorait leur cuvette où croupissait de l'eau, on voyait émerger des débris de cadavres, des lambeaux d'uniformes, des casques, des fusils, des pièces d'équipement ou la carcasse monstrueuse d'un cheval. Leurs abords marécageux étaient parsemés de restes hétéroclites, havresacs boueux, bottes pourries, ferrailles amoncelées, épaves de véhicules, tronçons de corps en décomposition, crânes broyés. Partout s'épandait l'affreuse alluvion de la bataille. Le sédiment de huit mois de massacre épaississait de tous côtés sa couche tartaréenne, et l'on voyait les dépouilles des légions suppliciées traîner ignoblement sur ces lugubres gémonies. Aux tubes de canons rouillés et aux caisses de munitions décolorées s'entremêlaient les fils téléphoniques disloqués et les réseaux des barbelés effondrés. Les tranchées ravagées ne se marquaient plus que par de vagues sillonnements ou des fossés fangeux. Puante et gluante, charriant d'immondes déchets, la boue qui nous empêtrait semblait un composé effroyable d'argile en dissolution, de métal mangé, d'ossements pulvérisés et de charogne fondue. Le désert en putréfaction nous engloutissait lentement dans sa solitude d'épouvante et de mort. Rien n'y vivait, en dehors de notre caravane accablée : pas un animal, pas une bête fauve, pas un rat, pas un oiseau, pas un insecte, pas un ver. Aucun corbeau même n'y croassait. Le poison avait tout tué.

Nous marchions depuis des heures dans cette désolation qui paraissait ne devoir jamais finir. Toute topographie était illusoire au sein de cette géhenne. Autant qu'on pouvait le supputer, nous nous trouvions entre la ferme des Chambrettes, sur notre droite, et les bois de la Vauche, à gauche, rasés, dévorés comme par une teigne. Des chuintements d'obus déchiraient la brume. De temps en temps, après une explosion lourde, un jet noir s'élevait, un nuage gris bleu bordé de blanc se formait et une vague odeur de chlore acidulait l'air. Bien que l'ordre n'eût pas encore été donné de mettre les masques, certains les arboraient par prudence, en dépit du surcroît de fatigue que leur causait la difficulté de respirer. Parfois retentissaient des cris, des jurements : c'étaient de nos hommes qui glissaient, s'abattaient, disparaissaient dans un trou, gargouillaient dans l'eau grasse, d'où on avait de la peine à les retirer, limoneux et putrides. On en voyait d'autres qui s'évanouissaient de peur ou de fatigue, et qu'on réveillait à grands coups de crosse ou d'une pointe de baïonnette. D'autres, pris de coliques incoercibles, s'accroupissaient longuement sur l'humus pestilent. Deux périrent noyés; trois porteurs furent pulvérisés par la chute d'un percutant; un soldat, qui, saisi de désespoir ou de folie, refusait obstinément d'aller plus loin, dut être exécuté au revolver.

Nous commencions à monter laborieusement une nouvelle côte, quand nous vîmes peu à peu surgir et se silhouetter dans le brouillard quelque chose comme une énorme montagne aux flancs dévastés, qui, crénelée et déchiquetée, semblait le cône bouleversé d'un volcan mort. En même temps l'affreux paysage se mettait à s'animer. Une autre caravane d'excursionnistes, piolet

en main, sac au dos, fusil à l'épaule et accompagnée comme la nôtre de ses porteurs, s'approchait par un point différent. Des fissures et anfractuosités de l'horrible escarpement, on voyait dévaler, comme des termites, de petits groupes de pionniers barbelés d'outils, des porteurs à vide, des brancardiers, civière aux bras. Il était quatre heures du soir. Nous n'avions pas aperçu un rayon de soleil. Nous étions néanmoins dégouttants de sueur sous la couche d'argile brune qui nous crottait du haut en bas et nous faisait ressembler à un troupeau de cloportes. Nous doublâmes un dernier cratère, béante excavation de 420, puis nous nous enfonçâmes dans une sorte de piste creuse, abrupte et zigzaguante, reste d'un ancien boyau d'accès, qui nous conduisit par une montée exténuante, suivie d'une brusque descente, dans un éboulis pierreux, derrière lequel une porte, ou plutôt une brèche, pratiquée dans un mur, s'ouvrait sur un long couloir chichement ponctué d'ampoules électriques. Nous étions dans le fort.

A l'abri de ces épaisses murailles, un immense sentiment de soulagement et de sécurité nous envahit. Les obus pouvaient tomber maintenant, dans ces cryptes profondes nous ne risquions plus rien. En même temps la détente nerveuse qui en était le bienfaisant résultat nous laissait subitement inertes, accablés de l'effort que nous avions fourni et que ne soutenait plus la permanence galvanisante du danger. Il fallut pourtant suivre ce couloir interminable aux murs salpêtreux, dévaler un escalier gluant aux marches clayées de bois, défiler dans un corps de garde où l'on prenait note et vérifiait l'identité de ceux qui entraient dans le fort. A moitié mort, l'œil opaque, le cerveau en plomb, je pus enfin m'effondrer sur une

couchette, dans une casemate d'officiers, sans manger, ayant seulement pris le temps d'étancher ma soif intense avec une mesure d'eau coupée de cognac. Je m'engloutis aussitôt dans un sommeil de rêve.

J'en fus tiré brusquement par une poigne crispée qui me secouait le bras. J'ouvris des yeux engourdis qui se fixèrent avec stupéfaction sur un être hydride, mi-homme, mi-bête, dont la tête monstrueuse se protubérait en museau, sous deux globes oculaires énormes, ronds et proéminents. Je me crus le jouet d'un cauchemar horrible.

— Qu'est-ce que c'est? soufflai-je affolé, tandis que le monstre me secouait de plus belle.

— Gas-Alarm!

— *Was?*

— *Gas-Alarm!... Herr Oberleutnant!... Gas-Alarm!...*

Je reconnus la voix assourdie et terrorisée de Schmutz, mon ordonnance. Une étrange odeur nauséeuse et vésicante montait déjà insidieusement à mes narines. Je me jetai sur mon masque. Je m'en muselai hermétiquement On battait le tambour dans les couloirs. Je me levai. Il était cinq heures du matin. De sourdes explosions parvenaient de l'extérieur. Les Français nous saluaient d'une bordée d'obus suffocants. Le gaz lourd pénétrait par les portes, les trous, les moindres fissures dans l'intérieur du fort et répandait dans nos abris souterrains ses miasmes mortels.

Habitués sans doute à ce risque menaçant, mes compagnons de casemate s'étaient retournés sur leur couche en assujettissant leur masque d'un geste automatique. Je considérai avec épouvante, tapis dans leur litière, ces hôtes mystérieux et difformes, dont je ne voyais pas,

dont je ne verrais peut-être jamais les visages : car je ne tardai pas à apprendre qu'à l'instar des lépreux, les habitants de Douaumont vivaient à peu près perpétuellement masqués.

Des êtres semblables, affreux et fatidiques, circulaient sans hâte dans les couloirs. Les uns avaient des têtes d'oiseaux, de lézards ou de chacals, comme les démons égyptiens, d'autres de sataniques faces gothiques, telles que celles qui grimacent aux gargouilles des vieilles cathédrales. Je vis passer sur des civières trois gazés. Ceux-ci avaient le visage découvert, mais ils étaient plus hideux encore : tuméfiés, bleus, une écume rosâtre moussant sur la bouche ouverte. On eût dit des âmes de damnés emportées par des diables aux lieux infernaux.

Ainsi se présentèrent à moi dès mon premier regard lucide, ces sinistres catacombes, ténébreuses, suintantes, à l'air irrespirable, peuplées de grandes larves grises et de spectres encagoulés, hantées d'effroi, royaume d'ombres et repaire d'animaux à mufles.

A huit heures, j'allai me présenter au commandant du fort, le major Marquardsen, et à son second, le capitaine d'artillerie Prollius. Leurs grognements d'accueil furent assez sympathiques. Quant à leur physionomie, je ne saurais la décrire, ces deux officiers ne m'étant apparus que sous leur aspect de monstres sortant d'un bestiaire. Celui qui était le major Marquardsen portait d'effarants yeux cylindriques en mica, bordés de gros sourcils de corne, des bajoues en caoutchouc et un goître comme un orang-outang; l'autre présentait d'épais téguments d'ouate et un long nez en étui qui le faisait ressembler à un tapir.

— La vie n'est pas drôle ici, me dirent-ils, mais elle est moins drôle encore aux tranchées, où vous ne tarderez

pas à être envoyé, car l'ennemi nous tue beaucoup d'officiers.

Il me fallut plusieurs jours pour connaître le fort, qui était un ouvrage considérable, où la circulation était rendue peu commode par les éboulements, dégradations ou barrages qui en obstruaient les gaines et les chemins couverts. Il comportait deux étages de logements, casemates, dépôts et abris, sans compter les superstructures et tourelles. La maçonnerie des locaux supérieurs était protégée par une couche de sable et par des revêtements et piédroits de béton de ciment atteignant jusqu'à deux mètres cinquante d'épaisseur. Partout où les façades se trouvaient endommagées, elles étaient doublées par des murs de sacs à terre, munis de meutrières. Séparés des locaux du rez-de-chaussée par des voûtes, les sous-sols présentaient un vaste système de chambres, de salles, de galeries, de réduits, véritable dédale de substructions extrêmement fortes. Toute cette partie souterraine était intacte, à l'exception d'une des cryptes de l'est, où l'explosion d'un approvisionnement de grenades avait entraîné la chute de la voûte. On y voyait des magasins à vivres, des dépôts de munitions, des citernes à eau et de nombreuses soutes garnies de lits de fer français étagés les uns au-dessus des autres. On y découvrait des amoncellements d'objets et débris du temps des Français, vieilles armes, obus de 15 et de 7,5, uniformes, défroques de toute sorte, bêches, haches, cisailles, et l'on déchiffrait sous les pancartes allemandes les lettres incomplètement grattées des anciennes inscriptions. Il régnait dans ces fosses une chaleur étouffante, surtout dans la partie aménagée en lazaret, chargée de vapeurs de carbol et d'odeur de sang. On y débondait des tubes d'oxygène,

pour vivifier l'atmosphère et neutraliser les miasmes. Des équipes travaillaient continuellement à la réparation des murs ou au déblaiement des couloirs. On entendait jour et nuit crépiter les moteurs, bruire les génératrices d'électricité, souffler les pompes des lieux d'aisances.

Accablé par l'ombre, le manque d'air et la claustration colossale des pierres, je me risquai un matin, sous la conduite d'un pionnier de la garnison, à aller respirer un peu à l'extérieur. Par un trou d'obus de la contrescarpe d'ouest nous nous glissâmes hors de l'enceinte. D'énormes blocs de béton culbutés les uns par-dessus les autres encombraient le glacis, que couvrait, comme un inextricable fouillis de branches mortes, le réseau disloqué des barbelés. Il nous fallut ramper à travers ce labyrinthe, pour déboucher enfin, rompus et lacérés, au-dessus de l'horrible paysage des cratères. On ne voyait pas à cinq cents mètres. Le brouillard tendait son tissu dépenaillé de toiles d'araignées sur l'immense désastre. Pas un bruit que, de-ci, de-là, un sifflement griffant la soie des nues et crevant en un éclatement. Près de nous, le coffre nord-ouest du fort gonflait sa proue désemparée par-dessus le flot des éboulis et y enfonçait son étrave noircie, tandis que là-bas, dans le sud-ouest, comme une grosse épave en détresse, Thiaumont estompait dans la brume son ombre ravagée et difforme. Un vent frais soufflait du large. Nos masques enlevés nous aspirions avec ivresse et à pleins poumons le grand air libre du charnier, qui nous paraissait d'une pureté de pleine mer.

J'étais depuis dix jours à Douaumont. J'attendais. J'avais étudié à plusieurs reprises, avec le capitaine Prollius, la carte au 1/10.000^{e} de la région, me familiarisant avec la topographie compliquée du terrain, me

mettant dans la tête le détail de nos positions et ce qu'on connaissait de celles de l'ennemi. Nos lignes couraient en arc de cercle à environ deux kilomètres autour du fort, qui leur servait de centre de ravitaillement et d'abri pour leurs relèves. Notre aile droite, à l'ouest, était formée par la 13ᵉ division de réserve, qui occupait le ravin du Helly et les carrières d'Haudromont, et par la 54ᵉ division de réserve, qui tenait le bois de Nawé et le ravin de la Dame. Au centre, dans le secteur de Thiaumont, se trouvaient les 34ᵉ et 54ᵉ divisions, et, un peu plus à l'est, terrée dans le bois de Vaux-Chapitre, la 9ᵉ division. L'aile gauche, appuyée au fort de Vaux, était constituée par la 33ᵉ division de réserve et la 50ᵉ division active. Mais ces effectifs ne figuraient pas au complet en première ligne. En raison de la difficulté des communications et de l'approvisionnement, il n'y avait jamais en avant qu'un bataillon par régiment, les deux autres bataillons étant maintenus à une étape en arrière.

Le 21, au matin, le temps s'étant levé, je me hissai jusqu'à l'observatoire sous coupole du sud-ouest pour prendre une idée d'ensemble du champ de bataille. Le ciel s'était déblayé et un soleil pâle commençait à faire lentement l'ascension de l'azur grivelé. Par le créneau circulaire, la vue portait de tous les côtés sur la grande désolation. Je fus d'abord épouvanté par le chaos des superstructures au milieu duquel je me trouvais. Remué, bouleversé, labouré comme par une charrue gigantesque, le dessus du fort ne présentait qu'un démantèlement de terres éventrées et de matériaux enchevêtrés. Le double coffre du nord était une ruine. Echarpées et confuses, les tourelles, malgré leurs plaies, avaient résisté, celle de 155, celle de 75 et celles des mitrailleuses, et leurs cou-

poles bombaient leur crasse noire sur le sol vénéneux, comme d'énormes champignons. Au delà des fossés gonflés d'écroulement et des contrescarpes effondrées, le regard, effaré, traversait l'effroyable zone scoriacée des cratères pour aller s'accrocher désespérément aux boufissures étranges qui bordaient l'horizon tuméfié. Semblable à une grosse escarre bossue, Thiaumont, que nous n'avions fait que discerner dans le brouillard, précisait sous le halo gris-bleu les contours de ses ulcères et les décharnements brûlés de ses flancs. Perpendiculairement à cette bosse ravagée, l'échine de la côte de Fleury s'enfonçait sèche et brune dans le sud-est, portant à son extrémité la dartre blanche qui avait été le village de Fleury. A droite de Thiaumont les carrières d'Haudromont s'ouvraient comme une croûte fendue. A gauche, l'immense lèpre onduleuse du bois du Chapitre se fistulait de gorges, se creusait de traces sombres, allait ronger le Nez de Souville. Plus à l'ouest encore, le cône pulvérulent du fort de Vaux se boursouflait au-dessus de la plaine étalée de la Woëvre, qui, sous les rayons blancs du soleil d'octobre, brillait comme une nappe de cendres.

Je restai longtemps, blotti dans mon étroit belvédère, à contempler la formidable dévastation de ce spectacle plutonique. Devant ce foudroiement et cette calcination, ces étendues de coulées ignées et d'éruptions béantes, il me semblait que j'avais été transporté dans un autre monde. Etais-je réellement sur une colline fortifiée de 300 mètres au cœur de l'Europe, en pleine civilisation, en plein centre millénaire d'histoire, de culture et d'hommes? Impossible. Je me trouvais au sommet d'un volcan éteint, à 6.000 mètres au-dessus de la mer, où ne vit ni le sauvage, ni l'animal, ni l'arbre au sein des soli-

tudes désolées de la plus effroyable Afrique, devant le champ de laves du Kilimandjaro. Non. J'étais au milieu d'un cirque lunaire, entouré des cratères sélénites, perdu sur le globe pétrifié des épouvantements, où rien ne souffle, où rien ne pousse, où le soufre même ne coule plus, où règne partout la mort, la mort, la mort.

Ce paysage sinistre correspondait si parfaitement à ce qui était au-dedans de moi-même, que je le considérais avec attirance, presque avec une âpre volupté. Comme lui, j'étais dévasté et foudroyé. Comme lui, je n'étais plus qu'un cratère mort, une lave durcie. Comme Fleury, la cendre recouvrait ce qui avait été mon cœur...

Un an!... Un an, mois pour mois, jour pour jour... Autour de moi s'étendait la forêt du Harz, avec ses futaies superbes, ses couleurs somptueuses... La nature profonde vivait et s'exaltait sous mes yeux... Une vierge amoureuse se suspendait à mon bras... J'entendais sa voix chantante et lourde... J'entendais sonner les cloches... J'entendais l'ululement mystérieux du chat-huant... Roméo, Roméo sur la route de Mantoue!...

Comme je me noyais dans cette contemplation et dans mes souvenirs, je vis tout à coup une série de points de feu scintiller sur l'horizon des collines. Quelques secondes après, des détonations arrivaient, se succédaient, se précipitaient, éclataient de tous les côtés, devant, derrière, à l'ouest, à l'est, transformant en peu d'instants la lande sépulcrale et pétreuse en un océan bouillonnant de vagues tourbillonnantes, de jets, de geysers, de salses boueuses, de trombes noires et de colonnes fulminantes. Des hurlements, des sifflements, des miaulements, des rugissements lacéraient le ciel au-dessus de moi, fusées assourdissantes qui allaient exploser au large dans le nord. Vaux, Thiau-

mont, Haudromont, toutes nos positions disparaissaient dans une fumée sillonnée d'éclairs. La tempête s'abattait jusque sur nos arrières, couvrant de ses grêlons ardents les pistes de caravanes, les chemins de relève et les lisières lointaines qui abritaient nos camps de réserves.

Ahuri, affolé, je me demandais ce que signifiait ce soudain cataclysme, quand un beuglement enragé fendit l'air avec une intensité croissante et qu'une épouvantable commotion secoua le fort dans un fracas étourdissant. Un cyclone de terre et de blocs balaya comme une avalanche mon observatoire. Je me sentis projeté, précipité, dégringolant dans la gaine d'accès, la bouche, les narines, les oreilles pleines d'une bourbe brûlante.

— *Herr Oberleutnant, sind Sie todt?*

C'était mon brave Schmutz qui me demandait, à travers son masque, si j'étais mort. Je n'étais pas mort, mais sérieusement contusionné. On me descendit au lazaret.

Tout le fort était en rumeur, comme une fourmilière surprise par un ouragan. L'effroyable bourrasque dura toute la journée, toute la nuit. Le fort tremblait sur ses assises et tous ses bétons résonnaient. Vers le matin, quelques coureurs apparurent. Ils arrivaient terreux, sanglants, après des périls inouïs. Ils racontaient des choses terrifiantes. Toutes nos organisations étaient bouleversées. Les tranchées n'existaient plus. Seuls les abris profonds résistaient. Pas de téléphone. Pas de liaison. Pas de nouvelles des réserves. Pertes déjà considérables.

La rafale ne cessa pas de toute la journée du 22. Le fort semblait tanguer comme un vaisseau ballotté. De gros calibres tombaient. Les casemates du dessus n'étaient plus sûres. Une voûte fut percée. Une cinquantaine de soldats restèrent dans l'explosion. Notre artillerie répon-

dait. Mais les canons français paraissaient trois ou quatre fois plus nombreux que les nôtres. Les hurlements de la tourmente nous parvenaient jusqu'au fond de nos soutes comme la clameur d'une houle infinie.

C'était, sans aucun doute, la préparation d'une offensive ennemie.

Le 23, elle ne s'était pas encore déclenchée et la canonnade tonnait toujours. Le fort se vidait peu à peu de ses hommes, qui partaient en renforts et, le soir venu, s'enfonçaient à la file indienne dans les terres ravagées.

Mon tour vint. Le capitaine Prollius me mit à la tête d'une compagnie de cent hommes, qu'avec l'aide d'un guide je devais conduire aux carrières d'Haudromont. Grâce aux soins et aux frictions de Schmutz, je me sentais capable de remplir cette mission. Du reste, il n'y avait pas à discuter : la situation était critique.

Nous partîmes dans la nuit du 23 au 24. Nous étions à peine dans le glacis que deux de mes hommes roulaient déjà foudroyés. Il fallait éviter l'itinéraire habituellement suivi, que balayait l'artillerie. Nous marchions en colonne par un, le guide en tête, moi au milieu; nous rampions plutôt, attendant pour sauter d'un trou dans l'autre une lueur de la canonnade ou un éclat de fusée e[illegible] dirigeant qu'à la boussole. De temps en temps un cri sillonnait la tempête et l'ombre. C'était un des nôtres que fauchait le hasard. On agrippait des choses poisseuses et l'on barbotait dans de l'eau lourde. De grandes fumées pourpres ravageaient le ciel d'encre. Des formes étranges surgissaient : entrées d'abris abandonnées, débris de tranchées, affûts démembrés tordant dans les ténèbres leurs bras désespérés. Nous longeâmes une levée de terre d'où sortaient des canons de fusils : c'était une section fran-

çaise qui avait été engloutie là, d'un coup, quelques mois auparavant. Les hommes étaient là-dessous, debout, l'arme au bras, surpris au moment de s'élancer hors de la tranchée, pour l'assaut. Mais seules les extrémités de leurs fusils veillaient encore en l'air, et le rang tragique des baïonnettes dressées se hérissait toujours aux éclairs de la bataille.

Combien d'heures nous fallut-il pour voir le bout de cette odyssée d'épouvante? Par combien de zigzags, de crochets, de limacements ou de fuites entre deux averses de feu notre guide nous fit-il passer? Grâce à ces précautions, nous étions encore une quarantaine quand nous arrivâmes en vue des carrières. Plus de la moitié de notre effectif était resté en route, jalonnant de ses tronçons convulsifs notre piste sanglante.

Dans le petit jour blafard les carrières présentaient la longue façade blanche de leur coupe calcaire. Une couche de terre sombre les couvrait comme un toit. Il n'était pas question de les aborder de face, car le bombardement en interdisait les entrées. Nous retrouvâmes un élément de tranchée encore subsistant qui permettait de les prendre par derrière, à travers le bois de la Clef. Longues d'environ trois cents mètres, larges de soixante, hautes de vingt, les carrières d'Haudromont comportaient deux étages de casemates, grottes et réduits, et constituaient par leur masse un formidable blockhaus, solide et profond comme un fort. Elles étaient gardées par trois ou quatre bataillons de la 13ᵉ division de réserve que nous trouvâmes à peu près intacts, mais en piteux état moral, par l'effet de trois jours de bombardement intensif et de l'inquiétude que leur causait l'absence de leurs bataillons de soutien. Une grosse tranchée, munie d'abris profonds, la tranchée

Krupp, formait la principale liaison avec l'ouvrage de Thiaumont. Elle était occupée par les contingents de la 25ᵉ de réserve et entretenue laborieusement par des équipes de pionniers que l'on y sacrifiait sans ménagement.

Exténués, nous dormîmes quelques heures sur la paille chaude d'une de ces caves. Sauvé comme moi de l'effroyable traversée, Schmutz s'était écroulé à mon côté. Quand nous sortîmes de notre torpeur, il était neuf heures du matin et la bataille d'artillerie faisait toujours rage. Nous étions défendus par des mitrailleuses en position devant les entrées. Mais leurs servants ne pouvaient séjourner auprès de leurs pièces, tant la pluie des projectiles était violente. Ils s'étaient retirés à l'intérieur des abris, prêts à courir à leur poste au premier signe d'une attaque. Le temps était couvert et le brouillard noyait de nouveau le chaos.

Dix heures, onze heures... Le brouillard s'épaississait toujours davantage. Ses ouates profondes ensevelissaient le paysage, ne laissant subsister que les objets rapprochés, qui, pochés en grisaille et nimbés de teintes violettes, semblaient à la fois s'éloigner et s'agrandir. A midi quarante, heure allemande, le tonnerre cessa tout à coup de tomber. Il y eut pendant un court moment comme une zone de silence devant nous, tandis que la tourmente, devenue lointaine, continuait à foudroyer nos arrières. Puis on entendit à deux ou trois cents mètres, crépiter des mitrailleuses et pétarader des grenades. Un grondement de voix s'enfla, comme un bruit de vague. Des fuyards de nos postes avancés arrivèrent en hurlant :

— Les Français! Les Français!...

On se rua aux ouvertures. Mais déjà des ombres bleues surgissaient du brouillard, saisissantes, énormes.

Une mêlée atroce se déchaîna autour des mitrailleuses. Les assaillants, dont le nombre croissait, abordaient les nôtres à la baïonnette. Ils portaient au collet le chiffre 11. Sous la bourguignote bleuâtre leurs yeux noirs flamboyaient. Ils chantaient une sorte de *Marseillaise* furieuse, où je surpris ces vers :

Nous entrerons dans la carrière
Quand les Boches n'y seront plus...

Nous y étions toujours, mais ils y entraient déjà. Désemparés par la soudaineté de l'attaque, bousculés par sa fougue, les nôtres refluaient en désordre. Nos mitrailleuses restaient aux mains de l'ennemi, qui les retournait contre nous. Chargé de la défense des casemates du bas, j'organisai la résistance. Mais pendant ce temps d'autres compagnies françaises s'étaient portées à l'assaut de notre blockhaus par le nord, avaient culbuté nos hommes et pénétraient dans le carrière par l'étage supérieur. Elles y trouvaient des dépôts de grenades dont elles se mettaient aussitôt à nous lapider, tandis que leurs sapeurs faisaient sauter nos galeries. Mitraillés d'en bas, pétardés d'en haut, nous étions perdus, forcés comme des blaireaux dans leurs terriers. Ce fut bientôt un massacre épouvantable; la fumée remplissait les cavités; les corps roulaient, tombaient, étaient précipités. De l'affreuse cohue je vis soudain se dresser un fusil portant un mouchoir blanc.

Je réussis à m'évader par une issue éloignée qu'avait négligée l'ennemi. J'étais suivi par mon fidèle Schmutz qui, la mâchoire emportée, poussait des sons inarticulés. J'avais été moi-même atteint au pied, mais ma blessure, bien qu'elle me fît déjà cruellement souffrir, ne m'empêchait pas tout à fait de marcher.

Nous restâmes blottis pendant quelque temps dans une anfractuosité du bois voisin. Le brouillard s'était dissipé; un fort vent disloquait et pourchassait les nuages. J'avais perdu ma jumelle, mais l'air était devenu extraordinairement limpide et, dans le paysage net, j'apercevais à l'œil nu l'infanterie française qui progressait dans la direction de l'est. Elle débordait du ravin de la Dame et couvrait le plateau de Thiaumont de petites taches bleuâtres ou jaunâtres, qui tantôt disparaissaient, fondues avec le terrain, tantôt redevenaient visibles par leur mobilité. Des avions tournoyaient très bas dans le ciel violent au-dessus des colonnes d'assaut. Nos tirs de barrage se déclenchaient maintenant avec fureur, mais trop tard : les Français avaient passé. La terre tragique et fissurée, pustuleuse de tous ses cratères, tremblait, comme agitée de secousses intérieures. Un cône effroyable, volcan en activité, proéminait au centre du tremblement, projetant dans une trouée d'azur des torrents de fumée où se tordaient des flammes : c'était Douaumont qui brûlait.

Nous nous traînâmes à travers les racines du bois massacré, dans l'espoir de rencontrer quelques-uns des nôtres. Nous en trouvâmes, mais c'étaient des cadavres ou des blessés à l'agonie, palpitant dans leur sang et leurs déjections. Une voix souterraine nous cria : « *Herab!* » Nous découvrîmes la brèche d'une sape éclatée qui conduisait à une branche de la tranchée Krupp. Nous nous y engageâmes. La tranchée n'était plus qu'un inexprimable chaos de terres éboulées, de sacs éventrés, de boyaux effondrés, de clayonnages et de boisages à demi consumés, où s'enchevêtraient des corps, des membres humains, des débris d'armes et d'outils, des plaques d'acier et des fils de fer. Des hommes hideux,

fangeux, bruns, rouges, la plupart blessés, y grouillaient encore, comme de gros vers de vase. Deux vagues françaises avaient emporté, submergé la tranchée, puis l'avaient débordée, dépassée, pour aller déferler plus loin, entraînant avec elles, comme des algues arrachées, des paquets de prisonniers. La confusion des survivants était lamentable. Les uns voulaient croupir là jusqu'à la nuit, pour tâcher, à la faveur des ténèbres, de rejoindre nos lignes dans le nord ; d'autres espéraient l'arrivée de brancardiers français, qui les ramasseraient ; un capitaine, la face rageuse, d'où un œil avait coulé, s'efforçait de rallier des hommes et de dresser sur le parapet une ou deux mitrailleuses, pour prendre l'ennemi à revers.

Tout à coup des explosions se produisirent, se rapprochant rapidement au milieu de cris épouvantables. Des grenades tombaient de partout. En même temps, les parapets se crénelèrent de bourguignotes jaunes et de têtes horribles ; puis des bustes kaki surgirent d'entre les butées de terre, brandissant des gestes effrayants, de chacun desquels partait une grenade.

C'étaient les nettoyeurs de tranchées.

Une bousculade dantesque se convulsa alors parmi les damnés du sol, qui tous cherchaient à fuir les démons et le feu du ciel. C'était comme une capilotade de membres éperdus et frémissants, comme une bouillie pantelante de poulpes écrasée, d'où jaillissaient des bras spasmodiques et suppliants, semblables à des tentacules tailladés, et d'où montait une hurlée déchirante :

— *Kamerad! Kamerad!...* Pardon!... Pardon!...

Un vieux sous-lieutenant de zouaves se dressa, sabre à une main, pistolet à l'autre, criant :

— Nettoyez-moi toute cette vermine!... Pas de quartier!...

Le capitaine borgne glapit :

— Arrêtez!... arrêtez!... Nous nous rendons!...

— Trop tard, salaud!... Fallait nous dire ça avant!... Et d'abord, qu'est-ce que vous êtes venus faire par chez nous?...

Et le visant avec son pistolet, il lui cassa la figure.

Le couteau entre les dents, le sac à grenades au ventre, les zouaves sautaient dans la tranchée. Des Algériens basanés et féroces, l'œil extatique et le bras saccadé, sautèrent avec eux. Ce fut effarant. Tout ce qui n'était pas déjà brûlé, décervelé, écrabouillé, tout ce qui vivait encore était transpercé, saigné, charcuté. Le sang giclait, pissait, les muscles criaient, les os craquaient; des abdomens se fendaient, répandant leurs entrailles comme des nids de serpents, ou accouchant de glandes bleues semblables à des fœtus. Je vis crouler mon pauvre Schmutz et se fracasser ce qui lui restait de tête. Un grand Arabe, maniant avec une dextérité surprenante un immense coutelas, entaillait, éventrait, excisait, sectionnait, dépeçait, tranchait des carotides, coupait des pénis, en psalmodiant d'une voix gutturale :

— *Idbahou!... Khanazir!... Idrib! idrib!... Ishrab el dam!...*

Accoté contre un pare-éclats, browning au poing, je m'apprêtais à vendre chèrement ma vie, quand je me sentis soudain enlevé, emporté par une poussée, puis précipité dans le vide d'un abri-caverne sous une avalanche de corps qui dégringolaient sur moi. Une formidable détonation retentit. Une douleur aiguë me disloqua le cœur. Je m'évanouis.

Quand je revins à moi, étouffant, écrasé, baigné de viscosités, ma seule pensée, mon besoin instinctif, sans souci d'autre danger, fut de me débarrasser du poids insupportable sous lequel j'étais enfoui. Au premier mouvement que je fis, une souffrance terrible me déchira. Je compris que j'étais gravement blessé. Je ne pouvais pourtant pas rester enseveli sous ce monceau de cadavres à attendre une mort horrible! Surmontant tous les tenaillements de la torture, je soulevai d'un effort surhumain la dalle de chair qui m'accablait, je me hissai, en hurlant comme un écartelé à travers les corps, j'arrivai à l'air, je respirai. Le silence était profond. A cinq mètres au-dessus de moi, l'entrée de l'abri s'ouvrait sur un ciel nocturne.

Mon bras droit était valide. Je retrouvai ma lampe de poche. Elle fonctionnait. Je m'examinai. La blessure de mon pied s'était envenimée. La jambe tout entière était gonflée et douloureuse. Le bras gauche était abîmé. C'est tout ce que je pus découvrir. Mais d'atroces lancinements dans la région du sternum faisaient présumer quelque lésion interne.

Quelle heure pouvait-il être? Je voulus consulter ma montre. Elle était brisée sur mon poignet cassé. Des fragments d'or et des cheveux de Juliette étaient amalgamés avec mes chairs broyées.

Je gravis à grand'peine l'escalier de terre. Personne dans la tranchée que des morts et des débris. J'escaladai un éboulement. Je me retrouvai sur le sol. La canonnade s'éloignait, rougeoyant encore dans le nord. L'éruption de Douaumont n'était plus marquée que par un mince panache de feu. La nuit était immense. D'énormes étoiles ouvraient des milliers d'yeux horrifiés sur le champ de carnage.

Je marchai, je me traînai quelque temps au hasard, trébuchant contre des obstacles. J'allais me laisser tomber, sans force, épuisé de douleur, quand un bruissement de pas se fit entendre. Je vis paraître des ombres, les silhouettes d'une colonne en marche. Un soldat français, baïonnette au fusil, surgit près de moi :

— Que faites-vous ici?... Allons, ouste!... dans le rang!...

Il m'empoigna, me poussa, et je me trouvai soudain au milieu d'une troupe de prisonniers, que l'on acheminait dans la direction du sud.

Je jetai un regard exténué sur mes plus proches compagnons. Ils étaient mornes et terreux. Un lourd feldwebel marchait à côté de moi.

— Où allons-nous? dis-je.

— Je n'en sais rien.

Je lui demandai des nouvelles de la bataille.

— *Alles kaput.* Douaumont est pris.

Puis remarquant que j'avançais difficilement :

— Vous êtes blessé? interrogea-t-il.

— Oui.

— Eh bien! c'est une ambulance française qui vous soignera.

— Si j'arrive jusqu'au bout. Pouvez-vous me soutenir?

— A vos ordres, *Herr Oberleutnant.*

— Oh! fis-je, il n'y a plus d'*Oberleutnant*. C'est fini. Nous ne sommes plus que deux hommes.

Les heures qui suivirent furent très pénibles. Nous marchions sur une sorte de piste labourée de crevasses. Cent fois je crus défaillir d'angoisse. J'étais saisi de vertiges et d'étourdissements. Nous atteignîmes enfin une

route. Les premiers arbres apparurent. Leurs troncs alignés se dressaient de plus en plus nombreux dans la clarté diffuse de la lune. A tout instant nous faisions halte pour laisser passer de longs convois de camions. Nous étions dans une région de grosses pièces françaises, et leurs coups de départ nous arrachaient les oreilles. Les épaulements d'un fort se bosselèrent à notre droite. Puis des carcasses de bâtisses se montrèrent. Nous rejoignîmes une autre route, très large et fortement pavée.

L'aube commençait à poindre quand, après avoir franchi les gros murs d'une enceinte fortifiée, nous débouchâmes sur une place plantée d'arbres au bord de la Meuse. Dans la pure lumière de l'extrême matin l'eau limpide et froide, satinée de lueurs d'argent, miroitait tout entière de la saisissante vision d'une ville de ruines qui s'étageait sur ses rives. Blanches, grises, diaphanes, à demi écroulées, enchevêtrant leurs combles rompus, dressant leurs poutres noires, équilibrant leurs faîtages, écarquillant leurs fenêtres vides, les maisons martyrisées qui nous faisaient face, trempant dans l'eau claire leurs pieds difformes, alignaient leur détresse dans l'air serein avec une douceur et une fraîcheur d'angélus. Une seconde rangée de ruines se fuselait au-dessus de celles de la rive, puis une troisième. De grandes trouées blanches y jetaient leurs surplis festonnés de guipures. Des arcs gothiques s'ogivaient. Une abside se dentelait. Par-dessus la ville agenouillée dans ses effondrements, Notre-Dame de Verdun tendait ses deux tours comme deux grands bras de prière et de protestation.

Devant nous, au delà d'un pont, une formidable porte médiévale, ventrue, tourelée et crénelée, donnait accès à la ville par une arcade en plein cintre, dominée d'un

fronton triangulaire. Cet énorme donjon était intact, jusque dans ses moindres mâchicoulis. Seul le fronton avait été touché.

La place où nous stationnions était pleine de milliers de prisonniers. En colonne par deux, ils passaient le pont et s'engageaient sous la porte. Des dragons bleu ciel sur des chevaux roux surveillaient, lance au poing, cet écoulement. Nous attendîmes longtemps notre tour.

L'aube devenait l'aurore. De premières teintes roses touchaient les ruines blanches, les tours de la cathédrale et se miraient légèrement dans la Meuse. Nous partîmes. Je marchais toujours au bras de mon feldwebel. Le pont fut traversé, puis la porte massive. Nous étions dans une rue de gravats, de décombres et d'éventrements. Nous tournâmes à droite. Je n'en pouvais plus, tout mon pauvre corps n'était qu'une immense loque de souffrance; je me sentais mourir.

Une place s'espaça, bordée de troupes, sillonnée d'ambulanciers, de bonnets blancs de médecins, de coiffes de sœurs de charité. Un poste de la Croix-Rouge y tendait ses toiles.

Le côté gauche de la place était occupé par la façade solennelle d'un vaste édifice de style ancien, au haut fronton demi-circulaire, aux fenêtres obturées de sacs de sable. Dans le chambranle de la porte cloisonnée, au sommet d'un perron de huit marches, se tenait, immobile et rigide, un général français, devant lequel défilaient les prisonniers allemands. Il avait une tête implacable et rude coupée d'une terrible bouche serrée, oblique comme une balafre. Ses petits yeux perçants, sous de durs sourcils broussailleux, et sa moustache raboteuse, aux courtes soies noires et rêches, le faisaient ressembler à un sanglier.

J'entendis une voix qui murmurait derrière moi :

— *Der General Mangin.*

Au même instant, les premiers rayons du soleil levant vinrent frapper l'édifice. Ils firent étinceler sur l'architrave les lettres dorées d'une inscription. Je lus : PALAIS DE JUSTICE.

Une douleur fulgurante m'anéantit. Je perdais connaissance. Je m'affaissai entre les bras d'un infirmier.

Et dans un dernier regard, au-dessus du général Mangin, au-dessus de l'inscription flamboyante du Palais de Justice, je vis flotter dans l'azur pâle du ciel de Verdun les trois couleurs déchiquetées du drapeau de la France.

FIN

Association Linotypiste, 23, rue Turgot, Paris (9e)




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 15 03 07 006 7